Accessions
156,936

Shelf No.
G 3563.3

Barton Library. Vol. 4

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received May, 1873.
Not to be taken from the Library.

Ce Volume Contient

- Wenceslas . . Tragi com.
- D. Bernard de Cabrere . Trag Com.
- Cosroës . . . . . Tragi com.
- D. Lope de Cardonne . Trag Com.
- Florimonde . . . . Comed. . .

} Rotrou.

VENCESLAS,

TRAGI-COMEDIE.

DE Mr DE ROTROV.

A PARIS,

Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais dans la petite Salle des Merciers, à l'Escu de France.

M.DC XL. VIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

G3563
.3
V.4

16-6.936
May.1873

A

MONSEIGNEVR

MONSEIGNEVR

DE CREQVY,

PRINCE DE POIX,

SEIGNEVR DE CANAPLES, de Pont-Dormy, &c. Et premier Gentilhomme de la chambre du Roy.

MONSEIGNEVR,

VENCESLAS, encor tout glorieux des applaudissements qu'il à reçeus de la plus grande Reyne du monde, & de la plus belle Cour de l'Europe ne pouuant r'estraindre son ambition, aux caresses, & à l'estime du beau monde, oze auiourd'huy se monstrer à

toute la France, ſous l'honneur de la protection que vous luy auez promiſe ; & ne craint point de s'expoſer aux ennemis, que ſa gloire luy peut ſuſciter, ayant pour azile l'vne des plus anciennes, & plus illuſtres maiſons du Royaume, & pour defenſeur l'heritier des vertus, comme du ſang, des plus fameux appuys de nos Roys, & des plus redoutables bras de l'Eſtat. Perſonne n'ignore, MONSEIGNEVR, que les grandes actions, de ces Grands hommes, à qui vous auez ſuccedé font preſque toute la beauté de noſtre Hiſtoire, & que l'antiquité Grecque, & Romaine, n'a rien veu de plus memorable, que ce que les derniers ſiecles ont veu faire au Grand Daguerre, pere de l'vne de vos ayeules, & au glorieux Conneſtable de l'Eſdiguierre voſtre biſayeul (dont le premier ſortit victorieux de ce fameux duel, qu'vn de nos Rois luy permit à Sedan, ou ſon ennemy combattoit auec tant d'auantage, & le ſecond feit ſa renommée ſi celebre, par les batailles de Pontcharra, & de Salbertran, & ſeruit la Couronne par de ſi iudicieux Conſeils, & de ſi prodigieux ſuccés, qu'il en merita les premieres charges ; Il fut ſuiuy de l'indomptable Mareſchal de Crequy, voſtre ayeul, qui ſignala par vne infinité de preuues, la paſſion qu'il auoit pour ſon Prince, & par vn illuſtre & double combat, que la poſterité n'oublira iamais, celle qu'il auoit pour ſa gloire. La volée de canon qui l'emporta dans le glorieux employ qui l'occupoit en Italie, fait encor auiourd'huy voler ſon nom auſſi loin que le bruit des actions heroïques peut aller ; & ſa vertu ſe continua,

en celle de Monſieur de Canaples voſtre pere, dont la vie, & la mort repreſenterent dignement celles de ſes deuanciers. Il eſt impoſſible de comprendre dans la iuſte eſtenduë d'vne lettre, la memoire de tant de Heros, & ie laiſſe à l'Hiſtoire les Panegyriques, des fameux Pont-Dormys, dont l'vn fut frere d'armes de l'incomparable Bayart, & merita de paſſer en ſa creance, pour la valeur meſme; ie diray ſeulement, MONSEIGNEVR, qu'il ne vous ſuffit pas d'eſtre riche de la gloire d'autruy, vous ne vous contentez pas des acquiſitions qu'on vous à faites, & vous ne vous croiriez pas digne ſucceſſeur de ces illuſtres perſonnes, ſi vous ne leur reſſembliez, & ſi vous ne vous deuiez la plus belle partie de voſtre eſtime; L'Italie à retrouué dans le fils la valeur des peres, & le ſang que vous couſta l'effort qu'elle feit contre voſtre vie, fut autant vne marque de la frayeur que vous luy feites, que du peril ou voſtre grand cœur vous precipita; vous auez pouſſé iuſqu'aux bords de la Segre, cette ardeur ſans meſure qui vous attache ſi fortement aux intereſts de voſtre Maiſtre, & par tout ou voſtre courage vous à porté, l'on a ſi clairement recognu le ſang dont vous ſortez, que nos ennemis peuuent auec raiſon douter de la perte de ces Grands perſonnages que vous reparez ſi dignement; Ces veritez eſtans tres conſtantes, VENCESLAS, (MONSEIGNEVR) a-t'il lieu de rien redouter, ſous l'authorité d'vn ſi digne protecteur; faites luy la grace de le ſouffrir, puiſque vous l'auez daigné

flatter de cette eſperance, & qu'il ſe donne à vous ſans autre conſideration que de l'honneur d'eſtre voſtre, & de m'obtenir de vous, la permiſſion de me dire auec toutes les ſouſmiſſions que ie vous dois,

MONSEIGNEVR,

Voſtre tres-humble, & tres-obeïſſant ſeruiteur.

ROTROV.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 28. Mars 1648. signé par le Roy en son Conseil *le Brun*, il est permis à *Anthoine de Sommauille*, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer vne piece de Theatre intitulé *Venceslas Tragicomedie de Rotrou*, pendant le temps & espace de *cinq ans* entiers & accomplis, à compter du iour que ladite piece sera imprimée, & deffences sont faictes à tous autres d'en vendre ny distribuer aucune, sinon de l'impression qu'aura fait ou fait faire ledit *Sommauille*, ou ceux qui auront droict de luy, soubs les peines portées par lesdites lettres, qui sont en vertu du present Extraict tenuës pour bien & deuëment signifiées.

Acheué d'Imprimer le douziesme May 1648.

ACTEVRS.

VENCESLAS.	Roy de Pologne.
LADISLAS.	ſon fils, Prince.
ALEXANDRE.	Infant.
FEDERIC.	Duc de Curlande & Fauory.
OCTAVE.	Gouuerneur de Varſouie.
GARDES.	
CASSANDRE.	Ducheſſe de Cuniſberg.
THEODORE.	Infante.
LEONOR.	ſuiuante.

A

MONSEIGNEVR

MONSEIGNEVR

L'EMINENTISSIME

CARDINAL MAZARIN.

ELEGIE.

SOEVR du Dieu des ſaiſons que la melancholie,
Dans le tombeau d'ARMAND, auoit enſeuelie;
Et qui malgré l'éclat d'vn bruit doux & flatteur;
Ne pûs ſouffrir ton frere, apres ton protecteur;
Force enfin, ma Clion, cette douleur extréme,
Qui te le rauiſſant, te rauit à toy-meſme:

Et comme ſon treſpas t'excita cet ennuy,
Auiourd'huy qu'il renaiſt, reſuſcite auec luy:
IVLES heureux ſouſtien de mon ieune Alexandre,
Comme vn autre Phœnix engendré de ſa cendre,
Fait voir par vn merite égal à ſon renom,
Qu'ARMAND a ſeulement changé d'âge & de nom;
Ouy, du diuin ARMAND la haute Intelligence,
En IVLES meut encor le corps de noſtre France,
Souſtient encor en luy la ſplendeur de nos loix,
Rend encor noſtre Roy, l'effroy des autres Rois;
Deſſus nos ennemys gaigne encor des batailles,
Sous les herbes encor fait chercher leurs murailles;
De cent climats diuers fait encor les deſtins,
Maintient nos alliez, & contient nos mutins;
Sous luy l'Aigle inexperte à deffendre ſes terres,
Comme deſſous ARMAND, laſche encore ſes ſerres:
Sous luy l'Eſpagne tremble & ſon Lyon rugit
Effrayé de ſon ſang, dont l'Ibere rougit.
Depuis qu'enfin du Ciel les bontés tutelaires
Ont mis entre ſes mains le timon des affaires;
Noſtre barque craind moins ny ſable ny rocher,
Que quãd le Grand ARMAND en eſtoit le nocher;
Et ſans ſe voir briſer, voiles, mats, ny cordages,
De touts ſes aquilons ſurmonte les orages:

Mais ſi les intereſts de l'Eſtat ſeulement ;
En IVLES, ma Clion, te remonſtroient ARMAND,
Et ſi les tiens encor n'y trouuoient ce Grand homme ;
Ie te pourrois ſouffrir l'ennuy qui te conſomme ;
Et l'eminent éclat dont il eſt reueſtu,
Ny le ſort qu'il a fait captif de ſa vertu,
Ny cet art qu'il enſeigne aux puiſſances ſuprémes,
De faire ſur leurs fronts briller leurs diadémes ;
Ne deuroient ranimer ny l'ardeur ny l'eſpoir,
Que l'eſtime d'ARMAND t'auoit fait conceuoir.
Mais ſi IVLES par fois comme luy ſe delaſſe,
Des trauaux de l'Eſtat ſur les fleurs du Parnaſſe,
Si ſous luy d'Helicon les deux ſommets ſacrés,
Comme ſous RICHELIEV, ſont encor reuerez ;
Et ſi i'ay merité qu'vn des fruits de mes veilles,
Sans les faire ſouffrir, ait touché ſes oreilles ;
Qu'auons nous plus perdu, qu'as-tu plus à pleurer ?
Et quel ſujet as-tu de plus deſeſperer?
Vient, il te ſouffrira la genereuſe audace,
Qui te doit inuiter d'aſpirer à ſa grace ;
Et i'oſe, ſans trembler, luy demander pour toy,
Vne protection commune auec moy Roy.
Mais reuerant les ſoins qu'il rend à ce grãd Prince ;
Eſpargnons luy le temps de toute la Prouince ;

Et si iusques à nous il se daigne abbaisser,
N'occupons son esprit que pour le delasser.
Vn iour faisons luy voir sur ce noble theatre,
Dont nos fameux Acteurs sont la Cour idolatre:
Son illustre pays, sous Romule naissant,
Vn autre sous son ioug le monde obeissant,
Tantost sous ses Consuls sa vigueur florissante,
Tantost sa liberté sous ses Rois gemissante:
Auiourd'huy pour son vice, vn Tarquin déthrôné,
Demain pour ses vertus, vn Trajan Couronné:
D'autresfois le grãd cœur d'vn Curse, ou d'vn Sceuole
Dont l'vn se precipite, & dont l'autre s'immole.
Ainsi sans se lasser d'vn art industrieux,
Exposons à Paris toute Rome à ses yeux:
Cette Rome sa mere en Heros si feconde,
Qu'il pourroit rendre encor la maistresse du monde,
Si son zele inouy, pour nostre nation,
N'eust honoré Paris de son adoption.
Puis quand lassée enfin du trauail de la Scene,
Ta vigueur quelquefois voudra reprendre haleine,
Pour luy faire ta Cour, porte en son Cabinet,
Le diuertissement d'vne Ode, ou d'vn Sonnet;
Ou touchant quelque traict de son merite extréme,
Et comme en vn tableau le monstrant à luy-mesme,
Ce glorieux soustien du thrône de mon Roy,
Se regarde en passant, & te voye auec soy.

Tu treuueras en luy les ſujets les plus vāſtes,
Dont iamais nos Heros ayent enrichy nos faſtes:
Tu peux ſans le flatter prendre ces grands proiets,
Qui de tous nos voiſins vont faire nos ſuiets;
Tu peux parler ſans fard de cet eſprit ſolide,
Dont l'aduis au beſoin n'eſt ny lent ny timide;
Et par qui ſi LOVIS ſuit tous ſes ſentiments,
Nous verrons ſous ſes pieds les trhônes Othomans.
Tu peux tracer ſes mœurs dans la meſme innocence,
Où le Ciel & la terre eſtoient en leur naiſſance;
Et ſur tout ce portraict peut encor s'enrichir,
D'vne fidelité qui ne ſçauroit gauchir;
Et d'vn zele ſi pur que la meſme impoſture,
N'en ozera médire à la race future.
Oüy, IVLES, la vertu dont tu nous esbloüys,
Fait autant proſperer les armes de LOVIS,
Que ce grand iugement qui iamais ne ſommeille,
Et dans touts ſes beſoins l'aßiſte & le conſeille;
Außi par vn viſible & iuſte ſoin des Cieux,
N'ayant point de deffaux, tu n'as point d'enuieux;
La fortune pour toy ſage & iudicieuſe,
Perdra les noms d'aueugle & de capricieuſe,
Et quoy qu'elle t'acquiere & d'eſtime & de droict,
Croit te donner encor moins qu'elle ne te doit;
Que diſ-je, te donner? ſi ſa ſplendeur extréme,
Sa pompe, ſon pouuoir luy viennent de toy-meſme;

Si ſes bontez pour toy ſont tes propres effets,
Si tu luy donnes tout, ſi c'eſt toy qui la faits:
Et ſi par tes trauaux depuis tant de campagnes,
Elle triomphe en France, aux deſpans des Eſpagnes,
Fay luy ſous l'eſtendard de noſtre Potentat,
Acheuer tes deſſeins pour le bien de l'Eſtat.
Et quand la guerre enfin qui depuis tant de luſtres,
Nous couſte tant de ſang, & tant d'hommes Illuſtres,
Par des euenements conformes à tes vœux,
Aura mis noſtre gloire au poinct où tu la veus;
Pour comble des ſuccés de ton ſoing ſalutaire,
Fay pour noſtre repos, ce qu'ARMAND n'a ſceu faire;
Et content des lauriers que nous auons cueillis,
Fay remonter la paix ſur le trône des Lys;
Lors ſi la Seine encor me compte entre ſes cygnes,
Et ſi de tes hauts faicts mes ſentiments ſont dignes,
I'épuiſeray ma veine à te faire vn tableau,
Dont ſi l'antiquité veid iamais rien de beau,
Et ſi d'vn faux eſpoir mon zele ne me flatte,
La touche au gré de touts, ſera ſi delicate,
Que qui verra l'ouurage, en loüera l'artizan,
Et qu'il n'aura riual qui n'en ſoit partiſan.

VENCESLAS
TRAGI-COMEDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.
VENCESLAS, LADISLAS, ALEXANDRE, GARDES.

VENCESLAS.

Renés vn siege, Prince; & vous Infant, sortés;

ALEXANDRE.

J'auray le tort, Seigneur, si vous ne m'écoutés;

VENCESLAS.

Sortez, vous dis-ie, & vous, Gardes, Qu'on se retire;

LADISLAS.

Que me desirez-vous?

VENCESLAS.

I'ay beaucoup, à vous dire;
Ciel prepare ſon ſein, & le touche auiourd'huy;

LADISLAS. bas

Que la vieilleſſe ſouffre, & fait ſouffrir autruy!
Oyons les beaux aduis, qu'vn flateur luy conſeille.

VENCESLAS.

Preſtés-moy, Ladiſlas, le cœur, auec l'oreille.
I'attends touſiours du temps, qu'il meuriſſe le fruit
Que pour me ſucceder, ma couche m'a produit;
Et ie croyois, mon fils, voſtre mere immortelle;
Par le reſte qu'en vous, elle me laiſſa d'elle,
Mais, helas! ce pourtraict, qu'elle s'eſtoit tracé,
Perd beaucoup de ſon luſtre, & s'eſt bien effacé,
Et vous conſiderant, moins ie la voy paroiſtre,
Plus l'ennuy de ſa mort, commence à me renaiſtre,
Toutes vos actions, dementent voſtre rang,
Ie n'y voy rien d'auguſte, & digne de mon ſang;
I'y cherche Ladiſlas, & ne le puis cognoiſtre,
Vous n'aués rien de Roy, que le deſir de l'eſtre;
Et ce deſir (dit-on) peu diſcret, et trop prompt,
En ſouffre, auec ennuy, le Bandeau, ſur ſon front.
Vous plaignés le trauail, ou ce fardeau m'engage,
Et n'oZant m'attaquer, vous attaqués mon âge;

Ie ſuis vieil, mais vn fruit de ma vieille ſaiſon,
I ſt d'en poſſeder mieux, la parfaite raiſon;
Regner eſt vn ſecret, dont la haute ſcience,
Ne s'acquiert que par l'âge, & par l'experience,
Vn Roy, vous ſemble heureux, & ſa condition,
Eſt douce, au ſentiment, de voſtre ambition;
Il diſpoſe à ſon gré, des fortunes humaines;
Mais, comme les douceurs, en ſçauez vous les peines:
A quelque heureuſe fin, que tendent ſes projets,
Iamais il ne fait bien, au gré de ſes ſujets;
Il paſſe pour cruel, s'il garde la iuſtice,
S'il eſt doux, pour timide, & partiſan du vice;
S'il ſe porte à la guerre, il fait des malheureux;
S'il entretient la paix, il n'eſt pas genereux;
S'il pardonne, il eſt mol; s'il ſe vange, barbare;
S'il donne, il eſt prodigue; & s'il eſpargne, auare;
Ses deſſeins les plus purs, & les plus innocens,
Touſours, en quelque eſprit, iettent vn mauuais ſens;
Et iamais ſa vertu, (tant ſoit-elle cognuë,)
En l'eſtime des ſiens, ne paſſe toute nuë;
Si donc, pour meriter, de regir des Eſtats,
La plus pure vertu, meſme, ne ſuffit pas.
Par quel heur voulés-vous, que le regne ſuccede,
A des eſprits oyſifs, que le vice poſſede;
Lors de leurs voluptez, incapables d'agir,
Et qui ſerfs de leurs ſens, ne ſe ſçauroient regir;

Le Prince tourne la teſte, & témoigne s'éporter

Vient de ſauuer mon Sceptre, & peut-eſtre ma vie;
Icy, mon ſeul reſpect, contient voſtre caprice;
Mais, examinez-vous, & rendez-vous iuſtice;
Pouués-vous attenter, ſur ceux, dont i'ay fait choix,
Pour ſouſtenir mon troſne, & diſpenſer mes loix;
Sans bleſſer les reſpects, deubs à mon Diadeſme,
Et ſans en meſme temps, attenter ſur moy-meſme?
Le Duc, par ſa faueur, vous a bleſſé les yeux,
Et parce qu'il m'eſt cher, il vous eſt odieux:
Mais voyant d'vn coſté, ſa ſplendeur non commune,
Voyés, par quels degrés, il monte à ſa fortune;
Songés, combien ſon bras, à mon troſne affermy,
Et mon affection, vous fait ſon ennemy!
Encore, eſt-ce trop peu; voſtre aueugle colere,
Le hayt en autruy meſme, & paſſe à voſtre frere?
Voſtre ialouſe humeur, ne luy ſçauroit ſouffrir,
La liberté d'aimer, ce qu'il me voit cherir?
Son amour pour le Duc, luy produit voſtre haine;
Cherchez vn digne objet, à cette humeur hautaine,
Employés, employés ces boüillans mouuements,
A combattre l'orgueil, des peuples Othomans;
Renouuelés contre eux, nos haines immortelles,
Et ſoyez genereux, en de iuſtes querelles;
Mais, contre voſtre frere! & contre vn fauory,
Neceſſaire à ſon Roy, plus qu'il n'en eſt chery!
Et qui de tant de bras, qu'armoit la Moſcouie,

C'eſt vn employ celebre! & digne d'vn grand cœur!
Voſtre caprice, enfin, veut reigler ma faueur;
Ie ſçay mal appliquer mon amour, & ma haine,
Et c'eſt de vos leçons, qu'il faut que ie l'aprenne;
I'aurois mal proffité, de l'vſage, & du temps!

LE PRINCE.

Souffrez;....

LE ROY.

Encor vn mot, et puis, ie vous entends;
S'il faut qu'à cent rapports, ma creance réponde,
Karement le Soleil, rend la lumiere au monde,
Que le premier rayon, qu'il répand icy bas,
N'y deſcouure quelqu'vn de vos aſſaſinats;
Ou, du moins, on vous tient, en ſi mauuaiſe eſtime,
Qu'innocent, ou coupable, on vous charge du crime;
Et que vous offençant, d'vn ſoupçon éternel,
Aux bras du ſommeil meſme, on vous fait criminel,
Sous ce fatal ſoupçon, qui deffend qu'on me craigne,
On ſe vange, on s'égorge, & l'impunité regne,
Et ce juſte meſpris, de mon authorité,
Eſt la punition, de cette impunité;
Voſtre valeur, enfin, n'agueres ſi vantée,
Dans vos folles amours languit comme enchantée,
Et par cette langueur, dedans tous les eſprits,

Efface ſon eſtime, & s'acquiert des meſpris;
Et ie voy toutefois, qu'vn heur inconceuable,
Malgré tous ces deffauts, vous rend encor aimable;
Et que voſtre bon offre, en ces meſmes eſprits,
Souffre enſemble pour vous, l'amour, & le meſpris;
Par le ſecret pouuoir, d'vn charme que i'ignore,
Quoy qu'on vous meſeſtime, on vous cherit encore;
Vicieux on vous craint, mais vous plaisés heureux,
Et pour vous, l'on confond, le murmure, & les vœux;
La! merités, mon fils, que cette amour vous dure,
Pour conſeruer les vœux, eſtouffez le murmure;
Et regnez dans les cœurs, par vn ſort dépendant,
Plus de voſtre vertu, que de voſtre aſcendant;
Par elle, rendez-vous, digne d'vn Diadeſme,
Né pour donner des loix, cõmencés par vous meſme;
Et que vos paßions, ces rebelles ſujets,
De cette noble ardeur, ſoient les premiers objets;
Par ce genre de regne, il faut meriter l'autre,
Par ce degré mon fils, mon troſne ſera voſtre;
Mes Eſtats, mes ſuiets, tout fleſchira ſouz vous,
Et ſujet de vous ſeul, vous regnerez ſur tous.
Mais ſi toûjours vous méme, et toûjours ſerf du vice,
Vous ne prenés des loix, que de voſtre caprice;
Et ſi pour encourir, voſtre indignation,
Il ne faut qu'auoir part, en mon affection;
Si voſtre humeur hautaine, enfin, ne conſidere,

Ny les profonds respects, dont le Duc vous reuere,
Ny l'estroite amitié, dont l'Infant vous cherit;
Ny la sousmission, d'vn peuple qui vous rit;
Ny d'vn pere, & d'vn Roy, le Conseil salutaire;
Lors, pour estre tout Roy, ie ne seray plus pere,
Et vous abandonnant à la rigueur des loix,
Au mépris de mon sang, ie maintiendray mes droits;

LADISLAS.

Encor que de ma part, tout vous choque et vous blesse,
En quelque estonnement, que ce discours me laisse,
Ie tire au moins ce fruit, de mon attention,
D'auoir sceu vous complaire, en cette occasion;
Et sur chacun des points, qui semblent me confondre,
I'ay dequoy me deffendre, & dequoy vous respondre,
Si j'obtiens à mon tour, & l'oreille, & le cœur;

LE ROY.

Parlés, ie gaigneray, vaincu plus que vainqueur;
Je garde encor pour vous, les sentimens d'vn pere;
Conuainqués-moy d'erreur, elle me sera chere;

LADISLAS.

Au retour de la chasse, hier, assisté des miens,
Le carnage du cerf, se preparant aux chiens,
Tombés sur le discours, des interests des Princes,
Nous en vinsmes sur l'art de regir les Prouinces;

Où chacun à ſon gré, forgeant des Potentats,
Chacun ſelon ſon ſens, gouuernant vos Eſtats,
Et preſque aucun aduis, ne ſe treuuant conforme,
L'vn priſe voſtre regne, vn autre le reforme;
Il treuue ſes cenſeurs, comme ſes partiſans;
Mais, generalement, chacun plaint vos vieux ans;
Moy, (ſans m'imaginer, vous faire aucune injure)
Je coulay mes aduis, dans ce libre murmure;
Et mon ſein, à ma voix, s'oZant trop confier,
Ce diſcours m'eſchapa, ie ne le puis nier;
Comment, dis-ie, mon pere accablé de tant d'âge,
Et ſa force, à preſent ſeruant mal ſon courage,
Ne ſe deſcharge-t'il, auant qu'y ſuccomber,
D'vn penible fardeau, Qui le fera tomber?
Deuroit-il, (me pouuant aſſeurer ſa Couronne,)
Haſarder que l'Eſtat me l'oſte, ou me la donne?
Et s'il veut conſeruer, la qualité de Roy,
La retiendroit-il pas, s'en deſpoüillant pour moy?
Comme il fait murmurer, de l'âge qui l'accable,
Croit-il de ce fardeau ma ieuneſſe incapable?
Et n'ay-ie pas appris, ſous ſon Gouuernement,
AſſeZ de polytique, & de raiſonnement,
Pour ſçauoir à quels ſoings, oblige vn Diadeſme?
Ce qu'vn Roy, doit aux ſiens, à l'Eſtat, à ſoy-meſme?
A ſes Confederés, à la foy des traités,

Dedans

Dedans queis intereſts, ſes droicts ſont limitez;
Quelle guerre eſt nuiſible, & quelle d'importance,
A qui, quand, & comment, il doit ſon aſsiſtance?
Et pour garder, enfin, ſes Eſtats d'accidens,
Quel ordre, il doit tenir, & dehors, & dedans?
Ne ſçais-ie pas qu'vn Roy, qui veut qu'on le reuere,
Doit meſler à propos, l'affable, & le ſeuere?
Et ſelon l'exigence, & des temps, & des lieux,
Sçauoir faire parler, & ſon front, & ſes yeux!
Mettre bien la franchiſe, & la feinte en vſage,
Porter, tantoſt, vn maſque, & tantoſt vn viſage,
Quelque auis, qu'on luy donne, eſtre touſiours pareil,
Et ſe croire, ſouuent, plus que tout ſon conſeil?
Mais ſur tout (& delà, dépend l'heur des couronnes)
Sçauoir bien appliquer, les employs, aux perſonnes,
Et faire, par des choix, iudicieux, & ſains,
Tomber le miniſtere, en de fidelles mains;
Eſleuer peu de gens, ſi haut qu'ils puiſſent nuire,
Eſtre lent à former, auſsi bien qu'à deſtruire;
Des bonnes actions, garder le ſouuenir,
Eſtre prompt à payer, & tardif à punir;
N'eſt-ce pas, ſur cét art (leur dis-ie) & ces maximes,
Que ſe maintient, le cours des regnes legitimes:
Voila, la verité, touchant le premier poinct,
I'aprens, qu'on vous la dite, & ne m'en deffens point;

LE ROY.

Poursuiués ;

LADISLAS.

à l'égard de l'ardente colere,
Ou vous meut, le party du Duc, & de mon frere;
Dont l'vn est vostre cœur, si l'autre est vostre bras,
Dõt l'vn regne, en vostre ame, et l'autre en vos estats;
I'en hay l'vn, il est vray, cet insolent ministre,
Qui vous est precieux, autant, qu'il m'est sinistre;
Vaillãt, i'en suis d'accord, mais vain, fourbe, flateur,
Et de vostre pouuoir, secret vsurpateur;
Ce Duc, à qui vostre ame, à tous autres obscure,
Sans crainte, s'abandonne, & produit toute pure;
Et qui, souz vostre nom, beaucoup plus Roy que vous
Met, à me desseruir, ses plaisirs, les plus doux;
Vous fait mes actions, plaines de tant de vices,
Et me rend, prés de vous, tant de mauuais offices;
Que vos yeux preuenus, ne treuuent plus en moy?
Rien, qui vous represente, &, qui promette vn Roy;
Ie feindrois, d'estre aueugle, & d'ignorer l'enuie,
Dont, en toute rencontre, il vous noircit ma vie;
S'il ne s'en vsurpoit, & m'ostoit les emplois,
Qui, si ieune, m'ont fait, l'effroy, de tant de Rois;
Et dont ces derniers iours, il à des Moscouites,
Arresté les progrés, & restraint les limites;
Partant, pour cette grande, & fameuse action,

Vous en mistes le prix, à sa discretion;
Mais, s'il n'est trop puissant pour craindre ma colere,
Qu'il pense meurement, au choix de son salaire;
Et que le grand credit, qu'il possede à la Cour,
S'il méconnoist mon rang, respecte mon amour;
Où tout brillant qu'il est, il luy sera friuole,
Je n'ay point, sans sujet laschè cette parole;
Quelques bruits, m'ōt apris, jusqu'où vōt vos desseins;
Et c'est vn des sujets, Seigneur, dont je me plains;

LE ROY.

Acheués.

LE PRINCE.

Pour mon frere, apres son insolence,
Ie ne puis m'emporter, à trop de violence;
Et de tous vos tourments, la plus affreuse horreur,
Ne le sçauroit soustraire, à ma juste fureur.
Quoy, quand le cœur, outré de sensibles atteintes,
Ie faits entendre au Duc, le sujet de mes plaintes;
Et de ses procedés, justement irrité,
Veux mettre quelque frein, à sa temerité,
Estourdy, furieux, & pousse d'vn faux Zele,
Mon frere, contre moy, veut prendre sa querelle;
Et bien plus, sur l'espée, ose porter la main!

Ha! i'atteſte du Ciel, le pouuoir ſouuerain,
Qu'auant que le Soleil, ſorty du ſein de l'onde,
Oſte, & rende le iour, aux deux moitiés du monde;
Il m'oſtera le ſang, qu'il n'a pas reſpecté,
Ou me fera raiſon, de cette indignité;
Puiſque, ie ſuis au peuple, en ſi mauuaiſe eſtime,
Il la faut meriter, du moins, par vn grand crime;
Et de vos chaſtimens, menacé tant de fois,
Me rendre vn digne objet, de la rigueur des Loix;

LE ROY. bas

Que puis-ie plus tenter, ſur cette ame hautaine?
Eſſayons l'artifice, ou la rigueur eſt vaine;
Puiſque, plainte, froideur, menace, ny priſon,
Ne l'ont pû, iuſqu'icy, reduire à la raiſon;

Il dit au Prince.

Ma creance, mon fils, ſans doute, vn peu legere,
N'êt pas sãs quelque erreur, et cette erreur m'êt chere;
Eſtouffons nos diſcords, dans nos embraſſements,
Il l'embraſſe. *Ie ne puis de mon ſang, forcer les mouuements;*
Je luy veux bien ceder, & malgré ma colere,
Me confeſſer vaincu, par ce que ie ſuis pere;
Prince, il eſt temps, qu'enfin, ſur vn troſne commun,
Nous ne faſsions qu'vn regne, et ne ſoyons plus qu'vn,
Si proche du cercüeil, où ie me voy deſcendre,
Je me veux voir en vous, renaiſtre de ma cendre;

Et par vous, à couuert, des outrages du temps,
Commencer à mon âge, vn regne de cent ans;

LE PRINCE.

De voſtre ſeul repos, depend toute ma ioye;
Et ſi voſtre faueur, iuſques-là ſe deſploye;
Ie ne l'accepteray, que comme vn noble employ,
Qui parmy vos ſujets, fera conter, vn Roy;

SCENE DEVXIESME.

ALEXANDRE, LE ROY, LE PRINCE.

ALEXANDRE.

SEigneur.....

LE ROY.

Que voulés-vous? ſortés;

ALEXANDRE.

Je me retire,
Mais ſi vous.....

LE ROY.

Qu'eſt-ce encor? que me vouliés vous dire?
A quel eſtrange office, Amour, me reduis-tu!
De faire accueil au vice, & chaſſer la vertu!

ALEXANDRE.

Que ſi vous ne daignés m'admettre, en ma deffenſe,

Vous donnerés le tort, à qui reçoit l'offense;
Le Prince, est mon aisné, ie respecte son rang,
Mais, nous ne differons, ny de cœur, ny de sang,
Et pour vn démentir, j'ay trop....

LE ROY.

Vous temeraire.

Vous la main, sur l'espée! & contre voſtre frere!
Contre mon ſucceſſeur, en mon autorité!
Implorés, inſolent, implorez ſa bonté;
Et par vn repentir, digne de voſtre grace,
Merités le pardon, que ie veux qu'il vous faſſe;
Allés, demandés-luy; Vous, tendés-luy les bras;

ALEXANDRE.

Conſiderés, Seigneur!

LE ROY.

Ne me repliqués pas.

ALEXANDRE. bas

Flechirõs nous, mõ cœur, ſous cette humeur hautaine!
Oüy, du degré de l'âge, il faut porter la peine,
Que j'ay de repugnance, à cette laſcheté!
O Ciel! pardonnez-donc, à ma temerité,
Parlant au Prince *Mon frere, vn pere enjoint que ie vous ſatisface,*

J'obeïs à ſon ordre, & vous demande grace;
Mais par cét ordre, il faut me tendre auſſi les bras.

LE ROY.

Dieux! le cruel, encor, ne le regarde pas!

LE PRINCE.

Sans eux, ſuffit-il pas, que le Roy, vous pardonne;

LE ROY.

Prince, encor vne fois, donnez-les, ie l'ordonne;
Laiſſez, à mon reſpect, vaincre voſtre courous.

LE PRINCE embraſſant ſon frere.

A quelle laſcheté, Seigneur, m'obligez-vous!
Allez, & n'imputez, cet excez d'indulgence,
Qu'au pouuoir abſolu, qui retient ma vengeance;

ALEXANDRE bas.

O Nature! ô Reſpect, que vous m'eſtes cruels!

LE ROY.

Changez ces differens, en des vœux mutuels;
Et quand je ſuis en paix, auec toute la Terre,
Dans ma maiſon, mes fils, ne mettez point la guerre; L'Infant ſort.
Faites-venir le Duc, Infant.

SCENE TROISIESME.

LE ROY, LE PRINCE.

LE ROY.

PRince, arreſtez;

LE PRINCE.

Vous voulez m'ordonner, encor de laſchetez!
Et pour ce traiſtre, encor, ſolliciter ma grace!
Mais pour des ennemis, ce cœur n'a plus de place,
Voſtre ſang, qui l'anime, y repugne à vos loix;
Aymés cét inſolent, conſeruez voſtre choix;
Et du bandeau royal, qui vous couure la teſte,
Payez, ſi vous voulez, ſa derniere conqueſte;
Mais ſouffrés-m'en, Seigneur, vn meſpris genereux,
Laiſſes ma haine libre, auſſi bien que vos vœux,
Souffrez ma dureté, gardant voſtre tendreſſe,
Et ne m'ordonnés point, vn acte de foibleſſe.

LE ROY.

Mon fils, ſi preſt du troſne, où vous allez monter,
Preſt d'y remplir ma place, & m'y repreſenter;
Auſſi bien ſouuerain, ſur vous, que ſur les autres,
Prenés mes ſentimens, et despoüillez les voſtres;

Donnés à mes souhaits (de vous me faire vainqueur,)
Cette noble foiblesse, & digne d'vn grand cœur,
Qui vous fera priser, de toute la Prouince;
Et Monarque, oubliés, les differends du Prince.

LE PRINCE.

Ie prefere ma haine, à cette qualité,
Dispenses-moy, Seigneur, de cette indignité.

SCENE QVATRIESME.

LE DVC DE CVRLANDE, LE ROY, ALEXANDRE, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROY.

Estouffez cette haine, où ie prends sa querelle;
Duc, saluës le Prince.

LE PRINCE l'embrassant auec peine.

O contrainte cruelle. Ils s'embrassent.

LE ROY.

Et d'vne estroite ardeur, vnis à l'aduenir,
De vos discords passés, perdés le souuenir;

LE DVC.

Pour luy prouuer, à quoy, mon Zele me conuie,
Ie voudrois perdre encor, & le sang, & la vie;

LE ROY.

Assés d'occasions, de sang, & de combats,

Ont signalé pour nous, & ce cœur, & ce bras;
Et vous ont trop acquis, par cét illustre Zele,
Tout ce qui d'vn mortel, rend la gloire immortelle;
Mais vos derniers progrez (qui certes m'ont surpris)
Passent toute creance, & demandent leur pris,
Auec si peu de gens, auoir fait nos frontieres,
D'vn si puissant party, les sanglants cimetieres;
Et dans si peu de iours, par d'incroyables faits,
Reduit le Moscouite à demander la paix;
Ce sont des actions, dont la recognoissance,
Du plus riche Monarque, excede la puissance;
N'exceptez rien, aussi, de ce que ie vous doibs,
Demandés; i'en ay mis le pris, à vostre choix;
Enuers vostre valeur, acquittez ma parole;

LE DVC.

Je vous dois tout, Grand Roy.

LE ROY.

Ce respect est friuole;
La parole des Roys, est vn gage important,
Qu'ils doiuent, (le pouuant) retirer à l'instant;
Il est d'vn prix trop cher, pour en laisser la Garde,
Par le depost, la perte, ou l'oubly s'en hazarde;

LE DVC.

Puisque vostre bonté, me force à receuoir,
Le loyer d'vn tribut, et le prix d'vn deuoir;

Vn ſeruage, Seigneur, plus doux, que voſtre Empire,
Des flames, et des fers, ſont le prix, où i'aſpire;
Si d'vn cœur conſommé, d'vn amour violent,
La bouche, oſe exprimer.....

LE PRINCE.

Arreſtés, inſolent;
Au vol de vos deſirs, impoſez des limites,
Et proportionnez, vos vœux, à vos merites;
Autrement, au meſpris, & du troſne, & du iour,
Dans voſtre infame ſang, i'eſteindray voſtre amour;
Où mon reſpect s'oppoſe, apprenez, temeraire,
A ſeruir ſans eſpoir, & ſouffrir, & vous taire;
Ou.....

LE DVC ſortant.

Ie me tais, Seigneur, & puiſque mon eſpoir,
Bleſſe voſtre reſpect, il bleſſe mon deuoir.

Il s'en va auec l'Infant.

SCENE CINQVIESME.

LE ROY, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROY.

PRince, vous emportant, à ce caprice extréme,
Vous meſnagés fort mal, l'eſpoir d'vn Diadéme;
Et voſtre teſte, encor, qui le pretend porter;

LE PRINCE.

Vous estes Roy, Seigneur, vous pouuez me l'oster;
Mais, i'ay lieu de me plaindre, & ma iuste colere,
Ne peut prendre des loix, ny d'vn Roy, ny d'vn pere;

LE ROY.

Ie dois bien moins en prendre, & d'vn fol, & d'vn fils;
Pensez, à vostre teste, & prenez en aduis.

Il s'en va en colere.

SCENE SIXIESME.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

O Dieux! ne sçauriez-vous, cacher mieux vostre haine;

LE PRINCE.

Veux-tu, que la cachant, mon attente soit vaine!
Qu'il vole à mon espoir, ce tresor amoureux,
Et qu'il fasse son prix, de l'objet de mes vœux?
Quoy, Cassandre, sera le prix d'vne victoire,
Qu'vsurpant mes emplois, il desrobe à ma gloire;
Et l'estat, qu'il gouuerne, à ma confusion,
L'espargne, qu'il manie, auec profusion,
Les siens, qu'il agrandit, les charges qu'il dispense,

Ne luy tiennent pas lieu, d'assez de recompense,
S'il ne me priue encor, du fruict de mon amour,
Et si m'ostant Cassandre, il ne m'oste le iour ;
N'est-ce pas de tes soings, & de ta diligence,
Que ie tiens le secret, de leur intelligence ?

OCTAVE.

Oüy, Seigneur, mais l'hymen, qu'on luy va proposer,
Au succés de vos vœux, la pourra disposer ;
L'infante l'a mandée, & par son entremise,
I'espere à vos souhaits, la voir bien-tost sousmise ;
Cependant, feignez mieux, & d'vn pere irrité,
Et d'vn Roy mesprisé, craignez l'authorité ;
Reposez sur nos soings, l'ardeur, qui vous transporte ;

LE PRINCE.

C'est mon Roy, c'est mon pere, il est vray, ie m'emporte ;
Mais ie treuue, en deux yeux, deux Rois plus absolus,
Et n'estant plus à moy, ne me posse de plus ;

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

THEODORE. Infante. CASSANDRE.

THEODORE.

ENfin si son respect, ny le mien, ne vous touche,
Cassandre, tout l'Estat, vous parle par ma bouche:
Le refus de l'hymen, qui vous soumet sa foy,
Luy refuse vne Reyne, & veut oster vn Roy:
L'objet de vos mespris, attend vne couronne,
Que desia d'vne voix, tout le peuple luy donne;
Et de plus, ne l'attend, qu'afin de vous l'offrir;
Et vostre cruauté, ne le sçauroit souffrir?

CASSANDRE.

Non, ie ne puis souffrir, en quelque rang qu'il monte,
L'ennemy de ma gloire, & l'amant de ma honte;
Et ne puis, pour espoux, vouloir d'vn suborneur,
Qui voit qu'il a sans fruit, poursuiuy mon honneur;

Qui tant que ſa pourſuite, a creu m'auoir infame,
Ne m'a point ſouhaitée, en qualité de femme;
Et qui n'ayant pour but, que ſes ſalles plaiſirs,
En mon ſeul deshonneur, bornoit tous ſes deſirs;
En quelque objet qu'il ſoit, à toute la Prouince,
Ie ne regarde en luy, ny Monarque, ny Prince;
Et ne voy ſous l'eſclat, dont il eſt reueſtu,
Que de traiſtres appas, qu'il tend à ma vertu;
Apres ſes ſentimens, à mon honneur ſiniſtres,
L'eſſay de ſes preſents, l'effort de ſes miniſtres;
Ses plaintes, ſes eſcrits, & la corruption,
De ceux, qu'il crût, pouuoir ſeruir ſa paſſion;
Ces moyens vicieux, aidans mal ſa pourſuite,
Aux vertueux, enfin, ſon amour eſt reduite;
Et pour venir à bout de mon honneſteté,
Il met tout en vſage, & crime, & pieté;
Mais en vain il conſent, que l'amour nous vniſſe,
C'eſt appeller l'honneur, au ſecours de ſon vice;
Puis, s'eſtant ſatisfait, on ſçait qu'vn ſouuerain
D'vn Hymen qui déplaiſt, à le remede en main;
Pour en rompre les nœuds, et colorer ſes crimes,
L'Eſtat, ne manque pas, de plauſibles maximes;
Son infidelité, ſuiuroit de prés ſa foy;
Seul, il ſe conſidere; il s'aime, et non pas moy.

THEODORE.

Ses vœux, vn peu boüillants, vous font beaucoup d'ombrage;

CASSANDRE.

Il vaut mieux, faillir moins, & craindre dauantage;

THEODORE.

La fortune vous rit, & ne rit pas touſiours;

CASSANDRE.

Ie crains ſon inconſtance, & ſes courtes amours;
Et puis, qu'eſt vn Palais, qu'vne maiſon pompeuſe,
Qu'à noſtre ambition, baſtit cette trompeuſe?
Où l'ame dans les fers, gemit à tout propos,
Et ne rencontre pas, le ſolide repos;

THEODORE.

Ie ne vous puis qu'offrir, apres vn Diadeſme;

CASSANDRE.

Vous me donnerez plus, me laiſſant à moy-meſme;

THEODORE.

Seriez-vous moins à vous, ayant moins de rigueur?

CASSANDRE.

N'appelleriez-vous rien, la perte, de mon cœur?

THEODORE.

Vous feriez vn eſchange, & non pas vne perte;

CASSANDRE.

Et, i'aurois cette injure, impunément ſoufferte!
Et, ce que vous nommés, des vœux vn peu boüillans,

Ces deſſeins criminels, ces efforts inſolents,
Ces libres entretiens, ces meſſages infames,
L'eſperance du rapt, dont il flattoit ſes flames,
Et tant d'offres, enfin, dont il crût me toucher;
Au ſang de Cunisberg, ſe pouroient reprocher?

THEODORE.

Ils ont, voſtre vertu, vainement combattuë;

CASSANDRE.

On en pourroit douter, ſi ie m'en eſtois teuë;
Et ſi, ſous cet hymen, me laiſſant aſſeruir,
Ie luy donnois vn bien, qu'il m'a voulu rauir;
Excuſez ma douleur; ie ſçay, ſage Princeſſe,
Quelles ſoubmiſſions, ie dois à Voſtre Alteſſe;
Mais, au chois, que mon cœur, doit faire d'vn eſpous
Si i'en croy mon honneur, ie luy dois plus qu'à vous;

SCENE DE VXIESME.

LE PRINCE, THEODORE, CASSANDRE.

LE PRINCE entrant à grands pas.

CEde, cruel Tyran, d'vne amitié ſi forte,
Reſpect, qui me retiens, à l'ardeur qui m'ẽporte;
Sçachons ſi mon hymen, ou mon cercueil eſt preſt.

Impatient d'attendre, entendons mon arreſt!
Parlés, belle ennemie; il eſt temps de reſoudre;
Si vous deués lancer, ou retenir la foudre;
Il s'agit de me perdre, ou de me ſecourir,
Qu'en aués vous conclu, faut-il viure, ou mourir?
Quel des deus voulés vous ou mon cœur, ou ma cédre?
Quelle des deux auray-ie, ou la mort, ou Caſſandre?
L'Himen à vos beaux jours, joindra-t'il mon deſtin,
Ou ſi voſtre refus, ſera mon aſſaſſin.

CASSANDRE.

Me parlés-vous d'Hymen? & voudriés-vous pour femme,
L'indigne & vil objet, d'vne impudique flame;
Moy, Dieux! moy, la moitié, d'vn Roy, d'vn Potentat!
Ha Prince, quel preſent feriés vous à l'Eſtat!
De luy donner pour Reyne, vne femme ſuſpecte;
Et quelle qualité, voulés-vous, qu'il reſpecte,
En vn objet infame, & ſi peu reſpecté,
Que vos ſalles deſirs, ont tant ſollicité!

LE PRINCE.

Il y reſpectera, la vertu la plus digne;
Dont l'épreuue, ayt jamais, fait vne femme inſigne;
Et le plus adorable, et plus diuin objet;
Qui de ſon ſouuerain, feiſt jamais ſon ſujet;
Ie ſçay trop (& jamais) ce cœur ne vous aproche,

Que confus de ce crime, il ne ſe le reproche:
A quel poinct d'inſolence, & d'indiſcretion,
Ma jeuneſſe, d'abord, porta ma paſſion;
Il eſt vrai, qu'esbloüi de ces yeux adorables,
Qui font tant de captifs, & tant de miſerables;
Forcé par leurs attraicts, ſi dignes de mes vœux,
Je les contemplai ſeuls, & ne recherchay qu'eux;
Mon reſpect s'oublia, dedans cette pourſuitte,
Mais vn amour enfant, pût manquer de conduitte,
Il portoit ſon excuſe, en ſon aueuglement,
Et c'eſt trop le punir, que du banniſſement;
Si-toſt que le reſpect, m'a desſillé la veuë,
Et qu'outre les attraits, dont vous eſtes pourueuë,
Voſtre ſoin, voſtre rang, vos illuſtres aieux,
Et vos rares vertus, m'ont arreſté les yeux.
De mes vœux, auſſi-toſt, reprimant l'inſolence,
I'ai reduit ſouz vos loix, toute leur violence,
Et reſtraincte à l'eſpoir de noſtre himen futur,
Ma flame a conſommé, ce qu'elle auoit d'impur;
Le flambeau qui me guide, & l'ardeur qui me preſſe,
Cherche en vous vne eſpouſe, & non vne maiſtreſſe;
Accordez-la, Madame, au repentir profond,
Qui déteſtant mon crime, à vos pieds me confond;
Souz cette qualité, ſouffrez que ie vous aime.
Et priuez-moy du iour, pluſtoſt que de vous-meſme;
Car, enfin, ſi l'on peche, adorant vos appas,

Et si l'on ne vous plaist, qu'en ne vous aimant pas;
Cette offence, est vn mal, que ie veux tousiours faire,
Et ie consens plustost, à mourir qu'à vous plaire.

CASSANDRE.

Et mon merite, Prince, & ma condition,
Sont d'indignes objets de vostre paßion;
Mais, quand i'estimerois, vos ardeurs veritables,
Et quand on nous verroit des qualitez, sortables;
On ne verra iamais, l'hymen nous assortir,
Et ie perdray le iour, auant qu'y consentir;
D'abord, que vostre amour, fist voir dans sa pour-
suite,
Et si peu de respect, & si peu de conduite;
Et que le seul objet d'vn dessein vicieux,
Sur ma possession, vous fist ietter les yeux;
Ie ne vous regarday, que par l'ardeur infame,
Qui ne m'appelloit point, au rang de vostre femme;
Et que par cet effort brutal, & suborneur
Dont vostre pasion, attaquoit mon honneur;
Et ne considerant en vous, que vostre vice,
Je pris en telle horreur, vous, & vostre seruice,
Que si ie vous offence, en ne vous aimant pas,
Et si dans mes vœux seuls, vous treuuez des appas;
Cette offence est vn mal, que ie veux tousiours faire,
Et ie consens plustost, à mourir, qu'à vous plaire;

LE PRINCE.

Et bien, contre vn objet, qui vous fait tant d'horreur,
Inhumaine, exercez, toute voſtre fureur,
Armez-vous contre moy, de glaçons, & de flames,
Inuentez des ſecrets, de tourmenter les ames;
Suſcitez terre, & Ciel, contre ma paſſion,
Intereſſez l'Eſtat, dans voſtre auerſion;
Du troſne, où ie pretends, deſtournez ſon ſuffrage,
Et pour me perdre enfin, mettez tout en vſage;
Auec tous vos efforts, & tout voſtre courroux,
Vous ne m'oſterez pas, l'amour que i'ay pour vous;
Dans vos plus grands meſpris, ie vous ſeray fidele;
Je vous adoreray, furieuſe, & cruele;
Et pour vous conſeruer, ma flame, & mon amour,
Malgré mon deſeſpoir, conſerueray le iour;

THEODORE.

Quoy, nous n'obtiendrõs rien de cette humeur altiere!

CASSANDRE.

Il m'a deu, m'attaquant, cognoiſtre toute entiere;
Et ſçauoir que l'honneur, m'eſtoit ſenſible au poinct,
D'en conſeruer l'iniure, & ne pardonner point;

THEODORE.

Mais vous vanger, ainſi, c'eſt vous punir vous-meſme;
Vous perdez auec luy, l'eſpoir d'vn Diadeſme;

CASSANDRE.

Pour moi, le Diadesme, auroit de vains appas,
Sur vn front que i'ai craint, & que ie n'aime pas;

THEODORE.

Regner, ne peut desplaire, aux ames genereuses;

CASSANDRE.

Les trosnes, bien souuent, portent des malheureuses;
Qui souz le joug brillant, de leur authorité,
Ont beaucoup de sujets, & peu de liberté;

THEODORE.

Redoutez-vous vn joug, qui vous fait souueraine?

CASSANDRE.

Ie ne veux point despendre, & veux estre ma Reine;
Ou ma franchise, enfin, si iamais ie la perds,
Veut choisir son vainqueur, & cognoistre ses fers;

THEODORE.

Seruir vn sceptre en main, vaut bien vostre franchise.

CASSANDRE.

Sçauez-vous, si desia, ie ne l'ay point sousmise!

LE PRINCE.

Oüi, ie le sçay, cruelle, & cognois mon riual,
Mais i'ai crû que son sort m'estoit trop inesgal,
Pour me persuader, qu'on dûst mettre en balance,
Le choix de mon amour, ou de son insolence,

CASSANDRE.

Voſtre rang, n'entre pas, dedans ſes qualitez,
Mais ſon ſang, ne doit rien, au ſang dont vous ſortez
Ny luy, n'a pas grand lieu de vous porter enuie;

LE PRINCE.

Inſolente, ce mot, luy couſtera la vie;
Et ce fer, en ſon ſang, ſi noble, & ſi vanté,
Me va faire raiſon de voſtre vanité;
Violons, violons; des loix trop reſpectées,
O ſageſſe, ô raiſon, que i'ay tant conſultées!
Ne nous obſtinons point à des vœux ſuperflus;
Laiſſons mourir l'amour, ou l'eſpoir ne vit plus;
Allez indigne objet, de mon inquietude,
I'ay trop long-temps ſouffert, de voſtre ingratitude;
Ie vous deuois cognoiſtre, & ne m'engager pas
Aux trompeuſes douceurs, de vos cruels appas;
Où m'eſtant engagé, n'implorer point voſtre aide,
Et ſans vous demander, vous rauir mon remede;
Mais, contre ſon pouuoir, mon cœur a combattu,
Ie ne me repens pas d'vne acte de vertu;
De vos ſuperbes loix, ma raiſon dégagée,
A guery mon amour, et croit l'auoir ſongée;
De l'indigne brazier, qui conſommoit mon cœur,
Il ne me réſte plus, que la ſeule rougeur;
Que la honte, & l'horreur, de vous auoir aimée;

Laisseront à iamais, sur ce front imprimée;
Oüy, i'en rougis, ingrate, & mon propre courous;
Ne me peut pardonner ce que i'ay fait pour vous;
Ie veux que la memoire, efface de ma vie,
Le souuenir du temps, que ie vous ay seruie;
I'estois mort, pour ma gloire, & ie n'ay pas vescu,
Tant que ce lasche cœur, s'est dit vostre vaincu;
Ce n'est que d'aujourd'huy qu'il vit, & qu'il respire;
D'aujourd'huy, qu'il renonce au joug de vostre Empire,
Et qu'auec ma raison, mes yeux, & luy d'accord,
Detestent vostre veue, à l'égard de la mort;

CASSANDRE.

Pour vous en guerir, Prince, & ne leur plus déplaire,
Ie m'impose, moy-mesme, vn exil volontaire,
Et ie mettray grand soin, sçachant ces veritez,
A ne vous plus monstrer, ce que vous detestez;
Elle s'en va. *Adieu.*

SCENE TROISIESME.

LE PRINCE, THEODORE.

LE PRINCE interdit la regardant sortir.

QVe faites-vous, ô mes lasches pensées,

Suiuez

Suiuez-vous cette ingrate, eſtes-vous inſenſées?
Mais plutoſt qu'as-tu fait, mon aueugle courroux
Adorable inhumaine, helas où fuyez-vous?
Ma haine au nom d'amour & par pitié des larmes,
Que ce cœur enchanté donne encor à ſes charmes,
Si vous voulez d'vn frere empeſcher le treſpas
Suiuez cette inſenſible & retenez ſes pas.

THEODORE.

La retenir, mon frere, apres l'auoir bannie.

LE PRINCE.

Ha contre ma raiſon ſeruez ſa tyrannie,
Ie veux deſaduoüer ce cœur ſeditieux,
La ſeruir, l'adorer, & mourir à ſes yeux.
Priué de ſon amour ie cheriray ſa haine.
I'aymeray ſes mépris, ie beniray ma peine.
Se plaindre des ennuis que cauſent ſes appas,
C'eſt ſe plaindre d'vn mal qu'on ne merite pas.
Que ie la voye aumoins ſi ie ne la poſſede,
Mon mal cherit ſa cauſe, & croit par ſon remede.
Quand mon cœur à ma voix a feint de conſentir,
Il eſtoit charmé, ie l'en veux dementir;
Ie mourois, ie brûlois, ie l'adorois dans l'ame,
Et le Ciel a pour moy fait vn ſort tout de flame;
Allez... Mais que fais-tu, ſtupide, & lâche amant! Elle va.
Quel caprice t'aueugle? as-tu du ſentiment?

Rentre, Prince ſans cœur, vn moment en toy-meſme;
Me laiſſez-vous, ma ſœur, en ce deſordre extréme?

THEODORE.

I'allois la retenir.

LE PRINCE.

Hé! ne voyez-vous pas
Quel arrogant mépris precipite ſes pas?
Auec combien d'orgueil elle s'eſt retiree?
Quelle implacable haine elle m'a declaree!
Et que m'expoſer plus aux foudres de ſes yeux
C'eſt dans ſa freneſie armer vn furieux.
De mon eſprit plutoſt chaſſez cette cruelle,
Condamnez les penſers qui me parleront d'elle.
Peignez-moy ſa conqueſte, indigne de mon rang,
Et ſouſtenez en moy l'honneur de voſtre ſang.

THEODORE.

Ie ne vous puis celer que le traict qui vous bleſſe
Dedans vn ſang Royal, treuue trop de foibleſſe;
Ie voy de quels efforts vos ſens ſont combattus,
Mais les difficultez ſont le champ des vertus;
Auec vn peu de peine on achepte la gloire.
Qui veut vaincre, eſt deſia bien prés de la victoire;
Se faiſant violence, on s'eſt bien-toſt dompté,
Et rien n'eſt tant à nous que noſtre volonté.

LE PRINCE.

Helas! il eſt ayſé de iuger de ma peine,
Par l'effort qui d'vn tẽps m'emporte & me rameine;
Et par ces mouuemens ſi prompts & ſi puiſſans,
Tantoſt ſur ma raiſon & tantoſt ſur mes ſens;
Mais quelque trouble enfin qu'ils vo⁹ faſſẽt paroiſtre
Ie vous croiray, ma ſœur, & ie ſeray mon maiſtre,
Ie luy laiſſeray libre, & l'eſpoir & la foy,
Que ſon ſang luy deffend d'éleuer iuſqu'à moy;
Luy ſouffrant le mépris du rang qu'elle reiette,
Ie la perds pour maiſtreſſe, & l'acquiers pour ſuiette,
Sur qui regnoit ſur moy i'ay des droicts abſolus
Et la punis aſſez par ſon propre refus;
Ne renaiſſez donc plus mes flames eſtouffees,
Et du Duc de Cueilande augmentez les trofees.
Sa victoire m'honore, & m'oſte ſeulement
Vn caprice obſtiné, d'aimer trop baſſement.

THEODORE.

Quoy, mon frere, le Duc auroit deſſein pour elle?

LE PRINCE.

Ce myſtere, ma ſœur, n'eſt plus vne nouuelle;
Et mille obſeruateurs que i'ay commis exprez
Ont ſi bien veu leurs feux qu'ils ne ſont plus ſecrets.

THEODORE.

Ha!

LE PRINCE.

C'eſt de cette amour que procede ma haine;

Et non de ſa faueur (quoy que ſi ſouueraine)
Que i'ay ſujet de dire, auec confuſion
Que preſque auprez de luy le Roy n'a plus de nom;
Mais puiſque i'ay deſſein d'oublier cette ingrate,
Il faut en le ſeruant que mon mépris éclate;
Et pour auec éclat en retirer ma foy,
Ie vais de leur hymen ſolliciter le Roy;
Je mettray de ma main mon riual en ma place,
Et ie verray leur flame auec autant de glace
Qu'en ma plus violente & plus ſenſible ardeur,
Cet inſenſible obiet eut pour moy de froideur.

Il s'en va.

SCENE IV.

THEODORE ſeule.

O Raiſon égaree! ô raiſon ſuſpenduë,
Iamais trouble pareil t'auoit-il confonduë?
Sottes preſomptions, grandeurs qui nous flattez,
Eſt-il rien de menteur comme vos vanitez?
Le Duc aime Caſſandre; & i'eſtois aſſez vaine,
Pour reputer mes yeux les autheurs de ſa peine.
Et bien plus pour m'en plaindre, & les en accuſer,
Eſtimant ſa conqueſte vn heur à mépriſer.
Le Duc ayme Caſſandre, & quoy tant d'apparences;
Tant de ſubiections, d'honneurs, de deferences,

D'ardeurs, d'attachemens, de craintes, de tributs,
N'offroiēt-ils à mes loix qu'vn cœur qu'il n'auoit plꝰ?
Ces ſouſpirs, dont cent fois, la douce violence,
Sortant deſauoüee a trahy ſon ſilence,
Ces regards par les miens tant de fois rencontrez,
Les deuoirs, les reſpects, les ſoins qu'il m'a monſtrez
Prouenoient-ils d'vn cœur qu'vn autre obiet engage?
Sçais-je ſi mal d'amour expliquer le langage?
Fais-je d'vn ſimple hommage vne inclination?
Et formay-je vn fantoſme à ma preſomption?
Mais inſenſiblement renonçant à moy-meſme
I'auoüeray ma defaite, & ie croiray que i'ayme.
Quand i'en ſerois capable, aimerois-je où ie veux?
Aux raiſons de l'Eſtat ne dois-je pas mes vœux?
Et ne ſommes-nous pas d'innocentes victimes,
Que le gouuernement immole à ſes maximes?
Mes vœux en vn vaſſal honteuſement bornez,
Laiſſeroient-ils pour luy des riuaux couronnez?
Mais ne me flate point, orgueilleuſe naiſſance,
L'amour ſçait bien ſans ſceptre eſtablir ſa puiſſance;
Et ſouſmettant nos cœurs par de ſecrets appas
Fait les égalitez, & ne les cherche pas;
Si le Duc n'a le front chargé d'vne Couronne,
C'eſt luy qui les protege, & c'eſt luy qui les donne;
Par quelles actions ſe peut-on ſignaler,
Que....

SCENE V.

LEONOR ſuiuante. THEODORE.

LEONOR.

MAdame, le Duc demande à vous parler.

THEODORE.

Qu'il entre. Mais apres ce que ie viens d'apprendre,
Souffrir vn libre accez à l'amant de Caſſandre,
Agreer ſes deuoirs & le reuoir encor,
Laſche, le dois-je faire? attendez Leonor;
Vne douleur legere à l'inſtant ſuruenuë
Ne me peut auiourd'huy ſouffrir l'heur de ſa veuë.
Faites-luy mon excuſe. O Ciel! de quel poiſon
Elle ſort. *Sents-je inopinement attaquer ma raiſon?*
Ie voudrois à l'amour paroiſtre inacceſſible,
Et d'vn indifferend la perte m'eſt ſenſible:
Ie ne puis eſtre ſienne, & ſans deſſein pour luy,
Ie ne puis conſentir ſes deſſeins pour autruy.

SCENE VI.

ALEXANDRE, THEODORE, LEONOR.

ALEXANDRE.

COmment? du Duc ma sœur refuser la visite?
D'où vo⁹ viẽt ce chagrin? & quel mal vo⁹ l'excite?

THEODORE.

Vn leger mal de cœur qui ne durera pas.

ALEXANDRE.

Vn aduis de ma part portoit ici ses pas.

THEODORE.

Quel?

ALEXANDRE.

Croyant que Cassandre estoit de la partie.

THEODORE.

A peine deux momens ont suiui sa sortie.

ALEXANDRE.

Et sçachant à quel poinct ses charmes luy sont doux
Ie l'auois aduerti de se rendre chez vous
Pour vous solliciter vers l'obiet qu'il adore
D'vn secours que ie sçay, Ladislas l'implore.
Vous cognoissez le Prince, & vous pouuez iuger

Si ſous d'honneſtes loix amour le peut ranger,
Ses mauuais procedez ont trop dit ſes penſees,
On peut voir l'aduenir dans les choſes paſſees;
Et iuger ayſément qu'il tend à ſon honneur,
Sous ces appas d'hymen vn appas ſuborneur;
Mais parlant pour le Duc, ſi ie vous ſollicite,
De la protection d'vne ardeur illicite,
N'en accuſez que moy, demandez-moy raiſon,
Ou de ſon inſolence ou de ſa trahiſon.
C'eſt moy ma chere ſœur qui réponds à Caſſandre
D'vn brazier dont iamais on ne verra la cendre,
Et du plus pur amour de qui iamais mortel
Dans le temple d'hymen ait encenſé l'Autel;
Seruez, contre vne impure, vne ardeur ſi parfaite.

THEODORE ſe retirant appuyee ſur Leonor.

Elles s'en vont.

Mon mal s'accroiſt, mon frere, agreez ma retraite.

ALEXANDRE ſeul.

O ſenſible contrainte! ô rigoureux ennuy!
D'eſtre obligé d'aimer deſſous le nom d'autruy.
Outre que ie pratique vne ame preuenuë,
Quel fruict peut tirer d'elle vne flame incognuë?
Et que puis-je eſperer ſous ce reſpect fatal
Qui cache le malade en découurant le mal?
Mais quoy que ſur mes vœux mõ frere oſe entrepren-(dre
I'ay tort de craindre rien ſous la foy de Caſſandre;
Et certain du ſecours, & d'vn cœur & d'vn bras
Qui pour la conſeruer ne l'eſpargneroient pas.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE DVC de Cueilland fauory.

QVE m'auez-vous produit indiſcrettes penſees,
Temeraires deſirs, paſſions inſenſees?
Efforts d'vn cœur mortel, pour d'immortels appas,
Qu'on a d'vn vol ſi haut, precipitees ſi bas;
Eſpoirs qui iuſqu'au Ciel ſouſleuiez de la terre,
Deuiez-vous pas ſçauoir, que iamais le tonnerre,
Qui deſſus voſtre orgueil enfin vient d'éclater,
Ne pardonne aux deſſeins que vous oziez tenter;
Quelque profond reſpect qu'ait eu voſtre pourſuite,
Vous voyez qu'vn refus vous ordonne la fuite;
Euitez les combats que vous vous preparez,
Iugez-en le peril, & vous en retirez.

Qu'ay-je droict d'eſperer, ſi l'ardeur qui me preſſe
Irrite également le Prince & la Princeſſe,
Si voulant hazarder, ou ma bouche, ou mes yeux
Ie fais l'vne malade, & l'autre furieux.
Apprenons l'art, mon cœur, d'aimer ſans eſperance,
Et ſouffrir des meſpris, auecques reuerence.
Reſoluons-nous ſans honte aux belles laſchetez,
Que ne rebuttent pas des deuoirs rebutez;
Portons ſans intereſt vn ioug ſi legitime,
N'en ozant eſtre amant, ſoyons-en la victime;
Expoſons vn eſclaue, à toutes les rigueurs
Que peuuent exercer de ſuperbes vainqueurs.

SCENE II.

ALEXANDRE, LE DVC.

ALEXANDRE.

DVc, vn trop long reſpect me taiſt voſtre penſee,
Noſtre amitié s'en plaint & s'en trouue offenſee;
Elle vous eſt ſuſpecte, ou vous la violez,
Et vous me dérobez ce que vous me celez;
Qui donne toute vne ame en veut auſſi d'entieres,
Et quand vos intereſts m'ont fourny des matieres,
Pour les bien embraſſer, ce cœur vrayement amy
Ne s'eſt point contenté de s'ouurir à demy;

Et i'ay d'vne chaleur genereuſe & ſincere,
Fait pour vous tout l'effort que l'amitié peut faire:
Cependant vous ſemblez encor mal aſſeuré,
Mettre en doute vn ſerment ſi ſainctement iuré;
Ie lis ſur voſtre front des paſſions ſecrettes,
Des ſentimens cachez, des atteintes muettes,
Et d'vn œil qui vous plaint, & toutefois jaloux,
Voy que vous reſeruez vn ſecret tout à vous.

LE DVC.

Quand i'ay creu mes ennuis capables de remede,
Ie vous en ay fait part, i'ay reclamé voſtre aide.
Et i'en ay veu l'effect ſi boüillant & ſi prompt
Que le ſeul ſouuenir m'en charme & me confond;
Mais quand ie croy mon mal de ſecours incapable,
Sans vous le partager il ſuffit qu'il m'accable;
Et c'eſt aſſez & trop qu'il faſſe vn malheureux,
Sans paſſer iuſqu'à vous, & ſans en faire deux.

ALEXANDRE.

L'amy qui ſouffre ſeul fait vne iniure à l'autre,
Ma part de voſtre ennuy diminuëra la voſtre;
Parlez, Duc, & ſans peine ouurez-moy vos ſecrets,
Hors de voſtre party ie n'ay plus d'intereſts;
J'ay ſceu que voſtre grande & derniere iournee
Par la main de l'amour veut eſtre couronnee;
Et que voulant au Roy qui vous en doit le prix

Declarer la beauté qui charme vos eſprits ;
D'vn frere impetueux l'ordinaire inſolence
Vous a fermé la bouche, & contraint au ſilence ;
Souffrez, ſans expliquer l'intereſt qu'il y prend,
Que i'en aille pour vous vuider le differend ;
Et ne m'en faites point craindre les conſequences ;
Il faut qu'enfin quelqu'vn reprime ſes licences ;
Et le Roy ne pouuant nous en faire raiſon
Ie me treuue & le cœur & le bras aſſez bon ;
Mais m'offrant à ſeruir les ardeurs qui vous preſſent
Que i'apprenne du moins à qui vos vœux s'adreſſent.

LE DVC.

I'ay veu de vos bontez des effects aſſez grands,
Sans vous faire auec luy de nouueaux differends ;
Sans irriter ſa haine, elle eſt aſſez aigrie.
Il eſt Prince, Seigneur, reſpectons ſa furie ;
A ma mauuaiſe étoile imputons mon ennuy,
Et croyons-en le ſort plus coupable que luy.
Laiſſez à mon amour taire vn nom qui l'offenſe,
I'ay des reſpects encor plus forts que ſa defenſe.
Et qui plus qu'aucun autre ont droict de me lier,
Tout precieux qu'il m'eſt, m'ordonnent d'oublier,
Laiſſez-moy retirer d'vn champ d'où ma retraite
Peut ſeule à l'ennemi dérober ma deffaite.

ALEXANDRE.

Ce silence obstiné m'apprend vostre secret,
Mais il tombe en vn sein, genereux & discret,
Ne me le celez plus, Duc, vous aimez Cassandre;
C'est le plus digne obiect où vous puissiez pretendre;
Et celui dont le Prince adorant son pouuoir
A le plus d'interest d'esloigner vostre espoir;
Traitant l'amour pour moy vostre propre franchise
A donné dans ses rets, & s'y trouue surprise;
Et mes desseins pour elle aux vostres preferez
Sont ces puissans respects, à qui vous deferez:
Mais vous craignez à tort qu'vn ami vous accuse
D'vn crime, dont Cassandre est la cause & l'excuse;
Quelque auguste ascendãt qu'ayẽt sur moy ses apas.

LE DVC.

Ne vous estonnez point si ie ne responds pas;
Ce discours me surprend, & cette indigne plainte
Me liure vne si rude & si sensible attainte,
Qu'égaré, ie me cherche, & demeure en suspends
Si c'est vous qui parlez, ou moy qui vous attends.
Moy, vous trahir, Seigneur, moy, sur cette Cassandre
Prés de qui ie vo° sers, pour moy-mesme entreprẽdre
Sur vn amour si stable & si bien affermi;
Vous me croyez bien lasche, ou bien peu vostre ami.

ALEXANDRE.

Croiriez-vous l'adorant m'alterer voſtre eſtime.

LE DVC.

Me pourriez-vous aimer, coupable de ce crime!

ALEXANDRE.

Confident, ou riual, ie ne vous puis haïr;

LE DVC.

Sincere & genereux ie ne vous puis trahir.

ALEXANDRE.

L'amour ſurprẽd les cœurs, & s'ẽ rẽd biẽ toſt maiſtre.

LE DVC.

La ſurpriſe ne peut iuſtifier vn traiſtre;
Et tout homme de cœur pouuant perdre le iour,
A le remede en main des ſurpriſes d'amour.

ALEXANDRE.

Pardonnez vn ſoupçon, non pas vne creance
Qui naiſſoit du defaut de voſtre confiance.

LE DVC.

Ie veux bien l'oublier, mais à condition
Que ce meſme defaut ſoit ſa punition;
Et qu'il me ſoit permis vne fois de me taire,
Sans que voſtre amitié s'en plaigne, ou s'en altere.

Au reſte, (& cet aduis) s'ils vous eſtoient ſuſpects
Vous peut iuſtifier mes ſoins & mes reſpects.
Caſſandre par le Prince eſt ſi perſecutee
Et d'agents ſi puiſſans, pour luy ſollicitee,
Que ſi vous luy voulez ſauuer ſa liberté
Il n'eſt plus temps d'aimer ſous vn nom emprunté,
Aſſez & trop long-temps ſous ma feinte pourſuite
I'ay de voſtre deſſein meſnagé la conduite;
Et vos vœux ſous couleur de ſeruir mon amour
Ont aſſez eſbloüy tous les yeux de la Cour.
De l'artifice enfin, il faut bannir l'vſage,
Il faut leuer le maſque, & monſtrer le viſage;
Vous deuez de Caſſandre eſtablir le repos,
Qu'vn riual perſecute, & trouble à tout propos
Son amour, en ſa foy vous a donné des gages.
Il eſt temps que l'hymen regle vos aduantages.
Et faiſant l'vn heureux en laiſſe vn mécontent.
L'aduis vient de ſa part, il vous eſt important.
Je vous tais cent raiſons qu'elle m'a fait entendre
Arriuant chez l'Infante, où ie viens de la rendre;
Qui hautement du Prince embraſſant le party,
La mande, (s'il eſt vray ce qu'elle a preſſenty)
Pour d'vn nouuel effort en faueur de ſa peine
Mettre encor vne fois ſon eſprit à la geſne.
Gardez-vous de l'humeur d'vn ſexe ambitieux:
L'eſperance d'vn ſceptre eſt brillante à ſes yeux.
Et de ce ſoin enfin vn hymen vous libere.

ALEXANDRE.

Mais me libere-t'il du pouuoir de mon pere,
Qui peut....

LE DVC.

Si voſtre amour defere à ſon pouuoir,
Et ſi vous vous reglez par la loy du deuoir;
Ne precipitez rien qu'il ne vous ſoit funeſte,
Mais vous ſouffrés bien peu d'vn trãſport ſi modeſte,
Et l'ardent procedé, d'vn frere impetueux
Marque bien plus d'amour qu'vn ſi reſpectueux.

ALEXANDRE.

Non, non, ie laiſſe à part les droicts de la nature,
Et commets à l'amour toute mon aduenture,
Puis qu'il fait mon deſtin, qu'il regle mon deuoir,
Ie prends loy de Caſſandre, eſpouſons dés ce ſoir;
Mais Duc, gardons encor d'éuenter nos pratiques,
Trõpons pour quelques iours iuſqu'à ſes domeſtiques
Et hors de ſes plus chers dont le zele eſt pour nous,
Aueuglons leur creance & paſſez pour l'époux.
Puis l'hymen accompli ſous vn heureux auſpice,
Que le temps parle apres & faſſe ſon office,
Il n'excitera plus qu'vn impuiſſant courroux,
Ou d'vn pere ſurpris, ou d'vn frere jaloux.

LE DVC.

Quoy que visiblement mon credit se hazarde
Ie veux bien l'exposer, pour ce qui vous regarde,
Et plus vostre que mien, ne puis auec raison,
Auoir donné mon cœur, & refuser mon nom;
Le vostre.....

SCENE III.

CASSANDRE, ALEXANDRE, LE DVC.

CASSANDRE en colere de chez l'Infante.

ET bien, Madame, il faudra se resoudre
A voir sur nostre sort tomber ce coup de foudre;
Vn fruict de vostre aduis s'il nous iette si bas,
Et que la cheute au moins ne nous surprendra pas.
Ha! Seigneur, mettez fin à ma triste aduenture, Aduisant l'Infant.
Mettra-t'on tous les iours mon ame à la torture?
Souffriray-je long-temps vn si cruel tourment?
Et ne vous puis-je, enfin, aimer impunément?

ALEXANDRE.

Quel outrage, Madame, émeut vostre colere?

CASSANDRE.

La fureur d'vne sœur, pour l'interest d'vn frere;

Son tyrannique effort veut ébloüir mes vœux,
Par le lustre d'vn ioug éclatant & pompeux;
On pretend m'aueugler auec vn diadéme,
Et l'on veut malgré moy que ie regne, & que i'aime:
C'eſt l'ordre qu'on m'impoſe, où le Prince irrité
Abandonnant ſa haine à ſon authorité,
Doit laiſſer aux neveux le plus tragique exemple,
Et d'vn meſpris vengé la marque la plus ample
Dont le ſort ait iamais ſon pouuoir ſignalé,
Et dont iuſques ici les ſiecles ayent parlé.
Voila les complimens que l'amour leur ſuſcite,
Et les tendres motifs dont on me ſollicite.

ALEXANDRE.

Rendez, rendez le calme à ces charmans appas;
Laiſſez gronder le foudre, il ne tombera pas;
Ou l'artizan des maux que le ſort vous deſtine,
Tombera le premier deſſous voſtre ruine;
Fondez voſtre repos en me faiſant heureux,
Couppons dés cette nuict tout accez à ſes vœux,
Et voyez ſans frayeur, quoy qu'il oſe entreprendre,
Quand vous m'aurez cõmis vne femme à defendre,
Et quand ouuertement, en qualité d'époux,
Mon deuoir m'enioindra de répondre de vous.

LE DVC.

Preuenez dés ce ſoir l'ardeur qui le tranſporte.

Aux desseins importans la diligence importe.
L'ordre seul de l'affaire est à considerer:
Mais tirons-nous d'icy pour en deliberer.

CASSANDRE.

Quel trouble? quelle allarme? & quels soins me possedent?

SCENE IV.

LE PRINCE, ALEXANDRE, CASSANDRE, LE DVC.

LE PRINCE.

MAdame, il ne se peut que mes vœux ne succedent,
I'aurois tort d'en douter, & de redouter rien
Auec deux Confidens qui me seruent si bien,
Et dont l'affection part du profond de l'ame;
Ils vous parloiẽt (sans doute) en faueur de ma flame.

CASSANDRE.

Vous les desaduoüeriez de m'en entretenir,
Puis que ie suis si mal en vostre souuenir,
Qu'il veut mesme effacer du cours de vostre vie,
La memoire du temps que vous m'auez seruie;

Et qu'auec luy vos yeux & voſtre cœur d'accord
Deteſtent ma preſence, à l'égard de la mort.

LE PRINCE.

Vous en faites la vaine, & tenez ces paroles
Pour des propos en l'air, & des contes friuoles.
L'amour me les dictoit, & i'eſtois tranſporté,
S'il s'en faut rapporter, à voſtre vanité:
Mais ſi i'en ſuis bon iuge, & ſi ie m'en dois croire
Ie voy peu de matiere à tant de vaine gloire:
Ie ne voy point en vous d'appas ſi ſurprenans
Qu'ils vous doiuent donner des titres eminens:
Rien ne releue tant l'éclat de ce viſage:
Ou vous n'en mettez pas tous les traits en vſage.
Vos yeux ces beaux charmeurs, auec tous leurs appas
Ne ſont point accuſez de tant d'aſſaſſinats.
Le joug que vous croyez tomber ſur tant de teſtes
Ne porte point ſi loin le bruit de vos conqueſtes,
Hors vn ſeul, dont le cœur ſe donne à trop bon pris:
Voſtre empire s'eſtend ſur peu d'autres eſprits.
Pour moy qui ſuis facile, & qui bien-toſt me bleſſe,
Voſtre beauté m'a pleu, i'auoüeray ma foibleſſe,
Et m'a couſté des ſoins, des deuoirs & des pas,
Mais du deſſein ie croy, que vous n'en doutez pas:
Vous auez eu raiſon de ne vous pas promettre
Vn hymen que mon rang ne me pouuoit permettre.
L'intereſt de l'Eſtat qui doit regler mon ſort,

Auecque mon amour, n'en eſtoit pas d'accord :
Auec tous mes efforts i'ay manqué de fortune,
Vous m'auez reſiſté la gloire en eſt commune:
Si contre vos refus i'euſſe creu mon pouuoir,
Vn facile ſuccez euſt ſuiui mon eſpoir :
Dérobant ma conqueſte elle m'eſtoit certaine,
Mais ie n'ay pas treuué qu'elle en valuſt la peine :
Et bien moins de vous mettre au rang où ie pretends,
Et de vous partager le ſceptre que i'attends.
Voila toute l'amour que vous m'auez cauſee,
Si vous en croyez plus, ſoyez deſabuſee,
Voſtre mépris enfin m'en produit vn commun ;
Je n'ay plus reſolu de vous eſtre importun :
I'ay perdu le deſir auec l'eſperance,
Et pour vous témoigner de quelle indifference
I'abandonne vn plaiſir que i'ay tant pourſuiui,
Ie veux rendre vn ſeruice à qui m'a deſſerui.
Ie ne vous retiens plus, conduiſez-la mon frere,
Et vous Duc, demeurez.

CASSANDRE donnant la main à Alexandre.

O la noble colere !
Conſeruez-moy long-temps ce genereux mépris,
Et que bien-toſt, Seigneur, vn trône en ſoit le pris !

SCENE V.

LE PRINCE, LE DVC.

LE PRINCE bas.

Dieux ! auec quel effort & quelle peine extréme
Ie cõſens ce depart qui m'arrache à moi-méme,
Et qu'vn rude combat m'affranchit de ſa loy.
Duc, i'allois pour vous voir, & de la part du Roy.

LE DVC.

Quelque loy qu'il m'impoſe elle me ſera chere.

LE PRINCE.

Vous ſçauez s'il vous aime, & s'il vous conſidere:
Il vous faict droict auſſi, quand il vous aggrandit,
Et ſur voſtre vertu fonde voſtre credit.
Cette meſme vertu, condamnant mon caprice,
Veut qu'en voſtre faueur ie ſouffre ſa iuſtice,
Et le laiſſe acquitter à vos derniers exploicts
Du prix que ſa parole a mis à voſtre choix.
Vſez donc pour ce choix du pouuoir qu'il vous donne,
Venez choiſir vos fers, qui ſont voſtre Couronne;
Declarez-luy l'obiet que vous conſiderez,
Ie ne vous defends plus l'heur où vous aſpirez:

Et de voſtre valeur, verray la recompenſe:
Comme ſans intereſt, auſſi ſans repugnance.

LE DVC.

Mon eſpoir auoüé par ma temerité,
Du ſuccez de mes vœux autrefois m'a flatté:
Mais, depuis mon malheur, d'eſtre en voſtre diſgrace,
Vn viſible meſpris a deſtruit cette audace.
Et qui ſe voit des yeux, le commerce interdit,
Eſt bien vain, s'il eſpere & vante ſon credit.

LE PRINCE.

Loin de vous deſſeruir & vous eſtre contraire,
Ie vais de voſtre hymen ſolliciter mon pere;
I'ay deſia ſa parole, & s'il en eſt beſoin
Prés de cette beauté, vous offre encor mon ſoin.

LE DVC.

En vain ie l'obtiendray de ſon pouuoir ſupreſme
Si ie ne puis encor l'obtenir d'elle-meſme.

LE PRINCE.

Ie croy que les moyens vous en ſeront aiſez.

LE DVC.

Vos ſoins en ma faueur les ont mal diſpoſez.

LE PRINCE.

Auec voſtre vertu ma faueur eſtoit vaine.

LE DVC.

Mes efforts eſtoient vains, auecque voſtre haine.

LE PRINCE.

Mes intereſts ceſſez releuent voſtre eſpoir.

LE DVC.

Mes vœux humiliez reuerent mon deuoir.
Et l'ame qu'vne fois on a perſuadee
A trop d'attachement à ſa premiere idée,
Pour reprendre ſi toſt l'eſtime ou le meſpris,
Et guerir aiſément d'vn degouſt qu'elle a pris.

SCENE VI.

LE ROY, LE PRINCE, LE DVC, GARDES.

LE ROY au Duc.

VEnez heureux appuy que le Ciel me ſuſcite,
Degager ma promeſſe enuers voſtre merite;
D'vn cœur ſi genereux ayant ſeruy l'Eſtat
Vous deſſeruez ſon Prince en le laiſſant ingrat;
I'engagé mon honneur engageant ma parole,
Le prix qu'on vous retiẽt eſt vn bien qu'on vous vole,
Ne me le laiſſez plus, puiſque ie vous le dois,
Et declarez l'objet dont vous auez fait chois.

En

En voſtre recompenſe éprouuez ma iuſtice,
Du Prince la raiſon a guery le caprice.
Il prend vos intereſts, voſtre heur luy ſera doux,
Et qui vous deſſeruoit, parle à preſent pour vous.

LE PRINCE bas.

Contre moy mon riual obtient mon aſſiſtance!
A quelle épreuue, ô Ciel! reduis-tu ma conſtance?

LE DVC.

Le prix eſt ſi conioint à l'heur de vous ſeruir,
Que c'eſt vne faueur qu'on ne me peut rauir;
Ne faites point, Seigneur, par l'offre du ſalaire,
D'vne action de gloire vne œuure mercenaire;
Pouuoir dire, ce bras a ſerui Venceſlas,
N'eſt-ce pas vn loyer digne de cent combats?

LE ROY.

Non, non, quoy que ie doiue à ce bras indomptable,
C'eſt trop que voſtre Roy ſoit voſtre redeuable;
Ce grand cœur refuſant, intereſſe le mien,
Et me demande trop, en ne demandant rien.
Faiſons par vos trauaux, & ma recognoiſſance,
Du maiſtre & du ſuiet diſcerner la puiſſance;
Mon renom ne vous peut ſouffrir ſans ſe ſoüiller,
La generoſité, qui m'en veut dépoüiller.

LE DVC.

N'attisez point vn feu que vous voudrez éteindre,
I'ayme en vn lieu, Seigneur, où ie ne puis atteindre;
Ie m'en cognois indigne, & l'obiet que ie sers
Dedaignant son tribut, desaduoüeroit mes fers.

LE ROY.

Les plus puissans Estats n'ont point de Souueraines,
Dont ce bras ne merite, & n'honoraſt les chaisnes,
Et mon pouuoir enfin, ou sera sans effect,
Ou vous répond du don que ie vous auray fait.

LE PRINCE bas.

Quoy? l'hymen qu'on denie à l'ardeur qui me presse
Au lict de mon riual va mettre ma maistresse?

LE DVC.

Ma defense à vos loix n'ose plus repartir.

LE PRINCE.

Non, non, lasche riual, ie n'y puis consentir.

LE DVC.

Et forcé par vostre ordre à rompre mon silence,
Ie vous obeiray, mais auec violence.
Certain de vous déplaire en vous obeissant,
Plus, que n'obseruant point, vn ordre si pressant;

I'auoüeray donc, grãd Roy, que l'obiet qui me touche.

LE PRINCE.

Duc, encor vne fois ie vous ferme la bouche,
Et ne vous puis souffrir vostre presomption.

LE ROY.

Insolent!

LE PRINCE.

J'ay sans fruict vaincu ma passion
Pour souffrir son orgueil, Seigneur, & vous cõplaire,
J'ay fait tous les efforts que la raison peut faire;
Mais en vain mon respect tasche à me contenir,
Ma raison de mes sens ne peut rien obtenir;
Ie suy ma passion, suiuez vostre colere,
Pour vn fils sans respect, perdez l'amour d'vn pere;
Tranchez le cours du temps à mes iours destiné,
Et reprenez le sang que vous m'auez donné,
Ou si vostre iustice épargne encor ma teste,
De ce presomptueux reiettez la requeste:
Et de son insolence humiliez l'excez,
Ou sa mort à l'instant en suiura le succez.

Il s'en va furieux.

SCENE VII.

LE ROY, LE DVC, GARDES.

LE ROY.

GArdes, qu'on le saisisse.

LE DVC les arrestant.

Ha! Seigneur, quel azyle
A conseruer mes iours, ne seroit inutile?
Et me garantiroit contre vn soûleuement.
Accordez-moy sa grace, ou mon éloignement.

LE ROY.

Qu'aucun soin ne vous trouble, & ne vo⁹ importune.
Duc, ie feray si haut monter vostre fortune,
D'vn credit si puissant i'armeray vostre bras,
Et ce seditieux vous verra de si bas,
Que iamais d'aucun traict de haine ny d'enuie
Il ne pourra liurer d'atteinte à vostre vie.
Que l'instinct enragé qui meut ses passions
Ne mettra plus de borne à vos pretentions.
Qu'il ne pourra heurter vostre pouuoir supresme,
Et que tous vos souhaits dependront de vous-mesme.

Fin du troisiesme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, LEONOR.

THEODORE.

HA Dieu! que cet effroy me trouble & me confond;
Tu vois que ton rapport à mon ſonge répond,
Et ſur cette frayeur tu condamnes mes larmes!
Ie me mets trop en peine, & ie prends trop d'alarmes!

LEONOR.

Vous en prenez ſans doute vn peu legerement
Pour n'auoir pas couché dans ſon appartement.
Eſt-ce vn ſi grand ſujet d'en prendre l'épouuente?
Et de ſouffrir qu'vn ſonge à ce poinct vous tourmẽte?
Croyez-vous que le Prince en cet âge de feu
Où le corps à l'eſprit s'aſſuiettit ſi peu?
Où l'ame ſur les ſens n'a point encor d'empire?

Où touſiours le plus froid pour quelque objet ſoûpire,
Viue auecque tout l'ordre & toute la pudeur
D'où dépend noſtre gloire & noſtre bonne odeur?
Cherchés-vo⁹ des clartés dãs les nuits d'vn ieune hõme
Que le repos tourmente, & que l'amour conſomme?
C'eſt les examiner d'vn ſoin trop curieux,
Sur leurs deportemens, il faut fermer les yeux;
Pour n'en point eſtre peine, il n'en faut rien apprẽdre,
Et ne cognoiſtre point ce qu'il faudroit reprendre.

THEODORE.

Vn ſonge interrompu, ſans ſuite, obſcur, confus,
Qui paſſe en vn inſtant, & puis ne reuient plus,
Fait deſſus noſtre eſprit vne legere atteinte,
Et nous laiſſe imprimee, ou point, ou peu de crainte;
Mais les ſonges ſuiuis, où dont à tout propos
L'horreur ſe remonſtrant interrompt le repos,
Et qui diſtinctement marquent les aduentures,
Sont des aduis du Ciel pour les choſes futures.
Helas! i'ay veu la main qui luy perçoit le flanc!
I'ay veu porter le coup, i'ay veu couler ſon ſang,
Du coup d'vne autre main i'ay veu voler ſa teſte,
Pour receuoir ſon corps i'ay veu ſa tombe preſte,
Et m'écriant d'vn ton qui t'auroit fait horreur,
I'ay diſſipé mon ſonge, & non pas ma terreur.
Cet effroy, de mon lict, auſſi-toſt m'a tiree,
Et, comme tu m'as veuë, interdite, égaree,

Sans toy ie me rendois en ſon appartement,
D'où i'apprẽds que ma peur n'eſt pas ſans fondemẽt,
Puiſque ſes gens t'ont dit... Mais que voy-je?

SCENE II.

OCTAVE, LE PRINCE, THEODORE, LEONOR.

OCTAVE.

HA Madame!

THEODORE à Leonor.

Et bien?

OCTAVE.

Sans mon ſecours, le Prince rendoit l'ame.

THEODORE.

Prenois-je, Leonor, l'allarme ſans propos?

LE PRINCE.

Souffrez-moy ſur ce ſiege vn moment de repos.
Debile, & mal remis encor de la foibleſſe,
Où ma perte de ſang, & ma cheute me laiſſe;
Ie me traiſne auec peine, & i'ignore où ie ſuis.

THEODORE.

Ha mon frere!

LE PRINCE.

Ha ma sœur! sçauez-vous mes ennuis?

THEODORE.

O songe! auant-coureur d'auenture tragique,
Combien sensiblement cet accident t'explique;
Par quel malheur, mon frere, ou par quel attentat
Vous voy-je en ce sanglant & deplorable estat?

LE PRINCE.

Vous voyez ce qu'amour & Cassandre me couste,
Mais faites obseruer qu'aucun ne nous écoute.

THEODORE faisant signe à Leonor qui va voir si personne n'écoute.

Soignez-y, Leonor.

LE PRINCE.

Vous auez veu, ma sœur
Mes plus secrets pensers iusqu'au fond de mon cœur,
Vous sçauez les efforts que i'ay faits sur moy-mesme
Pour secoüer le joug de cette amour extresme,
Et retirer d'vn cœur indignement blessé
Le traict empoisonné que ses yeux m'ont lancé.
Mais quoy que i'entreprenne, à moy-mesme infidele,
Contre mon iugement, mon esprit se rebelle;
Mon cœur de son seruice à peine est diuerty,
Qu'au premier souuenir il reprend son party;
Tãt a de droict sur nous, malheureux que nos sommes
Cet amour, non amour, mais ennemy des hommes.

I'ay

J'ay, pour aucunement couurir ma lâcheté,
Quand ie ſouffrois le plus, feint plus de ſanté.
Rebuté des meſpris qu'elle a faits d'vn eſclaue,
I'ay fait du ſouuerain, & i'ay tranché du braue;
Bien plus, i'ay, furieux, inegal, interdit,
Voulu pour mon riual employer mon credit.
Mais, au moindre penſer, mon ame tranſportee
Contre mon propre effort s'eſt touſiours reuoltee;
Et l'ingrate beauté dont le charme m'a pris
Peut plus que ma colere, & plus que les mépris:
Sur ce qu'Octaue enfin, hier, me fiſt entendre,
L'hymen qui ſe traictoit, du Duc, & de Caſſandre;
Et que ce couple heureux conſommoit cette nuict.

OCTAVE.

Pernicieux aduis, helas! qu'as-tu produit?

LE PRINCE.

Succombant tout entier à ce coup qui m'accable,
De tout raiſonnement, ie deuiens incapable.
Faits retirer mes gens, m'enferme tout le ſoir,
Et ne prends plus aduis que de mon deſeſpoir;
Par vne fauſſe porte, enfin, la nuict venuë,
Ie me dérobe aux miens, & ie gagne la ruë,
D'où, tout ſoin, tout reſpect, tout iugement perdu,
Au Palais de Caſſandre en meſme temps rendu,
I'eſcalade les murs, gaigne vne gallerie,
Et cherchant vn endroit commode à ma furie,

Descends sous l'escalier, & dans l'obscurité
Prepare à tout succez mon courage irrité,
Au nom du Duc, enfin, i'entends ouurir la porte;
Et suiuant à ce nom la fureur qui m'emporte,
Cours, éteins la lumiere, & d'vn aueugle effort
De trois coups de poignard blesse le Duc à mort.

THEODORE effrayee s'appuyant sur Leonor.

Le Duc? qu'entends-je? helas!

LE PRINCE.

A cette rude atteinte
Pendant qu'en l'escalier tout le monde est en plainte,
Luy, m'entendant tomber le poignard, sous ses pas,
S'en saisit, me poursuit, & m'en atteint au bras.
Son ame à cet effort de son corps se separe,
Il tombe mort.

THEODORE.

O rage inhumaine & barbare!

LE PRINCE.

Et moy, par cent destours, que ie ne cognois pas,
Dans l'horreur de la nuict ayant traisné mes pas;
Par le sang que ie perds mon cœur enfin se glace,
Ie tombe, & hors de moy, demeure sur la place;
Tant qu'Octaue passant, s'est donné le souci
De bander ma blessure, & de me rendre ici.
Où (non sans peine encor) ie reuiens en moy-mesme.

THEODORE appuyee sur Leonor.

Ie succombe, mon frere, à ma douleur extréme.
Ma foiblesse me chasse, & peut rendre euident
L'interest que ie prends dedans vostre accident.
Soustien moy, Leonor; bas. *Mon cœur es-tu si tendre* S'en allant.
Que de donner des pleurs à l'espoux de Cassandre?
Et vouloir mal au bras qui t'en a degagé,
Cet hymen t'offensoit, & sa mort t'a vengé.

SCENE III.

LE PRINCE, OCTAVE.

OCTAVE.

Desia du iour, Seigneur, la lumiere naissante
Fait voir par son retour la Lune palissante.

LE PRINCE.

Et va produire aux yeux les crimes de la nuict.

OCTAVE.

Mesme au cartier du Roy i'entends desia du bruit.
Allons vous rẽdre au lict, que quelqu'vn ne suruiẽne.

LE PRINCE.

Qui souhaite la mort, craint peu quoy qu'il aduienne;
Mais allons, conduis-moy.

SCENE IV.

LE ROY, GARDES, LE PRINCE, OCTAVE.

LE ROY.

MOn fils?

LE PRINCE.

Seigneur?

LE ROY.

Helas!

OCTAVE.

O fatale rencontre!

LE ROY.

Eſt-ce vous, Ladiſlas?
Dont la couleur éteinte & la voix égaree
Ne marquent plus qu'vn corps dõt l'ame eſt ſeparee?
En quel lieu, ſi ſaiſi, ſi froid, & ſi ſanglant
Adreſſez-vous ce pas, incertain, & tremblant?
Qui vous a ſi matin tiré de voſtre couche?
Quel trouble vous poſſede & vous ferme la bouche?

LE PRINCE se remettant sur sa chaire.

Que luy diray-je? Helas!

LE ROY.

Répondez-moy, mon fils.
Quel fatal accident....

LE PRINCE.

Seigneur, ie vous le dis;
I'allois, i'estois; l'amour a sur moy tant d'empire....
Ie me confonds, Seigneur, & ne vous puis rien dire.

LE ROY.

D'vn trouble si confus vn esprit assailly
Se confesse coupable, & qui craint a failly;
N'auez-vous point eu prise auec vostre frere?
Vostre mauuaise humeur luy fut tousiours contraire.
Et si pour l'en garder mes soins n'auoient pourueu...

LE PRINCE.

M'a-t'il pas satisfait? Non, ie ne l'ay point veu.

LE ROY.

Qui vous réueille donc auant que la lumiere
Ait du Soleil naissant commencé la carriere?

LE PRINCE.

N'auez-vous pas aussi precedé son réueil?

LE ROY.

Ouy, mais i'ay mes raisons qui bornent mon sommeil;

Ie me voy, Ladiſlas, au declin de ma vie,
Et ſçachant que la mort l'aura bien-toſt rauie
Ie dérobe au ſommeil, image de la mort,
Ce que ie puis du temps qu'elle laiſſe à mon ſort;
Prés du terme fatal preſcrit par la nature,
Et qui me fait du pied toucher ma ſepulture;
De ces derniers inſtants dont il preſſe le cours
Ce que i'oſte à mes nuits, ie l'adiouſte à mes iours.
Sur mon couchant enfin, ma debile paupiere
Me meſnage auec ſoin ce reſte de lumiere;
Mais quel ſoin peut du lict vous chaſſer ſi matin,
Vous à qui l'âge, encor, garde vn ſi long deſtin?

LE PRINCE.

Si vous en ordonnez auec voſtre Iuſtice
Mon deſtin de bien prés touche ſon precipice;
Ce bras (puis qu'il eſt vain de vous deguiſer rien)
A de voſtre Couronne abbattu le ſouſtien;
Le Duc eſt mort, Seigneur, & i'en ſuis l'homicide.
Mais i'ay deu l'eſtre.

LE ROY.

O Dieu! le Duc eſt mort, perfide!
Le Duc eſt mort barbare! & pour excuſe enfin
Vous auez eu raiſon d'eſtre ſon aſſaſſin!
A cette épreuue, ô Ciel, mets-tu ma patience?

SCENE V.

LE DVC, LE ROY, LE PRINCE, OCTAVE, GARDES.

LE DVC.

LA Duchesse, Seigneur, vous demande audience.

LE PRINCE.

Que vois-je? quel fantosme? & quelle illusion
De mes sens égarez croist la confusion?

LE ROY.

Que m'auez-vo⁹ dit, Prince? & par quelle merueille
Mon œil peut-il si-tost dementir mon oreille?

LE PRINCE.

Ne vous ay-ie pas dit, qu'interdit & confus
Ie ne pouuois rien dire, & ne resonnois plus.

LE ROY.

Ha Duc! il estoit temps de tirer ma pensee
D'vne erreur qui l'auoit mortellement blessee,
Differant d'vn instant le soin de l'en guerir
Le bruit de vostre mort m'alloit faire mourir.
Iamais cœur ne conceut vne douleur si forte.
Mais que me dites-vous?

LE DVC.

Que Cassandre à la porte
Demandoit à vous voir,

LE ROY.

Qu'elle entre.

Il sort.

LE PRINCE bas.

O iustes Cieux!
M'as-tu trõpé ma main? me trõpez-vous mes yeux?
Si le Duc est viuant, quelle vie ay-je éteinte?
Et de quel bras, le mien, a-t'il receu l'atteinte?

SCENE VI.

CASSANDRE, LE ROY, LE PRINCE, LE DVC, OCTAVE, GARDES.

CASSANDRE aux pieds du Roy pleurant.

GRand Roy de l'innocence auguste protecteur,
Des peines & des prix iuste dispensateur;
Exemple de iustice inuiolable & pure,
Admirable à la race, & presente & future;
Prince & pere à la fois, vengez-moy, vengez-vous,
Auec vostre pitié meslez vostre courroux,
Et rendez auiourd'huy d'vn iuge inexorable,

Vne

Vne marque, aux Neueux, à iamais memorable.

LE ROY. la faisant leuer.

Faites trefue, Madame auecques les douleurs,
Qui vous couppent la voix, & font parler vos pleurs!

CASSANDRE.

Voſtre Maieſté, Sire, à cogneu ma famille!

LE ROY.

Vrſin de Cunisberg, de qui vous eſtes fille,
Eſt deſcendu d'ayeux, yſſus de ſang Royal,
Et me fut vn voiſin, Genereux, & loyal.

CASSANDRE.

Vous ſçauez, ſi pretendre, vn de vos fils pour Gendre,
Euſt au rang qu'il tenoit, eſté trop entreprendre!

LE ROY.

L'amour n'offenſe point, dedans l'egalité;

CASSANDRE.

Tous deux, ont eu deſſein, deſſus ma liberté.
Mais auec difference, & d'obiet, & d'eſtime,
L'vn qui me creut honneſte, eut vn but legitime,

Et l'autre, dont l'amour fol, & capricieux,
Douta de ma ſageſſe, en eut vn vicieux;
I'eus bien-toſt d'eux auſsi, des ſentimens contraires,
Et quoy qu'ils ſoient vos fils, ne les treuuay point freres!
Ie ne les puis aymer, ny hayr à demy,
Ie tins l'vn pour amant, l'autre pour ennemy;
L'Infant, par ſa vertu, s'eſt ſouſmis ma franchiſe,
Le prince par ſon vice, en à manqué la priſe;
Et par deux differends, mais loüables effets,
I'ayme en l'vn, voſtre ſang, en l'autre ie le hays;
Alexandre, qui veid ſon riual en ſon frere,
Et qui craignit, d'ailleurs, l'authorité d'vn pere;
Fiſt, quoy qu'autant ardent, que prudent & diſcret,
De noſtre paſsion, vn commerce ſecret;
Et ſous le nom du Duc, déguiſant ſa pourſuitte,
Meſnagea noſtre veuë, auec tant de conduitte
Que toute Verſouie, à creu iuſqu'auiourd'huy.
Qu'il parloit pour de Duc, quand il parloit pour luy;
Cette adreſſe à trompé, iuſqu'à nos domeſtiques;
Mais craignant, que le Prince, à bout de ſes pratiques,
(Comme il croit tant pouuoir, auec impunité,)
Ne ſuiuiſt la fureur, d'vn amour irrité,
Et deſſus mon honneur, ozaſt trop entreprendre,
Nous creuſmes que l'Hymẽ, pouuoit ſeul m'en deffẽdre,
Et l'heure priſe, enfin, pour nous donner les mains,

Et bornant ſon eſpoir, deſtruire ſes deſſeins,
Hier, (deſia le ſommeil, ſement par tout ſes charmes,
(En cét endroit, Seigneur, laiſſez couler mes larmes; Pleurant.
Leurs cours vient d'vne ſource, à ne tarir iamais,)
L'Infant, de cét Hymen, eſperant le ſuccez,
Et de peur de ſoupçon, arriuant ſans eſcorte,
A peine eut mis le pied ſur le ſeuil de la porte,
Qu'il ſent, pour tout accueil, vne barbare main,
De trois coups de poignard, luy trauerſer le ſein:

LE ROY.

O Dieu? l'Infant eſt mort!

LE PRINCE. bas.

O mon aueugle rage,
Tu t'es bien ſatisfaite, & voila ton ouurage:

Le Roy ſe ſied, & met ſon mouchoir ſur ſon viſage.

CASSANDRE.

Ouy, Seigneur, il eſt mort, & ie ſuiuray ſes pas,
A l'inſtant, que i'auray, veu vanger ſon treſpas;
I'en cognois le meurtrier, & i'attends ſon ſupplice,
De vos reſſentimens, & de voſtre Iuſtice;
C'eſt voſtre propre ſang, Seigneur, qu'on a verſé,
Voſtre viuant pourtrait, qui ſe treuue effacé:
I'ay beſoin d'vn vangeur, ie n'en puis choiſir d'autre.

Le mort eſt voſtre fils, & ma cauſe eſt la voſtre;
Vangez-moy, vangez vous, & vangez vn Eſpoux,
Que vefve, auant l'Hymen, ie pleure à vos Genoux;
Mais apprenant, Grand Roy, cét accident ſiniſtre,
Helas! en pourriez-vous, ſoupçonner le miniſtre!
Ouy, voſtre ſang ſuffit, pour vous en faire foy:
Monſtrent le Prince. *Il s'eſmeut, il vous parle, & pour, & contre ſoy;*
Et par vn ſentiment, enſemble horrible, & tendre,
Vous dit, que Ladiſlas, eſt meurtrier d'Alexandre:
Ce Geſte, encor, Seigneur, ce maintient interdit,
Ce viſage effrayé, ce ſilence le dit;
Et plus que tout, enfin. Cette main encor teinte
De ce ſang precieux, qui fait naiſtre ma plainte;
Quel des deux ſur vos ſens, fera le plus d'effort,
De voſtre fils meurtrier, ou de voſtre fils mort?
Si vous eſtiez ſi foible, & voſtre ſang ſi tendre,
Qu'on l'euſt impunément, commencé de répandre;
Peut-eſtre verriez-vous, la main qui l'a verſé,
Attenter ſur celuy, qu'elle vous à laiſſé;
D'aſſaſſin de ſon frere, il peut eſtre le voſtre,
Vn crime pourroit bien, eſtre vn eſſay de l'autre;
Ainſi, que les vertus, les crimes enchaiſnez,
Sont touſiours, ou ſouuent, l'vn par l'autre traiſnez:
Craignez de haZarder, pour eſtre trop auguſte,
Et le troſne, & la vie, & le tiltre de iuſte;

Si mes viues douleurs, ne vous peuuent toucher,
N'y la perte d'vn fils, qui vous eſtoit ſi cher:
N'y l'horrible penſer du coup qui vous la couſte,
Voyez, voyez le ſang dont ce poignard degoute;
Et s'il ne vous eſmeut, ſçachez, où l'on l'a pris, Elle tire vn poignard de ſa manche.
Voſtre fils, l'a tiré du ſein, de voſtre fils;
Ouy, de ce coup, Seigneur, vn frere fut capable,
Ce fer porte le chiffre, & le nom du coupable:
Vous apprend de quel bras il fut l'executeur,
Et complice du meurtre, en declare l'Autheur;
Ce fer, qui chaud encore, par vn enorme crime,
A trauerſé d'amour, la plus noble victime;
L'ouurage le plus pur, que vous ayez formé,
Et le plus digne cœur, dont vous fuſſiez aymé;
Ce cœur, enfin, ce ſang, ce fils, cette victime,
Demandent par ma bouche, vn Arreſt legitime;
Roy, vous vous feriez tort, par cette impunité,
Et pere à voſtre fils, vous deuez l'equité;
I'attends, de voir pouſſer, voſtre main vangereſſe,
Ou par voſtre iuſtice, on par voſtre tendreſſe;
Ou, ſi ie n'obtiens rien, de la part des humains,
La Iuſtice du Ciel, me preſtera les mains;
Ce forfait, contre luy, cherche en vain du refuge,
Il en fut le teſmoin, il en ſera le Iuge;
Et pour punir vn bras, d'vn tel crime noircy;

Le ſien ſçaura s'eſtendre, & n'eſt pas racourcy;
Si vous luy remettez à vanger nos offences;

LE ROY.

Contre ces charges, Prince, auez vous des deffenſes.

LE PRINCE.

Non, ie ſuis criminel, abandonnez grand Roy,
Cette mourante vie, aux rigueurs de la loy;
Que rien ne vous oblige, à m'eſtre moins ſeuere,
Supprimons les deux noms, & de fils, & de pere;
Et tout ce qui pour moy, vous peut ſolliciter,
Caſſandre veut ma mort, il l'a faut contenter;
Sa hayne me l'ordonne, il faut que ie me taiſe;
Et i'eſtimeray plus, vne mort qui luy plaiſe,
Qu'vn deſtin, qui pourroit m'affranchir du treſpas,
Et qu'vne Eternité, qui ne luy plairoit pas;
I'ay beau diſſimuler, ma paſſion extréme;
Iuſqu'apres le trépas, mon ſort veut que ie l'ayme:
Et pour dire, à quel poinct, ce cœur eſt ombragé,
Iuſqu'apres le trépas, qu'elle m'aura cauſé;
Le coup qui me tuëra, pour vanger ſon iniure,
Ne ſera qu'vne heureuſe, & legere bleſſure,
Auprix du coup fatal, qui me perça le cœur,
Quand de ma liberté, ſon bel œil fut vainqueur;

I'en fus deſeſperé, iuſqu'à tout entreprendre,
Il m'oſta le repos, que l'autre me doit rendre,
Puis qu'eſtre ſa victime, eſt vn decret des Cieux,
Qu'importe qui me tuë, ou ſa bouche ou ſes yeux!
Souſcriuez à l'Arreſt, dont elle me menace,
Priué de ſa faueur, ie ne veux point de grace:
Mettez à bout l'effect, qu'amour a commencé,
Acheuez vn trépas, deſia bien aduancé;
Et ſi d'autre intereſt, n'eſmeut voſtre cholere,
Craignez tout, d'vne main, qui pût tuer vn frere.

LE ROY.

Madame, moderez, vos ſenſibles regrets,
Et laiſſez à mes ſoins, nos communs intereſts:
Mes ordres, auiourd'huy, feront voir vne marque,
Et d'vn Iuge equitable, & d'vn digne Monarque;
Ie me deſpoüilleray, de toute paſſion,
Et ie luy feray droit, par ſa confeſſion!

CASSANDRE,

Mon attente, Grand Roy, n'a point eſté trompee,
Et.....

LE ROY.

Prince, leuez-vous, donnez-moy voſtre eſpee;

LE PRINCE. ſe leuant.

Mon eſpee ! ha ! mon crime, eſt-il enorme au poinct ?
De me .....

LE ROY.

Donnez, vous dis-ie, & ne repliquez point.

LE PRINCE.

La voila !

LE ROY. la baillant au Duc.

Tenez Duc !

OCTAVE.

O diſgrace inhumaine !

LE ROY.

Et faites-le garder, en la chambre prochaine.
Allez ;

LE PRINCE. ayant fait la reuerence au Roy, & à Caſſandre.

Preſſe la fin, ou tu m'as deſtiné,
Sort ! voila de tes Ieux. & ta roüe à tourné ?

LE ROY. Il entre.

Duc!

LE DVC.

Seigneur!

LE ROY.

De *ma part, donnez aduis au Prince,*
Que ſa teſte, autresfois ſi chere à la Prouince;
Doit ſeruir auiourd'huy, d'vn exemple fameux,
Qui fera deteſter, ſon crime à nos Neueux.

SCENE VII.

LE ROY, CASSANDRE, OCTAVE, Gardes.

LE ROY à OCTAVE.

VOus, cõduiſez Madame, & la rendez chez elle;

CASSANDRE. à genoux.

Grãd Roy, des plus grãds Roys, le plus parfait modele;
Conſerués inuaincu, cét inuincible ſein,
Pouſſés iuſques au bout, ce genereux deſſein;

Et conſtant, eſcoutez, contre voſtre indulgence,
Le ſang d'vn fils, qui crie, & demande vengeance.

LE ROY.

Ce coup, n'eſt pas, Madame, vn crime à proteger,
I'auray ſoin de punir, & non pas de vanger;

Elle s'en va auec Octaue

Il dit eſtant ſeul.

O Ciel, ta prouidence, apparemment proſpere,
Au gré de mes forfaits, de deux fils m'a fait pere;
Et l'vn d'eux, qui par l'autre, auiourd'huy m'eſt oſté;
M'oblige, à perdre encor, celuy qui m'eſt reſté!

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, LEONOR.

THEODORE,

DE quel air, Leonor, a-t'il receu ma Lettre?

LEONOR.

D'vn air, & d'vn visage, à vous en tout promettre.
En vain, sa modestie, à voulu déguiser,
Venant à vostre nom, il l'a fallu baiser,
Comme à force, imprimant, sur ce cher caractere,
Vne marque d'vn feu, qu'il sent, mais qu'il veut taire;

THEODORE.

Que tu prends mal ton temps, pour esprouuer vn cœur,
Que la douleur esprouue, auec tant de rigueur:

I'ay plaint la mort du Duc, comme d'vne perſonne,
Neceſſaire à mon pere, & qui ſert ſa Couronne;
Et quand on me guerit, de ce faſcheux rapport,
Et que i'aprends qu'il vit, i'aprẽds qu'vn frere eſt mort!
Encor, quoy que nos cœurs, euſſent d'intelligence,
Ie ne puis de ſa mort, ſouhaiter la vengeance;
I'aymois eſgalement, le mort & l'aſſaſſin,
Ie plains eſgalement, l'vn & l'autre deſtin:
Pour vn frere meurtry, ma douleur à des larmes,
Pour vn frere meurtrier, ma fureur n'a point d'armes;
Et ſi le ſang de l'vn, excite mon courroux,
Celuy ..... mais le Duc vient; Leonor, laiſſez-nous.

Leonor s'en va.

SCENE II.

LE DVC. THEODORE.

LE DVC.

BRuſlant de vous ſeruir, adorable Princeſſe,
Ie me rẽds par voſtre ordre, aux pieds de voſtre Alteſſe,

THEODORE.

Ne me flattez-vous point! & m'en puis-ie vanter!

LE DVC.

Cette eſpreuue, Madame, eſt facile à tenter;
I'ay du ſang à répandre, & ie porte vne eſpée,
Et ma main, pour vos loix, bruſle d'eſtre occupeé;

THEODORE.

Ie n'exige pas tant de voſtre affection
Et ie ne veux de vous, qu'vne confeßion;

LE DVC.

Quelle? ordonnez-là moy.

THEODORE.

Sçauoir de voſtre bouche,
De quel genereux objet, le merite vous touche,
Et doit eſtre le prix, de ces fameux exploits,
Qui iuſqu'en Moſcouie, ont eſtendu nos loix;
I'imputois voſtre priſe, aux charmes de Caſſandre,
Mais l'Infant l'adorant, vous n'y pouuiez pretendre

LE DVC.

Mes vœux ont pris, Madame, vn vol plus eſleué;
Auſſi, par ma raiſon, n'eſt-il pas approuué!

THEODORE.

Ne cherchés point d'excuſe, en voſtre modeſtie,
Nommez-là, ie le veux.

LE DVC.

Ie ſuis ſans repartie;
Mais ma voix cedera, cét office à vos yeux,
Vous-meſme, nommés-vous; cét obiet glorieux,
Luy baillãt ſa Lettre ouuerte. *Vos doigts ont mis ſon nom, au bas de cette Lettre;*

THEODORE. ayant leu ſon nom.

Voſtre merite, Duc, vous peut beaucoup permettre,
Mais .....

LE DVC.

Sant vous aymer, i'ay condamné mes vœux,
Ie me ſuis voulu mal du bien que ie vous veux,
Mais, Madame, accuſés vne eſtoille fatale.
D'eſleuer vn eſpoir, que la raiſon rauale;
De faire à vos ſuiets, encencer vos Autels,
Et de vous procurer, des hommages mortels;

THEODORE.

Si i'ay pouuoir ſur vous, puiſie de voſtre zele,

Me promettre à l'instant, vne preuue fidelle?

LE DVC.

Le beau feu, dont pour vous, ce cœur est embrazé,
Trouuera tout possible, & l'impossible aisé.

THEODORE.

L'effort, vous en sera penible, mais illustre,

LE DVC.

D'vne si noble ardeur, il accroistra le lustre;

THEODORE.

Tant s'en faut, cette espreuue, est de tenir caché,
Vn espoir, dont l'orgueil, vous seroit reproché:
De vous taire, & n'admettre en vostre confidence,
Que vostre seul respect, auec vostre prudence;
Et pour le prix, enfin, du seruice important,
Qui rend sur tant de noms, vostre nom éclattant
Aller en ma faueur; demander à mon pere,
Au lieu de nostre Hymen, la Grace de mon frere;
Preuenir son Arrest, et par vostre secours,
Faire tomber l'acier, prest, à trancher ses iours;
De cette espreuue, Duc, vos vœux sont-ils capables!

LE DVC.

Ouy, Madame, & de plus, (puiſqu'ils ſont ſi coupables,
Ils vous ſçauront, encor, vanger de leur orgueil,
Et tomber, auec moy, dans la nuit du cercueil:

THEODORE.

Non, ie vous le deffends, laiſſez-moy mes vangeances,
Et ſi i'ay droit ſur vous, obſeruez mes deffenſes;
Elle s'enva. *Adieu Duc.*

LE DVC. ſeul.

Quel orage agite mon eſpoir!
Et quelle loy mon cœur, viens tu de receuoir!
Si i'oſe l'adorer, ie prends trop de licence,
Si ie m'en veux punir, i'en reçoy la deffence;
Me deffendre la mort, ſans me vouloir guerir,
N'eſt-ce pas m'ordonner de viure, & de mourir!
Mais .....

SCENE III.

SCENE III.

LE ROY. LE DVC. Gardes.

LE ROY.

O iour à iamais, funebre à la Prouince!
Federic?

LE DVC.

Quoy Seigneur;

LE ROY.

Faites venir le Prince:

LE DVC. sortant auec les Gardes.

Il sera superflu, de tenter mon credit,
Le sang fait son office, & le Roy s'attendrit.

LE ROY. seul, resuant, & se promenant.

Trefue, trefue, nature, aux sanglantes batailles,
Qui si cruellement, déchirant mes entrailles;

Et me perçant le cœur, le veulent partager,
Entre mon fils à perdre, & mon fils à vanger,
A ma Iustice en vain, ta tendresse est contraire,
Et dans le cœur d'vn Roy, cherche celuy d'vn pere;
Ie me suis despoüillé, de cette qualité,
Et n'entends plus d'aduis, que ceux de l'equité;
Mais, ô vaine constance, ô force imaginaire,
A cette veuë, encor, ie sents que ie suis pere;
Et n'ay pas despoüillé, tout humain sentiment:
Ils sortent. *Sortez, Gardes, vous, Duc, laissez-nous vn momẽt.*

SCENE IV.

LE ROY. LE PRINCE.

LE PRINCE.

VEnés vous conseruer, ou vanger vostre race;
M'anõcés vous, mõ pere, ou ma mort ou ma grace;

LE ROY. pleurant.

Embrassez-moy, mon fils:

LE PRINCE.

Seigneur ? quelle bonté !
Quel effet de tendreſſe, & quelle nouueauté !
Voulés-vous, ou marquer, ou remettre mes peines !
Et vos bras me ſont-ils, des faueurs, ou des chaiſnes !

LE ROY. pleurant.

Auecques le dernier, de leurs embraſſements,
Receuez de mon cœur, les derniers ſentiments :
Sçauez-vous de quel ſang, vous auez pris naiſſance ;

LE PRINCE.

Ie l'ay mal teſmoigné, mais i'en ay cognoiſſance :

LE ROY.

Sentés-vous de ce ſang, les nobles mouuements ?

LE PRINCE.

Si ie ne les produits, i'en ay les ſentiments ;

LE ROY.

Enfin, d'vn grand effort, vous trouuez-vous capable ?

LE PRINCE.

Ouy, puiſque ie reſiſte, à l'ennuy qui m'accable,
Et qu'vn effort mortel, ne peut aller plus loing;

LE ROY.

Armez-vous de vertu, vous en auez beſoing.

LE PRINCE.

S'il eſt temps de partir, mon ame eſt toute preſte;

LE ROY.

L'eſchaffaut l'eſt auſſi, portez-y voſtre teſte;
Plus condamné que vous, mon cœur vous y ſuiura,
Ie mourray plus que vous du coup qui vous tuëra;
Mes larmes vous en ſont vne preuue aſſez ample,
Mais à l'Eſtat, enfin, ie doy ce grand exemple;
A ma propre vertu, ce genereux effort,
Cette grande victime à voſtre frere mort;
I'ay craint de prononcer, autant que vous d'entendre,
L'Arreſt qu'ils demãdoient, & que i'ay deu leur rẽdre,
Pour ne vous perdre pas, i'ay long temps combattu,
Mais ou l'art de regner, n'eſt plus vne vertu,
Et c'eſt vne chymere aux Roys que la Iuſtice;
Ou regnant à l'Eſtat, ie dois ce ſacrifice.

LE PRINCE.

Et bien, acheuez-le, voila ce col tout preſt,
Le coupable, grand Roy, ſouſcrit à voſtre Arreſt;
Ie ne m'en deffends point, & ie ſçay que mes crimes,
Vous ont cauſé ſouuent des courroux legitimes;
Ie pourrois, du dernier, m'excuſer ſur l'erreur,
D'vn bras qui s'eſt meſpris, & creut trop ma fureur;
Ma hayne, & non amour, qu'il vouloit ſatisfaire,
Portoient le coup au Duc, & non pas à mon frere;
I'alleguerois encor, que le coup part d'vn bras,
Dont les premiers efforts, ont ſeruy vos Eſtats;
Et m'ont dans voſtre hiſtoire, acquis aſſez de place,
Pour vous deuoir parler, en faueur de ma grace;
Mais ie n'ay point deſſein, de prolonger mon ſort,
I'ay mon obiet a part, à qui ie dois ma mort;
Vous la deuez au peuple, à mon frere, à vous-meſme,
Moy, ie la dois, Seigneur, â l'ingrate que i'ayme,
Ie la dois a ſa haine, & m'en veux acquitter,
C'eſt vn leger tribut, qu'vne vie a quitter,
C'eſt peu pour ſatisfaire, & pour plaire a Caſſandre,
Q'vne teſte a donner, & du ſang a répandre,
Et forcé de l'aymer, iuſqu'au dernier ſouſpir,
Sans, auoir pû viuant, reſpondre a ſon deſir,
Suis rauy de ſçauoir, que ma mort y réponde;

Et que mourãt, ie plaise, aux plus beaux yeux du mõde;

LE ROY.

A quoy que vostre cœur, destine vostre mort,
Allez vous preparer, a cét illustre effort;
Et pour les interests, d'vne mortelle flamme,
Abandonnant le corps, n'abandonnez pas l'ame;
Toute obscure qu'elle est, la nuit a beaucoup d'yeux,
Et n'a pas pû cacher, vostre forfait aux Cieux,
L'embrassant. *Adieu; sur l'eschaffaut, portez le cœur d'vn Prince,*
Et faites-y douter, a toute la Prouince,
Si né, pour commander, & destiné si haut,
Le Roy frappe du pied pour faire tenir le Duc. *Vous mourez sur vn throsne, ou sur vn eschaffaut;*
Le Duc entre auec des Gardes. *Duc; remenez le Prince;*

LE PRINCE. s'en allant.

O vertu trop seuere!
Venceslas, vit encor, & ie n'ay plus de pere!

SCENE V.

LE ROY. Gardes.

LE ROY.

O Iuſtice inhumaine, & deuoirs ennemis,
Pour cõſeruer mon ſceptre, il faut perdre mon fils!
Mais laiſſe-les agir, importune tendreſſe,
Et vous, cachez mes yeux, vos pleurs, & ma foibleſſe,
Ie ne puis rien pour luy, le ſang cede à la loy,
Et ie ne luy puis eſtre, & bon pere & bon Roy,
Voy, Pologne, en l'horreur, que le vice m'imprime,
Si mon election, fut vn choix legitime;
Et ſi ie puis donner, aux deuoirs de mon rang,
Plus que mon propre fils, & que mon propre ſang!

SCENE VI.

THEODORE. CASSANDRE. LEONOR. LE ROY. Gardes.

THEODORE.

PAr quelle loy, Seigneur, ſi Barbare eſt ſi dure,
Pouuiez vous renuerſer, celle de la Nature?
I'apprends, qu'au Prince, helas! l'Arreſt eſt prononcé,
Que de ſon chaſtiment, l'appareil eſt dreſſé;
Quoy, nous demeurerons, par des loix ſi ſeueres,
L'Eſtat ſans heritiers, vous ſans fils, moy ſans freres?
Conſultez vous vn peu; contre voſtre fureur,
C'eſt trop, qu'en voſtre fils, condamner vne erreur;
Du carnage d'vn frere, vn frere eſt incapable,
De cét aſſaſſinat, la nuict ſeule eſt coupable;
Il plaint autant que nous, le ſort qu'il a finy,
Et par ſon propre crime, il eſt aſſez puny;
La pitié qui fera reuoquer ſon ſupplice,
N'eſt pas moins la vertu d'vn Roy que la Iuſtice;
Auec moins de fureur, vous luy ſerez plus doux,
La Iuſtice eſt ſouuent, le maſque du courroux;

Et

Et l'on imputera, cét arreſt ſi ſeuere
Moins au deuoir d'vn Roy, qu'à la fureur d'vn pere;
Vn murmure public, condamne cet arreſt,
La nature vous parle, & Caſſandre ſe taiſt;
La rencontre du Prince, en ce lieu, non preueuë,
L'intereſt de l'Eſtat, & mes pleurs l'ont vaincuë;
Son ennuy ſi profond, n'a ſçeu nous reſiſter,
Vn fils, enfin, n'a plus, qu'vn pere à ſurmonter;

CASSANDRE.

Ie reuenois, Seigneur, demander ſon ſupplice,
Et de ce noble effort, preſſer voſtre iuſtice;
Mon cœur impatient, d'attendre ſon trepas,
Accuſoit chaque inſtant, qui ne me vangeoit pas;
Mais, ie ne puis iuger, par quel effet contraire,
Sa rencontre, en ce cœur, à fait taire ſon frere;
Ses fers, ont combattu, le vif reſſentiment,
Que ie doibs malheureuſe, au ſang de mon amant;
Et quoy que tout meurtry, mon ame encor l'adore,
Les plaintes, les raiſons, les pleurs de Theodore,
Le murmure du peuple, & de l'eſtat entier,
Qui contre mon party, ſouſtient ſon heritier,
Et condamne l'Arreſt, dont ma douleur vous preſſe,
Suſpendent en mon ſein, cette ardeur vengereſſe;
Et me la font, enfin paſſer pour attentat,

Contre le bien public, & le chef de l'Eſtat,
Ie me tais, donc, Seigneur, diſpoſez de la vie,
Que vous m'auez promiſe, & que i'ay pourſuiuie,
Au deffaut de celuy, qu'on te refuſera,
I'ay du ſang cher amant, qui te ſatisfera.

LE ROY.

Vous ne pouuez douter, Ducheſſe, & vous Infante,
Que pere, ie voudrois répondre à voſtre attente;
Ie ſuis, par ſon Arreſt, plus condamné que luy,
Et ie prefererois, ſa mort, à mon ennuy;
Mais, d'autre part, ie regne, & ſi ie luy pardonne,
D'vn opprobre eternel, ie ſouille ma Couronne;
*Au * lieu, que reſiſtant, à cette dureté,*
Ma vie, & voſtre honneur, deuront leur ſeureté;
Ce Lyon eſt dompté, mais peut eſtre, Madame,
*Celuy, qui ſi ſouſmis, * vous déguiſe ſa flame,*
Plus fier, & violent qu'il n'a iamais eſté,
Demain attenteroit, ſur voſtre honneſteté;
Peut eſtre, qu'a mon ſang, ſa main accouſtumée,
Contre mon propre ſein, demain ſeroit armée;
La pitié qu'il vous cauſe, eſt digne d'vn grand cœur,
Mais, ſi ie veux regner, il l'eſt de ma rigueur,
Ie vous doibs malgré vous, raiſon de voſtre offence,
Et quand vous vous rendés, prendre voſtre deffence,

Mon Courroux reſiſtant, & le voſtre abbatu,
Sont d'illuſtres effects, d'vne meſme vertu;

SCENE VII.

LE DVC. LE ROY. THEODORE. CASSANDRE. LEONOR. Gardes.

LE ROY.

QVe faict le Prince, Duc?

LE DVC.

C'eſt en ce moment, Sire,
Qu'il eſt Prince, en effect, & qu'il peut ſe le dire!
Il ſemble, aux yeux de tous, d'vn Heroïque effort,
Se preparer plutoſt, à l'Hymen, qu'a la mort;
Et puiſque ſi remis, de tant de violence,
Il n'eſt plus en eſtat, de m'impoſer ſilence,
Et m'enuier, vn bien, que ce bras m'a produit,
De mes trauaux, grand Roy, ie demande le fruict;

LE ROY.

Il eſt iuſte; & fuſt il; de toute ma Prouince,

LE DVC.

Ie le restraincts, Seigneur, à la grace du Prince,

LE ROY.

Quoy!

LE DVC.

I'ay vostre parole, & ce depost sacré,
Contre vostre refus, m'est vn gage asseuré;
I'ay payé de mon sang, l'heur que i'oze pretendre!

LE ROY.

Quoy? Federic, aussi, conspire à me surprendre!
Quel charme, contre vn pere, en faueur de son fils,
Suscite, & faict parler, ses propres ennemys?

LE DVC.

C'est peu, que pour vn Prince, vne faute s'efface!
L'estat qu'il doit regir, luy doit bien vne grace;
Le seul sang de l'Infant, par son crime est versé,
Mais par son chastiment, tout l'Estat est blessé;
Sa cause, quoy qu'iniuste, est la cause publique!
Il n'est pas tousiours bon, d'estre trop Polytique,
Ce que veut tout l'Estat, se peut il dénier?
Et pere, deués vous, vous rendre le dernier?

SCENE VIII.

OCTAVE. LE ROY. LE DVC. THEODORE.
CASSANDRE. LEONOR. Gardes.

OCTAVE. hors d'haleine!

SEigneur, d'vn cry commun, toute la populace,
Parle en faueur du Prince, & demande ſa grace;
Et ſur tout, vn grand nombre, en la place amaſſé,
A d'vn zele indiſcret, l'eſchaffaut renuerſé;
Et les larmes aux yeux, d'vne commune enuie,
Proteſte de perir, où luy ſauuer la vie;
D'vn meſme mouuement, & d'vne meſme voix,
Tous le diſent exempt, de la rigueur des Loix;
Et ſi cette chaleur, n'eſt bien toſt appaiſée,
Iamais ſedition, ne fut plus diſpoſée;
En vain pour y mettre ordre, & pour les contenir,
I'ay voulu.....

LE ROY à OCTAVE.

C'eſt aſſez, faictes le moy venir.

LEONOR.

Octaue va querir le Prince.

Ciel ſeconde nos vœux.

THEODORE.

Voyons, cette aduanture;

LE ROY. reſuant, & ſe promenant à grands pas.

Ouy, ma fille, ouy Caſſandre, ouy, parole, ouy, nature!
Ouy peuples, il faut vouloir, ce que vous ſouhaittés;
Et par vos ſentimens, regler mes volontés.

SCENE Derniere.

Le Prince, & Octaue entre.

LE PRINCE. LE ROY. LE DVC.
THEODORE. CASSANDRE. LEONOR. Gardes.

LE PRINCE. aux pieds du Roy.

PAr quel heur.

LE ROY. le releuant;

Leués vous: vne Couronne, Prince,

Sous qui i'ay quarante ans, regi cette Prouince;
Qui paſſera ſans tache, en vn regne futur,
Et dont tous les brillants, ont vn éclat ſi pur;
En qui la voix des Grands, & le commun ſuffrage,
M'ont d'vn nombre d'ayeux, conſerué l'heritage;
Eſt l'vnique moyen, que i'ay pû conceuoir,
Pour (en voſtre faueur) deſarmer mon pouuoir;
Ie ne vous puis ſauuer, tant qu'elle ſera mienne;
Il faut que voſtre teſte, ou tombe, ou la ſouſtienne;
Il vous en faut pouruoir, s'il vous faut pardonner,
Et punir voſtre crime, ou bien le Couronner;
L'eſtat vous la ſouhaitte, & le peuple m'enſeigne,
Voulant que vous viuiés, qu'il eſt las que ie regne;
La Iuſtice, eſt aux Roys, la Reyne des vertus,
Et me vouloir iniuſte, eſt ne me vouloir plus;
Regnez apres l'eſtat, i'ay droict de vous elire, Luy baillant la Couronne,
Et donner en mon fils, vn pere à mon Empire;

LE PRINCE.

Que faictes vous grand Roy?

LE ROY.

M'appeler de ce nom,
C'eſt hors, de mon pouuoir, mettre voſtre pardon:
Ie ne veux plus d'vn rang, ou ie vous ſuis contraire;

Soyez Roy, Ladiſlas, & moy, ie ſeray pere;
Roy, ie n'ay pû des loix ſouffrir les ennemys;
Pere, ie ne pourray, faire perir mon fils;
Vne perte eſt ayſée, ou l'amour nous conuie;
Ie ne perdray qu'vn nom, pour ſauuer vne vie;
Pour contenter Caſſandre, & le Duc, & l'Eſtat,
Qui les premiers font grace, à voſtre aſſaſinat;
Le Duc, pour recompenſe, à requis ceſte grace,
Le peuple mutiné, veut que ie vous la face;
Caſſandre le conſent, ie ne m'en deffens plus;
Ma ſeule dignité, m'enioignoit ce reffus;
Sans peine, ie deſcends de ce degré ſupreſme,
I'ayme mieux conſeruer vn fils, qu'vn Diadeſme;

LE PRINCE.

Si vous ne pouués eſtre, & mon pere, & mon Roy,
Puis-je eſtre voſtre fils, & vous donner la loy?
Sans peine, ie renonce, à ce degré ſupreſme;
Abandonnés plutoſt, vn fils qu'vn Diadeſme;

LE ROY.

Ie n'y pretends plus rien, ne me le rendés pas,
Qui pardonne à ſon Roy, puniroit Ladiſlas;
Et ſans cet ornement, feroit tomber ſa teſte;

LE PRINCE.

A vos ordres, ſeigneur, la voila toute preſte;
Ie la conſerueray, puiſque ie vous la doibs,
Mais elle regnera pour diſpenſer vos loix;
Et touſiours, quoy qu'elle oze, ou quoy quelle proiette,
Le Diadeſme au front, ſera voſtre ſuiette.

Il dit au Duc, l'embraſſant.

Par quel heureux deſtin, Duc, ay-ie merité,
Et de voſtre courage, & de voſtre bonté;
Le ſoing ſi genereux, qu'ils ont eus pour ma vie;

LE DVC.

Ils ont ſeruy l'Eſtat, alors qu'ils l'ont ſeruie;
Mais, & vers la Couronnne, & vers vous acquitté,
I'implore vne faueur de voſtre Majeſté;

LE PRINCE.

Qu'elle?

LE DVC.

Voſtre congé, Seigneur, & ma retraicte,
Pour ne vous plus nourrir, cette hayne ſecrette,
Qui m'expliquant ſi mal, vous rend touſiours ſuſpects,
Mes plus ardents deuoirs, & mes plus grands reſpects;

LE PRINCE.

Non non, vous deués, Duc, vos ſoings, à ma Prouince;
Roy, ie n'herite point, des differends du Prince;
Et i'augurerois mal, de mon Gouuernement,
S'il m'en falloit d'abord, oſter le fondement;
Qui trouue, ou dignement, repoſer ſa Couronne
Qui rencontre à ſon troſne, vne ferme colomne;
Qui poſſede vn ſujet, digne de cet employ,
Peut vanter ſon bon heur, & peut dire eſtre Roy;
Le Ciel nous l'a donné, cét Eſtat le poſſede,
Par ſes ſoings, tout nous rit, tout fleurit, tout ſuccede;
Par ſon art, nos voyſins, nos propres ennemys,
N'aſpirent qu'à nous eſtre alliés, ou ſouſmis;
Il faict briller par tout noſtre pouuoir ſupreſme,
Par luy, toute l'Europe, ou nous crainct, ou nous ayme:
Il eſt de tout l'Eſtat, la force, & l'ornement,
Et vous me l'oſteriés, par voſtre eſloignement?
L'heur le plus precieux, que regnant ie reſpire,
Eſt que vous demeuriés, l'ame de cet Empire,
Monſtrant Theodore. *Et ſi vous répondés, à mon Election,*
Ma ſœur, ſera le nœud, de voſtre affection.

LE DVC.

I'y pretendrois en vain, apres que ſa deffence,

M'a de ſa ſeruitude, interdit la licence;

THEODORE.

Ie vous auois preſcrit, de cacher vos liens,
Mais les ordres du Roy, ſont au deſſus des miens;
Et me donnant à vous, font ceſſer ma deffence;

LE DVC.

O de tous mes trauaux, trop digne récompence! Au Prince.
C'eſt à ce prix, Seigneur, qu'aſpiroit mon credit!
Et vous me le rendés, me l'ayant interdit.

LE PRINCE.

I'ay, pour vous, accepté la vie, & la Couronne,
Madame, ordonnés en, ie vous les abandonne;
Pour moy, ſans vos faueurs, elles n'ont rien de dous,
Ie les rends, i'y renonce, & n'en veux point ſans vous;
De vous ſeule depend, & mon ſort, & ma vie.

CASSANDRE.

Apres, qu'a mon Amant, voſtre main l'a rauie!

LE ROY.

Le Sceptre que i'y mets à ſon crime effacé,
Deſſous vn nouueau regne, oublions le paſſé;

Qu'auec le nom de Prince, il perde voſtre hayne,
Quand ie vous donne vn Roy, donnés nous vne Reyne,

CASSANDRE.

Puis ie ſans vn trop laſche, & trop ſenſible effort,
Eſpouſer le meurtrier, eſtant vefve du mort:
Puis ie.

LE ROY.

Le temps ma fille.

CASSANDRE.

Ha quel temps le peut faire!

LE PRINCE.

Si ie n'obtiens au moins, permettez que i'eſpere,
Tant de ſouſmiſsions, laſſeront vos meſpris,
Qu'enfin de mon amour, vos vœux ſeront le prix.

LE ROY.

Il dit au Prince.

Allons rendre à l'Infant, nos dernieres tendreſſes,
Et dans ſa ſepulture, enfermer nos triſteſſes;
Vous, faictes-moy viuant, louer mon ſucceſſeur,
Et voir de ma Couronne, vn digne poſſeſſeur.

FIN.

DOM BERNARD DE CABRERE.

TRAGI-COMEDIE.

DE ROTROV.

A PARIS,
Chez TOVSSAINCT QVINET, au Palais au dessous de la montée de la Cour des Aydes.

M. D C. XLVIII.
AVEC PRIVILEGE DVROY.

LES ACTEVRS.

DOM BERNARD DE CABRERE, fauory du Roy.

DOM LOPE DE LVNE, amy de Dom Bernard.

DOM PEDRE, Roy d'Aragon.

L'INFANTE, sa sœur, Maistresse de Dom Bernard.

LEONOR, Maistresse du Roy.

IGNES, Suiuante.

LE COMTE, Cap. des Gardes.

PEREZ, Secretaire du Roy.

LAZARILLE, Suiuant de Dom Lope.

LE GOVVERNEVR DE SARAGOSSE.

SOLDATS. GARDES.

La Scene est à Saragosse, dans le Palais du Roy.

DOM

DOM BERNARD DE CABRERE.

TRAGI-COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE DE LVNE.

LAZARILLE Valet de chambre.

D. LOPE.

ENFIN, chez Lazarille, vn plus heureux Genie
Nous va, de nos destins, forcer la tirannie,
Et ce bras l'aura mise au rang des ennemis,
Qu'au ioug de cét Estat ses exploits ont soumis.

D. Bernard rend au Prince vn digne témoignage
Des fruits qu'à l'Arragon a produits mõ courage,
Qui fera ſucceder l'eſpoir que ie baſtis,
Sur la deſtruction des Sardes déconfis;
Oüy, i'oze ſur l'eſpoir que Dom Bernard me donne,
Pretendre à des degrés proches de la Couronne;
Et ſi l'ame eſt prophete en ſes preſſentiments,
De grands effets ſuiuront ces nobles mouuements;
Qui ne me flattent pas d'vne faueur commune,
Et me font deffier l'orgueil de la fortune.

LAZARILLE.

Le fatal aſcendant qui gouuerne vos iours,
Sera donc bien changé, de ce qu'il fut touſiours;
Car depuis qu'à vos pas mon mauuais ſort m'attache,
Le malheur qui vous ſuit, n'a guiere eu de relaſche.

D. LOPE.

Il eſt vray que iamais les deſtins rigoureux
N'ont rendu ſous le ciel, de iours plus malheureux;
Et que touts les reuers du ſort & de l'enuie,
Semblent pour ſeul obiet auoir choiſi ma vie.
Mes plus heureux ſuccés n'ont iamais veu ce bras,
Sans me couſter du ſang, acheuer de combats;

Mes plus iuſtes deſſeins n'ont iamais eu d'iſſuë
Qui rempliſt mon attente, ou qui ne l'ayt deceuë.
Ie ſuis encor à voir le ſeul, & premier fruict
Que iamais, ou l'amour, ou le ieu m'ait produit.
I'eſperois à la Cour, vaincre par ma conſtance,
De cet aſtre inclement la maligne influence,
Quand auec Dom Bernard, Catalan comme moy,
Ie veins auec mes vœux, offrir mon bras au Roy.
Et comme à la valeur, qui m'eſt hereditaire,
Chercher à ſucceder aux emplois de mon pere;
Mais touſiours quelque obſtacle arreſtant mes deſ-
ſeins,
Pour moy fermoit au Prince, & l'oreille, & les
mains:
Au lieu qu'vne fortune à mille autres ſeconde;
(Mais à qui Dom Bernard, n'a rien qui ne répõde)
D'abord l'inſinuant, en l'eſtime du Roy
Ouuroit touſiours pour luy, ce qu'il fermoit pour
moy,
Miſt bien-toſt ce grand homme, au plus haut de ſa
rouë;
Et l'eſleuant ſi haut, me laiſſa dans la bouë.
Enfin, ayant acquis, par nos communs tributs,
Luy de telles faueurs, moy de ſi longs rebuts;
Les Sardes reuoltez, nous ont ouuert la lice;
Où ie pouuois du ſort affronter l'iniuſtice;

Et me le soûmettant, arracher de ce bras;
Les faueurs qu'il me doit, & ne me donne pas.

LAZARILLE.

A voir de quels dedains la fortune me traite,
Nous deuons estre nés dessous mesme planete;
Iamais occasion d'intereſt, ou d'honneur,
Par son euenement n'a marqué mon bon-heur;
Mais sur tout, qu'en mon choix le sort me fut contraire,
Quand me donnant à vous, Vrsin suiuit Cabrere:
Son maistre aupres du Roy, possede vn rang si haut,
Que tout rit à ses vœux, que rien ne luy deffaut:
Et dans le triste cours du malheur qui vous presse,
Cette lame enroüillée est toute ma richesse.

D. LOPE.

Le seruice important qu'a rendu ma valeur,
Fera bien-tost cesser, ta plainte, & mon malheur;
Les fruits de l'amitié, dont Cabrere m'honore,
Ne peuuent plus tarder & sont tout prests d'éclore:
I'attends de son pacquet, que ie viens rendre au Roy,
L'infaillible faueur d'vn honorable employ:
Il cherche en sa poche. *Et puis...mais quelle peine est celle où ie me treuue?*
O de mon mauuais sort la plus fatale épreuue!

Et qui de mes malheurs, me rend le plus confus?
Ce paquet...

LAZARILLE.

Eſt perdu.

D. LOPE.

Ie ne le treuue plus;
O Negligence inſigne! & ſurpriſe importune!
I'ay ioint ſi peu de ſoing, à ſi peu de fortune?
Et ſi mal conſerué le gage glorieux,
Qui deuoit rendre au Roy, mon nom ſi precieux?

LAZARILLE.

Le ſort nous en veut trop, il faut qu'il nous acheue;
Et ſa haine eſt pour nous, sãs quartier, & sãs trefue;
Mais voyez biẽ, peut-eſtre aurez vous mal cherché;
Vous l'auiez ce matin, où nous auons couché,
L'auriez-vous oublié? cherchez mieux ie vous prie.

D. LOPE.

Ie l'auray pû laiſſer dedans l'Hoſtellerie,
Mais retourner ſi loing, feroit vn vain ſoucy,
Puis qu'enfin, auiourd'huy, Cabrere arriue icy;
Et que ſur le chemin, ma bleſſeure r'ouuerte,
De trois, ou quatre iours m'ayant couſté la perte,

A fait d'autant de temps, auancer ſon retour;
Si bien qu'auiourd'huy meſme, on l'attẽd à la Cour,
Où la voix ſuppleant la perte de ſa lettre,
M'obtiendra les effets, que i'oſois m'en promettre:
S'il ſe peut, toutesfois, faiſons ſçauoir au Roy,
Quels exploits en Sardaigne, ont eſtably ſa loy;
Et de ces grands ſuccés luy faiſant des peintures;
Sans nous manifeſter, contons nos aduantures;
Pour donner audience, il ſe doit rendre icy.

LAZARILLE.

Quelqu'vn ſort de ſa chambre.

D. LOPE.

Auançons, le voicy.

SCENE II.

LE ROY, LE COMTE,

CAPITAINE des Gardes, Suitte d'Archers.

D. LOPE, LAZARILLE.

LE COMTE.

VOs ſoins du grand Trajan vous font le vif exemple,

Si les Roys sont des Dieux, leur Palais est vn tem-
ple,
Où pour touts il est iuste, & libre de prier,
Et dont iamais l'accés ne se doit denier.

LE ROY.

Le plus digne degré de la grandeur d'vn maistre,
Est d'estre égal aux siens, autant qu'il le peut estre;
Il s'esleue plus haut par cet abaissement,
C'est de sa dignité le plus seur fondement,
Et de l'art de regner la plus haute science.

LE COMTE.

Chacun peut approcher: le Roy donne audience.

D. LOPE s'auançant.

Si prompt à le seruir, ie tremble à l'aborder.

LAZARILLE.

L'occasion vous rit.

D. LOPE.

Ciel, fais la succeder.
Mais on m'a preuenu;

SCENE III.

D. SANCHE Gouuerneur de Saragoſſe.

Sire, vn bruit populaire,
Iette icy la terreur de l'Infant voſtre frere;
L'armée eſt décampee, & s'auance à grands pas,
L'aduantage conſiſte à ne l'attendre pas;
Et le mal nous preſſant, empeſcher qu'il n'empire
Et ne vienne attaquer le cœur de voſtre Empire:
Vous riſqués vn grand ſiege, en attendant plus tard,
Saragoſſe eſt au throne vn important rampart.

LE ROY.

Mes ordres pouruoiront contre cette diſgrace,
Cependant, trauaillez à bien munir la place;
Et pouruoir de deffenſe aux endroits importants,
Sans ſemer la frayeur parmy les habitants;
Allez, qu'vn autre approche.

SCENE IV.

SCENE IV.

LE SECRETAIRE, LE ROY, LE COMTE, D. LOPE, LAZARILLE, SOLDATS.

D. LOPE s'auançant.

O Sort, ſois moy propice!
Ne voila pas encor, vn traict de ſon caprice!
Voy combien de hazards m'oſtent l'occaſion;

LAZARILLE.

Ie forcenne de rage & de confuſion.

LE SECRETAIRE, au Roy, luy donnant vne lettre.

Sire, aux moindres faueurs, qu'vne maiſtreſſe enuoye,
C'eſt trop faire achepter, qu'en retarder la joye.

LE ROY, la baiſant & l'ouurant.

Cher gage d'vne main pleine de tant d'appas,
Me viens-tu prononcer l'arreſt de mon treſpas?

Ou flechiray-ie enfin la fierté qui reiette
Vne ame assuiettie au joug de sa suiette?

LAZARILLE.

Quelqu'vn profitera du temps que vous perdés.

D. LOPE s'auançant.

Prince, rare ornement . . .

LE COMTE, le faisant retirer.

Le Roy lit, attendez.

LE ROY, lisant la lettre.

Ne soüillés point grãd Roy, les glorieuses marques,
Qui sur le reste des Monarques,
Font briller vostre Majesté,
Par vne passion à son repos fatale,
D'vn indigne attentat de vostre ame Royale,
Sur mon honnesteté.

I'ay trop long-temps souffert à vos ardeurs passées,
Ces friuoles écrits, porteurs de vos pensées,
Ne m'en honorez plus,
Ou me continuant cet honneur qui m'offence,
Ne vous offencez pas, ou d'vn iuste silence,
Ou d'vn libre refus;

Il dit, ne lisant plus.

O rigueur inhumaine ! ô beauté tyrannique !
Qui causant mõ amour, deffends qu'elle s explique,
Beau, mais funeste escueil, insensible rocher.

LAZARILLE.

Allez.

LE COMTE.

Il ne lit plus, vous pouuez approcher;

D. LOPE s'approchant.

Enfin tu seras lasse, ô cruelle fortune !
De me persecuter & de m'estre importune;
Prince amour des climats, où vous donnez la loy,
Et de vos ennemis, la terreur & l effroy;
Si vostre Majesté dout treuuer quelques charmes
Au fidele recit du succes de ses armes;
I'oze satisfaisant à ma commission,
Me promettre l'honneur de son attention.

LE ROY lit vn mot, ou deux, & puis dit.

Et vantons orgueilleux, les droits d'vn Couronne,
Et le faux ascendant que son éclat nous donne;
Pourrois-ie obtenir moins dessous vn nom priué,
Qu'en ce grade eminent, où ie suis esleué !

Vne ingratte ſuiette à ce poinct me dedaigne!

D. LOPE.

L'eſtat où Dom Bernard a reduit la Sardaigne,
Fera trembler l'Europe, & de voſtre fureur,
Aux lieux plus écartés ſemera la terreur.

LE ROY liſant.

Ne m'en honorés plus,
Ou me continuant, cet honneur qui m'offence,
Ne vous offencez pas, ou d'vn iuſte ſilence,
Où d'vn libre refus.

Il dit en ſuitte.

Traicter de ces froideurs, le feu qui me deuore,
Moy ſon Prince! ſon Roy, mais ſon Roy qui l'adore.

D. LOPE.

Quand l'appareil fut preſt, & que de vos vaiſſeaux
Dom Bernard eut couuert l'humide ſein des eaux,
Les vents en meſme inſtant, furent ſans violence,
Et volontairement s'impoſerent ſilence;
La mer auec reſpect porta ce grand fardeau,
Qui des Sardes alloit la faire le tombeau.

LE ROY.

Mais, ô trouble friuole & vaine réuerie,
Amoureux ie puis craindre, & Monarque ie prie;
I'ayme, & puis obſeruer ces reſpects ſuperflus,
Qui pouuant tout, demande, eſt digne du refus.

D. LOPE.

L'air & la mer, enfin comme vos tributaires,
Prirent voſtre party, contre vos aduerſaires;

LE ROY.

Mais au trouble importun, dont i'eſtois diuerty,
N'ayant rien entendu, ie n'ay rien reparty;
Cette diſtraction eſt vn deffaut aux Princes,
Qui doiuent touſiours mettre, au bien de leurs Prouinces,
Leur plus preſent objet, & leur ſoing le plus haut,
Rappelons noſtre eſprit, & couurons ce deffaut.

ſe leuant.

Ie ſonge à preuenir le ſiege qui s'appreſte,
Si vous m'auez ſeruy, dreſſés voſtre requeſte,
I'en verray le merite, & i'auray ſoing de vous.

LAZARILLE le ſuiuant.

De nos Aſtres enfin nous vaincrons le courroux.

SCENE V.

LE ROY, LE COMTE, LE SECRETAIRE.

LE ROY.

QVoy ie regne, & regnant n'oze dire que i'ayme !
Ie ſers, & ne puis plaire auec vn Diadeſme !
Toy, de ce triſte écrit funeſte meſſager,
Au Secretaire. *Autheur de mon ennuy, trauaille à l'alleger,*
Et ſi tu veux qu'encor quelque attente me flatte,
Va m'obtenir, Perez, de cette belle ingrate,
La faueur de paſſer en ſon appartement,
Et ſans l'incommoder, luy parler vn moment.
Va i'attends ſa reſponſe : ha Comte, eſt-il poſsible,
Que ce front couronné cache vn cœur ſi ſenſible !
Et qu'vne dependante, & ſuiette beauté,
A de ſi longs efforts, en cache vn indomté?
Par quel droict vantons nous malheureux que nous ſommes,
L'aduantage des Roys, ſur le reſte des hommes,

Si ſuiets comme vous à noſtre paßion,
Nous ſouſtenons ſi mal cette preſomption,
Que d'vn ſimple regard, qu'vn bel œil nous enuoye,
Nos libertez ſouuent ſont la honteuſe proye?

LE COMTE.

Le malheur de ſouffrir pour d'aymables obiets,
Eſt le ſort auſſi bien des Roys que des ſuiets.

LE ROY.

Ma plus ſenſible peine, en ce que ie propoſe,
Eſt que mon deſſein meſme, à mon deſſein s'oppoſe,
Et que pouuant vſer d'vn pouuoir abſolu,
Ie ceſſe de vouloir, ſi toſt que i'ay voulu;
Que dans la meſme cauſe, & criminel, & iuge,
De l'obiet offencé ie deuiens le refuge,
Et de quelques efforts que ie ſois combatu,
N'ay pas aſſez d'amour pour manquer de vertu.
Ainſi mon cœur preßé par l'vn & l'autre extréme,
Eſt le champ d'vn cõbat de moy contre moy-méme,
Qui laſche, ou genereux, foible, ou fort que ie ſuis,
Protege en méme temps, l'honneur que ie pourſuis.

LE COMTE.

C'eſt par ce beau combat, que vous rendez des marques,
Du plus conſiderable, & plus grãd des monarques;

L'amour eſt vn doux mal commun à tous les Rois,
Mais peu de la raiſon luy font ſuiure les loix,
Peu ſçauent auec luy moderer leur puiſſance,
Et quand il oſe trop, reprimer ſa licence;
Ces qualitez auſſi vous attirent nos vœux,
De Pedre, & non du Roy, le monde eſt amoureux;
Et le ſurnom de Grand que l'Arragon vous donne,
Vient plus de vos vertus, que de voſtre couronne;
C'eſt vn malheur d'vn thrône où l'on eſt eſleué,
Qu'eſtre touſiours en butte, & touſiours obſerué;
Qu'il ne ſoit mur ſi fort, dans les Palais des Princes,
Que ne puiſſent percer les yeux de leurs Prouinces;
Toutes leurs actions regardans leurs ſuiets,
De leurs ſuiets auſſi, ſont touſiours les obiets;
Auec le peuple enfin ils partagent vn tiltre,
Et iuges de l'eſtat, l'eſtat eſt leur arbitre;
Pour voſtre Majeſté, c'eſt vn repos bien doux,
De pouuoir ſans rien craindre, eſtre iugé de tous;
Et c'eſt pour vn Monarque vne vertu ſublime,
De hayr comme vous, iuſqu'à l'ombre du crime;
D'eſtre vn ſi ſaint exemple, aux yeux de voſtre Cour,
Et pouuoir accorder l'innocence & l'amour.

LE ROY.

LE ROY.

L'intereſt qui m'allie auecques la Nauarre,
Pouuoit ſeul me priuer d'vne beauté ſi rare;
Et toute autre raiſon moins vtile à l'eſtat,
La ſplendeur de mon rang, le nom de Potentat,
Ny tous les fondemens d'vne haute eſperance,
Ne me pourroient rauir l'heur de ſon alliance.

SCENE VI.

D. LOPE DE LVNE, LAZARILLE, LE ROY, LE COMTE, GARDES.

LAZARILLE.

L'Occaſion vous rit, mais ne la manqués pas.

D. LOPE.

Elle eſt trop fauorable, ô ſort guide mes pas!

LE ROY prenant la requeſte.

Donnez;

D. LOPE.

Ce mot, grand Roy, s'il ne vous importune,
Vous fera ſouuenir de Dom Lope de Lune;
Autrefois par ſa charge, illuſtre en cette Cour,
Sous l'heureux Souuerain, dont vous tenez le iour;
Qui iuſques à la mort, paya de ſa perſonne,
Et fiſt de tout ſon ſang, hommage à la Couronne.

LE ROY liſant.

Dom Lope de.....

SCENE VII.

LE SECRETAIRE, LE ROY, D. LOPE LE COMTE, LAZARILLE, GARDES.

LE SECRETAIRE.

Seigneur, Leonor paſſe icy.
Pour aller chez l'Infante, auancez, la voicy.

LE COMTE, à D. LOPE.

Hors;

D. LOPE ſortant.

O de mon malheur, cruelle experience!

LAZARILLE le ſuiuant.

O la dure vertu, que tant de patience!

SCENE VIII.

LEONOR, LE ROY, LE COMTE, LE SECRETAIRE, GARDES,

LE ROY releuant Leonor, qui en entrant fait vn faux-pas.

HE' Madame!

LEONOR.

Seigneur, c'eſt vn bon-heur pour moy,
Qu'ayant à choir, ma cheute arriue aux pieds du Roy,
Dont le rang me preſcrit l'eſtat où ie me treuue.

Le Roy luy donnant la main, laiſſe tomber la requeſte par mégarde.

LE ROY.

C'eſt de voſtre merite vne infaillible preuue,
Que pour vous releuer & ſeruir au beſoin,
A mes mains la fortune, en ait commis le ſoin;
Oüy, Madame, ce ſoin tõbe en des mains puiſsãtes,
Capables de remplir & paſſer vos attentes,
Qui vous peuuent dõner vn rang qui vous deffaut,
Et ne releuent point, ſans eſleuer bien haut.

LEONOR.

Que puis-ie desormais craindre de la fortune,
Si me terraçant mesme elle m'est importune;
Si ma cheute m'esleue, & si choir est vn saut,
Pour me rendre plus ferme, & m'esleuer plus haut,
C'est d'vn bonheur insigne vne preuue constante.

LE ROY.

Où s'addressent vos pas?

LEONOR.

Ie passois chez l'Infante.

LE ROY.

Ie vous y rends:

LEONOR.

Seigneur!

LE ROY.

Accordez moy ce poinct,
Mandez des cruautez, mais n'en exercez point,
Rebutez, mespriſez, tuez dans vne lettre,
Mais preſente, ſouffrez ce qui ſe peut permettre,
Et ne refuſez pas vne ciuilité;

LEONOR.

Si i'osois remonstrer à vostre Majesté,
Qu'à quelque si haut poinct que sa bonté m'oblige,
Il m'est de consequence estant.....

LE ROY.

Allons vous dis-je,
Souffrez que ie vous rende en son appartement,
Et là nous en viendrons sur l'éclaircissement.

SCENE IX.

DOM LOPE DE LVNE,

LAZARILLE, sortant de l'antichambre.

LAZARILLE.

QV'attendons nous encor, malheureux que nous sommes?
I'ay bien veu du pays, i'ay bien conneu des hõmes,
Mais ie n'en ay point veu, que le ciel en courroux,
Rende par leur malheur si celebres que nous;
Et vous deuiendrez Grand, vanité ridicule!
Vous pourriés estre vn Mars, vn Cesar, vn Hercule

Que le sort enragé qui talonne vos pas,
Vous heurteroit encor, & ne vous riroit pas.

D. LOPE.

Sa rigueur en effet m'oppose tant d'obstacles,
Que pour les vaincre tous, il faudroit des miracles;
Mais le Roy peut rentrer, attendons son retour.

LAZARILLE.

O l'importun mestier, que celuy de la cour!

Il treuue la requeste, & la ramassant dit.

Qu'est-ce cy? quelque traict encor de la fortune!

D. LOPE.

Qu'est-ce?

LAZARILLE lisant.

Requeste au Roy de Dom Lope de Lune;
Et vostre ame est prophete en ses pressentiments,
De grands effets suiuront vos nobles moueements?
Le luy monstrant, il dit. *Vous pouuez sur l'espoir que Dom Bernard vous donne,*
Pretendre à des degrez proches de la couronne:
Vous estes fort auant dedans l'esprit du Roy,
Vous ne pouuez manquer d'vn honorable employ:
Pour vous seul desormais, les astres s'interessent,
O de combien de vent les hommes se repaissent!

Tenez, voſtre requeſte a fait vn grand effet,
Et vous auez raiſon d'eſtre fort ſatisfait,
Elle a des pieds du Prince eſſuyé la pouſſiere.

luy baillant la requeſte.

D. LOPE.

Dieu! iamais deſeſpoir eut-il tant de matiere?
Dom Bernard qui peut tout, en vain me veut du bien,
Ma valeur ſert l'Eſtat, & ne me produit rien:
Ma parole eſt ſoufferte, & n'eſt point ecoutée,
Ma requeſte eſt receuë, & puis eſt reiettée,
I'ay touſiours lieu d'eſpoir, iamais d'euenement;
Tout me rit, tout me flatte, & touſiours vainement;
La fortune nous traicte auec trop d'iniuſtice,
Pour nous promettre plus de vaincre ſon caprice.
Ne nous obſtinons plus en vne ingrate cour,
Puiſque Cabrere arriue, attendons ſon retour;
Mais ſans plus nous flatter d'vne eſperance vaine,
Sans que mes intereſts luy couſtent plus de peine;
Payons ſon amitié ſeulement d'vn adieu,
Et fuyons pour iamais de ce funeſte lieu.

Déchirant la requeſte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DOM BERNARD, D. LOPE, LAZARILLE.

DOM BERNARD.

Voy ce grand cœur s'esbranle, & Dom Lope de Lune
Veut tourner lâchement le dos à la fortune,
Et parmy ſes exploits laiſſera raconter,
Qu'il eſt vn ennemy, qu'il a pû redouter?

D. LOPE.

Apres vne ſi longue, & ſi triſte auanture,
Apres tant de mal-heurs, & de cette nature;
Apres tant de reuers, de rebuts, de meſpris
Capables de laſſer les plus fermes eſprits;

Quand

Quand ie ne croirois pas mon malheur inuincible,
Ie ſerois inſenſé, ſi i'eſtois inſenſible.

D. BERNARD.

Comme les Souuerains n'ont pas des droicts communs,
Ils veulent quelquefois des deuoirs importuns,
Et moins par nos effets que par noſtre conſtance,
De nos affections éprouuent l'importance;
Tel que la Cour rebutte ou ne careſſe pas,
Souuent mal à propos ſe laſſe au dernier pas;
Et ſans la lâcheté de retourner arriere,
Trouuoit vne Couronne au bout de ſa carriere;
Ie ſçay que le deſtin qui diſpenſe les rangs,
Tient pour nous les donner, des moyens differents;
Par des chemins diuers, eleue aux grandes choſes,
Et les ſeme à ſon gré, d'épines, ou de roſes;
Ie ſçay que par vn heur qui ne ſe conçoit pas,
Pour arriuer ſi haut, ie n'ay pas fait vn pas;
Et que tout mon credit & toute ma puiſſance,
Ne ſont qu'vn ſimple effet de mon obeiſſance;
Que ie meritois moins, que vous ne meritez,
Et qu'on m'a tout donné ce que vous acheptez;
Mais ce meſme deſtin dont l'aueugle caprice,
Me fait tant de faueur, à vous tant d'iniuſtice,

Peut de la meſme main, dont il m'a fait monter,
Et vous mettre en ma place, & m'en precipiter;
De ma part ſoyez ſeur d'vne ardeur ſans pareille,
Et qu'au poinct où du Roy ie poſſede l'oreille,
Pour peu que ſa bonté réponde à mes ſouhaits,
Mes ſoins vous produiront d'infaillibles ſuccés.

D. LOPE.

Quelques traits ſi perçants dont la douleur me touche,
Auec cette bonté vous me fermez la bouche;
Et ie tiendray l'honneur de voſtre affection,
Pour le plus digne obiet de mon ambition.

D. BERNARD.

Au reſte de quel œil voyez vous violante?

D. LOPE.

Ce nom m'eſt incognu.

D. BERNARD.

Quoy le nom de l'Infante!
Ce nom, par qui le ciel nous voulut exprimer,
L'inuincible pouuoir qui force de l'aymer?
Et treuue tous les cœurs ſans deffenſe, & ſans armes?

D. LOPE.

I'en confondois le nom, mais i'en cognois les charmes;
Et ſi mon mauuais ſort me permet d'en parler,
N'ay rien veu ſous le ciel qu'on luy puiſſe égaler;
Ny qui ſouſmette vne ame auecques plus d'empire
Mais quelque haut deſſein que l'amour vous inſpire;
Voſtre heur & vos vertus, vous la peuuent donner,
Et ce leur ſeroit peu que de vous couronner.

D. BERNARD.

Traictons auec reſpect les dignitez ſupreſmes,
Et ne touchons iamais iuſques aux diadeſmes;
Les Ciel qui les ſacra, veut qu'ils ſoient reuerez,
Et n'ouure point l'oreille aux vœux immoderez.
Allons de nos lauriers faire hommage à ſes charmes,
Et rendre compte au Roy du ſuccés de ſes armes;
Venez les veritez que i'y diray de vous,
Feront de ce recit, les brillants les plus doux.

SCENE II.

LE ROY, LE COMTE, GARDES,

LE COMTE voyant le Roy assoupy.

QVel trauail alterant l'air de vostre visage,
Presque du mouuement vous derobe l'vsage;
Et vous cause, Seigneur, cet assoupissement?

LE ROY.

Le sommeil nous pressant se vainc malaisément;
La musique, le ieu, cent tours à la fenestre,
De cet Astre inhumain, qui n'a daigné paroistre;
Cent plaintes à sa porte, & cent souspirs sans fruit,
M'ont osté le repos de l'ame & de la nuict;
Tant que m'ayant des sens presque interdit l'vsage,
Le iour, veut de la nuict, me reparer l'outrage;
Mais Dom Bernard *arriue, & vient d'vn doux reueil,*
Guerir ma lassitude, & charmer mon sommeil;
Il a tant fait pour moy, que pour sa recompense,
Mon pouuoir auiourd'huy cognoist son impuissance.

LE COMTE.

Les prix qui d'vn grand cœur ſuiuent les grands exploits,
Sont les plus clairs brillãts des Couronnes des Rois;
Aux grandes actions leur charme nous inuite,
Par eux l'ame s'eſleue, & la vertu s'excite;
Par eux il n'eſt deſſein dont on ne vienne à bout,
Et ne rien épargner, eſt l'art d'acquerir tout;
Mais ſi pour vn ſuiet, iamais vos mains Royales,
Ont eu lieu de s'ouurir, & d'eſtre liberales;
Dom Bernard ſi fameux par tant d'occaſions,
Eſt le plus digne obiet de vos profuſions;
Puiſqu'aux nobles trauaux de ce courage illuſtre,
Les armes d'Arragon doiuẽt leur plus beau luſtre;
Et qu'enfin quelque éclat dont il ſoit reueſtu,
Son rang ſera touſiours moindre que ſa vertu.

LE ROY.

Ie cognoy ma foibleſſe, à le bien recognoiſtre,
Il épuiſe ma force, à force de l'accroiſtre:
Par nos communs bien-faits, il l'emporte ſur moy,
Ie luy donne en vaſſal, & luy me donne en Roy:
Mais l'amitié qui rend toute choſe commune,
Luy va comme mon cœur, partager ma fortune,
Et ſur ſon ſeul merite appuyer mon pouuoir,
Il arriue, auançons, allons le receuoir,

Et bastir auiourd'huy le plus haut edifice,
Qu'ayent iamais esleué le sort & la iustice.

SCENE III.

D. BERNARD DE CABRERE, D. LOPE, LAZARILLE, SOLDATS. LE ROY, LE COMTE, GARDES.

D. BERNARD aux pieds du Roy.

SEigneur!

LE ROY.

Vous à mes pieds! Gloire de cet estat,
Vous de ma dignité le plus brillant éclat;
Heureux restaurateur & soustien de mon thrône,
Ie vous faits Admiral!

D. BERNARD.

Moy, Sire,

LE ROY le releuant.

Et Duc d'Ossone.

D. BERNARD.

O Ciel!

LE ROY.

Ioignez aux miens ces inuincibles bras,
Qui par tant de trauaux & par tant de combats,
Ont si bien soustenu le faix de mon Empire.

D. BERNARD.

A ma confusion, ils sont plus chargez, Sire,
Du faix de vos bienfaits, que du faix des lauriers,
Que vous ont moissonnez vos illustres guerriers;
Bien plus qu'eux, & que moy, vostre nom est la foudre,
Qui tonne, estonne, frappe, & reduit tout en poudre;
Dom Pedre seul, absent, porte plus de terreur,
Que de nos bras presents la plus chaude fureur;
Et par vostre faueur tant de fois confirmée,
Vous me payez les prix de vostre renommée,
Et me recognoissez de vos propres exploits,
Puisque vostre seul bruict range tout sous vos loix.

LE ROY.

Faisons qu'auec le temps, l'Arragon puisse apprendre,
Qui de nous sçaura mieux, ou receuoir, ou rendre;

Et qui d'affection aura mieux combattu,
Ie ne me lasseray qu'apres vostre vertu;
Et de ce seul combat, vous enuieray la gloire,
De celuy de Sardaigne, apprenez moy l'Histoire;
Donnez vn siege au Comte.

Il se sied, & fait seoir D. Bernard.

D. BERNARD.

A peine vos vaisseaux,
Deradez trauersoient le vaste champ des eaux,
Que les vents ennemis de cette humide plaine,
Selon nostre besoin, mesurans leur haleine,
D'irritez qu'ils estoient, aussi-tost appaisez,
Feirent voir le respect que vous leur imposez;
Cette seiche foreſt, eut enfin de Neptune,
L'inconstante faueur, à tel poinct opportune;
Qu'auec vn seul Soleil, vne nuict seulement,
Veid & nostre arriuée, & nostre embarquement,
L'aurore alloit sortir, quand ie feis prendre terre
A ces Mars Espagnols, ces Demons de la guerre,
Ces fleaux des attentats, & des rebellions,
Que l'honneur d'estre à vous, rend autant de Lions.
Comme l'ardeur peut tout, iointe à l'intelligence,
Le temps fut mesnagé par tant de diligence;
Que le camp découuert, les murs des ennemis,
Auant qu'vn vent de flame en eut porté l'aduis,

Et

Et que de noſtre abord Calaris aduertie
Pûſt où nous priſmes port, faire aucune ſortie;
Nul ne gardoit l'accés de ces perfides murs,
Mais pour eſtre deſerts, les champs n'eſtoient pas ſeurs.
Car cette ingratte ville en ruſes trop experte,
Auoit d'arbres couchez la campagne couuerte,
Et parſemé de clouds les chemins d'alentour,
Qui nous feirent beſoin & d'adreſſe, & de iour.
L'vn & l'autre à la fin, nous aydant le paſſage,
Apres vn long trauail du piege nous degage;
Et ſuiuant vn ſentier qui deſcend d'vn coſteau,
A ſon pied verdiſſant, nous trouuons vn ruiſſeau,
Dont le trouble criſtal qui ſortoit d'vne roche,
De gens qui le fouloient, nous feiſt iuger l'aproche;
Là chacun attentif, conſiderant les lieux,
Vn brillant eſcadron ſe preſente à nos yeux,
Dont le maintien ſuperbe, & le riche equipage,
Loin de nous eſtonner, nous enfle le courage,
Nous fait ſauter de ioye, & nous promet le fruict,
Du penible trauail de l'onde & de la nuict.
Il n'eſt ſoldat ſi las, à qui le cœur ne vole,
Et qui n'ait la vigueur comme l'ame Eſpagnole;
Et preſque en vn inſtant touts nos rangs diſpoſez,
Separent les trois corps dont ils ſont compoſez.

LE ROY assoupy & comme endormy.

En vain dans cet excés de gloire & d'allegresse,
Ie tâche à resister au sommeil qui me presse.

D. BERNARD.

L'escadron recognu, lors que pour l'inuestir,
Nostre auant-garde enfin commença de partir,
Au mesme instant des arcs de ce peuple rebelle,
Nous vismes dessus nous fondre vne espaisse gresle,
Qui tant que pût durer vn choc si violent,
A leur temerité fut vn rampart volant:
Il semble à cet effort que nos rangs se separent,
Mais leurs traits épuisez, nos forces se declarent,
Et nous fondõs sur eux plus prompts que les éclairs,
Ne nous frappent la veuë, & ne percent les airs;
Le plus hardy s'effroye à ces viues alarmes,
Rien ne resiste plus au torrent de nos armes,
Et nous pauons le champ d'vn meslange confus,
De bras, de pieds, de corps, d'arcs, de traicts, & d'escus,
Ceux enfin que la fuite a sauuez de l'orage,
A leur ville alarmée annoncent ce naufrage;
On s'y prepare au siege, on en munit le fort,
Et la rebellion tente vn dernier effort;

Mais, Sire, ce Heros, ce prodige incroyable,
Admirable aux vainqueurs, aux vaincus effroyable,
Des siecles à venir, futur estonnement,
Et de celuy qui court, la gloire & l'ornement;
Pour tout comprendre enfin, le Grand Lope de Lune,
Par vne inuention fameuse, & non commune,
Qu'vn Grec tenta iadis sur l'empire Latin,
A rendu vain l'effort de ce peuple mutin:
Il se tire du camp, s'estant auec courage,
Decoupé d'vn poignard, le sein, & le visage,
Et dessus vn coureur, qu'il rend presque aux abois,
A leurs murs arriué, s'escrie à haute voix,
Si chez vous la vertu peut treuuer quelque azyle,
O Sardes genereux! ouurez moy vostre ville,
Si l'homme, encor pour l'hõme a quelque humanité,
Sauuez moy d'vn tyran & de sa cruauté,
On ouure, à sa requeste; il obtient audience,
Et sur l'esprit de touts, gaigne tant de creance,
Qu'à la teste souuent de cinq ou six d'entre-eux,
Nous venant faire au camp des deffis genereux,
En differentes fois, il se feist des plus braues,
Par nostre intelligence, vn tel nombre d'esclaues,
Qu'enfin touts ioincts ensemble, & s'estant par moyens,

Monstrant D. Lope de Lune.

Le Roy dort.

Pratiqué le ſecours de quelques Cytoyens,
Par qui de ce ſecret ie receus le meßage,
Dans les murs ennemis, ils ſe firent paßage,
Et Dom Lope, s'acquiſt vn renom glorieux,
Qui faict reuiure en luy l'eſclat de ſes ayeux?

LE ROY s'eſueillant.

Que dira Dom Bernard, d'vn ſi profond ſilence?
De ce facheux ſommeil, forçons la violence:
Et prétons mieux l'oreille au recit des combats,
De qui ſi dignement nous a preté le bras.

D. BERNARD.

Dom Raimond de Moncade, a dans cette victoire,
Par des faits inouys éterniſé ſa gloire,
Et merite.....

LE ROY.

Oriſtan, eſt ſon gouuernement.

D. BERNARD.

Le Duc de Ribagorce a ſeruy dignement;
Et d'vn cœur indompté, ſignalé ſa vaillance.

LE ROY.

Saſſaris & Sora, ſeront ſa recompenſe.

D. BERNARD.

Dom Nugue à noſtre eſpoir fut vn notable appuy,
Et d'vn bras genereux,

LE ROY.

Calaris eſt pour luy;
Et vous reſtaurateur de la gloire publique,
Ie vous faits Duc de Vas, & Comte de Modique;

D. BERNARD.

De ſi hauts rangs, Seigneur, pour vn ſuiet ſi bas!
Semés auec les mains, & ne répandés pas;
Voſtre profuſion en me chargeant, m'accable,
Et d'vn ſi lourd fardeau ma force eſt incapable.

LE ROY.

Ce prix me laiſſe encor la qualité d'ingrat,
Et charge peu le bras qui ſouſtient tout l'Eſtat;
Acheuons voſtre Cour, & paſſons chez l'Infante,
Où nous conſulterons d'vne affaire importante,
Pour qui voſtre retour nous arriue à propos,
Et qui ne peut encor vous ſouffrir de repos;
Touts s'en vont hormis D. Lope, & Lazarille.

SCENE IV.

DOM LOPE, LAZARILLE.

LAZARILLE.

VOus auiez bien raiſon d'attendre ſa venuë,
Voila voſtre vertu dignement recognuë;
Voſtre credit eſt grand, on vous voit de bon œil,
Et le Roy vous a fait vn fauorable acceuil;
Dom Bernard ....

D. LOPE.

Que veux-tu? ma raiſon elle-meſme,
S'egare & m'abandonne en ce malheur extréme;
Non tu n'es point pour moy, (dure fatalité!)
Fille comme on te croit, de la neceſſité;
Elle n'eſtablit point ton ordre ineuitable,
Par ton propre deſſein, tu nous es redoutable;
Ma diſgrace n'eſt plus vn caprice du ſort,
Tu ne me heurtes point par vn aueugle effort;
Vne haine immortelle, vne inuincible rage,
Vn deſſein déclaré, t'obſtine à cet outrage:

En vain par tant d'exploits, ie m'acquiers tant de bruit,
A qui tu veux du mal, tout trauail eſt ſans fruict:
Apres tant de ſoucis, i'eſpererois des roſes,
Si tu ſuiuois pour moy, l'ordre commun des choſes,
Mais tu l'enfrains barbare, & pour moy ſeulemẽt,
Ton aueugle conduite eſt ſans aueuglement,
Pour moy ſeul vn prodigue, vn genereux Monarque,
Iette ſur ſon renom, vne honteuſe marque,
Et ta rigueur en fait par vne iniuſte loy,
D'vn Auguſte pour touts, vn Tybere pour moy;
Quoy tant de grands effets, tant d'illuſtres offices,
Perdent donc en mon bras, le titre de ſeruices!

LAZARILLE.

Vn malheureux enfin, a beau ſe deſoler,
Beau ſe plaindre des Cieux, & beau les quereler;
Ils verſent ſans deſſein les plaiſirs & les peines,
Ils ne ſont point garands des affaires humaines;
Et toute la nature en vain leur veut aider,
A qui naiſt ſans bonheur, rien ne peut ſucceder.

SCENE V.

D. BERNARD, LE COMTE, D. LOPE, LAZARILLE.

D. BERNARD embraſſant D. Lope.

PLuſt au ciel, cher de Lune, & ie le dis ſans feinte,
Que le ſort qui vous liure vne ſi rude atteinte,
Et contre qui pour vous, touts mes ſouhaits ſont vains,
Suiuiſt ſon inconſtance, & nous changeaſt de mains
La diſgrace du Roy, me ſeroit moins ſenſible,
Que le meſpris qu'il fait de ce bras inuincible;
Qui ſeul dans la Sardaigne a reſtably ſes loix,
Et dont vn ſceptre ſeul, peut payer les exploits.

D. LOPE.

Voſtre heur, parfait amy, vous dure autant d'années,
Que m'ont duré d'inſtants mes triſtes deſtinées;
Le Roy vous depoſant les charges de l'Eſtat,
Me fait iuſtice en vous, & ne m'eſt plus ingrat;

Quoy

Quoy qu'vne méme main vous eſleue, & m'abaiſſe,
Le rebut m'en eſt doux, puis qu'elle vous careſſe;
Et la moitié de moy qu'elle laiſſe ſi bas,
Eclatte en la moitié, qui regit ſes Eſtats;
Viuez donc d'Arragon, & l'amour & la gloire,
Des plus chers fauoris effacez la memoire,
Qu'aucun ſoin ne vous trouble en vos emplois nouueaux,
Et Souuerain des mers, dõnez des frains aux eaux
Tandis que de fortune éprouuant l'autre face,
Chetif & triſte obiect d'opprobre, & de diſgrace,
Ie gouſteray chez moy pour le moins le bonheur,
De ſçauoir mon amy dans ce haut rang d'honneur;
Et pouuoir oppoſer à ſa rigueur extréme,
Le bien qu'elle me fait en vn autre moy-meſme.

D. BERNARD.

Auec plus d'eſperance, épargnez ma douleur;
Et croyez que ie tiens à ſenſible malheur,
De pouuoir oppoſer à ſa faueur extréme,
Le mal qu'elle me fait en vn autre moy-meſme.

LE COMTE.

Il eſt vray que iamais vertu n'auoit produit,
De ſi fameux ſuccés auec ſi peu de fruict,

Et que d'vn art ſçauant, & d'vn pinceau fidelle,
Dom Bernard en a fait la peinture ſi belle;
Qu'enfin ſans vous flatter, il faut qu'à ce recit,
Quelque grand ſoin du Prince ait diuerti l'eſprit;
Pour en auoir laiſſé la gloire ſans ſeconde,
Si ſterile pour vous & pour luy ſi feconde.

D. LOPE.

Le fauorable accés qu'elle a dans vos eſprits,
Me la rend trop fertile, & m'eſt vn prix ſans prix.

D. BERNARD.

Nous reuerons le Roy, la priere obſtinée,
Succede quelquesfois, & vainc la deſtinée:
Ce vous ſera du moins vn fruict de ſon refus,
Si nous n'obtenons rien, que de n'eſperer plus;
Mais il repoſe, adieu.

D. LOPE.

Le ciel vous ſoit propice,
Et me faſſe acquiter de cet heureux office! ſeul.
O foibleſſe! ô contrainte! indigne d'vn grand cœur,
D'auoir pour la vertu recours à la faueur!
Laſche, deurois-ie encor....

SCENE VI.

D. LOPE, DOROTHEE à la feneſtre.

LAZARILLE.

DOROTHEE luy iettant vne lettre.

Dom Lope, cette lettre,
Qu'en voſtre propre main i'ay charge de remettre,
Vous inuite à meſler du myrthe à vos lauriers,
Et des ſuccés d'amour, à vos ſuccés guerriers;
Soyez diſcret, adieu, l'obiet qui vous l'adreſſe,
Eſt d'vn rãg & d'vn ſang, digne d'vne maiſtreſſe,

Elle ſort de la feneſtre.

D. LOPE ramaſſant la lettre.

Veillons nous, réuons nous? puis-ie eſtre en meſme iour,
Si mal auec le ſort, & bien auec l'amour!

LAZARILLE.

Non non, cet enragé vous eſtant ſi contraire,
Quelle eſt la malheureuſe, à qui vous pourriez plaire?

D. LOPE il ouure la lettre, & lit,
A D. LOPE DE LVNE.

Au voyage de Vas, où nous ſuiuions le Roy,
Vne ſecrette ardeur, vous engagea ma foy,
Et vous ayant depuis conſerué mon hommage,
Vous en veut auiourd'huy confier le ſecret,
Venez ce ſoir au parc, ſeul, fidele, & diſcret,
En ſçauoir dauantage.

VIOLANTE.

Il continuë.

Violante! eſt-ce vn ſonge! eſt-ce vne illuſion?
De quoy me flattes-tu chere confuſion?
Violante! l'Infante, à mon ſuiet atteinte!
O glorieux meſlange & d'eſpoir & de crainte!
Beau ſonge, qui promets plus que ie ne pretends,
Diſſipe toy bien tard, & dure moy long-temps:
Ie veis l'Infante à Vas, ma doute n'eſt point vaine;
Des appas innocens n'accuſons plus la haine,
Si de cette Princeſſe ils m'ont acquis les vœux,
L'heur qu'ils m'ōt procuré m'eſleue au deſſus d'eux;
Mais tirons nous dicy, que mon tranſport n'euente,
Les ſecrets mouuemens d'vne ardeur imprudente,

Qui pourroit ruiner le plus heureux eſpoir,
Que l'amour à mortel feiſt iamais conceuoir.

LAZARILLE le ſuiuant.

L'Infante! ô qu'il eſt vain! ô quelle extrauagance!
Tant de malheur, luy ſouffre encor tant d'arrogance!
Luy, l'Infante! vn moment l'auoit bien releué!
Cherchons, cherchons party, mon maiſtre eſt acheué.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INFANTE, LEONOR.

L'INFANTE.

COmteſſe, voſtre eſprit trop aiſement s'altere,
La plus belle vertu n'eſt pas la plus auſtere;
Les regards, l'entretien de modeſtes esbats,
Exercent ſa candeur & ne l'offencent pas.
Si vous n'aymez l'amant, ſouffrez en la perſonne;

LEONOR.

L'approche en eſt ſuſpecte auec vne Couronne,
Toute honneſte qu'elle eſt, elle fait murmurer,
Et ſouuent deshonore, à force d'honorer.

Le Roy ne peut déplaire auec toutes les marques,
Qui font conſiderer les plus parfaits Monarques;
Mais d'autant plus l'honneur, qu'il me fait de ſes vœux,
En iette dans les cœurs, des ſentiments douteux.

L'INFANTE.

Fonder ſur des ſoupçons cette rigueur extréme,
Eſt bien mal ménager l'eſpoir d'vn diadéme;
Il en peut faire vn iour tribut à vos appas,
Ses ſecrets ſentiments ne s'en eloignent pas;
De moindres paſſions ont fait des Souueraines,
Et vous eſtes d'vn ſang qui peut dõner des Reines;

LEONOR.

Quelques ſi doux attraits dont on puiſſe éclatter,
Des thrônes ne ſont pas des prix à meriter.
Le ridicule eſpoir de cet honneur inſigne,
Le deuroit rebuter, & m'en rendroit indigne;
Mais vous ſur qui le ciel répand à pleines mains,
Les treſors qu'il départ aux plus heureux humains,
Et dont les ornements & du corps, & de l'ame,
Iettent dans touts les cœurs, le reſpect, & la flame;
Vous dont tout le ſang regne, & fait par tout des loix,
C'eſt pour vous que l'amour a deſtiné des Rois.

La Murcie, & Leon preſſent auec inſtance;
Par leurs ambaſſadeurs, voſtre illuſtre alliance;
Et quelque ſi haut thrône, où vous veuillez monter
Il ſera glorieux de l'heur de vous porter.

L'INFANTE.

Indifferente encor ie n'épouſe perſonne,
Ie laiſſe au Roy mon frere, à choiſir ma Couronne,
Et quoy que de mon ſort ayent ordonné les cieux,
Ne prends que par ſes mains, ny voy que par ſes yeux;

LEONOR.

Il m'eſt donc libre enfin de vous ouurir mon ame;
Puiſque voſtre froideur autoriſe ma flame;
Et qu'encor ſans deſſein, & ſans election,
Vous pouuez approuuer mon inclination;
Ie ne le puis nier, i'ay creu qu'en voſtre grace,
Dom Bernard que i'adore, occupoit quelque place;
Et dans ce ſentiment taſchois de reprimer
Le mouuement ſecret qui me force à l'aimer;
Ie ſçay voſtre naiſſance & qu'en ce rang ſupréme,
On ne vous peut pretendre à moins d'vn diadéme;
Mais d'ailleurs ſon bonheur à ſon merite égal,
Fait (comme par vn charme aux libertez fatal,)
Preſque de touts les cœurs, des conqueſtes ſecretes,
Qui me rendoient ſuſpect l'eſtat que vous en faites:

Ialouſe,

Ialouſe, ie tenois pour vn tribut d'amour,
Le fauorable accueil qu'a trouué ſon retour;
Et quoy que tant d'honneur luy ſoit trop legitimẽ,
Ay creu qu'il procedoit d'ailleurs que de l'eſtime;
Mais grace à vos froideurs, mes vœux ſont accomplis,
Mes doutes reſolus, mes maux enſeuelis;
I'oze meſme eſperer que par voſtre aſſiſtance,
Le Roy me permettant l'heur de cette alliance,
Et perdant vn eſpoir qui ne luy produit rien,
Auecques mon repos, rétablira le ſien.

L'INFANTE.

Quoy qu'au choix d'vn amant, mon ame irreſoluë,
Sur cette paſſion, ſoit encor abſoluë,
Et que ce Dom Bernard, de qui les qualitez,
Triomphent (dites-vous) de tant de libertez,
Quelques myrthes nouueaux, qui luy couurent la teſte,
N'ait pas ſuiet encor de vanter ma conqueſte;
Ie ne puis toutesfois ſi toſt determiner,
Sur le conſentement de vous l'abandonner;
Et ſur voſtre creance, ou fauſſe, ou legitime,
Que l'eſtat que i'en faits, doiue paſſer l'eſtime.
Et le peu de reſpect que vous me faites voir,
D'auoir eu du deſſein, où i'en pouuois auoir,

Mon cœur desia touché de ſes vertus inſignes,
Conçoit en ſa faueur des ſentiments ſi dignes,
Qu'auant que d'en reſoudre & d'en rien ordonner,
Auec plus de loiſir, ie veux l'examiner;
Qui peut faire d'vn Roy negliger le ſeruage,
Se pourra bien treuuer digne de mon hommage;
Et m'eſt autant qu'à vous, preferable à des Rois,
S'il eſt aſſez puiſſant pour me donner des loix.
C'eſtoit manquer à vous, d'adreſſe & de prudence,
Que de mettre à mes yeux vos feux en euidence,
Sans ſçauoir ſi mon cœur y pourroit conſentir,
Puis que ſi peu de cœurs s'en peuuent garantir.
Vous auez deu ſçauoir qu'à l'humeur de la femme,
C'eſtoit perſuader que deffendre vne flamme;
Et que la jalouſie & ſur tout dans la Cour,
Eſt mere auſſi ſouuent, que fille de l'amour.
Le temps me donnera l'aduis que ie dois prendre,
Sur ce que ie vous doibs ou permettre, ou deffendre;
Cependant deliurez voſtre eſprit d'vn tourment,
Qui luy pourroit durer peut-eſtre vainement.

Elle s'enva la regardant de coſté.

SCENE II.

LEONOR seule.

NOn non, ie n'ay manqué, ny d'art, ny de prudence,
Quand i'ay mis à vos yeux, mes feux en euidence;
I'en obtiens les effets que i'en ay souhaittez,
Puisque i'ay par les miens les vostres euentez.
Iusqu'icy l'abusée auoit creu me les taire,
Mais l'œil est aux amants vn mauuais secretaire;
Et l'on voit aisément vn feu bien embrazé,
Au trauers du cristal dont il est composé;
Cent fois de leurs regards, la rencontre fatale,
M'a fait voir cette flame, & monstré ma riuale;
Cent souspirs étouffez, & cent gestes confus,
M'auoient dit le secret qu'elle ne cache plus;
I'ay mieux leu qu'elle enfin dans sa propre pensée,
Sa bonté pour le Prince estoit intereßée,
Et pensant m'esblouyr, vouloit moins par tãt d'art,
Le placer dans mon cœur, qu'en chasser Dom Bernard,
Mais en vain elle attend l'auis qu'elle doit prẽdre,
Sur ce qu'elle me doit, ou permettre, ou deffendre;

Où le deſſein eſt prix, ſon ordre eſt ſuperflu;
Elle n'entreprend pas vn cœur irreſolu;
Et quoy qu'elle preſume auecques ſa puiſſance,
Doit craindre mõ amour, plus que moy ſa deffenſe.

SCENE III.

LE SECRETAIRE, LEONOR.

LEONOR.

QV'eſt-ce Perés?

LE SECRETAIRE.

Le Roy touſiours inquieté,
S'informe à tous moments quelle eſt voſtre ſanté.

LEONOR.

Ses ſoings m'honorent trop.

LE SECRETAIRE.

Il ſe plaind, il ſouſpire,
Et vous le poſſedez auecques tant d'empire,
Que toute ſa ſplendeur n'a rien de precieux,
A l'egal d'vn regard qu'il reçoit de vos yeux;
Ce thrône qu'aujourd'huy tout l'vniuers reuere,
Eſt vn ſiege, où deſia chacun vous conſidere;
Et tous ſes entretiens ſont aiſément iuger,
Des paſſions qu'il a de vous le partager.

LEONOR.

Outre que de l'Eſtat les raiſons importantes,
Au party de Nauarre attachent ſes attentes,
Ie ne ſçay quel meſpris ſtupide ou genereux,
Quelque éclat qu'ait vn thrône, en détourne mes vœux;
Ie t'ay mis à la Cour, & croy ſans imprudence,
Pouuoir ſur vn ſecret, prendre ta confidence,
Et m'ozant repoſer ſur ta diſcretion,
Intereſſer tes ſoins dedans ma paſſion.

LE SECRETAIRE.

Si vous m'honorez tant, ie chery moins la vie,
Que ie ne feray l'heur de vous auoir ſeruie.

LEONOR.

Pour Cabrere en vn mot, mon cœur bruſle d'amour:
Mais comme ſes vertus charment toute la Cour;
Et qu'il treuue par tout des vœux ſi legitimes,
Il compte encor l'Infante au rang de ſes victimes,
Dont le deſſein du mien trauerſera le cours,
Si ma flame en ton art ne treuue vn prompt ſecours.
Tu peux de Dom Bernard imiter l'écriture,
Fay moy de ſon amour vne viue peinture,

Couchez y touts les traits, dõt la main d'vn amant
Nous peut repreſenter vn ſenſible tourment;
Et dont on peut toucher le cœur d'vne maiſtreſſe,
Souſcry la de ſon nom, la ferme & me l adreſſe.
Prepare a mon eſpoir cet heureux fondement,
Le reſte par mes ſoins, concerté dextrement:
Si beaucoup de malheur n'euente l'artifice,
De ſes pretentions détruira l edifice.

LE SECRETAIRE.

Cent deſpeſches au Roy, que i'ay de Dom Bernard,
Me feront imiter ſa lettre auec tant d'art,
Et ſi bien ſucceder le glorieux office
Que ie me rends moy-meſme, en vous rendant ſeruice,
Que Dom Bernard luy meſme, heſiteroit en vain,
Et dedans mon écrit recognoiſtroit ſa main.

LEONOR s'en allant.

Ie t'attends, mais ſur tout, ſois diſcret, & fidele.

LE SECRETAIRE.

Ce ſeruice à l'inſtant, auſſi prompt que mon zele,
Dedans ce cabinet vous va prouuer ma foy,
Puis ſur voſtre ſanté, ie reueray le Roy.

SCENE IV.

LE SECRETAIRE seul entrant dans le cabinet, où il treuue vne écritoire, du papier, & des lettres de Dom Bernard.

MA promesse m'engage en vn peril extréme,
Ie trahy D. Bernard, l'Infante, & le Roy mesme;
Mais quel aueugle soin, ne dois-ie à qui ie doy
Ce que i'ay dans la Cour de credit & d'employ?
Et pour qui puis-ïe mieux, (ô frayeur importune!)
Que pour qui la soustient, hasarder ma fortune?

Il lit vne des lettres de D. Bernard.

Sire, par le pacquet qu'on me rend auiourd'huy,
I'aprends trop... D. Bernard; cette lettre est de luy.

Il continuë.

Il en lit vne autre.

Nostre entrepriſe, Sire, est si preste d'éclore,
Qu'auant que le courrier... cette seconde encore;

Autre.

Sire, auant mon depart, i'aurois executé;
Les ordres que i'auois de vostre Majesté;

Sans l'auis important que ie ne vous puis taire....

Il continuë, ayant leu.

Sur celle-cy ma main forme ton caractere;
Ce genre d'écriture, à qui tu peux vanter
La tienne assez conforme, est aisé d'imiter;

Il écrit, regardant la lettre de Dom Bernard.

SCENE V.

LE ROY, LE SECRETAIRE.

N'Auray-ie point de trefue, aymable Violence!
Souspirs de sauoüez qui troublez mon silence,
Que ma raison condamne & ne peut étouffer!
Et d'vn ingrate enfin, ne puis-je triompher?
Dois-je long-temps encor insupportables flammes,
Sans espoir d'allegeance,

LE SECRETAIRE écriuant.

Exercent sur les ames.

LE ROY.

Mais que fait là Perés? il sçait ma passion,
Et s'acquitte si mal de sa commission?

Differant

Differant ſa réponſe, il prolonge mes peines;
Qu'écrit-il? approchons:

LE SECRETAIRE écriuant.

Des teſtes Souueraines:

LE ROY.

M'ourdit-il quelque trame, & ſa fidelité
Se relaſcheroit-elle à quelque fauſſeté?

LE SECRETAIRE écriuant.

Mais, belle Leonor, ſi mon amour extréme;

LE ROY.

Dans vn propos d'amour, meſler l'obiet que i'aime!

LE SECRETAIRE écriuant.

Et les fers glorieux...

LE ROY.

A celle que ie ſers,
Parler inſolemment & de feux & de fers!

LE SECRETAIRE écriuant.

L'eclat...

LE ROY.

Oseroit-il sçachant que ie l'adore,
Pretendre, l'arrogant, aux faueurs que i'implore?
Auroit-il l'insolence & la temerité,
De former vn dessein . . .

LE SECRETAIRE.

Et par sa pureté.

LE ROY entrant dans le cabinet.

Mais en puis-je estre en doute, & si long-temps attendre?

LE SECRETAIRE écriuant.

Ie pretends . . .

LE ROY luy arrachant l'écrit.

Voyons traistre, à quoy tu peux pretendre.

LE SECRETAIRE surpris.

A rien, Sire, i'ecry . . .

LE ROY.

Donne moy cet écrit.

LE SECRETAIRE.

Dieux!

LE ROY.

Que dois-je inferer de ce trouble d'eſprit?
Perfide! quelle foy veux-tu que i'en preſume?

LE SECRETAIRE.

I'écriuois ſans deſſein, que d'éprouuer ma plume:

LE ROY lit.

Ie ne demande pas vne ſource de flames,
Que vous me permettiez vne neceſsité,
Le pouuoir que vos yeux exercent ſur les ames,
Doit répondre pour moy de ma captiuité;

Ie ſçay bien que mõ rãg deshonore vos chaiſnes,
Et que voſtre beau joug aux libertez fatal,
Semble faiſant ployer des teſtes Souueraines,
Tomber indignement ſur le col d'vn vaſſal.

Mais, belle Leonor, ſi mon amour extréme,
Et les fers glorieux où ie ſuis arreſté;
Ne brillent par l'éclat que iette vn diadéme,
Ils brillent par ma flamme & par ſa pureté.

L'hymen où ie pretends.....

LE ROY continuë.

Et cette audace, traistre!

LE SECRETAIRE.

Seigneur!

LE ROY.

Est le respect d'vn vassal à son maistre!
I'ay fait vn digne choix, & versois mon secret,
Dans vne ame loyale, & dans vn sein discret,
Quoy perfide! vne ardeur de sens si dépourueuë,
Te fait leuer les yeux où ie porte la veuë,
Et tes feux insolents me donnent pour riual,
L'indigne agent des miens, vn Ministre, vn vassal
C'est auec iuste droit, traistre que ie te fie
Les secrets concernants mon honneur & ma vie,
Si tu me peux tramer ce destable tour,
Et si tu m'es perfide en vn crime d'amour;
C'est là ce zele ardent que tu faisois paroistre?
Hola Gardes!

SCENE VI.

GARDES, LE ROY, LE SECRETAIRE.

1. GARDE.

Seigneur!

LE ROY.

Arreſtez moy ce traiſtre;

LE SECRETAIRE.

O Ciel!

LE ROY.

Et dans l'horreur d'vne affreuſe priſon,
Qui ne ſera pas noir, comme ſa trahiſon;
Menez le de ſon crime attendre le ſupplice.

LE SECRETAIRE.

Faites moy grace, Sire.

LE ROY.

On te fera iuſtice.

SCENE VII.

LE ROY seul.

EN ne reprimant pas cette temerité,
I'admets des attentats sur mon authorité;
L'offense negligée, à la fin deuient nostre,
Qui souffre vne licence, en authorise vne autre,
Et qui peut sur ses vœux permette vn attentat,
A la mesme insolence expose son Estat.

SCENE VIII.

LE ROY, LE COMTE, D. BERN.

LE ROY.

L'Admiral, & le Comte ignorants de son crime,
Tenteront de fléchir mon courroux legitime;
Et priez de sa part, viennent prier pour luy,
Mais ...

DOM BERNARD.

Grand Roy, du merite & l'espoir, & l'appuy;

Dont l'ame genereuſe à chaque inſtant conuie,
Les cœurs les moins zelez au meſpris de la vie;
Vn deuoir d'amitié, d'honneur, de pieté,
Nous rend ſolliciteurs vers voſtre Majeſté.
Pour...

LE ROY.

Si vous ignorez le ſujet de ma haine,
Vous venez mal inſtruicts du ſujet qui vous meine;
Que l'intereſt d'vn homme indigne de pitié,
N'entre point en commerce, auec noſtre amitié;
Vous plaignez ſon malheur, moy ie ſçay ſon audace
Son nom ſeul vous feroit encourir ma diſgrace;
S'il a lieu de vanter ſes ſeruices paſsés,
Sa derniere action les a touts effacez,
Et iette ſur ſa foy des taſches eternelles,

LE COMTE.

Peut-eſtre vn faux rapport...

LE ROY.

Mes yeux me ſont fideles;
Et iuge de ſoy-meſme, il ſçait ſi i'ay raiſon;

D. BERNARD.

Eſt-ce vne offence, Sire, indigne de pardon?

LE ROY.

Ce n'eſt qu'vn attentat, qui s'adreſſe à moy-méme;

D. BERNARD bas.

C'eſt vn traict, cher amy, de ton malheur extréme,
Qui te faiſant tõber dans quelque aueugle erreur,
Ta d'vn Prince ſi iuſte, excité la fureur!

LE ROY.

Vous ſçauez Admiral, cõme en toute autre choſe,
Voſtre vouloir du mien abſolument diſpoſe;
Propoſez, ordonnez, prenez, faites, oſtez,
En tout, pour toute loy, ſuiuez vos volontez,
Et de grace exceptez cette ſeule requeſte,
Sans vous, ſon attentat luy couſteroit la teſte;
Seul i'en ſçay l'inſolence, & ſans plus m'exprimer,
Tiens pour mon ennemy qui l'ozera nommer;
Au reſte de Carlos, les troupes inſolentes,
Par le pays voiſin comme vn foudre volantes,
Ce ſoir meſme, au rapport de quelques eſpions,
Pretendent s'auancer iuſqu'à nos baſtions;
Si rencontre, Admiral, fut iamais opportune,
Faites voir auiourd'huy quelle eſt voſtre fortune;
Tout l'eſpoir de l'Eſtat à vos ſoings eſt commis,
Couppez auant la nuict, la marche aux ennemis;

De

De vos troupes à peine encore desarmées,
R'alliez sur le champ les ardeurs r'allumées;
Et parmy ce peril me conseruant vos iours,
Soyez ce Dom Bernard que vous estes tousiours;

D. BERNARD.

Ie ne me preuaudray dans aucune auanture,
Que de la qualité de vostre creature;
Mais i'ose me vanter en cette qualité,
Et d'vn cœur inuincible, & d'vn bras indomté.

Le Roy s'en va embrassant D. Bernard.

SCENE X.

D. BERNARD, D. LOPE, LAZARIL.

D. LOPE.

ET bien, mon seul recours, & sincere & fidele,
Amy, des vrais amis le plus parfait modele,
Ay-je lieu d'esperer? qu'auez vous fait pour moy?
Qu'a permis ma fortune? auez vous veu le Roy?
Ha! i'apprends sa réponse en la vostre si lente!
Cette douleur muette est vne voix parlante,
Parlez, parlez, le sort ne frappe plus en nous,
Que des cœurs de long-temps endurcis à ses coups.

D. BERNARD.

Quelle offence Dom Lope, aueugle ou volontaire,
Vous a ſi fort du Roy ſuſcité la cholere?

D. LOPE.

Moy l'offencer helas! moy m'adreſſer au Roy,
A qui par tant de ſang i'ay ſignalé ma foy!
A moy, me reprocher vn crime qui le touche!
Et ce reproche encor ſortir de voſtre bouche!
Vous m'eſtiez trop benins, ô deſtins inhumains!
Et voicy de vos coups, le ſeul dont ie me me plains:
Si c'eſt vn crime helas! d'auoir fait de mes veines,
Aux champs de ſes combats de ſanglantes fonteines;
Et plus mon ennemy, que touts ſes ennemis,
M'eſtre mis en l'eſtat, où mon zele m'a mis;
M'eſtre par vne ardeur illuſtre & non commune,
Liuré ſeul en oſtage aux mains de la fortune,
Et contre mon viſage à moy-meſme inhumain,
Auoir en ſa faueur armé ma propre main;
Si pour ces actions ſa haine eſt legitime,
I'en ſouffre le reproche, & confeſſe mon crime;
Mais ailleurs des bienfaits & des vœux eternels
Seroient le chaſtiment de pareils criminels.

D. BERNARD.

Quelque reſſort du Ciel où nous ne voyons goutte,
Fait prendre à nos deſtins cette diuerſe route,
Fait que par des nœuds d'or, le Roy m'attache à luy
Et parſemant de fleurs le chemin que ie ſuy,
Semble épuiſé pour moy, d'influences benignes,
Ne pouuoir ſur vos pas ſemer que des eſpines;
Mais ſes deſcrets ſans doute auſſi ſages que ſaints
Sous vn ſi grand malheur cachent de grãds deſſeins;
I'en preſume pour vous quelque grande aduanture
Et doute auec raiſon ſi ma route eſt plus ſeure.
Au premier mot enfin que i'ay parlé pour vous,
Le Roy s'eſt emporté d'vn ſi boüillant courroux,
Et paliſſant m'a veu d'vn regard ſi farouche,
Qu'à peine auois-je ouuert, qu'il m'a fermé la bouche;
Ne ſe plaint pas de moins que d'vne trahiſon,
Et nous à deffendu iuſques à voſtre nom;
Mais pendant que le temps eſſuyera ſa colere,
Cher de Lune, & de grace, acceptez ma priere;
Contez tout mon credit, mes biens, mes qualitez,
Moins au rang de mes biens que de vos dignitez;
Tenez malgré le ſort dans ce malheur extréme,
Touts les bienfaits du Roy, comme faits à vous-meſme;

L'heur le mieux estably, n'est asseuré de rien;
Et peut-estre qu'vn iour vous me le rendrez bien.
Nul bien n'est immortel qu'apres que nous le sommes,
L'homme est mal asseuré, quand il se fie aux hommes.
Ce qu'on gaigne bien-tost, se peut perdre dans peu;
Tout dépend du hazard & la vie est vn feu.

D. LOPE.

Là! plustost mon malheur dure autant que ma vie;
Que iamais aucun traict ou de haine ou d'enuie,
Attaque la plus noble & plus rare vertu,
Dont iamais conquerant ait esté reuestu?
Quelque important dessein qu'eut pour moy la fortune,
Ie tiendrois sa faueur à ce prix importune;
Le Roy vous fait iustice, & parmy ses sujets,
N'a point pour ses faueurs de si dignes obiets,
Il ne peut plus sans vous regner, qu'il ne succombe,
Et vous ne pouuez choir que son trône ne tombe.

D. BERNARD.

Au reste Dom Carlos prest de nous inuestir,
Sans perdre vn seul moment nous presse de partir,

Et de faire marcher nos trouppes ramaſſées,
Contre ſes legions deſia trop auancées;
Voſtre bras peut du Prince y vaincre le courroux,
Et certain du ſuccés, ſi ie le ſuis de vous,
I'oze eſperer de voir au retour de l'armée,
Voſtre malheur ceder à voſtre renommée;
Mais le temps preſſe.

D. LOPE.

Helas cette neceſſité,
De mon deſtin encor marque la dureté!
Et ſuiuant de l'honneur l'ordonnance importune,
Ie manque vn rendez-vous, d'où dépend ma fortune.
Mais ô puiſſants motifs des eſprits genereux!
Gloire, deuoir, honneur, triomphez de mes vœux;
Pour ſeruir qui nous hait, negligeons qui nous ayme,
Et ſuiuons la vertu pour l'amour d'elle meſme.

D. BERNARD.

Mais ſi ce rendez-vous, vous importe ſi fort:

D. LOPE.

Laiſſons en l'importance au caprice du ſort;

Et formons nous plutoſt à ſouffrir ſes outrages;
Qu'à laiſſer de ſon gré dépendre nos courages;
Faiſons tant qu'à la fin de ma gloire confus,
Il ſe laiſſe conter au rang de mes vaincus.
L'adorable beauté qui flatte mon attente,
Vaut bien de mon courage vne preuue importante:
Et me priuer vn ſoir du beau iour de ſes yeux,
Pour vne occaſion de l'en meriter mieux.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LE ROY, LE COMTE, LEONOR, Suitte de GARDES.

LEONOR venant d'vn coſté, le Roy de l'autre.

SIre, ſi cette amour dont vous m'auez flattée,
Qu'à ma confuſion, i'ay ſi peu meritée;
Quoy que ſans intereſt, a quelque verité,
I'en demande vne preuue à voſtre Majeſté.

LE ROY.

D'vn droict plus abſolu ſur moy que ſur vous meſme,
Sans reſerue exercez voſtre pouuoir ſupréme;
N'employez à voſtre ayde, autre que voſtre ſoin;
Et faites vous le bien dont vous auez beſoin;

Vous verrez en effet ſi cette amour vous flatte,
Ie feray vanité d'obliger vne ingrate;
Et de perſuader vn inſenſible objet,
Qu'encor que ſouuerain, ie l'adore en ſujet;
N'oze nourrir pour luy de flame intereſſée,
Ny iuſqu'à vos faueurs eſleuer ma penſée;
D'vn ſouuerain empire accompliſſez vos vœux,
Et dites ſeulement ie commande & ie veux;
Vous meſme exaucez vous.

LEONOR.

Vous agreerez donc, Sire,
Qu'en faueur de Perés i'exerce cet empire;
Comte, du Secretaire, allez briſer les fers,
C'eſt par mon ordre, allez.

LE COMTE.

Madame, ie vous ſerts.

SCENE II.

SCENE II.

LE ROY, LEONOR, GARDES.

LE ROY.

I'Ay peine à conceuoir quelle humeur inegale,
Vous faisant mal-traicter vne flame royale,
Vous fait prendre interest en l'amour d'vn vassal.

LEONOR.

Ie comprends beaucoup moins vostre esprit inegal;
Qui ne vous souffrant point de flame intereßée,
Et dans ce grand respect restraignant sa pensée,
S'ombrage toutefois d'vn acte de pitié,
Non pas de mon amour, mais de mon amitié.

LE ROY.

Par quel orgueil peut-on meriter vostre haine?
Si l'amitié vous fait luy remettre sa peine,
A luy que i'ay surpris vous traçant son amour,
Que sa main insolente osoit bien mettre au iour;
Et vostre authorité protege son audace,
Apres qu'à Dom Bernard, i'ay refusé sa grace.

LEONOR.

Sa naiſſance, Seigneur, & ſa condition
Iuſtifieront touſiours mon inclination:
Et croyant propoſer vn ſoupçon legitime,
Vous auriez mal aſsis l'honneur de voſtre eſtime.
C'eſt vne peur auſsi qui ne me peut frapper,
Et ie prends peu de peine à vous en detromper.

LE ROY.

Ce n'eſt pas d'à preſent, inſenſible, inhumaine,
Que pour mes intereſts vous prenez peu de peine;
Et que de vos rigueurs mon eſprit combattu,
Eſt forcé d'exercer vne auſtere vertu.

LEONOR.

Qui peut impunément prendre toute licence,
Doit d'autant moins vouloir qu'il a plus de puiſ-
ſance:
Et n'acquiert touts les vœux, qu'en moderant les
ſiens:
Se poſſeder ſoy-meſme eſt le plus grand des biens;
Aux Rois nõ plus qu'à nous, tout n'eſt pas legitime.

LE ROY.

O raiſon incommode! importune maxime!

Qui disposant de nous faites d'vn Potentat,
Moins vn Prince absolu qu'vn serf de son Estat;
Si vous ne permettez à des mains Souueraines,
Vn libre attachement, & le choix de leurs chaisnes,
Quel est dõc nostre Empire, & par quelles rigueurs
Faut-il former des vœux où repugnent nos cœurs!

LEONOR.

Aussi bien que l'Estat, l'Honneur a ses maximes,
Qui font sans nostre hymen nos vœux illegitimes;
Et l'inegalité de nos conditions,
N'admet ny nostre hymen, ny nos affections.

LE ROY.

Ainsi donc que le mal, donnez la medecine,
Pour en coupper le cours, couppez en la racine;
Et dans l'inquietude où ie languy pour vous,
Reprimez mes souhaits par le choix d'vn espoux;
Pour m'oster tout l'espoir pour qui mõ cœur souspire,
Faites vn possesseur des faueurs où i'aspire;
Faites vn homme heureux, si quelqu'vn dans ma Cour,
A des conditions dignes de vostre amour.
Quelque haute splendeur dont l'eclat l'enuironne,
En quelque illustre employ qu'il serue ma Couronne,

Quoy qu'il poſſede enfin capable de charmer,
Il ne vous couſtera qu'vn ſouhait à former,
Et mon mal de ſon bien tirera ſon remede.

LEONOR.

Il n'eſt point de faueur que cette offre n'excede,
Et puis qu'il m'eſt permis de choiſir mon vainceur;
I'oze me declarer, & vous ouurir mon cœur:
Le vol quoy qu'eſleué, que mon amour ſe donne,
N'a point pour but, vn frõt chargé d'vne couronne;
Mais vn bras qui vous ſert & qui s'en peut donner,
Quand ſon ambition le voudra couronner.
Vn qui veut bien dépendre, & vaſſal volontaire,
Sous le ioug de vos loix, tient le ſort tributaire;
Luy ſeul, ſi quelque obiet peut ſur ma liberté,
Pretendre quelque atteinte, ou quelque autorité;
De ce leger honneur peut flatter ſon attente.

LE ROY.

Nommez le donc.

LEONOR.

Son nom, eſt... Mais voicy l'Infante.

SCENE III.

L'INFANTE, LE COMTE, LE SECR. LE ROY, GARDES.

LE SECRETAIRE à genoux.

Sire, quels vœux rendray-je à voſtre Majeſté?

LE ROY.

Ie n'ay pas ordonné de voſtre liberté:

LEONOR.

C'eſt moy qui vous la rends pour vous l'auoir rauie,
Et ſa perte ſans moy, vous eut couſté la vie;
Soyez en moins prodigue, & menagez la mieux.

L'INFANTE.

Seigneur, ce Dom Bernard ce vainceur glorieux,
Qui de tant de Heros efface les Hiſtoires,
Et qui peut moins conter de iours que de victoires,

Dont preſque les ſuccés precedent les ſouhaits,
Suiuy de tout le peuple entre dans le Palais,
A ſa reception ſa vertu vous inuite.

LE ROY.

Allons & rendons luy l'accueil qu'elle merite;
Faiſons en vn exemple illuſtre à nos neueux.
Et comme ſes trauaux, rendons ſes prix fameux.

LEONOR bas.

Tu m'oppoſes amour, vne forte aduerſaire,
Mais i'ay contre la ſœur, la promeſſe du frere;
Et ce gage royal aſſeure mon eſpoir,
Contre tout ce qu'elle a de charme & de pouuoir.

SCENE IV.

D. BERNARD auec le baſton de General.

D. LOPE, LAZARILLE, SOLDATS.

LE ROY, L'INFANTE, LEONOR.

D. LOPE entrant dit à l'oreille à D. Bernard.

QVelque part que mon bras ait en voſtre victoire,

Des menaces du Roy conſeruez la memoire;
Et taizez luy mon nom au recit du combat.

D. BERNARD.

Ie parleray de vous, ſous le nom de ſoldat.

LE ROY l'embraſſant.

Quoy c'eſt vous Duc d'Alcale, honneur de ma Prouince,
Glorieux compagnon des ſoins de voſtre Prince!
Voſtre retour ſurprend, & pour vous les inſtants
En gloire ſi feconds, font l'office des ans;
Ie doits aux actions dont voſtre hiſtoire eſt plaine,
Vn triomphe au deſſus de la pompe Romaine:
Mais attendãt ce prix de vos exploits vainceurs,
Commencez par celuy des eſprits & des cœurs;
Et liſez ſur les fronts l'allegreſſe publique,
Dont en voſtre faueur, toute la cour s'explique;
Poſſedez voſtre gloire & cependant contez,
Albe, Vrgel, & Venoſque entre vos qualitez.

D. BERNARD.

Ha, Sire! à vos bienfaits impoſez des limites:

LE ROY.

Ils n'en auront iamais non plus que vos merites;

Apprenez nous enfin le plus grand des exploits,
Qui me font le plus grãd & le plus craint des Rois.

D. BERNARD.

D. Bernard ſa. luë l'Infante & Leonor

Si toſt que i'eus reioinct vos legions fideles,
Degoutant tes encor du ſang de vos rebelles,
Et les cœurs encor pleins des nobles ſentiments,
Qui portent aux progrés des grands euenements:
Ce grand corps pour ſon chef au trauail inſenſible,
Cet inuincible bras d'vn Monarque inuincible;
Marche ſous le pouuoir que vous m'auiez commis,
Et bruſle de ſe rendre au camp des ennemis;
Nous marchons iuſqu'au point que de ſes voiles ſombres,
La nuict ſur l'vniuers vient eſtendre les ombres,
Et que deux eſpions ſurpris à Laugarez,
M'apprirent effrayez que l'armée eſtoit prés;
A ce bruit épandu le ſang boût, le cœur vole,
Nous trouuons en la nuict vn obſtacle friuole,
Nous marchons ſans broncher dans les plus ſombres lieux,
Pour y guider nos pas, nos cœurs nous ſeruẽt d'yeux,
Et l'ardeur qui conduit nos armes inuincibles,
Craint d'autãt moins les coups, qu'ils ſeront moins viſibles;

Enfin

Enfin dans le silence & l'ombre de la nuict,
Par vn taillis espois, nos rangs filants sans bruict,
Et de tous les costez chacun prettant l'oreille,
Dans ce calme profond, vn bruit sourd nous réueille;
Que du commencement nous ne distinguons pas,
Mais qui s'esleue enfin & croist à chaque pas,
On fait alte, & la doute est bien-tost confirmée,
Nous discernons au bruit la marche de l'armée;
Ie cueille les aduis en ce besoing instant,
Autant à nostre honneur qu'à l'Estat important.
Et le dessein formé, faits donner les alarmes,
Par vn son de tambours, de trompetes & d'armes,
Capable par son bruit d'exciter tant d'horreur,
Que parmy tout le Camp il iette la terreur:
Pendant qu'il delibere au coup de ce tonnerre,
Dans vn canton du bois le nostre se resserre;
Et chacun (mais toûjours par le soin que i'en prẽds)
En estat de donner, s'y couche dans ses rangs;
Sur ce temps vn soldat de merite & de marque,
Pour qui i'aurois besoin, ô genereux Monarque,
De toute l'eloquence & de toutes les voix,
Dont le Senat Romain retentist autresfois;
Et que l'antiquité donne à la renommée,
Tirant vn Camp-volant du gros de nostre armée;

Descend vne colline, & d'vn cœur indomté,
Fauorisé des lieux & de l'obscurité,
Par vn sentier secret se iette où l'aduersaire,
Dessus cette surprise, effrayé delibere;
Il lasche apres le pied, recule en combattant
Feint de faire retraite, & retourne à l'instant;
Suit enfin si long-temps ce genereux caprice,
Et donne aux ennemis vn si long exercice,
Que les plus aguerris, & les plus gens de cœur,
Perdent en ce trauail leur plus masle vigueur,
Pendant que dans le bois à l'abry de l'orage,
Des nostres reposants, la force se mesnage.

LE ROY.

Sous ce nom de Soldat il parle de ses faits,
Et veut, taisant le sien, s'épargner mes bienfaits.

D. BERNARD.

A peine de la nuict, le iour tiroit les voiles,
Et de ses traits dorez faisoit fuyr les Estoiles,
Que nos gens reioignant ce genereux soldat,
Delassez, frais, dispos, & bruslans du combat;
Ont paru dans la plaine & fait voir sur leur face,
Aux ennemis tremblants leur martiale audace;
Les deux Camps approchez, enfin ce jeune Mars,
S'estant saisy d'ardeur, d'vn de nos estendards,

Pour exciter encor nos vigueurs r'affermies,
Le lançant dans les rangs des trouppes ennemies,
Retirons, a t'il dit, Cœurs nobles & vaillants,
Les drappeaux d'Arragon des mains des Castillants;
Donnons mes compagnons. A cemot il s'auance,
Le Cimetere en main comme vn foudre s'eslance,
Et sans rien redouter passant de rang en rang,
A tout le Camp qui suit, fraye vn chemin de sang;
Tout l'obstacle où nos bras lançent nostre tonnerre,
Contre nostre valeur, ne semble que du verre;
A ce choc, l'ennemy desia demy destruit,
Par l'incommodité du trauail de la nuict,
Deffend si foiblement & sa vie & sa gloire,
Qu'il semble hors d'espoir, negliger la victoire;
Et nous vouloir oster preuoyant son malheur,
La gloire que l'obstacle apporte à la valeur.
Ce noble cœur enfin pour presser sa conqueste,
Du premier qu'il rencontre ayant tranché la teste;
Et l'exposant en veuë à touts les deux partis,
Le Ciel (dit-il) est iuste, & nous a garantis;
Ce bras, de Dom Carlos, vient d'expier l'audace.
Le sang des ennemis à ce discours se glace,
Et les plus fiers du sort detestants la rigueur,
A peine pour la fuitte ont assez de vigueur;

Tout nous fait iour, tout ploye, & par ce ſtratagesme,
Noſtre victoire arriue à ſa gloire ſupréme;
Ie n'oſe vous nommer ce demon des combats,
Mais ie le nomme aſſez en ne le nommant pas:
Et n'en puis mieux parler que par la violence,
Qui me ferme la bouche, & m'oblige au ſilence;

LE ROY à l'Infante.

C'eſt aſſez le nommer, que de taire ſon nom.

L'INFANTE.

Certes ſa modeſtie eſt ſans comparaiſon.

LEONOR bas.

O vainqueur fortuné que le ciel me deſtine!
Que ne peut point ton bras, ſi ton œil aſſaſſine!

LE ROY.

Ce que vous auez dit, & que vous auez teu,
M'apprend de ce ſoldat, le nom & la vertu;
Et mon foible pouuoir ſçait trop à quoy l'inuite
L'ineſtimable excés d'vn ſi rare merite.

L'INFANTE bas.

Mon cœur eſt le ſeul prix digne de ſa valeur.

D. LOPE à LAZARILLE.

Ma patience enfin laſſera mon malheur :

LAZARILLE.

Meſnagez donc le temps & vous faites cognoiſtre.

D. LOPE.

Attendons que le Roy m'ordonne de paroiſtre.

D. BERNARD.

Dom Nugue, & Dom Bernard en ce dernier combat,
De leur zele ordinaire ont ſeruy voſtre Eſtat ;
Et peu dans cette hiſtoire ont mieux gagné leur place.

LE ROY.

Deux Comtez leur ſeront des ar es de ma grace ;
Mais ie cherche, Admiral, & ne voy point de quoy
M'acquitter enuers vous de ce que ie vous doy.

D. BERNARD.

Sans plus reuer, Seigneur, ce penſer vous acquitte,
Que de l'heur d'eſtre à vous dépend tout mõ merite ;
Que c'eſt de vos bontez que ie tiens tout mon bien,
Que ie ſuis auiourd'huy, qu'hyer ie n'eſtois rien ;

Que mon deſtin ſans vous n'a que l'eclat du verre,
Et qu'ayant comme Dieu fait vn homme de terre,
Comme Dieu quelque iour, vous le pourrés chaſſer,
Et de voſtre preſence & de voſtre penſer.

LE ROY.

Puiſſay-ie à ſon courroux eſtre à iamais en butte,
Et mon trône tomber le iour de voſtre cheutte.
Ie cognois ma foibleſſe, & ſçay que ie ne puis,
Faire rien d'immortel, mortel comme ie ſuis;
Mais ie mettray mon heur, & ma gloire ſupréme,
A me faire vn vaſſal plus puiſſant que moy-méme,
Et voir par l'vnion que produiront nos vœux,
Douter à l'Arragon qui regnera des deux;
Puiſque ma paßion apres tant d'auantures,
Comme voſtre vertu doit eſtre ſans meſures.

L'INFANTE bas.

Sans moy ie le croy pauure auecques tant de bien,
Et ne me donner pas, c'eſt ne luy donner rien.

LEONOR bas.

Ses bienfaits ſont trop peu pour ſon merite extréme,
S'il ne luy fait encor vn preſent de moy-meſme.

Touts s'en vont, le Roy conduit Leonor, & D. Bernard l'Infante.

SCENE V.

DOM LOPE, LAZARILLE.

D. LOPE.

QVoy! de tant de fumée il flatte mon espoir,
Et plain de mon estime, il s'en va sans me voir?
Quoy! d'vne telle amour i'oze nourrir l'attente,
Et ne me puis vanter d'vn regard de l'Infante;
Moy qui des mains du frere & des yeux de la sœur,
M'estois (à ce retour) promis tant de douceur!
Est-ce que l'vn differe, & l'autre dissimule!
Mais, ô friuole espoir vanité ridicule!
L'vn auec tant d'estime, & l'autre tant d'amour,
N'auroient pas d'vn regard, honoré mon retour;
Mais voicy.....

SCENE VI.

DOROTHEE, D.LOPE.

DOROTHEE.

QVoy Dom Lope, vne ardeur si sensible,
Rencontre-t'elle en vous vne ame inaccessible?
Ie croyois qu'en amour, traicter si froidement,
Ne fust vne vertu que pour nous seulement;
Quel roole ioüerons nous, chetifues que nous sommes,
Si la rigueur deuient la qualité des hommes?
S'ils refusent des vœux à des vœux mutuels,
Vrayement il vou sied bien de faire les cruels;
Et vouloir vous mesler de nostre personnage,
Vous que le Ciel n'a faits que pour nous rendre hommage,
Que pour ployer le col sous nostre authorité,
Et nous faire tribut de vostre liberté!

D. LOPE.

Il paroist par l'acceuil que m'a fait Violante,
Que cette qualité me seroit messeante,

Et

Et l'on redoute peu la rigueur d'vn Amant,
Qu'on ne daigne honorer d'vn regard ſeulement.

DOROTHEE.

Qui manque vn rendez-vous, fait bien voir qu'il neglige
Les plus cheres faueurs dont vne Amante oblige.

D. LOPE.

I'ay differé d'vn ſoir, les offres de mes vœux,
Pour l'aller meriter par vn exploit fameux;
Et ſignalant mon nom en ce combat inſigne,
N'ay manqué de la voir, que pour m'en rendre digne.

DOROTHEE.

Ie ſçay bien que l'amour marche apres le deuoir,
Voſtre excuſe eſt de miſe, & ſe peut receuoir:
Mais pour tout reparer, & voir ſi l'on vous ayme,
Venez ce ſoir au parc, la propoſer vous meſme;
Eſt-ce vous témoigner vn cœur aſſez eſpris,
Qu'auec vne faueur chaſtier vn meſpris?
Au reſte cette amour tendant à l'hymenée,
Iugez de la grandeur qui vous eſt deſtinée,

D. LOPE.

Puis-je ſi malheureux n'auoir pas pour ſuſpect,
D'vn aſtre ſi malin ce fauorable aſpect?

DOROTHEE.

Elle a ce ſeul regret de n'eſtre pas pourueuë,
De toute la beauté qui peut charmer la veuë.

D. LOPE.

Quel plus diuin obiet peut enchanter les ſens?

DOROTHEE.

Et de voir que deſia l'auare faulx du temps;
Ait de ſes plus beaux iours rauy quelque partie.

D. LOPE.

Ie ne puis que répondre à tant de modeſtie;
Que par tout le reſpect & la confuſion,
Dont vn cœur eſt capable en cette occaſion.

DOROTHEE.

Elle pretend de plus auant que le iour paſſe,
Par vn gage amoureux vous confirmer ſa grace;
Lazarille auec moy viendra le receuoir.

D. LOPE.

O caprices du ſort qui vous peut conceuoir!
Contraire il aſſaſine, & fauorable accable,
D'vn heur ſi ſurprenant, vn homme eſt-il capable?

LAZARILLE.

Auec la vanité dont vous vous paiſſez tous,
Vous tiendrez pour affront que le Ciel pleu ſur vous;
De plus puiſſants que vous, acceptez tout ſans honte,

DOROTHEE à LAZARILLE.

Vien.

LAZARILLE la ſuiuant.

Ie reuiens, & vous en rends bon conte.

SCENE VII.

D. BERNARD, D. LOPE.

D. BERNARD.

I'Admire (mon cher Lope) & cet eſtonnement,
Me laiſſe ſans diſcours & ſans raiſonnement;
Le courroux obſtiné, dont le Ciel vous outrage,
Et ſa lenteur extréme à vous tourner viſage;
Le Roy....

D. LOPE.

Quelque malheur dont ie ſois combattu;
Vn fort eſpoir renaiſt à ma foible vertu;
En ſuitte de mes maux dont le torrent s'écoule,
Les biens ſemblent, comme eux, me venir tout en foule,
Ce ciel qui me ſembloit meſme plaindre le iour,
S'eſpuiſe en ma faueur par les mains de l'amour;
Pardonnez, Admiral, ſi mon trop long ſilence,
Vous a de ce beau mal caché la violence;
Puiſque ie croyois moins par ma diſcretion,
Vous taire vn iuſte eſpoir, qu'vne preſomption;
Mais pouuat auiourd'huy fonder cette eſperance,

Sur vne trop ſolide & trop claire apparence ;
Ie vous dois reueler cet important ſecret,
Que ie ne puis verſer dans vn ſein plus diſcret:
Mais craignant d'euenter vne ſi belle flame,
Cherchons vn lieu plus propre à vous ouurir mon ame ;
Et pouuoir moderer par vos ſages aduis,
Le tranſport ſurprenant dont mes ſens ſont rauis.

D. BERNARD.

I'ay bien creu que du ciel la iuſtice future,
Vous deuroit reſeruer quelque haute aduanture ;
Et que ſes iugements auſſi ſages que ſaincts,
Sous de ſi grands malheurs cachoient de grands deſſeins.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

DOM BERNARD ſeul.

Ialouſe paſſion, dangereuſe couleuure,
Qui pour nuire ou creuer, mets tout poiſon en œuure;
Fille à qui te fait naiſtre ingrate & ſans pitié,
Au moins tuant l'amour, épargne l'amitié;
Et ne m'engendre pas d'vne rage commune,
Et l'oubly de l'Infante, & la haine de Lune!
De Lune dont les faits m'ont ſeruy de degrez,
A monter à des rangs de tant d'yeux reuerez;
Ce de Lune inuaincu dont la valeur extréme,
A tant fait pour ma gloire, & ſi peu pour luy-méme.
Laiſſons libres ſes vœux à de libres appas,
Et complices du ſort, ne l'entreprenons pas.
Sa rage aſſez long-temps contre luy mutinée,
A ſous vn mauuais aſtre ourdy ſa deſtinée:

Souffrons luy les aſpects de douceur & d'amour,
Dont l'honore auiourd'huy l'aſtre de cette Cour:
La voicy, cachons nous, & détournons la veuë;
De ce beau bazilic, qui charme, mais qui tuë.

SCENE II.

L'INFANTE, D. BERNARD.

L'INFANTE.

QVoy me fuyr, Admiral! quoy vouloir m'éuiter!
Ay-je des qualitez à tant eſpouuanter?

D. BERNARD.

Vous reſuiez, & i'ay creu que quelque inquietude,
Vous obligeoit, Madame, à cette ſolitude.

L'INFANTE.

Il eſt vray, mais vous ſeul me pouuez releuer;
Du ſoin qui m'inquiete & qui me fait réuer
Auiourd'huy Dom Bernard que la Cour vous contemple,
Dans le plus haut éclat, d'vn Heros ſans exemple;

Qu'on vous voit auec ioye, autant & plus puissant;
Que fut iamais vassal d'vn Roy recognoissant;
Que l'vn & l'autre sexe, en vostre heur s'interessent,
Les Dames sont en peine à qui vos vœux s'adressent,
Et quels heureux appas, en la guerre des cœurs,
Remporteront sur vous le titre des vainqueurs;
Car vous ne voudriez pas qu'on vous crût inuincible
A la force d'vn sexe, à qui tout est possible;
Qui se peut tout soumettre, & de qui les regards
Forçoient les Scipions, & domptoient les Cesars.
Cét honneur s'estant donc fait tant d'ambitieuses;
Moy comme la plus ieune & des plus curieuses,
I'ay voulu me charger de la commission
De leur faire sçauoir vostre inclination;
Et c'estoit le suiet de mon inquietude.

D. BERNARD.

Mon plus ardent desir & ma plus chere estude,
Sont de seruir ce sexe adorable & charmant,
Dont tousiours la conqueste honore en desarmant.

L'INFANTE.

Ces termes generaux me laissans incertaine,
Me laissent sans moyen de les tirer de peine;

Et

Et ne nous obligeant que d'vn deuoir commun,
Pour ſeruir trop d'obiets, vous n'en ſeruez pas vn.

D. BERNARD.

Vous m'ordonnez, Madame, vn excez d'inſolence
Qu'ont aſſez publié mes yeux & mon ſilence,
Et quelque viue ardeur dont on ſoit enflammé,
L'importance n'eſt pas d'aymer, mais d'eſtre aymé;
Et fonder ſon eſpoir deſſus quelque apparence.

L'INFANTE.

Craignez vous de déplaire? aymez ſans eſperance,

D. BERNARD.

Reſtraict dans ce reſpect ie puis vous obeyr,
I'ayme donc vn obiet que nul ne peut hayr;
Qui par vos propres yeux vous a cent fois rauie,
Que ſeule vous pouuez contempler ſans enuie.
Qui vous contemple auſſi, ſans en eſtre jaloux,
Et qui n'a rien d'intime & de cher comme vous;
Vn treſor preferable à toute ma fortune,
Le ſeul Soleil enfin digne de cette Lune,
Qui ſe fait redouter partant d'effets diuers,
Et qui peut en ſon cercle enfermer l'Vniuers.
Par voſtre ſage aduis ſouffrant ſa preferance,
I'ayme ſans intereſt, & ſers ſans eſperance.

Ie voy ce clair Soleil, ie tremble à ſon aſpect,
L'amour pour l'amitié s'impoſe ce reſpect;
Il s'en va. *L'intereſt de l'amy m'eſloigne de l'amante,*
Mais le temps éteindra cette ardeur, Violante;
Ie l'ay nommée, adieu.

SCENE III.

L'INFANTE ſeule.

De ce propos confus,
Qu'ay-je lieu d'inferer ou deſſein, ou refus;
Ie cherche des clartez & n'en rencontre aucune,
Ny dedans ce Soleil, ny dedans cette Lune;
Pour me tirer de ſoin, i'augmente mon tourment,
Et voulant m'éclaircir, crois mon aueuglement.
A chercher toutefois le ſens de ce langage,
Quelque rayon de iour penetre ce nuage;
Cette Lune feconde en tant d'effets diuers,
Et qui peut en ſon cercle enfermer l'vniuers,
Eſt le Prince mon frere, ame de cet empire,
Et ce Soleil pour qui l'vn & l'autre ſouſpire,
Eſt cette Leonor, pour qui toute la Cour
N'a plus que des regards de reſpect & d'amour;

Mais si la jalousie auec quelque iustice,
A iamais dans vne ame exercé son caprice,
Ie rabbatray le vol de sa temerité,
Auecques tant d'empire & de seuerité,
Et sçauray de tel air ranger ce grand courage,
Que iamais sa beauté ne causera d'ombrage.

SCENE IV.

D. LOPE, L'INFANTE.

D. LOPE.

VNe fois declaré le sort nous rit tousiours,
Voicy l'Infante, Amour, i'implore tõ secours,
Ie tremble à vostre approche, & mon respect, Madame,
Auec touts ses efforts veut retenir ma flame;
Mais ma flame plus forte enfin que mon respect,
M'expose à soustenir vostre adorable aspect;
A l'ardeur de vos feux mon ame accoustumée
Sçait qu'elle ne peut plus en estre consommée;
Son repos se rencontre en son embrazement,
Et ce qui la détruit, deuient son aliment;

Quoy que par ma naiſſance à la voſtre inegale,
Mon eſpoir s'eſleuant auſſi-toſt ſe rauale,
Et que ie ſemble prendre vn vol trop arrogant....

L'INFANTE eſtonnée.

O Dieu! que veut ce fol! & cet extrauagant?

D. LOPE.

Vos propres mains, Madame, ont auoüé l'audace,
De ce feu qui chez vous rencontre tant de glace;
Et m'ont fait eſperer quand vos yeux m'ont bleſſé.

L'INFANTE.

Qu'entends-je! hola, quelqu'vn, chaſſez cet inſenſé.

D. LOPE.

A tort de mes tributs voſtre beauté s'irrite,
Ie ne ſuy que la loy que vous m'auez preſcrite,
Ie bruſle par voſtre ordre, & par luy ie vous ſerts;
Il m'allume mes feux, il m'attache mes fers;
Et ma ſouſmiſſion plus que mon arrogance.....

L'INFANTE.

Dieu! quelle frenaiſie, & quelle extrauagance!

D. LOPE.

Il ne me manquoit plus que cette qualité.
Mais de quel vain espoir m'auez vous donc flatté?

L'INFANTE.

Le fureur le saisit, ie crains quelque disgrace,
Aucun ne vient, fuyons & cedons luy la place.

D. LOPE.

Quoy fol & furieux! ô Ciel! mais le Roy vient.

L'INFANTE.

Sire, oyez quels discours cet insensé me tient.

SCENE V.

LE ROY, GARDES, D. LOPE, L'INFANTE.

D. LOPE.

Esprouuons auiourd'huy sa haine ou son estime,
Ouurons nous, oyons tout, le desespoir anime.

Sire, apres des rebuts si long-temps éprouuez,
Ie demande audience, & vous me la deuez;
Tout mon corps vous parlant par de sanglantes bouches,
Dont il auroit touché les cœurs les plus farouches,
N'a pû dans vostre sein treuuer le cœur d'vn Roy,
N'ayant pû vous resoudre à rien faire pour moy;
I'ay donc lieu de tenter si la voix ordinaire,
N'y rencontrera point vn cœur plus debonnaire;
La vertu rebutée apres tant de mespris,
Sans ternir son éclat, peut demander son prix.
Ie pourrois (il est vray) passer pour temeraire,
Si ie vous proposois vne vertu vulgaire,
Mais la mienne est celebre, & peu sans vanité,
Ont fait ce que i'ay fait pour vostre Majesté:
Et i'aprends toutefois pour tout fruict de mon zele,
Que vous me soupçonnez du titre d'infidele.
Moy traistre, moy perfide! en quoy Roy d'Arragon,
D'vne tache si noire ay-je soüillé mon nom?
Et merité de vous l'iniuste violence,
Qui veut l'enseuelir dans la nuict du silence?

LE ROY.

Que veut cet homme! ô Ciel!

D. LOPE.

Homme! oüy ſans me flatter,
C'eſt vne qualité dont ie me puis vanter:
Oüy, Seigneur, ie ſuis homme, & quelquefois plus qu'homme,
Quand ie crois trop l'ardeur qui pour vous me conſomme,
Et quand dans les dangers où l'on me voit courir,
Ie crois eſtre immortel & ne pouuoir perir.

L'INFANTE.

Iugez quel embarras me cauſoit ſa rencontre?

D. LOPE.

Iuſte Ciel!

LE ROY.

Eſt-il fol?

L'INFANTE.

Son geſte vous le monſtre?

D. LOPE s'approchant du Roy.

Mon mauuais ſort, Grand Roy.....

LE ROY ſe retirant.

Paſſe, que me veux-tu?

D. LOPE.

A quelle épreuue ô Cieux ! mettez vous ma vertu!

AV ROY.

Si de l'abord des Rois le merite eſt indigne . . . .

LE ROY.

Gardes mettez le hors ! ô la folie inſigne!

1. GARDES le tirant par les eſpaules.

Toſt dehors :

D. LOPE.

O mon cœur ! ô mes bras indomptez!
Vous m'auez procuré de belles qualitez,
Pour auoir ſi bien fait noſtre fortune eſt grande,
Quand on ſert on eſt ſage, & fol quand on demande.

SCENE V.

SCENE V.

LE ROY, L'INFANTE.

LE ROY.

CE fol peint par ces mots, mon deſtin rigoureux,
Et me fait le portraict de moy-meſme amoureux;
Ie bruſle ſans eſpoir, ie ſerts ſans recompenſe,
Mon ſeruice eſt ſouffert, & ma priere offence;
L'eſtat, ma cher ſœur, où Dieu m'a deſtiné,
Comme ie le regis, m'a touſiours gouuerné;
I regnant, i'ay ſuiuy les loix qu'il m'a données,
I'ay dans ſes intereſts mes paſſions bornées;
Ie les eſpouſois ſeuls; mais auiourd'huy l'amour
Plus abſolu que luy, veut regner à ſon tour.
Il ne peut plus ſouffrir qu'en l'ardeur qui me preſſe,
Il contraigne ſon maiſtre au choix de ſa maiſtreſſe;
Et diſpoſant de moy faſſe d'vn Potentat,
Moins vn Prince en effet, qu'vn ſerf de ſon Eſtat;
En cette paſſion l'intereſt de Cabrere,
Seul preferable au mien pourroit m'eſtre contraire;

A quoy que Leonor me reduiſe aujourdhuy ;
Ses mepris me plairoient, ſes vœux eſtants pour luy,
Et mon reſpect iroit iuſqu'à la deference ;
De pouuoir, en amour, ſouffrir ſa preference ;

L'INFANTE.

Ha! vous pouuez, Seigneur, eſleuer vn vaſſal,
Au rang d'vn fauory, mais non pas d'vn riual ;
Si ce reſpect en vous treuoit tant de foibleſſe,
S'il eſtoit ſi puiſſant pres de voſtre maiſtreſſe ;
A quel poinct ſon pouuoir ne s'eſtendroit il pas,
Et deſſus vos ſujets, & deſſus vos eſtats?

LE ROY.

Dedans les ſentiments que ſa vertu m'inſpire,
Luy pouuant auſſi bien dépoſer mon Empire,
Que la pretention d'vn object amoureux,
Ie voudrois couronner ſon front, comme ſes yeux.
Sondons de qui ſon cœur recognoiſt la puiſſance,
Pour m'en faire vne loy d'eſpoir ou de deffence ;

L'INFANTE le ſuiuant.

Enfant pere des arts, Ingenieux tourment,
Fay regner mariuale & m'acquiers mon amant.

SCENE VI.

D. BERNARD, D, LOPE.

D. BERNARD.

QVoy rien ne vous succede? & le Prince & l'Infante,
De cet indigne accueil ont traicté vostre attente?

D. LOPE.

Ils m'ont traicté d'vn nom que i'ay bien merité,
Si quelque espoir encor flatte ma vanité,
Si sacrifiant plus à mes erreurs passees,
I'en fais le fondement de mes folles pensees;
Et si dans les perils d'vne fameuse mort,
Ie ne vais contenter la cruauté du sort.
I'ay veu cent fois le port; & la vague plus forte,
Quand i'y pense arriuer à l'instant me r'emporte;
I'ay faict tout ce que peut pour preuue de sa foy,
Vn captif pour sõ maistre, vn subiect pour son Roy;
En mille occasions i'ay la parque affrontee,
Mesme par les mespris ma foy s'est excitee;

Et plus i'ay pour l'eſtat acheué de trauaux,
Plus il me fait d'iniure, & ſe rit de mes maux;
La terre ainſi de fleurs & de moiſſon parée,
Eſt prodigue à la main, dont elle eſt dechirée,
Et d'vn ſeruile effort ranimant ſa vigueur,
Donne à qui plus contre elle exerce de rigueur;
Mais le plus rude affront dõt ie reſſents l'atteinte,
Eſt ce fatal appas, cette mortelle feinte,
Dont la ſuperbe Infante a voulu colorer
L'eſpoir qu'elle ſemoit, pour me deſeſperer;
Quand ie n'oze eſtre Amant, on m'ordonne de l'eſtre,
Pour me traicter de fol, on me le fait paroiſtre;
Et le frere & la ſœur tous deux également,
Font de mes paſſions leur diuertiſſement.

SCENE VII.

LAZARILLE, D. LOPE, D. BERN.

LAZARILLE apportant vne eſcharpe de toile d'or, & vne lettre à D. Lope.

TEnez, voſtre fortune eſt en haute poſture,
O le diuin obiect! l'aymable creature!

Ses charmes m'ont surpris, & iamais le Soleil,
En son oblique tour, n'a rien veu de pareil.
Ces gages vous font foy de son amour extréme.

D. LOPE.

Qui te les a donnez?

LAZARILLE.

Violante elle mesme;

D. LOPE.

Croiray-je à ses écrits, quand ses yeux inhumains,
Par vn si froid accueil ont dementy ses mains?

LAZARILLE.

Mais quelle à vostre aduis est cette Violante?

D. LOPE.

I'ay pensé sous ce nom rẽdre hommage à l'Infante!

LAZARILLE riant.

A l'Infante! écoutez d'vn fidelle pinceau,
Ie vais de sa beauté vous faire le tableau;
Sous ce nom captieux, ie preparois ma veuë,
Aux celestes attraits dont l'Infante est pourueuë;

Mais pour toute merueille Ignés ne m'a faict voir
Qu'vn Spectre & qu'vn fantoſme horrible à con-
ceuoir,
La plus belle moitié de ce mouuant ſchelette,
Couché deſſous ſon lict, & deſſous ſa toilette;
D'abord que i'ay monté s'aiuſtant auec ſoing,
Elle a pris ſes patins pour me voir de plus loing;
Pour ſecond ornement, i'ay veu ſur ſes eſpaules,
Vn abregé des monts qui ſeparent les Gaules;
Son front où l'on diroit que le ſoch a paſſé,
S'eſleue à hauts ſillons ſur vn œil enfoncé,
Qu'on peut dire vn ſoleil non par ce qu'il eſclai-
re,
Mais par ce qu'il eſt ſeul &, qu'il n'a point defre-
re,
Let emps a pris plaiſir par de longs accidents,
A ronger & pourrir l'iuoire de ſes dents;
D'vn art mal agencé le plaſtre & la peinture,
Sur ſa pendante ioüe ont caché la nature:
Rien ne la pare enfin qui ne ſoit emprunté.
Pour ſon poil il eſt ſien, pour l'auoir achepté;
Mais il fut autresfois celuy d'vne autre teſte.
Faictes en bien le vain; voila voſtre conqueſte
Qui chez l'Infante au reſte a quelque authorité,
Mais ie ne vous puis dire en quelle qualité,
Sinon qu'elle a ſon nom, mais non pas ſon merite.

D. BERNARD.

C'eſt vne vielle fille & preſque decrepite,
Qui la ſert à la chambre, & dans quelque credit.

D. LOPE jettant la letre & l'escharpe.

Quel mortel à ce poinct fut iamais interdit?

D. BERNARD.

Moy certes, comme apres leur longue experience,
Vos maux viennent à bout de voſtre patience:
I'en demeure confus & pour leur appreil,
Me treuue à bout auſsi d'adreſſe & de conſeil.

D. LOPE comme deſeſperé.

Et pour ton faſte encor i'exercerois mes armes,
Et dans ta vanité ie treuuerois des charmes,
Et ie voudrois encor mordre à tes hameçons,
Cour ingrate où l'art ſeul eſt alle ſes leçons,
Et qui hors d'vn amy dont la bonté ſincere
Luy faict auoir pour moy des ſentiments de frere,
N'offres dans les malheurs dont ie ſuis combatu,
Ny ſecours, ny ſouſtien à ma foible vertu:
Cour où la valeur meſme eſt trop fauoriſee,
Alors qu'elle eſt ſoufferte, ou n'eſt que meſpriſee:

Cour fantoſme pompeux de qui les vanitez,
Engagent la prudence à tant de lâchetez!
Cour où la verité paſſe pour vn beau ſonge,
Où le plus haut credit eſt le prix du menſonge;
Qui n'eſt à bien parler, qu'vn ſeruage doré,
Vn ſupplice agreable, vn enfer adoré;
Dans tes pieges encor ma raiſon retenuë,
Me pourroit arreſter, quand tu m'es ſi cognuë?
Ie ſerois inſenſible & mes lâches tributs,
Iuſtifieroient enfin ma honte, & tes rebuts;
Embraſſãt D.Bern. *Adieu parfaict amy, ſeul à qui ſans caprice,*
La Cour eſt genereuſe, & le ſort rend iuſtice.
Vn mortel malheureux au poinct où ie le ſuis,
Par vne illuſtre mort doibt borner ſes ennuys;
Voyant Lazarille paré de l'eſcharpe. *Ou s'il ne perd au moins, doibt cacher vne vie,*
A tant d'indignitez & d'affronts aſſeruie;
Laſche de mon affront veus tu porter les marques?

LAZARILLE.

Si vous n'en eſperez que de ſœurs de Monarques;
Et ſi iamais d'ailleurs nous n'en deuons porter,
Nous auons tout loiſir d'aller les meriter.

D. BERNARD voulant retenir D.Lope.

Le temps peut tout changer, cependãt cher de Lune,
En ma protection bornez voſtre fortune;

Si

Si vous vous esloignez, vous ostez à l'Estat,
Sa plus noble deffense & son meilleur soldat;
Ecoutez, attendez.

D. Lo-pe s'en va.

Il continuë seul.

O fatale aduanture!
De la haine du sort effroyable peinture!
Et leçon importante à ceux qu'il fait puissants,
De se bien soustenir en des pas si glissants.

SCENE VIII.

LE ROY, LE COMTE, LE SECRET.

GARDES, D. BERNARD.

LE ROY.

LE voicy, preuenons ou sondons son attente,
Amenez Leonor, & vous Comte l'Infante;
Approchez Dom Bernard, de ce fameux Estat
Premiere creature, & second Potentat;
Le Ciel qui pour mouuoir a besoing de deux poles,
Veut que pour bien regner i'emprunte vos espaules,
Et que le lourd fardeau de mon Gouuernement,
Sur vous comme sur moy, treuue son mouuement.

Au Secretaire

Embrassant D. Bern.

D. BERNARD.

Sans reſerue, Seigneur, ie dois tout à l'Empire,
Mais ſous l'autorité du ioug où ie reſpire;
Sous vos droits abſolus mes ordres ſont ſoufferts,
Mais bien differemment, vous regnez, & ie ſerts.
Vn vaſſal peut d'vn Roy ſouſtenir la puiſſance,
Mais s'il ſe la partage, il prend trop de licence;
Et quand de tant d'honneur il ſe laiſſe combler,
Il ſe charge d'vn faix qui le doit accabler:
Quand d'vn œil trop ardent le Soleil voit la terre,
Le Ciel s'en obſcurcit, il s'en forme vn tonnerre,
Et par l'excez d'ardeur qu'il a mal employé,
L'obiect qu'il careſſoit, eſt ſouuent foudroyé;
Peu de pluye en ſaiſon rend la terre fetile,
Où trop d'eau la ſubmerge & la rend inutile;
Dans vos faueurs enfin laiſſés moy ſouuenir,
Que ſorty du neant ie puis y reuenir;

LE ROY.

Si ie ne vous cheris d'vn amour ordinaire,
Ie n'ayme pas en vous vne vertu vulgaire,
Et la veux Couronner par vn hymen fameux,
Où meſme voſtre choix n'eſpargne pas mes vœux,

Sans reſerue voyez pour cet hymen inſigne,
Tout ce qu'à vos regards la Cour a de plus digne,
Tout ce que l'Arragon a de plus eſclattant,
Le preſent n'en ſuiura vos vœux que d'vn inſtant.

D. BERNARD.

Leur vol trop orgueilleux m'oblige à les reſtraindre.

LE ROY.

A quoy m'eſtant egal ne pouuez vous attaindre,
Vous pouuez Admiral, ie vous le dis encor,
A mon excluſion pretendre à Leonor:
Puiſqu'à mon propre bien voſtre heur m'eſt preferable,
Et que vous m'eſtes cher autant qu'elle adorable.

D. BERNARD.

Mon cœur quelque reſpect qu'il vous ayt conſerué,
Oze tenter vn vol encor plus eſleué;
Mais taiſant ceſte ardeur qui me faict méconnoiſtre,
I'ayme-mieux me punir, que meriter de l'eſtre.

LE ROY.

Ce vol eſt trop borné, s'il ne va qu'à ma ſœur,
Et cette meſme nuict vous en rend poſſeſſeur:

Ne me celez donc point si cette amour vous touche;

D. BERNARD.

Sire, au crime du cœur n'engagez point la bouche;
Puisque touts mes trauaux & futurs & passez,

LE ROY.

Vostre silence parle & me la nomme assez;
L'embrassãt. *Oüy mon frere en son nom, ie reçoy vostre hommage.*

SCENE DERNIERE.

L'INFANTE, LE COMTE, LEONOR

LE SECRETAIRE d'vn costé.

LE ROY, D. BERNARD d'autre costé.

LE ROY à L'INFANTE.

VN Amant se declare à qui ie vous engage,
Ses vœux (ma chere sœur) seront ils reiettez?

L'INFANTE.

Non, si de Dom Bernard il a les qualitez;

LE ROY les faisant embrasser.

Il en a le nom mesme auecques le merite.

D. BERNARD.

O cher & doux transport que cet espoir m'excite!
Si l'heur que ie conçoy, n'est vne verité,
Plutost qu'vn si beau songe, oste moy la clarté.

LEONOR les voyant s'embrasser.

Que vois-je! ô iuste Ciel! quoy, Seigneur, la parole!
N'est-elle plus aux Rois, qu'vn songe, ou qu'vne
Idole?
Ce matin quelque obiet qui ne pust enflammer,
Ne me deuoit couster qu'vn souhait à former;
Et cette offre ce soir, me laisse voir l'Infante,
Embrassant Dom Bernard, étouffer mon attente.

LE ROY.

Si ie manque à ma foy, c'est pour vous la donner,
Pour vous la tenir mieux, & pour vous couron- L'embrassāt.
ner;
Pour accorder, Madame, à vostre amour extré-
me,
Cet heureux Dom Bernard en vn autre luy-méme;

Et ſous vn nœud ſacré ſouſmette en ce beau iour,
Les raiſons de l'Eſtat à celles de l'amour.

LEONOR.

L'iniure qui d'vn Roy partage la puiſſance,
Et qui place en ſon trône, eſt vne heureuſe offence.

LE ROY.

Comme ſur mon eſprit, regnez ſur mes Eſtats;
Allons... Mais quel écrit trouuay-je ſous mes pas?

D. BERNARD.

D'vne vieille ſuiuante à ce Lope de Lune,
Dont la ſeule valeur égale l'infortune.
Ce prodige animé dont les geſtes guerriers,
Vous ont couuert le front de vos plus beaux lauriers;
Et de ſon plus beau luſtre embelly voſtre regne,
Qui repouſſa l'Infant, qui ſouſmit la Sardaigne,
Et dont la renommée auec tant de ſuccés,
Dans voſtre eſprit encor n'a ſçeu treuuer d'accés.

LE ROY.

Quel malheur l'a priué de ma recognoiſſance?

D. BERNARD.

Sa der niere infortun eeſt encor ſonab ſence;

Car apres touts mes ſoings en vain officieux,
Vos longs rebuts enfin l'ont chaſſé de ces lieux.

LE ROY.

Moyennez ſon retour; ma grace auec vſure,
Du merite ignoré reparera l'iniure;
Puiſque i'éprouue en vous qu'vn Roy recognoiſ-
ſant,
A force de donner, en deuient plus puiſſant.

FIN.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, donné à Paris le 11. Mars 1647. Signé, Par le Roy en son Conseil, LE BRVN. Il est permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer vne Comedie intitulée, *Dom Bernard de Cabrere*, & ce durant le temps & espace de cinq ans, à compter du iour que ledit Liure sera acheué d'imprimer. Et deffences à tous autres d'en vendre ny distribuer d'autre impression que de celle qu'aura fait ou fait faire ledit de Sommauille, à peine de cinq cens liures d'amende, ainsi qu'il est plus amplement porté dans les Lettres cy-dessus dattées.

Et ledit de Sommauille a associé audit Priuilege Toussainct Quinet, aussi Marchand Libraire à Paris, suiuant l'accord fait entr'eux.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le vingt-vniesme iour d'Octobre 1647.

Les Exemplaires ont esté fournis.

COSROES.

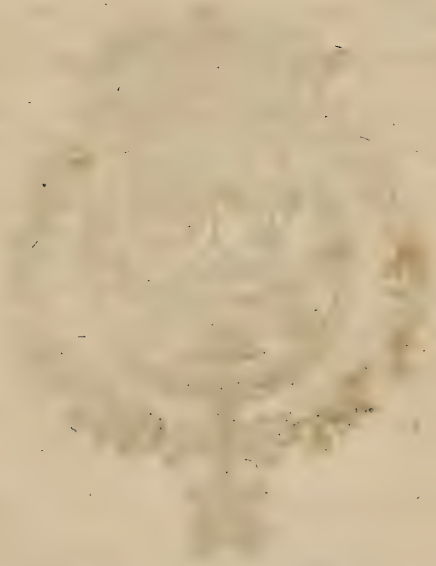
TRAGEDIE.

DE

MONSIEVR DE ROTROV.

A PARIS,
Chez ANTHOINE DE SOMMAVILLE,
Au Pallais, en la petite Salle des Merciers,
à l'Escu de France.

M. DC. XXXXIX.
Auec Priuilege du Roy.



Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, en datte du 27. Septembre 1649 signées, Par le Roy en son Conseil EON, Il est permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE Marchand Libraire à Paris, d'Imprimer ou faire Imprimer, vendre & debiter COSROES TRAGEDIE *de Monsieur de* ROTROV, & ce pendant l'espace de cinq ans, à compter du iour qu'elle sera acheuée d'Imprimer, & deffences sont faites à tous autres de l'Imprimer, sur peine d'amande & de confiscation des exemplaires; ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres de Priuilege.

Acheué d'Imprimer le premier iour de Decembre mil six cens quarante-neuf.

Les Exemplaires ont esté fournis.

ACTEVRS.

COSROES Roy de Perſe.

SYRA Reyne de Perſe.

SYROES fils du Roy de Perſe.

NARSE'E femme de Syroës.

MARDESANE fils de Coſroës & de Syra.

SARDARIGVE pere de Narſée.

PALMYRAS.

PHARNACE.

SATRAPES.

GARDES.

La Scene eſt au Palais du Roy de Perſe.

COSROËS.

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SYRA, SYROES.

SYRA.

Voy! vous, contre mon fils! vous, son indigne frere!
Vous insolent!

SYROES.

Madame, vn peu moins de colere!

SYRA.

Et me comprendre, encor, dans vostre differend!

SYROES.

Ie vous honore en Reine, & l'eſtime en parent.
Mais, s'il forge vn fantoſme, afin de le combattre. . . .

SYRA.

Ie ſçauray bien, perfide;

SYROES.

Ha! cruelle maraſtre!

SYRA.

A qui luy deſplaira, faire perdre le jour,
Et contre qui le hayt, luy monſtrer mon amour.

SYROES.

Madame, quand le ſang, qui me le rend ſi proche,
Ne me laueroit pas, d'vn ſemblable reproche;
Pour ſçauoir à quel point, je le dois reſpecter,
Il ſuffit, de l'amour, qu'on vous luy voit porter.
Il ſuffit, qu'en ce fils, nous voyons voſtre image,
Et que nous ne pouuons, luy rendre aſſez d'hommage;
De ces raiſons auſſi, me faiſant vne loy,
I'ay pour luy le reſpect, qu'il deuſt auoir pour moy.

SYRA.

Luy, pour vous!

SYROES.

Oüy, pour moy! l'humeur, ou je vous treuue,
Fait de ma patience, vne trop rude eſpreuue;
Et voſtre Majeſté, parlant ſans paſſion,
Loüeroit ma retenuë, & ma diſcretion;
Mon pere eſt Cofroës, ma mere fut Princeſſe,
Et le degré de l'âge, & le droict de l'aiſneſſe,
Et ce que pour l'Eſtat, j'ay verſé de mon ſang
Sur luy, ſans vanité, m'acquierent quelque rang;
Et mettent entre nous, aſſez de difference,
Pour deuoir l'obliger à quelque deference;
Mais, Madame, ceſſons, cet indigne entretien;

SYRA.

Comparez vous le ſang d'Abdenede, & le mien!

SYROES.

Je ſçay, que ſa naiſſance, à la voſtre inegale,
Ne ſe peut pas vanter, d'vne tige Royale;
Et qu'auant que la Perſe, obeït à vos loix,
Vous eſtiez deſia ſœur, fille, & veufue de Rois.
Mais, enfin, deuant vous, vous ſçauez que ma mere,
Poſſedoit la puiſſance, & le cœur de mon pere;
Et cét honneur, ſans doute, eſt le plus glorieux,

Qui ſur vous, auiourd'huy, faſſe jetter les yeux ;

SYRA.

Quand il m'a partagé, l'éclat qui l'enuironne,
I'ay dans ſon alliance, apporté ma Couronne ;
I'en acheptay, chez luy, le degré que i'y tiens,
Et i'ay, comme mes jours, joint mes Eſtats aux ſiens,
Ie luy deus ſembler belle, auec vn Diadeſme,
Abdenede, auec luy, n'apporta qu'elle-meſme ;
Et le treſor, encor, n'eſtoit pas de grand prix ;

SYROES.

Il faut bien du reſpect, à ſouffrir vos meſpris!

SYRA.

Vous vous plaindrez, encor, apres voſtre inſolence!

SYROES.

Vous ne ſçaurieZ parler, qu'auecques violence!
Cette fureur, ſied mal, au rang que vous teneZ.

SYRA.

Il ſied bien, de ranger, des eſprits mutineZ;
I'ay raiſon de vanger, mon ſang, de vos outrages;
Et gardeZ, de me faire, eſclaircir vos ombrages.

SYROES.

Ie ſçay, qu'il ne tient pas, à chocquer mon credit
Que l'eſpoir de l'Eſtat, ne me ſoit interdit.
Et que ſi contre moy, mon pere vous eſcoute,
Ma ruine, bien-toſt, eſclaircira mon doute;
Par le bien, qu'il vous veut, ſur qui vous vous fiez,
Voſtre fils, ſur le troſne, a deſia l'vn des pieds;
Et bien-toſt, par voſtre ayde, il y porteroit l'autre,
Si ſon ambition reſpondoit à la voſtre;
Mais dans ce grand proiect, à quoy vous l'occupez,
Il preuoit le peril des troſnes vſurpez;
A leurs ſuperbes pieds, il voit des precipices,
Et ſçait, que des Tyrans, on fait des ſacrifices;
Il ſçait, qu'il eſt au Ciel, vn Maiſtre ſouuerain,
Qui leur oſte, ayſement, le ſceptre de la main;
Et dont le foudre eſt fait, pour ce genre de crimes,
Pour tomber, en faueur, des Princes legitimes;
Le crime luy plairoit, mais la punition
Luy fait fermer l'oreille, à voſtre ambition.

SYRA.

C'eſt bien vous declarer, & nous iurer la guerre,
Que de nous menacer, du Ciel & de la terre;
Nous verrons, quel effet, nous en ſuccedera;
Mais, ie periray, traiſtre, ou mon fils regnera;

S'en allant, elle rencontre Mardeſane, & s'arreſte.

SYROES. Touchant ſon eſpée, dit hautement.

Il faut donc, que ce fer, me deuienne inutile,
Ce cœur, ſans ſentiment, & ce bras immobile;

SCENE DEVXIESME.

MARDESANE, SIROES, SIRA.

MARDESANE, Auec le baſton de General d'armée.

QVel trouble, Syroës, émeut voſtre courroux!
Quoy? la main ſur l'eſpée! & la Reine auec vous!
Dieux!

SIROES.

I'y portois la main, mais ſans aucune enuie,
Que ....

SIRA. S'en allant furieuſe.

Que de, ſimplement, attenter ſur ma vie;

SIROES.

Soleil, pour qui nos cœurs, n'ont point d'obſcurité,
Iuge, & teſmoin commun, tu ſçais la verité;
Et tu la ſouſtiens trop, pour laiſſer impunie,
Vne ſi deteſtable, & noire calomnie;

MARDESANE.

Eſtois-ie le ſuiet, de voſtre differend?

SIROES.

Elle m'entretenoit, des ſoins qu'elle vous rend;
Qui deſſus voſtre front, vont mettre la Couronne;

MARDESANE.

Vous peut-on deſpoüiller, du droit qui vous la donne?

SIROES.

Ie luy monſtrois ce fer, comme mon deffenſeur,
Si, viuant, j'en voyois, vn autre poſſeſſeur;

MARDESANE.

N'eſtions-nous pas d'accord, touchant cette querelle;

SIROES.

Ie l'eſtois auec vous, mais non pas auec elle;
Et ſon ambition, ſi ſon credit n'eſt vain,
Vous mettra malgré vous le ſceptre dans la main;
Mais, ne ſouhaitez pas, qu'elle vous reüſſiſſe;
Elle ne vous peut rendre vn plus mauuais office;
Et ie fais plus pour vous, de vous en deſtourner,
Qu'elle de vous l'offrir, & de vous couronner.

MARDESANE.

Vous inquietez vous, du Zele d'vne mere,
Qui de ce vain espoir, ayme à se satisfaire.
Laissez là, se flatter, de ces illusions
Se plaire, à se forger, de belles visions:
A nourrir vn beau songe, & l'en laissant seduire,
Mocquez-vous d'vn dessein, qui ne peut rien produire;
Et vous en reposant, sur ce que ie vous doy,
En elle respectez, la passion du Roy:
Espargnez sa furie, & l'ennuy qui l'accable,
Qui de tout autre soing, le rendent incapable;
Et font qu'en son chagrin, tout l'irrite, et luy nuit.

SIROES.

I'ay pour luy des respects, dont i'obtiens peu de fruit,
Mais que i'acquiere, enfin, son amour, ou sa hayne,
Il faut laisser agir le credit de la Reyne,
Et prendre aduis du temps, & des éuenements;

MARDESANE.

Vous gardés vos soupçons, & moy, mes sentiments;
Et i'estime trop peu, l'éclat d'vne Couronne,
Pour me gesner l'esprit, du soing qu'elle vous donne,
Ce n'est qu'vn joug pompeux, le repos m'est plus doux;

Siroes

SYROES.

Vous n'auez rien à faire, on trauaille pour vous;
Et vous pouuez iuger, si l'Empire à des charmes,
Par ceux, que vous treuuez, à commander nos Armes;
Ce baſton, que le Roy, vous a mis à la main,
Deſia ſur les ſoldats, vous a fait ſouuerain;
Mais quand vn peu de temps, vous aura fait conaiſtre,
Par ſon authorité le plaiſir d'eſtre maiſtre,
Et de voir ſous ſes voix, tout vn Eſtat rangé,
Il vous plaira bien mieux, en vn Sceptre changé,
Et l'eſſay, que par luy, vous ferez de l'Empire,
Vous conduira ſans peine, où voſtre mere aſpire;
Voſtre conſentement, ne luy deſniera rien;

MARDESANE.

C'eſt voſtre ſentiment, & ce n'eſt pas le mien;
Non, que je ne me ſente, & d'ame, & de naiſſance,
Capables d'exercer, cette illuſtre puiſſance;
Mais quelque doux eſclat, qu'ayt vn Bandeau Royal,
Il ne me plairoit pas, ſur vn front deſloyal;
L'Europe, ſi feconde, en puiſſances ſupreſmes,

Offre au ſang, qui m'anime, aſſez de Diadeſmes,
Pour perir noblement, ou pour n'en manquer pas,
Quand ils auront, pour moy, d'aſſez charmants appas;
Mais, faites touſiours fonds, de vos intelligences,
Pratiquez vos amis, preparez vos vengeances;
Ouurez-vous, faites-vous vn party ſi puiſſant,
Qu'il faſſe éuanoüir, ce fantoſme naiſſant,
Ce pouuoir vſurpé, ce regne imaginaire,
Que vous n'excuſez pas, de l'amour d'vne mere;

SIROES.

Puiſque vous le voulez, il l'en faut excuſer,
Et deſſus voſtre foy, j'oſe m'en repoſer;
Mais, (& de cét auis, conſeruez la memoire)
Si m'ayant, ſur ce gage, obligé de vous croire,
De ſon ambition, gouſtant mieux les appas,
Vous vous laiſſez gaigner, ne me pardonnez pas;
Et pour bien eſtablir l'heur qu'elle vous deſtine,
Auant voſtre fortune, aſſeurez ma rüine;
Oſtez-vous tout obſtacle, & de mon monument,
A mon troſne vſurpé, faites vn fondement;
Lauez-le de mon ſang, auant que d'y paraiſtre,
Sinon, n'eſperez pas, eſtre longtemps mon maiſtre;

MARDESANE voyant Palmyras.

Il eſt bien mal aiſé, de vous diſſuader!
Palmyras, qui me voit, n'oze vous aborder
Et comme vous, encor, m'impute ſa diſgrace;

Il dit à Palmyras.

Entrez, ie me retire, & vous cede la place;
Ie vous ſuis importun.

SCENE TROISIESME.

PALMIRAS, SATRAPE, SIROES.

PALMIRAS.

C'eſt mal me la ceder,
Que briguer mes employs, & m'en depoſſeder;
Mais, puiſque Syra regne, ay-je lieu de me plaindre!
Que puis-je eſperer d'elle, ou que n'en dois-je craindre?
Le courroux d'vne femme, eſt long temps à dormir,
Et mon foible credit, creut en vain s'affermir,
Et vaincre les efforts, qui le pouuoient abbatre,
Ayant pour ſubſiſter, vne femme à combattre;
Son hymen, dont i'oZay, conteſter le deſſein,

M'auoit couué longtemps, ce project en ſon ſein;
Et quand elle peut tout, quand elle eſt ſouueraine,
Enfin, l'occaſion, fait eſclatter ſa hayne;
Ce trait eſt vn aduis, Prince, qui parle à vous,
Craignez par mon exemple, & détournez ſes coups;
Proffitez de ma cheutte, elle vous doibt inſtruire,
Et ſage, détruiſez, ce qui vous peut deſtruire;
Sinon, iuſques ſur vous, ce foudre éclattera;

SYROES reſvant, & ſe promenant.

Mais, ie periray, traiſtre, où mon fils regnera;
Qu'ay-ie à deliberer, apres cette menace!
Quoy, Mardeſane, au troſne, occupera ma place!
Et l'orgueil, de ſa mere, abuſant à mes yeux
De l'eſprit alteré, d'vn pere furieux,
Par l'inſolent pouuoir, que ſon credit luy donne,
Sur quel front luy plaira, fera choir ma Couronne?
Quel crime, ou quel deffaut, me peut-on reprocher,
Pour diſpoſer du Sceptre, & pour me l'arracher?
Ma mere, ma naiſſance, en eſtes vous coupables,
D'vn ſort, ſi glorieux, ſommes nous incapables?
Veut-on apres vingt ans, iuſques dans le tombeau,
Soüiller vne vertu, dont l'éclat fut ſi beau;
Non, non, le temps ma mere, auecques trop de gloire,
Laiſſe encor dans les cœurs, viure voſtre memoire,

C'eſt vn exemple illuſtre, aux ſiecles à venir,
Que la hayne reſpecte, & ne ſçauroit ternir;
Mon crime, eſt ſeulement, l'orgueil d'vne maraſtre,
Dont vn fils eſt l'idole, vn pere l'idolaſtre;
Et l'hymen, qui l'a miſe, au lit de Coſroës,
D'vn droit hereditaire, exclud ſeul Syroës.
Celeſtes protecteurs, des puiſſances ſupreſmes,
Vous, Dieux, qui preſidés au ſort des Diadeſmes;
Souuerains Partiſans, des intereſts des Roys,
Souſtenés, auiourd'huy, l'authorité des loix,
Et d'vn tyran naiſſant, deſtruiſant l'inſolence,
Affermiſſés l'appuy, d'vn troſne qui balance;

PALMYRAS.

Mais, ſouſtenez-le, Prince, & preſtez-y le bras;
Le Ciel eſt inutile, à qui ne s'ayde pas;
Quand vous pouuez agir, épargnez le tonnerre;
Auant l'ayde du Ciel, ſeruez vous de la terre;
Vſez de vos amis, de vous meſme, & du temps;
Et donnés, ſeulement, vn chef, aux mécontents.
Sans peine, vous verrez voſtre ligue formée,
De ce nombre, deſia, comptez toute l'armée;
A qui la paix, deux fois, refuſée aux Romains,
Fait d'vn iuſte deſpit, choir les armes des mains;
Et qui me preferant, au chef que l'on enuoye,

Sous main, embraſſera, mes ordres, auec ioye;
Des Satrapes, encor, tout le corps irrité,
S'offre à preſter l'eſpaule, à voſtre authorité;
Et tous, vnis pour nous, de meſme intelligence,
Gardent encor, à part, leurs ſuiets de vengeance;
En la mort d'Hormiſdas, les vns interreſſez,
De ce grand attentat, ſont encore bleſſez;
Et verroient auec ioye, & d'vne ardeur auide
Punir par vn ſecond, le premier parricide;
D'autres depoſſedez de leurs gouuernements,
Attendent pour s'ouurir, les moindres mouuements;
Et d'autres offenſez, en leurs propres familles,
En l'honneur d'vne femme, en celuy de leurs filles,
Trop foibles pour agir, iuſqu'à l'occaſion,
Diſſimulent leur hayne, & leur confuſion;
Comme vn Soleil naiſſant, le peuple vous regarde,
Et ne pouuant ſouffrir, celuy qui vous retarde;
Deteſte, de le voir, ſi prez de ſon couchant,
Traiſner ſi loing, ſon âge imbecille, & penchant.
Son eſprit agité du meurtre de ſon pere,
Dedans ſa reſuerie, à tout propos s'altere;
Et ne poſſedant plus, vn moment de raiſon,
Ne luy laiſſe de Roy, que le ſang, & le nom;
Le credit d'vne femme, en à tout l'exercice,
Toute la Perſe agit, & meut par ſon caprice;

Et bien-toſt, par ſon fils, qu'elle va couronner,
En receura les loix, que vous deuriés donner.
Iuge, en voſtre intereſt, rendez vous la Iuſtice,
Rauiſſez voſtre bien, qu'on ne vous le rauiſſe,
Qui peut inſolemment pretendre à voſtre rang,
Par le meſme attentat, en veut à voſtre ſang;
La Reyne, qui vous craint, à trop de Polytique,
Pour laiſſer vn appas, à la hayne publique;
Et vous chaſſant du troſne, oſer vous épargner;
Il faut abſolument, ou perir, ou regner;
Auoüés, ſeulement, les bras qu'on vous veut tendre,
Quand on peut preuenir, c'eſt foibleſſe d'attendre;
Tout le credit du Roy, de ſon troſne ſorty,
Ne s'eſtendra iamais, à former vn party;
Contre tous ſes deſſeins, la Perſe ſousleuée,
Eſtalera ſa hayne, & publique, & priuée,
Vengera ſes Palais, & ſes forts embrazés,
Ses Satrapes proſcripts, ſes treſors eſpuizés,
Et le ſang, que ſans fruit, les legions Romaines,
En tant d'occaſions, ont puiſé de ſes veines.

SYROES reſvant.

Laiſſer rauir vn troſne, eſt vne laſcheté,
Mais, en chaſſer vn pere, eſt vne impieté;

PALMIRAS.

Que, (pour vous l'enſeigner) luy meſme il a commiſe;

SYROES.

Par ſon exemple, helas! m'eſt-elle plus permiſe!
Et me produira t'elle, vn moindre repentir;

PALMYRAS.

Vous ne l'en chaſſez pas, puiſqu'il en veut ſortir,
Ou, que voſtre maraſtre, à mieux parler, l'en chaſſe,
Pour y faire à ſon fils, occuper voſtre place;

SIROES.

Il m'a donné le iour!

PALMYRAS.

Il donne voſtre bien!

SYROES.

Mais, c'eſt mon pere, enfin!

PALMIRAS.

Hormiſdas fut le ſien;

Et

Et si vous agissez, d'vn esprit si timide,
Gardez d'estre l'objet, d'vn second parricide;
Qui n'a point espargné, le sang dont il est né,
Peut bien n'espargner pas, celuy qu'il a donné.

SIROES.

O dure destinée, & fatale auanture,
I'ay pour moy la raison, le droict, & la nature;
Et par vn triste sort, à nul autre pareil,
Ie les ay contre moy, si ie suy leur conseil,
Du sceptre de mon Pere, heritier legitime,
Ie n'y puis aspirer, sans vn enorme crime.
Coupable, ie le soüille, innocent ie le perds,
Si mon droict me couronne, il met mon pere aux fers;
Et de ma vie, enfin, ie hazarde la course,
Si mon impieté, n'en espuise la source;
O mon pere, ô mon sang, ne vous puis-je espargner!
Ne puis-ie innocemment, ny viure, ny regner!
Et ne puis-ie occuper vn trosne hereditaire,
Qu'au prix de la prison, ou du sang de mon Pere.

PALMIRAS.

Ie voy, qu'il faut, Seigneur, encor quelques moments,
A vostre pieté, laisser ses sentiments,
Mais, que vous veut Pharnace, il vous sert auec Zele:

SCENE QVATRIESME.

PHARNACE, SIROES, PALMIRAS.

PHARNACE estonné.

O Dieux! du Camp, Seigneur, sçauez-vous la nouuelle!

SIROES.

Quelle!

PHARNACE regardant autour de soy.

Qu'on vous trahit, & que le Roy pretend;
Mais .....

SYROES.

Parlés, sans rien craindre, aucun ne nous entend.

PHARNACE.

Au mespris de vos droits, & de la loy Persane,
A la teste du Camp, couronner Mardesane.

PALMYRAS.

Voyez ſi i'ay raiſon, Grand Prince, & ſi mon ſoin,
A d'vn trop prompt aduis, préuenu le beſoin ;
Mais, quel effect, au Camp, produit cette aduanture;

PHARNACE.

On a peine à le croire, & chacun en murmure ;
On tient, ce bruit ſemé, pour eſprouuer les cœurs,
En voir les ſentiments, en ſonder les ardeurs ;
Mais il n'a dans pas vn, trouué que de la glace ;
C'eſt vn bruit, toutesfois, Seigneur, qui vous menace ;
Et ne doit point laiſſer languir voſtre courroux ;
Ainſi que l'équité, tous les cœurs ſont pour vous ;
Quoy que l'on diſſimule, on ne peut voir ſans peine,
Le Roy déferer tant, à l'orgueil de la Reine,
Paſſer pour ſon ſujet ; & laiſſer laſchement,
Repoſer ſur ſes ſoins, tout le Gouuernement.
S'eſtonne-t'il (dit-on) ſi rien ne nous ſuccede ?
Touſiours, ou ſa furie, ou Syra le poſſede ;
Quel progrez feroit-il, furieux, ou charmé ?
Par l'vne hors du ſens, par l'autre deſarmé.
Ce murmure aſſez haut, court par toute l'armée,
De ſon Chef, qu'elle perd, encor toute allarmée ; Monſtrāt Palmyras.
Et pour peu, qu'on la porte à vous donner les mains,

Et que l'on veüille entendre, au traité des Romains;
Pour ſon Fils, contre vous, la Reyne, en vain conſpire,
Et ma teſte, Seigneur, vous reſpond de l'Empire,
Où pour vous maintenir, tout l'Eſtat perira.

SYROES reſvant, & ſe promenant.

Mais, ie periray, traiſtre, ou mon Fils regnera:
Oüy, oüy, qu'elle periſſe, & nous regnons, Pharnace,
Ie ne conſulte plus, apres cette menace;
Si le troſne, nous peut ſauuer de ſon courroux,
Fidelles confidents, ie m'abandonne à vous;
Ouurez-m'en le chemin, montons ſur cét azile,
Rendez-moy ſon orgueil, & ſa haine inutile;
Il faut pour conſeruer, la majeſté des lois,
Oublier la nature, et maintenir nos droicts,
A moy-meſme, par eux, la Perſe me demande,
En exclud Mardeſane, & veut que ie commande;
Oüy, Princes, oüy mes droits, oüy Perſe, oüy mon pays,
Vous voulez que ie regne, & ie vous obeys;
Ie veux tenir de vous, le ſceptre que i'eſpere,
Et contre vos aduis, ne cognois plus de Pere;
Mais ie l'en veux tenir, afin de vous vanger,
De me vanger moy-meſme, & vous le partager,
A vous, dignes auteurs, de cette noble audace,
Qui m'appelle à mon troſne, & m'y monſtre ma place

PALMYRAS.

Ie cherchois Syroës, parmy tant de froideur,
Mais, ie le recognois, à cette noble ardeur;
C'eſt ſouz ce masle front, Seigneur, qu'il faut paraiſtre,
La Perſe, à ce grand cœur, recognoiſtra ſon Maiſtre;
Le beſoin preſſe, allons; ne perdons plus de temps,
Pratiquons-nous les Grands, gaignons les habitans,
Employons nos amis, & la brigue formée,
Obſeruons Mardeſane, ouurons-nous à l'armée,
Et promettant d'entendre, au traité des Romains,
Interreſſons Emile, à nous preſter les mains.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

COSROES, SYRA, SARDARIGVE, GARDES.

COSROES, furieux, ſuiuy des autres.

NOires diuinitez, filles impitoyables,
Des vengeances du Ciel, miniſtres effroyables,
Cruelles, redoublez, ou ceſſez voſtre effort,
Pour me laiſſer la vie, ou me donner la mort.
Ce corps, n'a plus d'endroit, exempt de vos bleſſures,
Vos couleuures n'ont plus, où marquer leurs morſures;
Et de tant de chemins, que vous m'auez ouuers,
Ie n'en trouue pas vn, qui me meine aux Enfers;
Ce n'eſt qu'en m'eſpargnant, que la mort m'eſt cruelle,
Ie ne puis arriuer, où mon Pere m'appelle,
Acheuez de me perdre, & dedans ſon tombeau,
Enfermez auec luy, ſon fils, & ſon bourreau.

SYRA.

Chaſſez de voſtre eſprit, les ſoins melancoliques,
Qui monſtrent à vos yeux, ces objets chymeriques;
C'eſt vne illuſion, dont ils ſont effroyez,
Et vous ne voyez rien, de ce que vous voyez;

COSROES.

Quoy, n'entendez-vous pas, du fonds de cet abyſme,
Vne effroyable voix, me reprocher mon crime;
Et me peignant l'horreur, de cét acte inhumain;
Contre mon propre flanc, ſolliciter ma main?
N'apperçeuez-vous pas, dans cet eſpais nuage,
De mon Pere expirant, la tenebreuſe image,
M'ordonner de ſortir, de ſon troſne vſurpé,
Et me monſtrer l'endroit, par où ie l'ay frappé;
Voyez-vous pas ſortir, de cet horrible gouffre,
Qui n'exhale, que feu, que bithume, & que ſoulfre;
Vn ſpectre deſcharné, qui me tendant le bras,
M'inuite d'y deſcendre, & d'y ſuiure ſes pas?
O dangereux poiſon, peſte des grandes ames,
Maudite ambition, dont ie creus trop les flames,
Et qui pour t'aſſouuir, ne peut rien eſpargner,
Que tu m'as cher vendu, le plaiſir de regner!
Pour atteindre à tes vœux, & pour te ſatisfaire,

Cruelle, il t'a fallu, ſacrifier mon Pere.
Ie t'ay d'vn meſme coup, immolé mon repos,
Qu'vn remords éternel, trauerſe à tout propos;
Il te faut de moy-meſme, encor le ſacrifice,
Et deſia, dans le Ciel, j'oy gronder mon ſupplice;
Et ſon funebre appreſt, noircir tout l'horiſon.

Il ſe promene, & fait des ſignes de reuenir en luy-meſme.

SARDARIGVE.

Cet accez, à longtemps, poſſedé ſa raiſon.

SYRA.

Il ceſſe, & ſon bon ſens, recouure ſon vſage;
De cette occaſion, il faut prendre aduantage, bas;
Et preſſant ſon deſſein, ſçauoir le temps precis,
Qui doit combler mes vœux, en couronnant mon fils.
Nourrirés-vous touſiours, ce remords qui vous reſte; on luy donne vn ſiege.
Si vous ne l'étouffez, il vous ſera funeſte;
De ce malheur, Seigneur, perdez le ſouuenir,
L'auoir gardé vingt ans, eſt trop vous en punir.

COSROES.

Tout l'Eſtat, où j'occupe vn rang illegitime,

M'en-

M'entretient cette idée, & me monſtre mon crime ;
L'auerſion du peuple, & celle des ſoldats,
M'eſt vn teſmoing public, de la mort d'Hormiſdas;
Et plus que tout, helas! la fureur qui m'agite,
Quand elle me poſſede, à le ſuiure m'inuite!
I'ay regret, que ce mal, vous couſte tant de ſoings,
Et honte en meſme temps, qu'il vous ayt pour teſmoings,
Mais plus de honte, encor, de ſon enorme cauſe,
Qui fol, & parricide, à tout l'Eſtat m'expoſe ;

SYRA.

Tant que vous retiendrez les reſnes de l'Eſtat
Vous y verrés l'object, qui feiſt voſtre attentat ;
Et vous ne pouués voir, ny Sceptre, ny Couronne,
Sans vous reſſouuenir, qu'vn crime vous les donne ;
Voſtre repos, encor, ſouffre viſiblement,
Du ſoing que vous prenez, pour le gouuernement ;
Vos ennuis, de ce ſoing, vous rendent moins capable,
Depoſez ce fardeau, deuant qu'il vous accable ;
C'eſt vn faix qu'il me faut depoſer auec vous,
Mais ie renonce à tout, pour ſauuer vn eſpoux ;
Déchargez voſtre eſprit, de ce qui le trauerſe,
Coſroës m'eſt plus cher, qu'vn Monarque de Perſe ;
Sans luy, ie ne puis viure, & viuant auec luy,
Ie puis eſtre encor Reyne, & regner en autruy ;

La puiſſance, qui paſſe, en vn autre nous-meſme,
Laiſſe encor en nos mains, l'autorité ſupreſme;
Et nous ne perdons rien, lorſque le meſme rang,
Quoy que ſouz d'autres noms, demeure à noſtre ſang.

COSROES.

I'ay trop d'experience, & j'ay trop veu de marques,
O genereux Surgeon, & tige de Monarques,
De l'eſtroite vnion, que produiſent nos feux,
Pour croire, auec l'Eſtat, deuoir perdre vos vœux;
Ie ſçay, que voſtre amour, s'attache à ma perſonne,
Qu'elle me conſidere, & non pas ma couronne;
Auſſi depuis longtemps, le faix, ne m'en eſt doux,
Que par l'honneur, qu'il à d'eſtre porté de vous;
Ie n'en aime l'eſclat, que deſſus voſtre teſte,
Ie ſçay, combien i'en fis, vn indigne conqueſte;
Ie ne puis me parer, d'vn ornement ſi cher,
Que ie ne penſe au front, d'où i'oſay l'arracher;
Et ſçay, que ſur le mien, tout ce qu'il à de luſtre,
D'vn énorme forfait, n'eſt qu'vne marque illuſtre;
Si vous le voulez donc, au front de voſtre fils,
Ie m'en priue auec joye, & ie vous l'ay promis;
Ie ne le puis garder par droict hereditaire,
Apres m'eſtre ſoüillé, du meurtre de mon pere;
Mardeſane en ſera plus iuſte ſucceſſeur;

Du bien de ſon ayeul, faiſons-le poſſeſſeur ;
Si l'acquiſition, en fut illegitime ;
I'en ay joüy ſans droict, la garde en eſt vn crime ;
Ie le retiens à tort, comme à tort ie le pris,
I'en deſpoüillay mon pere, & j'en fruſtre mes fils ;
Ne conſultons donc plus, Madame, allons élire,
A la teſte du Camp, vne teſte à l'Empire ;
Tranquille, & décharge d'vn faix qui m'a laſſé,
Je verray ſans regret, en cét âge glacé,
Mon ſceptre ſouſtenu, d'vne main plus capable,
Et mon ſang innocent, ſucceder au coupable ;

SARDARIGVE.

Mais peut-il l'accepter, Seigneur, ſans attentat
Contre le droict d'aiſneſſe, & la loy de l'Eſtat ?
De mon Zele, Madame, excusés la licence,
Syroës, à pour luy, le droict de la naiſſance ;
Voulez-vous voir armer la Perſe contre ſoy,
Et luy donner la guerre en luy donnant vn Roy ?
Songez à quels malheurs vous l'exposés en butte,
Vn rang ſi releué, vaut bien qu'on le diſpute ;

SYRA.

Objet de nos encens, Soleil ! tu m'és teſmoing,

Si l'intereſt d'vn fils, me produit aucun ſoing!
Et ſi l'ambition qu'excite vn Diadeſme,
Pour en parer autruy, ſortiroit de moy-meſme!
Voſtre ſeul intereſt, Seigneur, m'en peut priuer,
Ie le perds ſans regret, quand il vous faut ſauuer?
Mais dépoſant ce faix, ou voſtre âge ſuccombe,
Voyez, ſur qui des deux, il importe qu'il tombe;
L'intereſt de l'aiſné, (vous viuant) eſt couuert,
Et ſon aiſneſſe, encor, n'a point de droict ouuert;
Vn Roy qui fuit le ſoing, & dont l'âge s'abaiſſe,
Peut deſſus qui luy plaiſt repoſer ſa vieilleſſe;
Et pour faire en autruy, conſiderer ſes lois
Donner à ſes agents, la qualité de Roys.
Syroës, appuyé, du droict qu'il peut pretendre,
Si-toſt qu'il regnera, ne voudra plus dépendre;
Et vous croyant l'Empire, auecques luy commun,
Vous ſerez à ſon regne, vn obſtacle importun;
Vous le verrez, bien-toſt, s'il ſe ſent l'aduantage,
Eſloigner les objets, qui luy feront ombrage;
Et ie puis craindre pis, apres que ce matin,
Il euſt, ſans Mardeſane, eſté mon aſſaſſin;
Et que pour cét effet, il a tiré l'eſpée.

COSROES.

O Dieux! que dites-vous!

SYRA.

Il ne m'a point trompée;
Comme il croit mon credit, fatal à ſon eſpoir,
Il n'a iamais ceſſé, de choquer mon pouuoir;
Et pour toute raiſon, i'ay l'honneur de vous plaire,
Et la haine du fils, naiſt de l'amour du Pere.
Que puis-je attendre, donc, de ſon authorité?

COSROES.

Ie pouruerray, Madame, à voſtre ſeureté.

SIRA.

Esleuant Mardeſane, à ce degré ſupreſme,
Vous regnerés (Seigneur) en vn autre vous-meſme;
Souz le gouuernement, qu'il ſe verra commis,
Et l'Eſtat, & le Roy, tout vous ſera ſouſmis;
Et pour voſtre repos, dont l'intereſt nous touche,
Vos ordres, ſeulement, paſſeront par ſa bouche;
Par luy vous regnerez, par vous il regnera,
Et ce ſeront vos loix, qu'il nous diſpenſera.
Le ſoing le regardant, la gloire ſera noſtre;
Ie cognois ſa vertu, c'eſt mon ſang, c'eſt le voſtre,
Dont vos chaſtes ardeurs, ont honoré ce flanc,

Et que i'oſe pleiger, du reſte de mon ſang.

COSROES.

Par les pleurs, que ie dois, aux cendres de mon pere,
Par le char éclattant, du Dieu que ie reuere,
Par l'âge qui me reſte, et qu'il eſclairera,
Mardeſane, Madame, aujourd'huy regnera;
Ie vous l'auois promis, & mon repos me preſſe,
Autant que mon amour, d'acquiter ma promeſſe;
Par forme, Sardarigue, aſſemblez le Conſeil,
Mais, du couronnement, diſpoſez l'appareil.

SARDARIGVE.

Ou la Reine, Seigneur, ſemble eſtre interreßée,
Ie n'oſe plus auant, vous ouurir ma penſée;
Mais.....

SYRA.

On n'a pas deſſein, d'en croire vos aduis.

SARDARIGVE.

Ils n'ont point fait de tort, quand on les a ſuiuis.
Et ce projet, Madame, eſt d'aſſez d'importance,
Pour ne le pas preßer, auecques tant d'inſtance.
Si i'en preuoy l'iſſuë, elle doit aller loing.

COSROES.

Ie prendray vos conſeils, quand i'en auray beſoing.
Cependant, pour ne rien tenter à noſtre honte,
Arreſtez Syroës, & m'en rendez bon conte.

SARDARIGVE.

Si vous voulez (grand Roy) voir le peuple en courroux,
Le camp, & tout l'Eſtat, ſouleuez contre vous;
Impoſez moy cet ordre, et faites qu'on l'arreſte.

COSROES.

A ne pas obeyr, il va de voſtre teſte,

SARDARIGVE, bas, ſortant auec ſes Gardes.

O Dieux, dont les decrets paſſent nos Iugemens,
Rendez vaine, l'horreur, de mes preſſentimens!

SYRA.

Si les Grands écoutoient, tout ce qu'on leur propoſe,
Ils ne reſoudroient rien, & craindrois toute choſe,
Le peuple parle aſſés, mais execute peu,
Et s'alentit bien-toſt, apres ſon premier feu.
Vn exemple en tout cas, à l'vn des Chefs funeſte,
En ces ſouleuements, deſarme tout le reſte;

SCENE DEVXIESME.

MARDESANE, COSROES, SIRA, HORMISDATE, GARDES.

COSROES à Mardes.

Venez, l'Eſtat laſſé, de ployer ſouz ma loy,
Et mon propre repos, nous demandent vn Roy;
Prince, allons-le donner, & conſultez vos forces;

MARDESANE bas.

Funeſte ambition, cache-moy tes amorces!
Mes jours, preſts d'arriuer, à leur derniere nuit,
Et l'incommodité, qui les preſſe, & les ſuit,
Et qui bien-toſt m'appelle, au tribunal celeſte;
Souffrent qu'à mon Empire, apres ma mort ie reſte;
Les trauaux, & les ſoings, qui m'ont tant fait vieillir,
Ne peuuent toutefois, entier m'enſeuelir;
Malgré l'effort du temps, & de mes deſtinées,
I'ay par qui prolonger ma gloire, & mes années,

Par

Par qui las de regner, voir le regne ſuiuant,
Me le perpetuer, & renaiſtre viuant,
Par qui laiſſant l'Eſtat, en demeurer le Maiſtre,
Et c'eſt vous, Mardeſane, en qui ie veux renaiſtre;
Souſtenez bien le bras, qui vous couronnera,
C'eſt vn pris que ie dois, à l'amour de Syra;
Rempliſſez dignement, le troſne, & noſtre attente,
Et repreſentez bien, celuy qui vous preſente.

MARDESANE.

Ie ſuis à vous, Grand Prince, & ie ſerois ialous,
Qu'vn autre euſt plus de Zele, & plus d'ardeur pour vous,
Ie ſçay, ce que ie dois à voſtre amour extrême,
I'en ay le teſmoignage, & le gage en moy-meſme;
Et quand dés le berceau, vous m'auriés couronné,
En me donnant le iour, vous m'auez plus donné;
A quoy donc, puis-ie mieux, en employer l'vſage,
Et deſtiner mes ſoins, qu'au ſouſtien de voſtre âge?
Occupez-les, Seigneur, i'en ſeray glorieux,
Le faix de vos trauaux, me ſera precieux,
Mais, m'en donnant l'employ, demeurez-en l'arbitre,
Commettez le pouuoir, mais retenez le titre;
Ou ſi vous deſpoüillez, le titre, & le pouuoir,
Voyez, qui iuſtement, vous en deuez pouruoir.
Par la loy de l'Eſtat, le ſceptre hereditaire,

Doit tomber de vos mains, en celles de mon frere;
Comblez-le des bontez, que vous auez pour moy.

COSROES.

La loy, qu'impose vn pere, est la premiere loy;

SYRA.

Vains sentiments de mere, importune tendresse!
On reçoit vos faueurs, auec tant de foiblesse!
I'ay mis au monde vn fruict, indigne de mon rang!
Et ne puis en mon fils, recognoistre mon sang!
Nourry, si dignement, & né pour la Prouince,
Il n'a pû contracter, les sentiments d'vn Prince;
Et l'offre qu'on luy fait, d'vn pouuoir absolu,
Peut trouuer en son sein, vn cœur irresolu.

MARDESANE.

D'vn sang assez ardent, n'animez point les flames,
I'ay tous les sentimens, dignes des grandes ames,
Et mon ambition, me sollicite assez,
Du rang que ie rejette, & dont vous me pressez.
Vn trosne attire trop, on y monte sans peine,
L'importance, est de voir, quel chemin nous y meine;
De ne s'y presser pas, pour bien-tost en sortir,
Et pour n'y rencontrer, qu'vn fameux repentir.

Si i'en oſois, Seigneur, propoſer voſtre exemple,
De cette verité, ſa preuue eſt aſſez ample;
Ce baſton, ſans vn Sceptre, honore aſſez mon bras,
Grand Roy, par le Demon, qui preſide aux Eſtats;
Par ſes ſoings prouidens, qui font fleurir le voſtre,
Par le ſang de Cyrus, noble ſource du noſtre;
Par l'ombre d'Hormiſdas, par ce bras indompté,
D'Heraclius, encor, aujourd'huy redouté;
Et par ce que vaut meſme, & ce qu'à de merite,
La Reyne, dont l'amour, pour moy vous ſollicite,
De ſon affection, ne ſeruez point les feux,
Et ſourd en ma faueur, vne fois à ſes vœux,
Souffrez-moy de l'Empire, vn meſpris ſalutaire,
Et ſauuez ma vertu, de l'amour d'vne mere;
Songez, de quels perils, vous me faites l'object,
Si voſtre complaiſance, approuue ſon project;
Les Grecs, & les Romains, aux pieds de nos murailles,
Conſomment de l'Eſtat, les dernieres entrailles;
Et pouſſant juſqu'au bout leur ſort touſiours vainqueur,
En ce dernier azile, en attaquent le cœur;
Des Satrapes, mon frere, à les intelligences,
Et cette occaſion, qui s'offre à leurs vengeances,
Donne vn pieux pretexte à leurs ſouleuemens,
Et va faire eſclatter tous leurs reſſentimens;
Un Palmyras, enflé de tant de renommée,

Deſmis de ſes employs, & chaſſé de l'armée;
Vn Pharnace, vn Sain, dont les Peres proſcripts,
D'vne ſecrette haine animoit les eſprits;
Peuuent-ils negliger, l'occaſion ſi belle,
Quand elle ſe preſente, ou pluſtoſt les appelle?
Si l'ennemy, le droict, les Grands, ſont contre moy,
Au party malheureux, qui gardera la foy?
Par qui, l'autorité, que vous aurez quittée,
Sera-t'elle, en ce trouble, ou crainte, ou reſpectée;
Si pour donner des lois, il les faut violer?
En m'honorant, Seigneur, craignez de m'immoler;
Qui veut faire vſurper, vn droict illegitime,
Souuent, au lieu d'vn Roy, couronne vne victime;
Et l'Eſtat eſt le Temple, & le troſne l'Autel,
Où cette malheureuſe, attend le coup mortel.

COSROES.

Vous craignez de regner, faute d'experience;
Il y faut de l'ardeur, & de la confiance;
Vn ſceptre, à le porter, perd beaucoup de ſon poids;
Voſtre regne eſtably, iuſtifiera vos droicts;
Des factieux, mon ordre, à préuenu les ligues,
L'arreſt de Syroës, rompra toutes ſes brigues;
Si quelqe bruit s'eſmeut, mon ſoing y pouruerra;

Contre tous vos mutins, mon droict vous appuyra;
Ie puis, sur qui me plaist, reposer ma couronne;
Et pour toute raison, portez-là, ie l'ordonne;

MARDESANE.

C'est vn de vos presents, ie ne puis le hayr;
Vous voulez que ie regne, il vous faut obeyr.
Mais ie monte à regret, asseuré de ma cheutte,
Et plaise au Ciel! qu'au sort, mes iours soient seuls en butte!

Parlant à Syra.

Hâ, Madame! quel fruict, me produit vostre amour;

SCENE TROISIESME.

SIROES, COSROES, MARDESANE, SIRA, HORMISDATE, GARDES.

SIROES.

Quel bruit s'esmeut, Seigneur, & s'espand à la Cour!
Quelle aueugle fureur, quelle inuincible hayne,
Me fait tousiours l'objet des plaintes de la Reyne?
I'esprouue, & i'apprends trop, combien vous l'estimez,

Pour manquer de reſpect, à ce que vous aymez;
Si ſa memoire, en veut, eſtre vn teſmoin fidelle,
Elle ſçait à quel poinct, ie vous honore en elle;
Et i'aurois mille fois, deû vaincre ſes rigueurs,
Si les ſouſmiſſions, s'acqueroient tous les cœurs.
S'il n'eſtoit meſſeant, de vanter mes ſeruices,
Ie luy pourrois citer, entre autres bons offices,
Le ſang que me couſta, le ſalut de ſon fils,
N'aguiere, enueloppé, dans les rangs ennemys;
Prince, il vous en ſouuient; vous le ſçauez, Madame!

MARDESANE.

Le ſouuenir m'en reſte, au plus profond de l'ame;

SYRA.

Ce reproche eſt frequent, & nous l'apprend aſſez;
Mais, ie puis l'ignorer, quand vous me menacez,
Et douter que pour luy, vous l'ayez deû reſpandre,
Alors que dans mon ſein, vous le voulez reprendre;

SIROES.

L'exploict ſeroit illuſtre, et bien digne de moy;
Et vous me mettriez bien, dans l'eſtime du Roy,
Si ce laſche rapport, obtenoit ſa creance;
Mais, en ſon ſentiment, i'ay plus de confiance.

SYRA.

Le coup, dont Mardesane, a diuerty l'effort,
Partoit d'vne ame lasche, & non pas ce rapport.

SYROES.

Contre cette imposture, ô Ciel! pren ma deffense;

SYRA.

Vous voyez; s'il profere vn mot, qui ne m'offense;

SYROES.

Vostre fils, qui s'en taist, sert mal vostre desir;
Et.....

COSROES s'en allant.

Nous apprendrons tout, auec plus de loisir; Sardarigue entre auec des Gardes.
Ie fais vn tour au camp, pour vn soin qui m'importe;
Cependant, reçeuez, l'ordre, qu'on vous apporte,
Prince, c'est de ma part.

La Reine sortant regarde Siroës auec orgueil.

MARDESANE, suiuant Cosroës.

Perilleuse vertu!
Fatale obeïssance! à quoy me resous-tu?

SCENE QVATRIESME.

SARDARIGVE, SYROES.

SIROES.

Quel ordre, Sardarigue, auez-vous de la Reyne,
Car le Roy, n'agit plus, que pour ſeruir ſa hayne;
Et c'eſt elle qui parle, en tout ce qu'il preſcrit;

SARDARIGVE.

Hâ, Seigneur, redoutez ce dangereux eſprit!

SYROES.

Et voſtre ordre!

SARDARIGVE.

Mon ordre, eſt que ie vous arreſte;
A n'y pas obeyr, il y va de ma teſte:
Mais ie n'ay pas ſi-toſt, vos bienfaits oubliez,
Et j'apporte ma teſte, & ma charge à vos pieds;
Iſſu du Grand Cyrus, & de tant de Monarques,
Prince, de vos ayeux, conſeruez-vous les marques;

Il

Il eſt temps de paroiſtre, & temps de voir vos loix,
Diſpenſer les deſtins, des peuples, & des Rois;
Le Roy va dans le camp, proclamer voſtre frere,
Deſtruiſez ſon party, par vn party contraire;
Si vous vous declarez, tous leurs projets ſont vains,
Le ſort vous aydera, mais preſtez-luy les mains;
Il eſt temps, d'arracher, des mains d'vne maraſtre,
L'eſtat qui vous appelle, & qui vous idolaſtre;
Il n'eſt plus de reſpect, qui doiue retenir,
La genereuſe ardeur, qui vous doit maintenir;
Outre le Diadeſme, il s'agit de la vie;
Tout le Peuple eſt pour vous; tout le camp vous conuie;
Au premier mandement, Pharnace, & Palmyras,
Des cœurs qu'ils ont gaignez, vous vont armer les bras;
Et pour vous tout l'Eſtat, n'eſt qu'vne ſeule brigue;

SIROES l'embraſſant.

Et pour comble d'eſpoir, i'ay pour moy Sardarigue;
I'ay, pour, me garantir d'vn triſte éuenement,
Le bras qu'on pretendoit, en faire l'inſtrument,
Allons, lançons pluſtoſt, que d'attendre la foudre,
Aduiſons aux moyens, dont nous deuons reſoudre;
Mais, faites-moy regner, pour regner auec moy,
Et vous donner, pluſtoſt, vn compagnon qu'vn Roy.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SIRA, HORMISDATE.

SIRA.

ENfin, ſelon mes vœux, malgré la Loy Perſane,
Au troſne de Cyrus, i'ay placé Mardeſane;
Palmyras, par mes ſoings, démis de ſes emplois,
N'a pû par ſon credit, m'en conteſter le chois;
Et j'ay mis en eſtat de ne luy pouuoir nuire,
Tous les interreſſez, qui le pouuoient deſtruire;
Par nos ordres, ſur tout, Syroës arreſté,
Ne peut mettre d'obſtacle à noſtre authorité;
Et Mardeſane, enfin, ſucceſſeur d'Artaxerce,
Regne, & fait, auiourd'huy, le deſtin de la Perſe;

HORMISDATE.

Madame, pardonnez, ſi ie vous le redy,

Vous venés d'acheuer, vn projet bien hardy;
Vous cognoissez mon cœur, plaise aux Dieux que l'issuë,
En soit telle, en effect, que vous l'auez conceuë.
Mais, si mes sentiments, ont chez vous quelque accez,
Ie voy de grands perils, dedans ce grands succez;
Vn estat, si Zelé, pour ses Rois legitimes,
Voir, sans y repugner, destruire ses maximes!
Voir vn gouuernement, où tous ont interest,
Passer sans fondement, dans les mains qu'il vous plaist;
Et sans ressentiment, pouuoir souffrir des chaisnes,
Sur celles, qui par droict, doiuent tenir ses resnes!
Prendre sans bruit, tel joug, qu'il vous plaist luy donner,
C'est ce que ma raison, ne peut s'imaginer.
Dans l'estourdissement, qu'excite vne surprise,
On peut souffrir l'effect, d'vne grande entreprise;
Mais la considerant, d'vn esprit plus remis,
On destruit s'il se peut, ce que l'on a permis;
Vn grand succez, produit, vne grande disgrace,
Et les choses bien-tost, prennent vne autre face;
Le sort est inconstant, & le peuple est trompeur.

HORMISDATE.

L'arrest de Syroës, me leue cette peur.

Et de ſes Partiſans, à l'ardeur amortie.
Mais, ayant intereſt, d'empeſcher ſa ſortie,
Si mon repos t'eſt cher, & ſi de mes bienfaits,
Tu m'oZes, aujourd'huy produire des effets,
(Comme de cet eſpoir, mon amitié ſe flatte)
Embraſſe ma fortune, ô ma chere Hormiſdate,
Et dans mes intereſts entrant aueuglement,
D'vn glorieux deſtin, fays-toy le fondement.

HORMISDATE.

L'amour perd de ſon prix, quand on la ſollicite;
Si la mienne, Madame, eſt de quelque merite,
Conſiderez-là nuë, & ne l'interreſſez,
Que par ſa pureté, qui vous paroiſt aſſez,

SYRA.

Puis-ie auoir confiance, au Zele de ton frere;

HORMISDATE.

Madame, il eſt tout voſtre, & peut tout pour vous plaire;
Ie vous reſponds pour luy, d'vne fidelité,
Qui le ſacrifiera, pour voſtre Majeſté;

SYRA.

I'en demande vne eſpreuue, & ſi j'en ſuis ingratte,

Ie veux voir ſans effect, l'eſpoir dont ie me flatte;

HORMISDATE.

Quelle ?

SYRA, luy donnant vn poignard, & du poiſon.

Que par ſes mains, le Prince en ſa priſon,
Receuant de ma part, ce fer, & ce poiſon,
Choiſiſſe, en l'vn des deux, l'inſtrument de ſa perte;

HORMISDATE.

Iuſtes Dieux! quelle injure en auez-vous ſoufferte,
Qui porte à cet excez, voſtre reſſentiment.

SYRA.

Ou qu'au refus, ton frere, en pouſſe l'inſtrument.

HORMISDATE.

Madame, au ſeul penſer, d'vn deſſein ſi funeſte,
Ie croy voir deſſus moy, choir le courroux celeſte!
I'en demeure interditte, & i'en fremis d'horreur!

SIRA.

Il faut bien plus de force, à ſeruir ma fureur;
On achepte à bon prix l'eſtat, dont la conqueſte,

Et l'affermiſſement, ne couſtent qu'vne teſte;
I'esleueray ton frere, en vn ſi digne rang,
Que nul, plus prés que luy, n'approchera mon ſang;
Et la part qu'il aura dedans le miniſtere.....

HORMISDATE.

C'eſt aux ſujets, enfin, d'obeyr, & ſe taire.
Vous m'auez iointe à vous d'vn ſi ferme lien,
Que pour vos intereſts, ie n'examine rien.
Madame, de ce pas, ie ſers voſtre colere,
Et porte ce preſent, & voſtre ordre à mon frere;
Mais ie crains, de vous rendre, vn ſeruice fatal;
Et, i'oſe dire plus, que i'en augure mal;

Elle ſort.

SYRA.

Qui croit aux loix des Dieux, ne croit point aux augures,
Ils ont deſia reglé, toutes mes aduantures;
I'oze tout, & me rit de ces laſches prudents,
Qui tremblent au penſer, de tous les accidents;
Tant de precaution, aux grands proiects eſt vaine;

Sardarigue entre auec des gardes.

Ie veux purger l'eſtat, de l'objet de ma haine;
Et tends, à me vanger, plus qu'à ma ſeureté;
Voſtre ordre, Sardarigue, eſt-il executé?

SCENE DEVXIESME.

SARDARIGVE, GARDES, SYRA.

SARDARIGVE.

Non, Madame, à regret, i'en execute vn autre;

SYRA.

Quel!

SARDARIGVE.

De vous arreſter.

SYRA.

Quelle audace eſt la voſtre!

Moy, temeraire;

SARDARIGVE.

Vous!

SIRA.

De quelle part?

SARDARIGVE.

du Roy.

SYRA.

Impoſteur! Coſroës, t'impoſe cette loy!

SARDARIGVE.

Coſroës, n'a-t'il pas deposé la couronne?

SYRA.

Qui donc? eſt-ce mon fils, traiſtre, qui te l'ordonne!

SARDARIGVE.

Voſtre fils m'ordonner? en quelle qualité?

SYRA.

De ton Roy? de ton Maiſtre? inſolent! effronté!

SARDARIGVE.

Siroës eſt mon Roy, Siroës eſt mon Maiſtre,
La Perſe, ſouz ces noms, vient de le recognaiſtre;

SYRA.

Dieux!

SAR-

SARDARIGVE.

Et pour le venir recognoiſtre auec nous,
Nous auons ordre expreZ, de nous ſaiſir de vous;

SYRA.

De te ſaiſir de moy, perfide!

SARDARIGVE.

De vous-meſme.

SYRA regardant autour de ſoy.

Et l'on ne punit pas, cette inſolente extréme?
Vn traiſtre, vn desloyal, pour ma garde commis,
Attente a ma perſonne, & ſert mes ennemis!
Auec tout mon credit, & toute ma puiſſance,
Ie ne trouue au beſoin perſonne à ma deffence;
Flatteurs, foibles amis, vile peſte des Cours,
Laſches adorateurs, i'attends voſtre ſecours;
Que deuient aujourd'huy, voſtre foule importune?
Ne ſacrifieZ-vous; qu'à la ſeule fortune?
Et pour eſtre à l'inſtant, abandonné de vous,
Ne faut-il, qu'eſprouuer vn traict de ſon courroux;
Quoy, pas vn vray ſuiet? pas vne ame loyale,
Dedans Perſepolis, dans la maiſon Royalle!

Ma plainte eſt inutile, & mes cris ſuperflus ?
Et la Cour, dans la Cour, ne ſe retreuuera plus ;

SARDARIGVE.

Allons, voſtre party, ne treuuera perſonne ;

SYRA.

Le Ciel l'embraſſera, ſi le ſort l'abandonne ;
Et veille auec trop d'yeux, ſur l'intereſt des Roys,
Pour laiſſer outrager, la Maieſtè des loix ;

SARDARIGVE.

C'eſt en ſon èquitè, que Syroës eſpere ;

SIRA.

Apres s'eſtre emparé, du troſne de ſon pere !

SARDARIGVE.

Apres que voſtre fils, veut s'emparer du ſien ;
Mais i'obeys, Madame, & n'examine rien.

SIRA.

Il faut que tout periſſe, ou ma vengeance, traiſtre,

M'apportera ta teſte, & celle de ton Maiſtre ;

SARDARIGVE.

Le plus foible party, prendra loy du plus fort ;
Mais de voſtre priſon, il attend le rapport,
Madame, & vous voyez, qu'à mon bras qui balance,
Vn reſte de reſpect, deffend la violence ;
I'ay peine à vous traicter, auec indignité ;
Allons, épargnés nous, cette neceſsité ;

SYRA.

Il n'eſt pas merueilleux, qu'vn ſubject infidelle,
Ecoute encor ſa foy, qui tremble, & qui chancelle,
Quand par vn deteſtable, & perfide attentat,
Il veut bleſſer, en moy, tout le corps de l'Eſtat ;
Quand commis de l'Eſtat, ſa rage ſe deſploye,
Non contre l'accusé, mais contre qui l'employe ;
Tu tiens de Syroës, l'ordre de ma priſon !
Le perfide à long-temps couué ſa trahiſon,
Bien ſeduit des eſprits, bien pratiqué des traiſtres,
Et long-temps enuié, le pouuoir de ſes Maiſtres ;
La brigue d'vne ville, & de toute vne Cour,

N'eſt pas l'effort, d'vn homme, & l'ouurage d'vn iour.
Tels à qui par pitié, i'ay fait laiſſer la teſte,
Auront deſſus la mienne, eſmeu cette tempeſte ;
Mais ſi cette vapeur, s'exhale, en éclattant,
Si le ſort peut changer, comme il eſt inconſtant!
Les Bourreaux laiſſeront, de cette perfidie
Vne ſi memorable, & triſte tragedie,
Que iamais faction, ne naiſtra ſans trembler,
Et craindre le reuers, qui pourra l'accabler,

SARDARIGVE.

Ie laiſſe à la fortune à diſpoſer des choſes,
Mais l'heure.....

SIRA.

Approche, vien, traiſne-moy, ſi tu l'oZes;
Et ſi le nom qu'hyer, ie te vis adorer,
N'a plus rien auiourd'huy, qu'il faille reuerer ;
Foulle aux pieds tout reſpect, traiſne, & n'attends pas traiſtre ;
Que ie doiue obeyr, aux ordres de ton maiſtre ;
Et d'vn cœur abbatu, conſentir ma priſon ;

SCENE DEVXIESME.

SIROES, GARDES, PALMIRAS, SIRA,

SARDARIGVE, GARDES.

SIROES.

Tréve d'orgueil, Princeſſe, il n'eſt plus de ſaiſon;
La grandeur qui n'eſt plus, n'eſt plus conſiderée;
Reyne (quand vous l'eſtiés) ie vous ay reuerée;
Suiette, c'eſt à vous, à reuerer les Roys,
Et quand ie vous commande, obeyr à mes loix?

SIRA.

Perfide, apres ma place, en mon troſne vſurpée!

SIROES.

Apres ma place, au mien, iuſtement occupée;

SIRA.

Voſtre, vn pere viuant! & pendant que ie vis!

SIROES.

Mien, quand vous pretendés, y placer voſtre fils,

SIRA.

Si le Sceptre eſt vn faix, que le Roy luy depoſe;

SIROES.

Si la loy de l'Eſtat, autrement en diſpoſe!

SYRA.

Le Roy n'eſtant point mort, vous n'auez point de droict,

SIROES.

Quittant le nom de Roy, c'eſt à moy qu'il le doibt;

SYRA.

Il croit ſeruir l'Eſtat, par cette preference;

SIROES.

L'eſtat, de l'vn, & l'autre, à fait la difference.

SYRA.

Appelés vous l'Eſtat, Pharmace & Palmyras!

SIROES.

Quand on m'a voulu perdre, ils m'ont tendu les bras ;

SYRA.

Et donné les conſeils, dont ils vous empoiſonnent,

SIROES.

Il ne me prend point mal, des aduis qu'il me donnent ;

PALMIRAS.

Syre, l'ordre n'eſt point, de tant parlementer,
Auec des criminels, qu'on preſcrit d'arreſter,

SYRA.

Criminels, inſolent ?

PALMIRAS.

Les iniures, Madame,
Sont dans le deſeſpoir, les armes d'vne femme ;
Et nous font moins de mal, que de compaſſion ;
Sardarigue, acheués, voſtre commiſſion ;

SIRA à SARDARIGVE.

Allons, déliure moy, de ces obiets funeſtes,
Ces horreurs de mes yeux, ces odieuſes pertes ;
N'importe où ie les fuye, ils me ſont plus affreux,
Que le plus noir cachot, qui m'esloignera d'eux,
Allons.

Sardarigue l'emmeine auec les Gardes.

SIROES.

Mon regne naiſt, ſous de triſtes auſpices,
Si ie luy doibs, d'abord, du ſang, & des ſupplices ;

PALMIRAS.

D'vn troſne, où l'on ſe veut eſtablir ſeurement,
Le ſang des ennemys, eſt le vray fondement ;
Il faut de ſon pouuoir, d'abord monſtrer des marques,
Et la pitié, n'eſt pas la vertu des Monarques ;
Du droict qu'on vous rauit, tout le camp eſt jaloux,
Les voix nommant ſon fils, tous les cœurs ſont pour vous,
Il faut vaincre, ou perir, en ce fameux diuorce,
Heritier de Cyrus, heritier de ſa force ;
Qui rendit ce grand Roy, ſi craint, et ſi puiſſant,
Que les fameux proſcripts, de ſon regne naiſſant ;
Chaque chef des cartiers, vous repond de la ville,
Pharnace, & Vayaces, traictent auec Emille ;

I'ay mis en liberté, les prisonniers Romains,
Tout est calme au Palais, la Reyne est en vos mains;
Peu de chose vous reste, & l'arrest de deux testes,
Met la vostre à couuert, de toutes ces tempestes;
Leur perte vous conserue; & c'est à cet effort,
Qu'il vous faut esprouuer, & qu'il faut estre fort;
Qu'il faut d'vne vigueur, masle, & plus que commune,
Ayder les changemens, qu'entreprend la fortune;

SIROES.

I'aurois d'autres rigueurs, pour d'autres ennemis;
Mais ie sents, quoy que Roy, que ie suis encor fils.

PALMIRAS.

D'vn pere, qui pour vous, ne sent plus qu'il est pere,
Qui ne recognoist plus de fils, que vostre frere,
Et pour vous en frustrer, l'admet en vos Estats.

SIROES.

La raison est pour moy, mais le sang ne l'est pas,
Quelle fatalité, de deuoir par vn crime,
Me conseruer vn droict, qui m'est si legitime;
Mais ces raisonnemens, enfin sont superflus,
Ie me plains, seulement, & ne consulte plus;

Ie regrette d'vn pere, ou la perte, ou la fuitte,
Mais ce regret, n'en peut empeſcher la pourſuitte;
Hors du troſne, mes iours n'ont plus de ſeureté,
Tout mon ſalut conſiſte, en mon autorité;
Au lieu, qu'auant l'affront, que ce meſpris me liure,
Ie viuois pour regner, il faut regner pour viure;
Et ie ne puis parer, que le ſort à la main,
Les redoutables traits, de mon ſort inhumain;
Reuoyez les quartiers, & ſoignez que la ville,
Dans ce grand changement, nous ſoit vn ſeur aZile;

PALMIRAS.

Vous armant de vertu, tout ſuccedera bien;

SIROES.

Aſſeurez-vous, des Chefs, et ne negligez rien.
Cependant que ie dompte vn reſte de foibleſſe,
Qui dans mon cœur, encor, ſouffre quelque tendreſſe; Palmyras ſort.

SIROES ſeul continuë.

Que tu m'aurois, ô ſort! dans vn rang plus obſcur,
Fait gouſter vn repos, bien plus calme, & plus pur;
Les pointes des brillants, qui parent les couronnes,
Figurent bien, cruel, les ſoins, que tu nous donnent,
Et ce vain ornement, marque bien la rigueur,

De poignantes douleurs, qui nous perçent le cœur;
Celle qu'on veut m'oſter, à peine eſt ſur ma teſte,
Mais Dieux, à quel combat, faut-il que ie m'appreſte.

SCENE TROISIESME.

NARSE'E, SIROES, GARDES.

NARSE'E,

Aprenez-moy, Seigneur, le nom que ie vous doy!
Parlay-ie à mon amant, où parlay-ie à mon Roy?
Et voyant voſtre gloire, au poinct, où ie ſouhaitte,
Suis-ie voſtre maiſtreſſe, ou bien voſtre ſujette!
Quels deuoirs, vous rendray-ie, en cét eſtat pompeux!
Vous dois-ie mon hommage, où vous dois-ie mes vœux?
Apprenez-moy mon ſort, & par nos differences,
Reglant nos qualitez, reglez mes déferences;

SIROES.

Voſtre ſort eſt le mien, noſtre amour l'a reglé.
Et le bandeau Royal, ne l'a point aueuglé;
Vos loix, ſont mes deſtins, & ce cœur ne reſpire,
Qu'vne ſujettion, plus chere qu'vn Empire,

I'eſtime également, ma couronne, & vos fers,
Ie regne, ma Princeſſe, & regnant ie vous ſers;
L'Eſtat me fait ſon Roy, l'amour vous fait ma Reine,
Ie ſuis ſon ſouuerain, & vous ma ſouueraine;
Et mon pouuoir, accreu, que le tiltre de Roy,
N'altere point, celuy, que vous auez ſur moy.
Voila nos qualitez;

NARSE'E.

Quelle aueugle colere,
Vous fait donc oublier, que la Reyne eſt ma mere?

SIROES.

La colere, Princeſſe, ou pluſtoſt la raiſon,
Qui me fait de mon pere, ordonner la priſon,
Quelque rang, ou la Perſe, aujourd'huy nous contemple,
Nous ne pouuons regner, ſans ce fameux exemple;
Nous ne pouuons, ſans luy, ioüyr de noſtre amour;
Nous ne pouuons ſans luy nous conſeruer le iour,
Il faut que la nature, ou la fortune cede,
L'vne nous eſt contraire, & l'autre nous ſuccede,
Le mal qu'on veut guerir, ne ſe doit point flatter,

Et ce ſont nos bourreaux, que ie fais arreſter;

NARSE'E.

Nos Boureaux, les auteurs du iour qui nous eſclaire!

SIROES.

Les auteurs de l'affront, qu'ils nous ont voulu faire;

NARSE'E.

Vn Empire, vaut-il, cette inhumanité!

SIROES.

Vaut-il, nous menacer de cette indignité?
Et qu'vn pere aueuglé, deſtine pour victime,
A ſon vſurpateur, ſon maiſtre legitime;
Le pouuoir, tombe mal, en des cœurs abbattus;
Auec le nom de Roys, prenons-en les vertus;
Iuſques dans noſtre ſang, exterminons le crime,
Mais reprimons, ſur tout, le mal qui nous opprime;
Dous-ie encor du reſpect, à qui veut m'arreſter?
Et luy ſuis-ie obligé, du iour qu'il veut m'oſter?
Le ſuis-ie à voſtre mere, à qui ie fais ombrage?
Et qui met tout credit, & tout ſoing en vſage,
Pour me fruſtrer d'vn droict, que le ſang m'a donné,

Et m'en ayant exclus, voir le ſien couronné?
Vous eſtes ſouueraine, & Syra criminelle,
Voyez, de qui des deux, vous prendrez la querelle,
D'vne mere arreſtée, ou d'vn amant tout preſt
D'ouyr ſes ennemis, prononcer ſon arreſt;
Et ſur vn eſchaffaut, enuoyer vne teſte,
Dont vos yeux, ont daigné d'auoüer la conqueſte.

NARSE'E.

Redoutez-vous plus rien? & vos ſoings prouidents,
N'ont-ils pas ſçeu préuoir, à tous les accidents,
Que vous peut ſuſciter le courroux d'vne femme?

SIROES.

Tel, peut eſtre, nous rit; qui nous trahit dans l'ame;
Et cherche vn meſcontent, à qui preſter le bras,
Pour des ſeditions, et des aſſaſſinats;
Sur quelque fondement, qu'elle ſoit appuyée,
L'authorité naiſſante, eſt touſiours enuiée;
Et ſouuent à leur foy, les peuples renonçants,
Aiment ceux affligez, qu'ils ont hays puiſſants;

NARSE'E.

Vne Reine en des fers, n'eſt donc pas affligée?

SIROES.

Elle n'eſt pas en lieu, d'en eſtre ſoulagée;
Et de mettre en vſage, vn reſte de pouuoir
Qui pourroit pratiquer leur ſeruile deuoir;

NARSE'E.

N'atten point de ſuccez, ô priere importune!
Ie ne ſuis plus maiſtreſſe, où regne la fortune;
L'amour n'a plus d'Empire, où l'intereſt en prend,
Ne conſiderez rien, l'Eſtat vous le deffend;
Il luy faut immoler, toute voſtre famille,
Du moins, auec la mere, il faut perdre la fille;
Nous ne ſommes qu'vn ſang, & qu'vn cœur ſeparé,
Ie pourrois acheuer, ce qu'elle a preparé,
D'vn frere contre vous, eſpouſer la querelle,
Dedans voſtre desbris, m'interreſſer comme elle;
Sapper les fondements de voſtre autorité,
Et renuerſer le troſne, où vous eſtes monté.
Si ces yeux vous ont plû, gardez que de leurs charmes,
Contre voſtre pouuoir, ie ne faſſe des armes,
Et n'en achepte l'offre, & d'vn cœur, & d'vn bras
Qui m'ozent immoler vos iours, & vos Eſtats,
Preuenez, ſans égard, tout ce qui vous peut nuire,

Aduerty, destruisez ce qui vous peut destruire,
Craignez l'aueuglement, d'vn amour irrité,
Et ne considerez, que vostre seureté.
Voudriez-vous m'obliger, d'aimer mon aduersaire,
Souffrirois-ie en mon lit, l'assassin de ma mere?
Pourrois ie sans horreur, auec son ennemy.
Partager vn pouuoir, par son sang affermy?
Gardes, emmenez-moy, son salut vous l'ordonne,
Sauuez de ma fureur, sa vie, & sa couronne;
Helas! ô quoy, Nature, obligent tes respects,
Qu'il faille à mon amant, rendre mes vœux suspects!
Et pour en obtenir, ou ma perte, ou ta grace,
Contre ce que i'adore, employer la menace?
Par ces transports, Seigneur, iugez de mes douleurs,
I'aurois plus obtenu, du secours de mes pleurs;
Mais vn extreme ennuy, n'en est gueres prodigue.

SIROES.

Gardes, suiuez Madame, & cherchez Sardarigue,
Qu'il obeysse aux loix, qu'elle luy prescrira,
Et sur tout, qu'en ses mains, il remette Syra;
Allez.

NARSE'E.

Cette faueur, vous couste trop de peine;

SIROES.

SIROES.

Non, non, ie m'abandonne, aux fureurs de la Reyne,
Et ne regarde plus, ny le droict qui m'eſt dû,
Ny le rang que ie tiens, que comme vn bien perdu;
Ie vous prefere aux Dieux, dont les bontez profperes,
M'ont voulu conſeruer, le troſne de mes peres;
Vous m'en voulés priuer, il vous faut obeïr,
Et d'vn reſpect aueugle, auec moy vous trahir,
Ie n'ay qu'vn ſeul regret, que mon amour extréme,
En hazardant mes iours, ſe hazarde luy meſme,
Et qu'au poinct du ſuccés, dont ie flattois mes veux,
L'heur de vous poſſeder, me deuienne douteux,

NARSE'E.

Quoy que vous hazardiez, ie cours meſme aduanture,
Nous aurons meſme couche, ou meſme ſepulture;
De vos vœux, vif, ou mort, ie vous promets le prix.

L'hymen ioindra nos corps, ou la mort nos eſprits,
Mais, ſi vous en daignés, croire vn amour extréme,
Ie vous reſponds du iour, du troſne, & de moy-meſme,
I'obſerueray la Reyne auecques tout le ſoing
Qu'exigeront les lieux, le temps, & le beſoing,
Et i'oze vous promettre, vn bouclier inuincible,
En la garde d'vn cœur, ſurueillant, & ſenſible,
Qui de vos ennemys, vous parera les coups,
Ou qu'il faudra percer, pour aller iuſqu'à vous.

SIROES s'en allant d'vn autre coſté.

Reglés à voſtre gré, la fortune publique,
Vſés, comme il vous plaiſt, d'vn pouuoir tyrannique;
Conſommés en ce cœur, ſur qui vous l'exercés,
Il le faut bien ſouffrir; Gardes, obeyſſez.

ACTE IIII.

SCENE PREMIERE.

SIROES, ARTANASDE.

SIROES, liſant vn billet.

Ce billet eſt vn gage, à voſtre Majeſté,
Qu'elle peut auec confiance,
Donner à ſon porteur, vne entiere creance,
Et s'aſſeurer ſur moy, de ſa fidelité.

PALMIRAS.

SYROES continüe.

QV'eſt-ce Artanaſde?

ARTANASDE.

Hâ Sire! à la ſeule pensée,
De ce fatal rapport, i'ay l'ame encor' glacée,

Pour l'execution, d'vn complot odieux,
La Reyne, ſur mon bras, à pû ietter les yeux;
Vous croyant arreſté, cette fiere aduerſaire,
M'a commis par ma ſœur, vn preſent à vous faire,
Pour vous voir inmoler, à ſon reſſentiment, luy monſtrant le poignard & le poiſon.
Ou pour voſtre refus, en eſtre l'inſtrument,
Ce fer, ou ce poiſon.

SIROES.

O déteſtable femme !

ARTANASDE.

De vos iours innocens, deuoit couper la trame;

SYROES.

O Dieux!

ARTANASDE.

Et i'en ay l'ordre, à deſſein accepté,
Craignant qu'vn autre bras, ne l'euſt executé;
Elle à preſſé ma ſœur, auec toute l'inſtance,
Qui pouuoit esbranler, la plus ferme conſtance,
Et nous deuions, pour prix de ce grand attentat
Auoir ſi bonne part, aux employs de l'Eſtat,
Que nous euſſions pû tout, & qu'apres ſa perſonne,

Nul, n'euſt tenu de rang, plus prez de la Couronne;
Mais ma ſœur, oppoſant a cette ambition
La loüable terreur, d'vne noire action,
(Et fremiſſant d'horreur, d'vne telle iniuſtice)
N'a que pour l'abuſer, accepté cét office;
I'ay d'vne meſme horreur, ce deſſein deteſté,
Et l'aduis important à voſtre Maieſté,
(Dont ie cognois, qu'enfin, la Perſe doibt dépendre)
I'ay cherché Palmyras, pour venir vous l'apprendre;
Mais trauaillant ailleurs, il s'en eſt deffendu,
Par le mot de ſa main, que ie vous ay rendu.

SYROES.

Artanaſde, croyés, que ma recognoiſſance,
Ne ceſſera iamais, qu'auecques ma puiſſance;
Et que ie ſçauray mieux, recognoiſtre vn bien faict,
Que Syra n'a promis de payer vn forfaict;
Gardés ces inſtruments, d'vne implorable hayne,
Qui n'a plus de reſſource, & que nous rendrons vaine;
Si les Dieux, ennemys, de tels perſecuteurs,
Des intereſts des Roys, ſont encor protecteurs;
O redoutable eſprit, ô maraſtre cruelle!
Trop pieuſe Narsée, & mere indigne d'elle!

ARTANASDE.

Non pas mere, Seigneur, & i'ay ſur ce propos,
Vn ſecret, qui regarde encor voſtre repos;

SIROES.

Quel ſecret, Artanaſde? eſclairez-m'en, de grace;

ARTANASDE.

Puiſque le ſort de Perſe, à pris vne autre face;
Sçachez vn accident, heureux pour voſtre amour,
Que plus de vingt Soleils, n'ont oze mettre au iour;
Et dont la verité fera voir que Narſée,
Au party de Syra, n'eſt point interreſſée;

SIROES.

O Dieux!

ARTANASDE.

Quand d'Abdenede, encor en ſon matin,
Vne troiſieſme courſe, eut tranché le deſtin;
Toſt apres, de ſa mort, la triſteſſe bannie,
Feiſt penſer Coſroës, au ſceptre d'Armenie;
Il propoſa d'armer, ſon deſſein fut conclu,
De vous dire le reſte, il ſeroit ſuperflu;

Il ſuffit qu'vn hymen, ioignit les deux couronnes,
Et que l'âge, le rang, & l'eſtat des perſonnes,
Treuuerent en Syra, tant de conformité,
Que l'hymen, & la paix, ne furent qu'vn traité;
Suffit, qu'on ſçait encor, que dans voſtre famille,
La vefue de Sapor, n'apporta qu'vne fille,
En ſa plus tendre enfance, et dont les iours naiſſants,
A peine auoient veu poindre, & remplir ſix croiſſants.
Et qu'enfin, noſtre bonne ou mauuaiſe aduanture,
Au ſoucy de ma ſœur, commiſt ſa nourriture;
Mais ce cher gage, à peine, en ſa garde receu,
(Et voicy, du ſecret, ce qui n'eſtoit pas ſçeu;)
D'vne conuulſion, l'atteinte inopinée,
De cette ieune fleur, trancha la deſtinée;
Pour lors à Palmyras, le ſort m'auoit donné,
Ou ma ſœur m'abordant, d'vn viſage eſtonné;
Hâ mon frere, en quel lieu, (me dy-t'elle auec peine,)
Me mettray-ie à couuert, du courroux de la Reine?
Helas, Narsee eſt morte, elle vient d'expirer,
La, Palmyras entrant, et l'oyant ſouſpirer,
N'a pas ſi toſt appris le mal qui la poſſede,
Qu'a l'inſtant, de ce mal, il treuue le remede;
Et ſe voyant pour lors, vne fille au berceau,
Eſprouuez nous, dit-il, ſi ſon ſort ſera beau;

Laiſſons faire le temps, & voyons l'aduanture,
D'vn jeu, de la fortune, auecques la nature;
Narsée, & Sydaris, ſe reſſembloient ſi fort,
Qu'outre que leur viſage, auoient bien du rapport,
La reſſemblance encor, & du poil, & de l'âge,
Par bon-heur, répondoit à celle du viſage;
Pour acheuer, enfin, le ſoing de Sydaris,
Sous le nom de Narsée à ma ſœur fut commis;
Palmyras, d'autre part, ſous le nom de ſa fille,
Inhumant la Princeſſe, abuſa ſa famille,
Et voit en ce ieune aſtre éclatter des appas,
Dont vingt ans, ont fait croire, & pleurer le trépas;

SIROES.

O Dieux, ſi ce rapport, n'abuſe mon oreille,
Qu'ay-ie, à vous demander, apres cette merueille!
Le reproche eſtoit iuſte, aux bouches de la Cour,
Que le ſang de Syra, m'euſt donné de l'amour;
Et ſon auerſion, pour moy ſi naturelle,
Ne me pouuoit ſouffrir, d'aymer rien qui vint d'elle;
Mon cœur, eſtoit trop bon, pour en eſtre ſurpris,
Dans mon aueuglement, il ne s'eſt point meſpris;
Il n'a rien fait de laſche, & contre ma penſée.
N'aimoit rien de Syra, quand il aimoit Narsée,
Mais ſur ce ſeul rapport, te puis-ie adjouſter foy,

AR-

ARTANASDE.

Si les reſpects, qu'on doit, aux oreilles d'vn Roy;
Si la ſincerité d'vne ame aſſez loyale,
Pour auoir tant veſcu, dans la maiſon Royale;
Si la foy de ma ſœur, celle de Palmyras,
Qui d'vn injuſte joug, retire vos Eſtats;
Si m'eſtre deſiſté, du party de la Reine,
Dont loing d'executer, i'ay deteſté la haine;
Et ſi ma vie, enfin, que i'oze haſarder,
Ne ſuffiſent, Grand Prince, à vous perſuader,
Sur ce debile corps, eſprouuez les tortures,
Vous n'en tirerez pas, des veritez plus pures;
Quinze luſtres, & plus, ont deu prouuer ma foy;

SIROES.

Quelles graces, bons Dieux! & quel heur ie vous doy,
Et toy, qui rends le calme, à noſtre amour flottante,
Artanaſde, tes biens, paſſeront ton attente;
Et feront enuier, l'eſclat de ta maiſon;
Allons, & garde-moy, ce fer, & ce poiſon.

SCENE DEVXIESME.

SARDARYGVE, SYROES, GARDES, ARTANASDE.

SARDARIGVE.

Syre, voſtre grandeur, ne treuue plus d'obſtacles;
Chaque heure, chaque inſtant, vous produit des miracles?
Et le traité de paix, qu'Emile a conſenty,
Engage Heraclius, dedans voſtre party;
Mais vne autre nouuelle, & bien plus importante,
Qui peut eſtre, Seigneur, paſſera voſtre attente,
Eſt que tous les ſoldats, d'vn meſme cœur vnis,
Amenent priſonniers, Coſroës, & ſon fils;

SIROES.

Coſroës! Dieux! ie tremble! & malgré ma colere,
A ce malheureux nom, cognois encor mon pere;
Mais, pour ſe ſaiſir d'eux, quel ordre à-t'on ſuiuy;

SARDARIGVE.

Nul, que le Zele ardent, dont tous vous ont ſeruy;
A peine vn bruit confus, de quelques voix forcées,
Proclamant Mardeſane, à flatté leurs pensées,
Et les cœurs des ſoldats, aſſez mal expliquez,
Que Sandoce, & Pacor, par mes ſoins pratiquez,
Sousleuant les deux Corps, que chacun d'eux commande,
Voyons, (nous ont-ils dit) le Roy, qu'on nous demande;
Mardeſane, à ce mot, paſle, tranſi d'effroy,
A peine encor regnant, a ceſſé d'eſtre Roy,
Sandoce, s'eſt d'abord, ſaiſi de ſa perſonne,
Coſroës s'eſt eſmeu, quelque alarme ſe donne;
Mais tous deux arreſtez, on ceſſe, & ſur le champ,
Vn, Viue Syroës, s'eſtend par tout le camp.
Et teſmoignant pour vous, des ardeurs infinies,
Vous à, comme les voix, les volontés vnies;
Admirez, quel bon-heur, conduit noſtre proiect?
Deux Roys n'ont dans le camp, treuué pas vn ſuict;
L'allarme s'eſt éteinte, auſſi-toſt qu'allumee,
Et voſtre nom, tout ſeul, à meu toute l'armée;
Pharnace les ameine, & tout le camp qui ſuït,
Vient de ce Zele ardant, vous demander le fruict;

SYROES pleurant.

Que voſtre faſte eſt vain, ô grandeurs ſouueraines,
S'il peut ſi toſt changer, des Sceptres, en des chaiſnes;

SARDARIGVE.

Gouſtez mieux la faueur d'vn changement ſi prompt,
N'en ſoyez pas ingrat, aux Dieux, qui vous la font.

SIROES.

Sardarigue, ſouffrez, que ma douleur vous marque,
Les ſentiments d'vn fils, parmy ceux d'vn Monarque;
Et plaigne vn pere aux fers, qui regnoit au iourd'huy;

SARDARIGVE.

Il vous à plus produit, pour l'Eſtat que pour luy;
Conſiderez ſon crime, & non pas ſa miſere,
Et pere de l'Eſtat, ne plaignez point vn pere;
A qui laiſſe languir, l'effect d'vn grand deſſein,
Le temps peut arracher, les armes de la main;
Et les faire paſſer, en celles du coupable;
Quand de le preuenir, on s'eſt fait incapable;
Le fera-t'on entrer?

SYROES pleurant.

Attendez, laiſſez-moy,
Reprendre auparauant des ſentimens de Roy,
Puiſqu'il faut eſtouffer la pitié qui me reſte,
Laiſſez-moy preparer, à ce combat funeſte,
Ou, contre les conſeils, de mon ambition,
Mon ſang, ſans l'auoüer, prend ſa protection.
Puis-ie ſans crime, helas, lancer ce coup de foudre;
Condamné par mes pleurs, quel Dieu pourra m'abſoudre?

SARDARIGVE.

Ces foibleſſes, Seigneur, démentent voſtre rang.

SIROES.

Pour les faire ceſſer, faites taire mon ſang,
Contre ſes mouuements, ma reſiſtance eſt vaine;
Tenez-les quelque temps en la chambre prochaine,
Tandis qu'à la rigueur, dont ie leur doibs vſer,
Contre mes ſentimens, ie me vay diſpoſer,
Tandis qu'à les hayr, mon ame ſe prepare,
Et que ie m'eſtudie, à deuenir barbare;
Vn Tyran deteſtable, vn maudit intereſt,
O pere infortuné, demande ton arreſt;

I'ay ſon authorité, vainement combattuë,
Et l'or de ta couronne, eſt le fer qui le tuë. Il ſort.

SARDARIGVE ſeul.

Que ton droict, abſolu, ſur tout ce que nous ſommes,
Eſt, comme aux plus petits, fatal aux plus grands hommes?
Tout meut par ton caprice, & rien dans l'Vniuers,
Ne ſe peut dire, ô ſort, exempt de tes reuers.

SCENE TROISIESME.

NARSEE, GARDES, SARDARIGVE.

NARSEE.

Suiuez-moy, Sardarigue, & deliurez la Reine:

SARDARIGVE.

Par voſtre hymen futur, ie vous croy ſouueraine;
Et ſans l'examiner, receurois cette loy;
Mais, ce deſſein, Madame, importe trop au Roy,
Pour.....

I. GARDE.

Palmyras entre

I'en apporte l'ordre, et ie viens vous l'apprendre.

SCENE QVATRIESME.

PALMYRAS, NARSE'E.

SARDARIGVE, GARDES.

PALMIRAS.

I'en apporte vn contraire, & viens vous le deffendre;

NARSEE.

Me cognoiſſez vous, Prince?

PALMIRAS.

Oüy, Madame, & conoy,
Ce que vous me deuez, & ce que ie vous doy; Sardarigue s'en va.
Mais, il n'eſt pas ſaiſon de m'ouurir d'auantage;

NARSEE.

L'Eſtat, de vos conſeils, tire vn grand aduantage;
Le trouble qui l'agite, & que vous y ſemez,

Et les puiſſants partis, que vous auez formez,
Ont fait naiſtre vn diuorce en la maiſon Royale,
Qui part d'vn Zele ardent? & d'vne ame loyale!

PALMIRAS.

Ce diuorce, vous monte, en vn ſi haut degré,
Que vous ſerez ingratte, où vous m'en ſçaurez gré;

NARSE'E.

La Reyne eſtant aux fers, toute grandeur m'eſt vaine;

PALMIRAS.

L'Eſtat, ne cognoiſt plus, & n'a que vous de Reyne;

NARSE'E.

Vos deuoirs, en effet, me le monſtrent aſſés!

PALMIRAS.

Ie vous en ay rendu, plus que vous ne pensés.

NARSE'E.

Entre autres, ce dernier, prouue fort voſtre Zele

PAL-

PALMIRAS.

Vous ſçaurez quelque iour, ſi ie vous ſuis fidele;

NARSE'E.

Si l'on craint pour le Roy, ie reſponds de ſes iours;

PALMIRAS.

I'en reſponds, ſans vos ſoings, & ſans voſtre ſecours.

NARSE'E.

I'admire, quelle ardeur, ſon ſalut vous excite!

PALMIRAS.

Le temps vous en fera cognoiſtre le merite;

NARSE'E.

I'ay malgré mon courroux, du reſpect pour le Roy;

PALMIRAS.

Quand vous me cognoiſtrez, vous en aurez pour moy!

NARSE'E.

Quel objet de reſpect, l'ennemy de ma mere!

PALMYRAS.

Voſtre mere, pluſtoſt, m'a touſiours eſté chere!

NARSEE.

Vous l'a faites, du moins garder auec grand ſoing;

PALMIRAS.

Ie m'expliqueray mieux, quand il ſera beſoing.

NARSE'E.

Enfin, tout mon credit, ô deplorable Reyne,
De vos perſecuteurs, ne peut vaincre la haine;
Et pour toute reſponſe, aux plaintes que ie perds,
On dit, qu'on vous cherit, quand on vous tient aux fers;
O barbare amitié, qui produit le ſeruage?
Dont les pleurs ſont vn fruict, & les chaiſnes vn gage;

PALMIRAS.

Ny la mort de Syra, ny ſa captiuité,
N'importe en rien, Madame, à voſtre Majeſté;

NARSE'E.

Hâ ! comment contenir , la douleur qui m'emporte.
La priſon de Syra, ny ſa mort ne m'importe.
Qui m'oſe propoſer, cette fauſſe vertu,
Dans les flancs d'vne femme, a-t'il eſté conceu!
Ou naiſſant, ſuça-t'il, au ſein d'vne Lyonne,
Les cruels , ſentiments , que mon mal-heur luy donne?

PALMIRAS.

Voſtre ennuy m'attendrit ; ô Nature , il eſt temps ,
Que tu mettes au iour, vn ſecret de vingt ans ;
Que tu ſois reuerée, au ſang, où tu dois l'eſtre,
Et qu'aux yeux de ſa Fille , vn Pere oſe paroiſtre ?
Non , ma Fille , (d'abord , ce nom vous ſurprendra ,)
Vous n'auez point de part, aux malheurs de Syra ;
Et ſi i'obtiens de vous, vn peu de confiance....

SCENE CINQVIESME.

ARTANASDE, PALMIRAS, NARSE'E.

ARTANASDE.

Seigneur, on vous ſouhaitte, auec impatience,
On voit l'eſprit du Roy, ſi fort irreſolu,
Qu'il change à chaque inſtant, tout ce qu'il a conclu;
Ayant veu, Coſroës, dedans ſa frenaiſie,
Vne ſi viue alarme, à ſon ame ſaiſie,
Qu'en ſon inquietude, incertain & confus,
En moins que d'vn moment, il veut, & ne veut plus;
Tous vos trauaux ſont vains, ſi reduit à ce terme,
Son eſprit, ne reprend, vne aſſiette plus ferme;
Et l'on n'attend, Seigneur, cet effort que de vous.

PALMYRAS.

De nos teſtes, ô Ciel, deſtourne ton courroux!
Sauue vn Roy trop pieux, de ſa propre foibleſſe,
Et ceux, qu'en ſon party, ſa fortune interreſſe;

Voyons le Roy, Madame, Artanaſde, & ſa ſœur,
Acheueront pour moy, de vous ouurir mon cœur;

Parlant à Narſée.

Et moins interreſſez, me feront mieux entendre;

NARSE'E, s'en allant. bas.

Dieux ! quel eſt cet énigme, & qu'y puis-ie comprendre !
Quel iour puis-ie tirer, de tant d'obſcurité !
Et quelle foy, deuray-ie, à cette verité?

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIRA, SARDARIGVE, GARDES.

SIRA.

MOy, laſche? Moy, le craindre, au poinct de le prier,
Moy, qui porte vn cœur libre, en vn corps priſonnier!
Moy, de quelque terreur, auoir l'ame ſaiſie,
Apres que ſouz mes loix j'ay veu trembler l'Aſie,
Et qu'on a veu mon ſang, fertile en Potentats,
Auec tant de ſplendeur, regner ſur tant d'Eſtats!
Apres le vain effort de la rage, & des armes,
Tenter pour le toucher, des ſouſpirs, & des larmes;
Que mon fils deſpendiſt, deuant donner la loy,

Et qu'il vesquist subjet, ayant pû mourir Roy !
Ma rage est auortée, & mon attente est vaine.
Mais quoy que sans effect, i'ay tesmoigné ma haine;
Vn Ministre effrayé, ne l'a point attaqué,
Mais, i'ay tousiours, armé le bras qui l'a manqué;
Et l'honneur de mourir, au moins son ennemie,
De la mort, que i'attends, ostera l'infamie;
Si pour ce qu'à mes yeux, il reste de clarté,
I'auois à souhaiter vn peu de liberté,
Ce seroit, pour pouuoir mourir son homicide;
Et si ie l'attaquois, d'vn bras mol, & timide,
Comme ce lasche cœur, que j'auois pratiqué,
Il se pourroit vanter, que ie l'aurois manqué;
Mais.....

Syroës, Palmiras & Pharnace entrent, & l'écoutét

SCENE DEVXIESME.

SIROES, PALMIRAS, PHARNACE, SIRA, SARDARIGVE, GARDES.

SYROES assis.

Nous venons pouruoir, contre la violence,
Et de vostre furie, & de vostre insolence.
He bien, Madame !

SIRA.

Hé bien, traiſtre, te voila Roy?
La pointe de mes traits, à tourné contre moy;
Et par où j'ay voulu, mettre vn fils en ta place,
Ie te mets en la mienne, et m'acquiers ta diſgrace;
I'ay fait plus, i'ay tenté pour le coup de ta mort,
Par le bras d'vn des miens, vn inutile effort;
I'ay, ſi tu l'as oüy, ſouhaitté ma franchiſe,
Pour, de ma propre main, en tenter l'entrepriſe;
Ne t'en eſtonne pas, le iour m'eſt à meſpris;
I'ay iuré de perir, où voir regner mon fils;
Et ſi la liberté m'eſtoit encor offerte,
I'en employrois pour luy, tout l'vſage à ta perte;
Eſt-ce aſſez? les teſmoins, ſont icy ſuperflus,
Mon procez eſt bien court; prononce là-deſſus;

SYROES.

I'admire ce grand cœur, & nous deuons, Madame,
Vn renom memorable, à cette force d'ame;
Vous auez dans l'Eſtat, auec ce grand courroux,
Fait de grands changements, mais funeſtes pour vous;

SIRA.

Ie conſidere peu, ce qui m'en eſt funeſte!

Tout

Tout le mal qui m'en vient, eſt le bien qui t'en reſte ;
Ie plaindrois peu la vie, & mourois ſans effort,
Si ſuiet de mon fils, tu ſuruiuois ma mort ;
Ou ſi de tes deſtins, i'auois tranché la trame ;

SIROES.

C'eſtoient de grands deſſeins, pour la main d'vne femme ;
Et qui meritoient bien, d'en deliberer mieux,
Qu'auec l'ambition, qui vous ſilloit les yeux ;
Il faut, ou plus de force, ou plus d'heur qu'on n'eſtime,
Pour exclurre d'vn troſne, vn Prince legitime ;
Les funeſtes complots, qu'on faict contre ſes iours,
Peuuent auoir effect, mais ne l'ont pas touſiours,
Vous l'éprouuez, Madame, auec ce grand courage,
Qui pour me mettre à bas, à tout mis en vſage,
Auec tout cét effort, qu'auez vous auancé?
Sur qui tombe ce foudre? où l'auez-vous lancé?
Sur la teſte, où vos mains, portoient mon Diadeſme,
Sur celle de mon pere, & ſur la voſtre meſme ;
Par quel aueuglement, n'auez vous pas iugé,
Qu'ayant des Dieux au Ciel, i'en ſerois protegé?
Doutez-vous, que l'obiect, de leurs ſoings plus auguſtes,
Eſt l'intereſt des Roys, dont les cauſes ſont iuſtes?

SIRA.

Ils l'ont mal teſmoigné, quittant noſtre party,
Et ſouffrant pour le tien, ce qu'ils ont conſenty;
Mais qu'ils veillent, ou non, ſur les choſes humaines,
Au fait dont il s'agit, ces queſtions ſont vaines;
Prononçant mon arreſt, chaſſe moy de ces lieux,
Tyran, desliure moy, de l'horreur de tes yeux;
Chaque trait m'en punit, chaque regard m'en tüe,
Et mon plus grand ſupplice, eſt celuy de ta veüe.

SIROES.

Il vous faut affranchir, d'vn ſi cruel tour-
ment? *Il parle aux Satrapes.*
Princes, deliurez-l'en par voſtre iugement.

SYRA.

Delibere cruel, conſulte tes Miniſtres,
Nos malheurs ſont le fruit, de leurs aduis ſiniſtres;
Ce reſte de proſcripts, eſchappez aux bourreaux,
Ne pouuoit s'eleuer, que deſſus nos tombeaux;
Et ne peut recouurer, que par noſtre diſgrace,
Dans le gouuernement, les rangs, dont on les chaſſe;
Ils ont grand intereſt, en la mort que i'attends,
Ne crains point, leurs conſeils iront où tu pretends;

Hé bien perfide! & vous, laſches ſuppoſts de traiſtres,
Qu'auez-vous reſolu, mes Iuges, & mes Maiſtres?

SIROES, luy monſtrant le poignãrd & le poiſon, qu'vn Garde luy baille.

On m'a de voſtre part, apporté ces preſents;

SIRA.

Hé, bien?

SIROES.

Les treuuez-vous, des teſmoins ſuffiſants;
Ou s'il faut autre choſe, afin de vous confondre?

SYRA.

Quand i'ay tout auoüé, ie n'ay rien à reſpondre;
Ie prends droict par moy-meſme, & mon plus grand forfaict,
Eſt, non d'auoir oZé, mais oZé ſans effect;

SYROES.

Les inſtruments du mal, le ſeront du ſupplice,
Choiſiſſez l'vn des deux, & faites-vous iuſtice;

SYRA.

C'eſt quelque grace, encor, ie n'oZois l'eſperer;
Ie choiſis le poiſon, fay-le moy preparer:
Ie l'eſtimeray moins, vn poiſon, qu'vn remede,
Que ie dois appliquer, au mal qui me poſſede;
Le gouſt m'en ſera doux, au deffaut de ton ſang,
Dont auec volupté, i'euſſe eſpuisé ton flanc.
Ie prefere à la vie, vne mort ſalutaire,
Qui me va deliurer, des mains d'vn aduerſaire;
Mais, ioints vne autre grace, au choix de mon treſpas,
Tyran, fay que mon fils, y precede mes pas,
Pour le voir par ſa mort, exempt de l'infamie,
De reçeuoir des loix, d'vne main ennemie;
Viuant, de ſon credit, tu craindrois les effets;

SYROES.

Vos vœux ſont genereux, ils ſeront ſatisfaits;
Qu'il entre, Sardarigue, & remenez la Reyne;

SYRA, ſortant ſuperbement, & en furie.

Reyne eſt ma qualité, quand tu ſçays qu'elle eſt vaine!

Hyer, i'estois ta Marastre, & ie tiens à grand bien,
De mourir aujourd'huy, pour ne t'estre plus rien;

Elle sort auec Sardarigue & les Gardes.

PALMYRAS.

Donnez au desespoir, ces reproches friuoles;

SIROES.

Elle est femme, elle meurt, & ce sont des paroles;
Bien plus, si l'interest, de mon authorité,
Me pouuoit espargner cette seuerité,
A quoy que la vengeance, auec droict me conuie,
Auec plaisir, encor, ie souffrirois sa vie,
Et malgré tant d'effets de son auersion,
Prefererois sa grace, à sa punition.

PALMIRAS.

Remettant l'interest, qui touche sa personne,
Vn Roy, ne peut donner, celuy de la couronne;
Et s'il voit que l'Estat, courre quelque danger,
Est contraint de punir, s'il ne se veut vanger;
Sa iustice, est le bien, de toute la Prouince,
Ce qu'il pourroit sujet, il ne le peut pas Prince;
Et l'indulgence, enfin, qui hazarde vn Estat,
Est le plus grand deffaut, qu'ait vn grand Potentat.

SIROES.

Le voicy ; tout ſon crime, eſt l'orgueil d'vne mere,
Et mon reſſentiment, ſouſtient mal ma colere.

On amene Mardesane.

SCENE TROISIESME.

SYROES, MARDESANE, SARDARYGVE, GARDES, PALMIRAS, PHARNACE.

SIROES continuë.

Enfin, vous auez mal, obſerué mes aduis,
Prince ! il vous ſeroit mieux, de les auoir ſuiuis ;
Voyés, comme du ſens, l'ambition nous priue,
Ie vous ay bien predit, ce qui vous en arriue,
Et qu'il vous importoit, de ne m'épargner pas,
Si de ſes faux brillants, gouſtant trop les appas,
Vous vous laiſſiez gaigner, aux conſeils d'vne mere,
Qui pour vous trop aymer, ne vous oblige guiere ;
Enfin, ſuis-ie auec droict, d'vn Empire ialoux,
Et le ſceptre de Perſe, eſt-il vn faix bien doux ?

MARDESANE.

Pour auoir pû gouſter, la douceur qui s'y treuue,
Il eneuſt fallu faire, vne plus longue épreuue;

SIROES.

L'acceptant, vous deuez, vous conſulter vn peu;
Ne vous doutiez vous pas, qu'vn Sceptre eſtoit de feu?
Et qu'y portant la main, il vous ſeroit nuiſible?

MARDESANE.

En effect, cette épreuue, en vous meſme eſt viſible,
Quand pour l'auoir touché, vous bruslez de courroux;

SIROES.

Mais, par quel droict, encor, vous en empariés vous?

MARDESANE.

Par droict d'obeïſſance, & par l'ordre d'vn pere;

SIROES.

Contre vn droit naturel, quel pere m'eſt contraire?

MARDESANE.

Quel! le voſtre, & le mien, qui iuge de ſon ſang;
A ſelon ſon deſir, diſpoſé de ſon rang.

SIROES.

Il a fondé ce choix, deſſus voſtre merite;

MARDESANE.

Ie n'ay point expliqué la loy, qu'il m'a preſcrite!

SIROES.

Vous executez mal, la foy que vous donnés;
Ie vous la tiendray mieux, que vous ne l'a tenés;

MARDESANE.

Genereux, i'ayme mieux auouër vne offenſe,
Que timide, et tremblant, parler en ma deffenſe;

SIROES.

Iuſte, i'ay plus de lieu, de vous faire punir,
Que laſche, d'vn affront, perdre le ſouuenir;

Mar-

MARDESANE.

Vous en vangeant, au moins, vous n'aurez pas la gloire,
D'auoir eſté prié, d'en perdre la memoire;

SIROES.

Vous auez trop de cœur!

MARDESANE.

Aſſez, pour faire voir,
Vne grande vertu, dans vn grand deſeſpoir;

SIROES.

Mais, il ſe produit tard.

MARDESANE.

Aſſez-toſt, pour deſplaire,
A qui bruslant d'orgueil, voit brauer ſa colere.
Si vous l'auez pû croire, indigne de mon rang,
Prince, vous faite injure à ceux de voſtre ſang;
Heureux, ou malheureux, innocent, ou coupable,

I'ay tous les ſentiments, dont vous eſtes capable;
Et quand i'eſpererois fleſchir voſtre courroux,
I'ay trop de voſtre orgueil, pour me ſouſmettre à vous;
L'inſtant, que i'ay tenu, la puiſſance ſupreſme,
Et que i'ay ſur ce front ſenty le Diadeſme,
M'a donné, comme à vous, des ſentimens de Roy,
Qui ne ſe peuuent perdre, & mouront auec moy;
Ayant pû conſeruer, i'euſſe eu peine à vous rendre,
Le ſceptre que ſujet, i'ay heſité de prendre;
Et Roy, i'ay recognu, que la poſſeſſion,
Qui refroidit l'amour, accroiſt l'ambition;
Vous auez eu plus d'heur, comme plus de naiſſance,
Et nous ſommes tombez, deſſouz voſtre puiſſance;
Mais, encor eſtourdy, de ce grand accident,
Ie garde, toutefois, vn cœur indépendant,
Et pour me conſeruer, le bien de la lumiere,
A voſtre vanité, plaindrois vne priere.

SYROES.

Hé bien Prince, la mort, domptera cet orgueil!

MARDESANE.

On ne peut mieux tomber, du troſne, qu'au cercueïl;

L'ardeur de commander, trop puiſſamment conuie,
Pour me la faire perdre, en me laiſſant la vie;
Vn cœur né pour regner, eſt capable de tout,
Ie n'excepterois rien, pour en venir à bout;
Pour accomplir en moy, les deſſeins de ma mere,
Pour vanger ma priſon, & celle de mon pere;
Ie vous ay reſpecté, deſpoüillé de vos droits,
Ie conſentois à peine, à vous donner des loix:
Et peut-eſtre, euſſay-ie eu, la naiſſance aſſez bonne,
Pour venir à vos pieds, remettre ma couronne;
Mais apres le party, que l'on nous a formé,
Et le ſanglant complot, que vous auez tramé,
Au ſenſible meſpris, des droicts, de la nature,
Ie ne vous cele point, que ſi quelque aduanture,
Remettoit auiourd'huy, le ſceptre entre mes mains;
Pour vous le rendre plus, tous reſpects ſeroient vains;
Et deſpoüillant pour vous, tous ſentimens de frere,
Ie me ferois iuſtice, & vangerois mon pere;
Voila, tout le deſſein, que i'ay de vous toucher,
Et tout ce qu'à ma peur, vous pouuez reprocher;
I'en laiſſe à decider, à voſtre tyrannie;

SIROES.

I'inclinois, à laiſſer, voſtre offence impunie;
Mais vous vous oppoſez, auec trop de fierté,

Aux pieux mouuements, de cette impunité,
Et meſnagés trop mal, le ſoing de voſtre teſte;
Oſtez-le, Sardarigue.

MARDESANE.

Allons, la voila preſte.

SIROES.

Et pour punir d'vn temps, l'orgueil deſordonné,
Des yeux, ſi deſireux, de le voir couronné,
Faites ceux de Syra, teſmoings de ce ſpectacle;

MARDESANE, ſortant auec Sardarigue.

Allons, Regne, Tyran, regne, enfin, ſans obſtacle,
I'ay reçeu de mon pere, auecques ſon pouuoir,
Celuy, d'aller trouuer la mort, ſans deſeſpoir;

SCENE QVATRIESME.

SYROES, PALMYRAS,

PHARNACE, GARDES.

PALMIRAS.

I'admire la vertu, qu'vn ſceptre vous apporte,

Vous le meritez, Sire, auec cette ame forte ;
Et c'eſt en ce grand cœur, qu'on ne meſcognoiſt plus,
L'heritier d'Artaxerce, & le ſang de Cyrus ;
Vous vaincrez tout, grand Prince, en vous vainquant vous-meſme ;
Mais, il reſte vne eſpreuue, à cette force extreſme,
Et c'eſt icy, qu'il faut monſtrer tout Syroës ;
Garde, auec Sardarigue, amenez Coſroës. à vn garde

SIROES ſe leue, & le Garde ſort.

Atten, Garde,

PALMYRAS.

Seigneur, il vous eſt d'importance,
De joindre!

SIROES.

Hâ! c'eſt icy, que cede ma conſtance!
Qu'interdit, qu'effrayé, ie ne ſens plus mon rang,
Et qu'en mon ennemy, i'aime encore mon ſang.
O Nature!

PALMIRAS.

Il s'agit d'vne grande victoire,
Et rarement, Seigneur, on arriue a la gloire,

Par les chemins communs, & les ſentiers battus,

SIROES.

Hà! j'ay trop pratiqué, vos barbares vertus;
Je ne puis achepter, les douceurs d'vn Empire,
Aux deſpens de l'autheur, du iour que ie reſpire;

PHARNACE.

Ce tendre ſentiment, vous vient hors de propos;
Il faut de voſtre Eſtat, aſſeurer le repos,

SYROES.

Ie m'en deſmets, cruels, regnez, ie l'abandonne;
Et ma teſte, à ce prix, ne veut point de couronne;
Mon cœur, contre mon ſang, s'oze, en vain reuolter;
Par force, ou par amour, il s'en fait reſpecter;
A mon pere, inhumains, donnez vn autre iuge,
Ou dans les bras d'vn fils, ſouffrez-luy vn refuge;
O toy, dont la vertu, merita ſon amour!
Ma mere? Helas! quel fruict, en as-tu mis au iour!
Que n'as-tu dans mon ſein, causé mes funerailles,
Et fait mon monument, de tes propres entrailles?
Si ie dois, oſter l'ame, & le titre de Roy,
A la chere moitié, qui vit encor de toy!

Regnerois-ie auec ioye ; & bourreau de mon pere,
Aurois-ie, ny le Ciel, ny la terre proſpere ?
Pour cimenter mon Throſne , & m'affermir mon rang,
Tarirois-ie la ſource, où i'ay puiſé mon ſang ?
Auroit-on de la foy, pour vn Prince perfide,
Dont la premiere loy, ſeroit vn parricide !
Non, non, ie ne veux point , d'vn Throſne, enſanglanté ,
Du ſang, du meſme ſang, dont ie tiens la clarté ;
I'ay creu la paſſion , aux grands cœurs ſi commune ;
Et contre la nature, eſcouté la fortune ;
I'ay fait de ma tendreſſe, vne fauſſe vertu ;
A l'obiect d'vn Eſtat, mon laſche ſang s'eſt teu ;
Mais au poinct, qu'il luy faut ſacrifier vn pere,
La nature ſe taiſt, & le ſang delibere ;
Il me preſſe, il me force, à prendre le party,
Qu'il ſçait eſtre ſa ſource, & dont il eſt ſorty ;
Le voicy ! Dieux , ie tremble ! & ma voix interdite,
En ce profond reſpect, ſur mes levres heſite :
Mais , qu'attends-je ?

SCENE TROISIESME.

COSROES, SARDARIGVE, GARDES, SIROES, PALMIRAS, PHARNACE.

COSROES.

O Nature! & vous Dieux ſes autheurs?
D'vn prodige inoüy, ſoyez les ſpectateurs!
A cet horrible obiet, ſa nouueauté conuie,
Mon fils, deſſus mon troſne, eſt iuge de ma vie;
Et ne le tient pas ſeur, ſi de ſon fondement
Ma teſte n'eſt la baze, & mon ſang le ciment,
Immole donc, Tyran, mes iours à tes maximes,
Aſſeure-toy l'Eſtat, par le plus grand des crimes;
Laiſſe agir la fureur, auecques liberté;
Ne donne rien au ſang, rien, à la pieté;
Et vous, que mon malheur, rend ſi fiers, & ſi braues,
Ce ſoir mes ſouuerains, ce matin, mes eſclaues;

SIROES à genoux.

Seigneur, daignés m'entendre? ô nature! & vous Dieux?

Vous

Vous pouués ſans horreur, ietter icy les yeux ?
L'objet de vos meſpris, encor vous y reuere,
Ie ne ſuis, ny Tiran, ny Iuge de mon pere ;
I'ay tous les ſentimens, que vous m'auez preſcripts,
Et renonce à mes droicts, pour eſtre encor ſon fils:
Oüy, mon pere, & l'Eſtat, ny toutes ſes maximes,
Ne peuuent m'obliger, à regner par des crimes;
Pour immoler vos iours, à mon reſſentiment,
Vous regnez ſur les miens, trop ſouuerainement ;
Eſt-il vn bras d'vn fils, qu'vn ſouſpir, vne larme,
Vn ſeul regard d'vn pere, ayſement ne deſarme;
Si contre vous, helas ! i'eſcoute mon courroux,
Ie porte dans le ſein, ce qui parle pour vous;
Dedans moy, contre moy, vous treuuez du refuge,
Et criminel, ou non, vous n'auez point de Iuge,
Paiſible, poſſedez l'Eſtat, que ie vous rends ;
Vous pouuez ſeul, Seigneur, regler mes differends ;
Arbitre entre vos fils, terminez leur diſpute,
En retenant pour vous, le rang qu'ils ont en butte;
Ne le depoſez pas, aux deſpens de mes droicts,
Entretenez en paix, voſtre ſang ſouz vos loix.

COSROES.

L'arreſt de Mardeſane, & celuy de la Reyne,

Me peuuent-ils souffrir, vne attente si vaine?
Traistre, joins-tu la fourbe, à l'inhumanité?

SIROES.

Esprouuez ma franchise, & vostre authorité.

COSROES,

Reuocque-donc leur mort, & fay qu'on me les donne.

SIROES.

Gardes, suiuez le Roy, faites ce qu'il ordonne,
Et sans preuoir l'effect, qui m'en succedera.....

SARDARIGVE.

Seigneur?

SIROES.

Rendez le Prince, & deliurez Syra.
Allez.....

Cosroës, Sardarygue, & les Gardes sortent.

SCENE SIXIESME.

PALMIRAS, PHARNACE, SIROES.

PALMYRAS.

Vous oubliez, que Palmyras, Pharnace,
Et tout voſtre Conſeil, aillent tenir leur place.
Et ſe charger des fers, qu'ils leur ont fait porter;
Et ce ſera beaucoup de vous en exempter;
Ouy, ouy, ne croyez pas, ſans peril de la voſtre,
Leur conſeruer la vie, & hazarder la noſtre;
Nous n'euiterons pas, les traits de leur courroux,
Mais craignez que ces traicts, n'aillent iuſques à vous;
Comme ils deuront le iour, moins à voſtre tendreſſe,
Qu'à voſtre défiance, et qu'à voſtre foibleſſe;
Syra, par le paſſé, redoutant l'aduenir,
Polytique qu'elle eſt, ſçaura vous preuenir;
Et donnera bon ordre, à ce que la couronne,
Ne peze plus au front, qui ſi-toſt l'abandonne.

SIROES.

Ie n'ay pû mieux deffendre vn cœur irresolu,
Où le sang, a repris, vn Empire absolu;
Vous deuiez imposer silence, à la Nature,
Qui contre vos aduis, secrettement murmure;
Et me faict preferer le peril d'vne mort,
A l'inhumanité, d'vn si Barbare effort.
Il faut pour tant de force, vne vertu trop dure;

PHARNACE.

N'augurons point, Seigneur, de sinistre aduanture;
Le trosne tombera, deuant vostre débris,
Et tant de pieté, ne peut perdre son prix;
Mais que vous veut Narsée.

SCENE SEPTIESME.

NARSEE, SYROES, PALMYRAS, PHARNACE.

NARSE'E.

O destin déplorable?

O Prince genereux, autant que miſerable ;

SIROES.

Queſt-ce, Madame!

NARSE'E.

Helas ! Mardeſane , Seigneur,
Perd le troſne, & le iour, mais en homme de cœur!
Et le coup glorieux dont il a rendu l'ame,
Part d'vne main illuſtre, & non pas d'vne infame ;
Sçachant que de ſa mort, on dreſſoit l'appareil,
Et prenant du beſoing, vn genereux conſeil,
Adroitement ſaiſi, du fer d'vn de ſes Gardes ;
Il ſe l'eſt dans le ſein enfoncé iuſqu'aux gardes ;
Vn prompt torrent de ſang, eſt ſorty de ſon ſein;
Et l'on a pluſtoſt veu, ſa mort, que ſon deſſein ;

SIROES.

Cruels, voila l'effect, de vos nobles maximes ;

NARSE'E.

Ie rendois à Syra, des deuoirs legitimes;
Et quoy que le ſecret, dont mon ſort fut voilé,
Vienne ſi clairement, de m'eſtre reuelé ;
I'ay iugé toutesfois, ne pouuoir ſans foibleſſe,

Ne point prendre de part, au mal-heur qui la
preſſe;
L'eſclat qui me jallit de ſa condition,
Me procura l'honneur de voſtre affection;
Ie ſuis ſinon ſa fille, au moins ſa creature,
Et du moins à ſes ſoings, ie dois ma nourriture;
Mais la voyant, en pleurs, ſur le corps de ſon fils,
Appeller les deſtins, & les Dieux ennemis,
A ce triſte ſpectacle, interdite eſplorée,
Sans pouuoir dire vn mot, ie me ſuis retirée,
Et i'ay veu qu'on portoit le vaſe empoiſonné,
Que pour ſon chaſtiment, vous auez ordonné.

SCENE DERNIERE.

SARDARYGVE, SIROES, PALMIRAS, PHARNACE, SIROES, GARDES.

SARDARIGVE.

Hà Sire! malgré vous, le deſtin de la Perſe,

Vous protege, & destruit, tout ce qui vous traverse;

SIROES.

Qu'est-ce, encor?

SARDARIGVE.

Cosroës, rentre dans la prison,
Ayant veu que la Reyne, y prenoit le poison;
Prompt, & trompant les soings, & les yeux de la trouppe,
Auant qu'elle eut tout pris, s'est saisi de la couppe,
Et beuuant ce qui reste, il faut (nous à t'il dit,
Voyant d'vn œil troublé, Syra rendre l'esprit,)
Et nager dans son sang, Mardesane sans vie,
Il faut du sort de Perse, assouuir la furie,
Accorder à mon Pere, vn tribut qu'il attend,
Laisser à Syroës, le trosne qu'il pretend,
Et de tant de Tyrans, terminer la dispute;
Là, tombant, quelque Garde, a soustenu sa cheutte.
Et nous.....

SYROES furieux.

Et bien cruels, eſtes vous ſatis-faits,
Mon regne produit il, d'aſſez triſtes effects?
La Couronne, inhumaine, à ce prix m'eſt trop chere?
Allons, Madame, allons, ſuiure ou ſauuer vn pere.

PALMIRAS le ſuiuant.

Ne l'abandonnons point.

SARDARIGVE.

Ses ſoings ſont ſuperflus,
Le poiſon eſt trop prompt, le Tyran ne vit plus.

FIN.

DOM LOPE DE CARDONE.

TRAGI-COMEDIE

Et dernier Ouurage

DE Mr DE ROTROV.

A PARIS,
Chez ANTOINE DE SOMMAVILLE, au Palais, dans la Salle aux Merciers, à l'Escu de France.

M. DC. LII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy donné à Paris le 26. iour d'Aouſt 1650. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, Le Brun. Il eſt permis à Antoine de Sommauille Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & diſtribuer vne piece de Theatre intitulée *Dom Lope de Cardone, Tragi-comedie de M. de Rotrou*, pendant le temps & eſpace de ſept ans entiers & accomplis. Et defenſes ſont faites à tous Imprimeurs, Libraires & autres, de contrefaire ledit Liure, ny le vendre ou expoſer en vente d'autre impreſſion que de celle qu'il a fait faire, à peine de trois mil liures d'amende, & de tous deſpens, dommages & intereſts, ainſi qu'il eſt plus amplement porté par leſdites Lettres, qui ſont en vertu du preſent extrait tenuës pour bien & deuëment ſignifiees, à ce qu'aucun n'en pretende cauſe d'ignorance.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois le 15. Iuillet 1652.

Les Exemplaires ont eſté fournis.

ACTEVRS.

D. PHILIPPE,	Roy d'Arragon.
D. PEDRE,	Son fils.
D. LOPE de Cardone,	General d'Armée.
D. SANCHE de Moncade,	General d'Armée.
D. FERNAND de Moncade,	Son Pere.
THEODORE,	Infante d'Arragon.
CYNTHIE,	Sa Dame d'honneur.
ELISE de Cardone,	Sœur de D. Lope.
LVCIE,	Sa Suiuante.
OCTAVE,	Gentilhomme de D. Pedre.
GARDES.	

La Scene eſt à Sarragoſſe.

DOM

DOM LOPE DE CARDONE

ACTE I

SCENE PREMIERE.

ELISE, LVCIE.

ELISE.

ENCOR vn coup, Lucie, aprés cette defenſe
Ne m'en parle iamais, n'en prend plus la licence,
Ne t'intereſſe point au choix de mes Amans,
Laiſſe à ma paſſion ſes libres mouuemans,

Dans ce cœur outragé ne promets point de place,
N'en cõbas point la haine, & n'ẽ vẽds point la grace;
Celuy que tu luy peins auecque tant d'attraits,
Y placera plutoſt vn poignard que ſes traits;
Et tant que de mes iours ſubſiſtera la trame,
La mort de Dom Louys ſeiguera dans mon ame.

LVCIE.

Vous voyés mal mon cœur, lors que vous m'imputéz
De vendre à vos Amans l'eſpoir de vos bontez;
Et pour la laſcheté d'vne action ſi vile,
Il faut l'auoir trop bas, & l'ame trop ſeruile:
Ie n'ay pû voir les maux que le Prince a ſouffers,
Sans blaſmer vos r gueurs, & ſans plaindre ſes fers;
Il n'oſe que par moy vous ouurir ſa penſee,
Et ce ſont les motifs qui m'ont intereſſee.
Voſtre inhumanité ne les peut approuuer;
Vous m'impoſez ſilence, il le faut obſeruer:
Mais i'approuue bien moins cette rigueur extréme,
Dont l'obſtination vous couſte vn Diadéme.

ELISE.

Offrant tout l'Vniuers à mon ambition,
Il n'ébranleroit pas cette obſtination.
Ie veux, ferme ennemie & genereuſe Amante,
Faire voir à mon Siecle vne fille conſtante:

Et par vne vertu qu'on ne puiſſe émouuoir,
Honorer noſtre ſexe, & marquer ſon pouuoir.
Ton adreſſe, Lucie, eſt vn art inutile,
Et fait vn vain effort contre vn cœur immobile.
Quand ſon bras n'auroit pas dedans le monumant
Enfermé mon amour auecques mon Amant;
Et quand aux mouuemens d'vne nouuelle flame,
Mon deüil auroit laiſſé l'accez libre en mon ame,
Il ſçait mal m'obliger à luy vouloir du bien,
Et par ſon amour meſme eſt indigne du mien.
Ie porte vne ame haute, ou ſi tu veux, altiere,
Qui repugne à rien voir de bas ny de vulgaire;
Ces vils abbaiſſemens, ces laſches deſeſpoirs,
Et ces effeminez & ſeruiles deuoirs,
Sentent leur ame baſſe, & leur eſprit malade,
Et n'ont rien qui me touche & qui me perſuade:
Le Sceptre qu'il attend, ſon ſang, ſes dignitez,
Ne peuuent m'éblouyr parmy ces laſchetez.
Vn genereux depit, vn couroux magnanime,
Vne noble fureur s'obtiendroient mon eſtime;
Et qui me peut ſouffrir apres tant de rigueur,
Ne peut beaucoup m'aymer auec ſi peu de cœur.
Souffre au deüil qui m'occupe, & dont tu m'as
diſtraicte,
Dans cette ſolitude vn moment de retraitte;
Et voy ſi le Courrier qu'on attend chez le Roy

Lucie seule. *Sçait que mon Frere arriue, & s'il n'a rien pour moy.*
Reuien cher entretien de ma triſte memoire,
Appuyer ma conſtance, & ſouſtenir ta gloire:
Tout mort & tout ſanglãt reuien dedans mon cœur,
O mon cher Dom Louis, combattre ton vainqueur.
Il apporte au combat de dangereuſes armes;
De l'eſpoir d'vn Empire il emprunte les charmes.
Il marche enuironné de toute la ſplendeur
Qui d'vn puiſſant Monarque etale la Grandeur:
Et toy dedans la nuict eternellement ſombre,
Ne lui peux opoſer qu'vn Phãtôme, & qu'vn Ombre.
Mais cette Ombre en mon cœur efface ſon orgueil;
Ie ne puis preferer ſon Throſne à ton cercueil:
Et ie ſacrifieray d'vn deſſein noble & ferme
Tous les feux de mon ame aux cẽdres qu'il enferme.
Son faſte en vain pretend enchanter mes douleurs,
Rien ne plaiſt à mes yeux au trauers de mes pleurs:
Tu fus toute ma gloire, & ta triſte auanture
Enferma tous mes vœux dedans ta ſepulture.
Mais Dieu! le Prince icy! quels aſſez ſombres lieux
Sous ces Arbres pourront mé cacher à ſes yeux?

SCENE II.

LE PRINCE, OCTAVE.

LE PRINCE.

NOn, non, Pere importun, cet amour frenetique
Ne prendra point de loy de voſtre Politique:
Pour en deliberer voſtre aduis vient trop tard:
L'Amour & les Eſtats ont leur Police à part:
Contre ce qu'il preſcrit vos Maximes ſont vaines,
Et l'eſpoir de regner ne peut m'oſter mes chaines.

OCTAVE.

Cette obſtination part d'vn charme puiſſant,
Vous voyez quel ennuy voſtre Pere en reſſent;
Et que pour vous guerir, & bannir de voſtre ame
Apres tant de langueurs cette fatale flame,
Il met à voſtre choix iuſques à ſes Eſtats.

LE PRINCE.

Quand l'ame n'eſt plus ſienne on n'en diſpoſe pas.
Vn ennuy qui m'accable, vn feu qui me conſomme,

A peine m'ont laissé les sentimens d'vn homme;
Et ie ne retiens rien en cet aueugle amour
Du noble orgueil du sang dont i'ay receu le iour.
Helas! fut-ce ce cœur esclaue d'vne fille,
Qui braua tant de fois les forces de Castille?
Fut-ce luy qui me fit affronter le danger
Iusques dedans les murs de Thunis & d'Alger?
Promener la terreur du Couchant à l'Aurore,
Sur le riuage Grec, & sur la riue More?
Sont-ce là ces progrez qu'ont craint nos ennemis?
Et le bel auenir que les Cieux m'ont promis?
O vous qu'õ croit Autheurs des fortunes humaines,
Astres, vous nous trõpez, vos promesses sont vaines,
Pas vn des curieux qui vous ont obseruez
N'ont à tant de mespris cru mes iours reseruez;
Nul ne m'a menacé d'vn si honteux seruage:
Tous m'ont de tous les cœurs fait esperer l'hommage:
Quels hommages! helas! deuiez-vous m'acquerir
Si méme auec des fers on ne me peut souffrir?
Si de tant de mespris mon seruice est la butte?
Si soumis, languissant, & serf on me rebutte?

OCTAVE.

Vous nous faites encor flatter vos sentimens!
Vous offrir du remede est vn de vos tourmens!
On n'ose vous parler, rien ne vous persuade,

Qui ne veut point guerir ſans doute eſt bien malade!
Si vous me permettiez de parler librement,
Ie vous dirois qu'on rit de voſtre aueuglement;
Et que toute la Cour ſourdement authoriſe,
Apres tant de deſdains l'auerſion d'Eliſe.
Pour moy, qui ne ſors pas du ſang d'où vous ſortez,
Qui ne me puis vanter d'illuſtres qualitez;
Qui n'ay point d'eſperance auecque vous commune,
Et dont l'heur d'eſtre à vous eſt toute la fortune,
Tout ce que la Nature auroit de plus charmant,
Ne m'obligeroit pas d'aimer ingratement:
Et le ſecond deſdain me rendroit ma franchiſe.

LE PRINCE.

Parles-tu ſans trembler quand tu parles d'Eliſe?

OCTAVE.

Des meurtres qu'elle fait le bruit eſt-il ſi grand?
Ie n'oy plaindre que vous des cœurs qu'elle ſurprẽd,
Et ie ne treuue point...

LE PRINCE.

Inſolent! temeraire!

OCTAVE.

Vous l'emportez touſiours auec voſtre colere.

Mais s'il n'eſt pas permis de vous rien conteſter,
Et ſi l'on n'eſt à vous qu'afin de vous flatter;
Si de la verité vous deffendez l'uſage,
Nous joüons vous & nous vn mauuais Perſonnage.
Les Roys & les Amans ont ce deffaut commun,
Que ſi l'on ne les flatte, on leur eſt importun;
Que ſi dans leur eſtime on pretend quelque place,
Le menſonge l'y donne, & la franchiſe en chaſſe.
Il faut qu'vn charme horrible occupe vos eſprits,
I'ay mille fois pour vous rougi de ſes meſpris.

LE PRINCE.

Perfide, ton ſalut pour toute repartie
Depend...

OCTAVE.

De vous flatter?

LE PRINCE.

D'vne prompte ſortie,
Et ſans deliberer, ou...

OCTAVE.

Je vous laiſſe. O cieux!
Octauie ieune. *Qui peut plus gouuerner cet eſprit furieux?*

LE

LE PRINCE seul.

Estrange tyrannie, & rigueur sans seconde,
Qu'il faille prendre aduis & loy de tout le monde!
De deuoir à mon Pere, à l'Estat, à la Cour,
Et iusques à mes gens raison de mon amour!
De ne me plaindre pas d'vne iniuste puissance,
Et n'en pouuoir souffrir l'Empire auec licence!
Qu'ils souffrent ma blessure, & la laissent seigner!
Le plus grand de mes maux est d'y voir repugner.
C'est trop peu qu'vne Fille insolamment me braue,
Mes regards sont contraints, ma parole est esclaue,
On gesne ma pensee, ô Dieu! qu'ay-je commis
Qu'il faille pour aymer auoir tant d'ennemis?
Ie n'occupe leurs soins, leurs trauaux, ny leurs veilles:
Le recit de mes maux n'étourdit point d'oreilles:
I'adore sans effet d'insensibles appas:
Mais pourquoy s'ẽ plaint-on, si ie ne m'ẽ plains pas?
Ie ne m'en plains qu'à vous, confidens solitaires,
Arbres, fontaines, fleuues, fidelles secretaires,
Seuls dont les entretiens daignent flatter mes soins,
Seuls aussi de mes maux veritables témoins,
Seuls auec qui mon cœur en liberté souspire
L'insuportable joug d'vn si cruel Empire,
Seuls enfin dont la veuë enchante mon soucy.

Qui t'ameine, Lucie? Eliſe eſt elle icy?

SCENE III.

LVCIE, LE PRINCE.

LVCIE.

OVy, mais ſi voſtre amour ne veut que ie la flatte,
Ne la voyez point, Prince, éuitez cette ingrate.
Plûſt au Ciel ſceuſſiez-vous de quelle indignité
A l'inſtant meſme encor elle vous a traitté!
Vous vous feriez effort en ce beſoin extréme;
Vous obtiendriez de vous plus d'amour pour vous-méme,
Et vous affranchiriez des plus indignes loix,
Sous qui iamais beauté rangea du ſang de Roys.
Ie ſçay combien ce ſoin peſe au Roy voſtre Pere;
Et certes auec luy ie plains voſtre miſere:
Et c'eſt bien eſtre aueugle, & bien peu vous priſer..

LE PRINCE.

I'approuue tes auis, mais ie n'en puis vſer.

Toute la cruauté dont Eliſe eſt capable ;
Ne me peut reuolter contre vn joug qui m'accable.
Nomme cette conſtance, ou force, ou laſcheté,
Mais plus que ſes meſpris ie crains ma liberté.
Tout ce que mes amis ont d'auis legitimes,
Mon Pere de raiſons, & l'Eſtat de Maximes,
Tout ce que i'ay de cœur, de force & de diſcours,
Ne peuuent à mes vœux donner vn autre cours,
Et rallument mon feu pluſtoſt que de l'eſtaindre.

LVCIE.

Voſtre miſere eſt grande, & vous eſtes à plaindre!
Deuriez-vous profaner des iours ſi precieux,
Sur qui tout l'Arragon iette auiourd'huy les yeux?
Dom Louys à vos feux la rendit inſenſible ;
Et ce Riual vaincu la rend plus inuincible.
Son ſang a plus aigry, qu'adoucy voſtre ſort,
Il eſt voſtre Riual encor apres ſa mort:
Et tout paſle & tout froid occupe encor la place
Dont tout bruſlant d'amour l'inſenſible vous chaſſe.
Vous faut-il dire tout? i'excite ſon couroux
Par le moindre deſſein de luy parler de vous.
Elle s'en eſt forgé mille ſoupçons friuoles:
Dans ſon opinion ie vous vends mes paroles.
Vn infame intereſt met à prix mon credit ;
Et voſtre nom enfin m'eſt ſi fort interdit,

Qu'il faut, quoy que m'inſpire vn veritable zele,
Ne vous nommer iamais, ou me ſeparer d'elle.
Voila les beaux ſuccez que mon ſoin vous produit;
N'auez-vous pas grand lieu d'en eſperer grand fruit?
Adieu, iugez, Seigneur, ce que mon imprudence
Luy fera preſumer de noſtre confidence,
Il l'arrête *Et du ſoin innocent que ma pitié vous rend,*
Si dans cet entretien ſon retour nous ſurprend.
Laiſſez moy.

LE PRINCE.

Quand ton ſoin deuroit m'eſtre friuole,
Tache à m'en obtenir au moins vne parole.
Ie ne veux...

LVCIE.

La voicy, retirez-vous. O Cieux!

LE PRINCE.

Il entre dans vn cabinet de verdure, & les eſcoute. *Ie vay l'attendre, auance, & me cache à ſes yeux.*

SCENE IV.

ELISE, LVCIE, LE PRINCE.

ELISE.

AS-tu veu le Courrier?

LVCIE.

I'en viens.

ELISE.

Apporte, donne.

LVCIE.

Tenez.

ELISE liſant.

A la Comteſſe Eliſe de Cardone.

DEmain, ma chere Sœur, vous ſçaurez par
ma bouche,
Où nous auons du Roy reduit les ennemis;
Et que no' ſurmõtans en tout ce qui le touche,
Nous executons plus que nous n'auons promis.

Permettez que le Fils eſpere,
Quand ie fay triompher le Pere;
Et ne troublez à mon retour
D'vne humeur chagrine & ſeuere
Ma victoire ny ſon amour.

D. Lope de Cardone.

LE PRINCE bas.

O d'vne ingrate Sœur noble & genereux Frere,
Qui condamne ſa haine, & qui veut que i'eſpere!

ELISE.

O foible & laſche auis d'vn Frere genereux!
Moy voir cet aſſaſſin d'vn œil moins rigoureux!
Moy laiſſer eſperer vne amour qui m'offenſe!
Moy du ſang d'vn Amant eſtre la recompenſe!
Faire ſur ma memoire vn ſi barbare effort!
Et receuoir la main dont il receut la mort!
Vne main de ſon ſang encore degoutante!
O friuole conſeil, & ridicule attente!
Ah plutoſt, cher obiet d'vn ſi ſenſible ennuy,
Vn cercueil auec toy, qu'vn Throſne auecque luy!

LVCIE.

Ie n'oſe vous rien dire, & voſtre violence

Rétraint tous mes penſers ſous la loy du ſilence;
Mais plût, mais plût au Ciel viſſiés-vo⁹ de mes yeux
Du mal que vous cauſez l'effet prodigieux!
Pour voir ſans s'émouuoir vne amitié ſi rare:
L'inſenſibilité n'eſt pas aſſez barbare;
Malgré tous vos meſpris, iamais ſur vn Amant
Princeſſe ne regna ſi ſouuerainement.
Et iamais deſeſpoir ſi grand & ſi funeſte
N'eut tant de reuerence, & ne fut ſi modeſte.
L'auantage du ſang, qui de tant de flatteurs
Fait aux Princes des ſerfs & des adorateurs;
Et le bandeau Royal qu'attend ce front Auguſte,
Qui prend ſur tant de cœurs vn Empire ſi iuſte,
Ont-ils ſi peu d'attraits?

ELISE.

Son ſang, ſon rang, ſon bien,
Pourroient toucher vn cœur placé comme le tien.
Il s'en deffendroit mal, mais où le mien reſide,
Il faut pour l'ébranler vn moyen plus ſolide;
Il faut luy faire voir que mes yeux éblouys
Luy reprochent à tort la mort de Dom Louys:
Et que le propre iour pris pour noſtre hymenée,
Il n'a pas de ſes iours la courſe terminee:
Mais ie vis & le fer qui luy perça le flanc,
Et le bras du meurtrier encor teins de ſon ſang.

Ie vis en l'appareil d'vne pompe funebre,
Changer l'appreſt d'vn iour ſi cher & ſi celebre;
Et ſuiuis au tombeau, frapé du coup mortel
Celuy que noſtre hymen attendoit à l'Autel.
Et tu veux, qu'abhorrant ſa recherche importune,
Tout odieux qu'il m'eſt, i'encenſe ſa fortune!
Tu ne crois pas vn Sceptre vn offre à dedaigner,
Et ie le doy ſouffrir parce qu'il doit regner.
O laſche ſentiment d'vne baſſe naiſſance!
O d'vn parfait amour obſcure connoiſſance!
L'amour ſeul eſt ſon prix, & quand on ayme bien
Des Sceptres, des Eſtats, tout ſe compte pour rien;
Et loin de m'éblouyr tout ſon éclat m'irrite.

LVCIE.

Et bien de ſon amour peſez donc le merite.
Dom Louys auec gloire eſt mort en vn combat,
Qui hazardoit le ſang le plus pur de l'Eſtat.
L'vn d'eux à vos beautez eſtoit deub pour victime:
Le Prince eut l'auantage, & voila tout ſon crime.
D'autres couronneroient de ſemblables forfaits.

ELISE.

T'ay-je pas deffendu de m'en parler iamais?
Sçais-tu de quel empire & d'amour & de flame
Le Comte de Venaſque a regné dans mon ame?

Helas!

Helas! ie le ſçay ſeule, & qui me l'a rauy,
Quelque rang qu'il occupe en vain m'eſt aſſeruy,
Et laſche à mes rigueurs en vain ſe ſacrifie;
Il ne bat qu'vne roche à ſes cris endurcie.
Tout ce qu'on m'en propoſe excite ma fureur,
Son nom, ſon rãg, ſes vœux, i'en ay tout en horreur.

LE PRINCE ſortant furieux.

Et bien, Madame, & bien, ſi mal en voſtre eſtime
Il y faut faire naiſtre vne horreur legitime;
Puis qu'on m'eſt ſi barbare, il faut l'eſtre à mon tour;
Et meriter la haine au deffaut de l'amour.
Il faut, ſi plein d'horreur, ſi noir, & ſi terrible,
Sans ſentiment d'honneur traitter vne inſenſible:
Rendre ſa haine iuſte, & de force emporter
Ce qu'au prix de ſoy-meſme on ne peut acheter.

ELISE.

Prince, ie ſors d'vn ſang, dont...

LE PRINCE.

Vous pourriez deſcendre
Ou du ſang de Ceſar ou du ſang d'Alexandre,
Que ie ne vous pourrois ſouffrir la vanité
De m'eſtre ſi barbare auec impunité.
I'ay par tous les efforts qu'vn vray zele a pû faire,

Comblé d'heur & de gloire & vous & voſtre Frere;
Pour le rendre celebre, & ſignaler ſon nom
I'ay mis entre ſes mains les armes d'Arragon;
Et pour voir tout ployer ſous ſon obeyſſance
Ie me ſuis dépoüillé de ma propre puiſſance.
Si ie pouuois ſans honte en vn iuſte couroux
Rappeller à vos yeux ce que i'ay fait pour vous,
Et ce que vous payez d'vn traittement ſi rude,
Ie vous ferois rougir de voſtre ingratitude.
I'ay veu pour vous ſeruir cent climats eſtrangers;
I'ay trauersé cent Mers, & franchy cent dangers,
Que tout autre peut-eſtre eut creus ineuitables,
Et que n'ont pas tenté tous les Heros des Fables.
La ſeule ardeur de plaire à ce cœur inhumain,
Me mit preſque en naiſſant les armes à la main.
Dedans tous les ſuccez dont i'ay remply l'Hiſtoire,
Ie n'ay, quoy qu'on ait crû, remply que voſtre gloire.
Ie n'ay ſeruy l'Eſtat que par l'ambition
D'accroiſtre ou conſeruer voſtre poſſeſſion;
D'en affermir pour vous l'authorité ſupreme,
Et ioindre des Brillans à voſtre Diademe.
L'Eſpagne a veu pour vous l'effroy ſur ſes deux
Mers,
Ces bras victorieux traiſnoient par tout vos fers:
I'ay tout vaincu pour vous, & vous ſeule inuincible
Oppoſez à ma flame vn cœur inacceſſible.

Mais puis qu'on ne peut rien ſoumis ny Conquerãt;
Que vous auez horreur d'vn Prince ſouſpirant;
Qu'auec tout mon reſpect ie ne vous ſçaurois plaire,
Mon amour irrité ſe ſçaura ſatisfaire,
Et pour iuſtifier l'horreur que ie vous fais,
Paſſera ſans reſpect des plaintes aux effets.

ELISE.

O le grand Roy qu'en vous attend cette Prouince!
O que vous auez bien les ſentimens d'vn Prince!
Iſſu d'vn ſang Royal, & né pour vn Eſtat,
Vous pouuez conceuoir vn ſi laſche attentat!

LE PRINCE.

Vos meſpris...

ELISE.

Et peut-eſtre apres cette menace,
Vous pretendrez encor quelque part en ma grace!
Et vous eſpererez des traittemens plus doux!
I'aurois les ſentimens auſſi laſches que vous,
Et ie meriterois de vous eſtre alliée,
Si iuſques à vous aymer ie m'eſtois oubliée.
Fermez, fermés les yeux aux reſpects les plus ſaints;
Baſtiſſez vous en l'air vos infames deſſeins,
Et croyez tout pouuoir auec toute licence,

Mon honneur ſçaura bien pouruoir à ſa deffence;
I'auray, j'auray memoire & du temps & du lieu,
Ou...

LE PRINCE.

Ma Princeſſe, vn mot.

ELISE.

Laiſſez-moy, Prince, adieu.

LE PRINCE.

Laiſſez-moy donc vn cœur, dont voſtre tyrannie
Auecque la franchiſe a la raiſon bannie.
Vn laſche qui vous ſuit malgré voſtre courroux,
Et qui ne ſçauroit eſtre, & n'eſtre pas à vous.
Si i'ay crû ma fureur contre voſtre iniuſtice,
D'vn eſprit eſchapé pardonnez le caprice:
Toute voſtre rigueur ny tout mon deſeſpoir
Ne peuuent m'emporter hors des loix du deuoir;
Et i'ay deſauoüé ce penſer temeraire,
Ce monſtrueux enfant d'vne aueugle colere,
Qui contre voſtre honneur m'oſoit ſolliciter;
Et qu'vn excez d'amour m'a permis d'écouter.
J'offre encore ma vie, & l'ay cent fois offerte,
S'il faut de mon Riual vous reparer la perte:
tirant l'eſpee *Tenez, mon ſang du ſien eſt-il vn digne prix?*

Ce fer me blessera bien moins que vos mespris.

LVCIE l'arrestant.

Seigneur...

LE PRINCE.

Laisse, Lucie, acheuer vne vie
Des outrages du sort si long temps poursuiuie;
Laisse moy me soustraire à de si rudes loix,
Satisfaire sa hayne, & luy plaire vne fois.

ELISE s'en allant.

Le tort que i'ay receu ne se peut satisfaire,
Prince, ne mourez point par l'espoir de me plaire;
Cet espoir seroit vain, viuez, & seulement
Gueriſſez vostre esprit d'vn friuole tourment.

LE PRINCE.

O d'vn barbare cœur sensible experience!
A quelle espreuue, ô Ciel, mets tu ma patience!
Qu'vn effroyable charme aueugle mes esprits,
Et qu'il faut de vertu contre tant de mépris!

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

THEODORE, CYNTHIE, LE PRINCE.

THEODORE.

DV rang que vous tenez auez-vous connoissance?
Sçauez-vous de quel sang nous auons pris naissance,
Prince? & que l'Arragon & cent climats diuers
Sur vous pour les regir tiennent les yeux ouuerts?
Suffit-il d'vne teste & d'vne ame commune
Pour le noble fardeau qu'attend vostre fortune?
Est-ce assez pour porter le Sceptre d'Arragon
Que vous ayez d'vn Prince & le sang & le nom?
Il faut qu'vn Souuerain ayt d'autres caracteres
Que les hommes communs, & les ames vulgaires.

L'Eſtat touſiours veillant deſſus ſes actions,
De ſes moindres penſers prend des impreſſions;
Veut voir à quels inſtincts ſa naiſſance l'incline,
Et iuſques dans le cœur ſans faueur l'examine.
Quelle attente, mon Frere, & quelle impreſſion
Receura voſtre Eſtat de voſtre paſſion?
Dont l'empire hõteux vous maiſtriſe & vous braue,
Iuſqu'à vous abbaiſſer à des deuoirs d'eſclaue?
La foibleſſe d'aymer parmy tant de meſpris:
Se pardonneroit elle aux plus laſches eſprits?
Eliſe vaut beaucoup; mais a-elle des charmes
A faire de vos yeux tomber d'indignes larmes?
A vous tirer du ſein de ſi frequents ſanglots?
A ne vous pas laiſſer vn moment de repos?
A vous auoir diſtraict des trauaux de la guerre,
Apres l'auoir portee aux deux bouts de la Terre?
Apres qu'on vous a veu partant d'exploicts diuers
Preſt à faire Eſpagnol preſque tout l'Vniuers?

LE PRINCE.

Ie blaſme autant que vous ce changement extréme,
Ie m'en fais tous les iours le reproche à moy-méme;
Ie deteſte l'ardeur dont ie ſuis conſommé,
I'en ſuis confus, ma Sœur, mais auez-vous aymé?

THEODORE.

Mon ſexe n'exclud pas de l'amoureux empire;

L'amour eſt abſolu ſur tout ce qui reſpire;
Mais aymant, ie voudrois garder le ſouuenir
Du rang où ie ſuis née, & que ie doy tenir.

LE PRINCE

L'Amour n'eſt point Amour qu'alors qu'il eſt extréme,
Et ne nous laiſſe point de pouuoir ſur nous-meſme,
Luy pouuant refuſer des hommages trop bas,
Ma Sœur, vous ſeriés libre, & vous n'aymeriés pas.
Quand vous blâmez l'ardeur dont vous m'entendés plaindre,
Doutés-vo⁹ des efforts que i'ay faits pour l'étaindre?
Combien i'ay combatu, combien i'ay reſiſté?
Mes plus ſanglãts combats ne m'ōt pas tant co ûté.
I'ay deſtruit de trois Roys l'Empire tyrannique,
I'ay ſoumis la Grenade, & fait trembler l'Afrique,
Auec bien moins d'efforts que ie ne m'en ſuis fait
Pour m'arracher du cœur ce redoutable traict.
Mais il n'eſt honte, orgueil, ny loy qui ne deſtruiſe
Vn ſeul reſſouuenir, vn ſeul penſer d'Eliſe;
Et dans cette foibleſſe il ne me ſouuient pas
Qu'il doiue eſtre pour moy de Sceptres ny d'Eſtats.

THEODORE.

Voſtre ennuy dans mon cœur treuue tant de tẽdreſſe,

Quelle

Qu'elle me met à bout de toute mon adreſſe,
Et me fait plaindre enfin l'amour que i'ay blaſmé:
S'il faut aimer ainſi ie n'ay iamais aimé.
Mon Frere, ie l'auoüe, & ie ſuis aſſez vaine
Pour iurer à l'amour vne inuincible haine.
Le Roy vient, rappellez en ce cœur abbatu
En ſa preſence au moins vn moment de vertu.

SCENE II.

LE ROY, GARDES, LE PRINCE, THEODORE, CINTHIE.

LE ROY.

ET bien, voſtre raiſon s'eſt-elle conſultée,
Prince? & cette fureur s'eſt-elle vn peu dõptée?
Employez-y tout l'art que vous m'auez promis,
Vous eſtes le plus fort de tous vos ennemis,
Et de voſtre valeur à ſoy-meſme oppoſée,
La victoire d'abord paroiſtra mal aiſée;
Mais ſauuez-vous l'eſtime où vous auez veſcu;
Auſſi-toſt qu'on veut vaincre, on a preſque vaincu.
Formez-vous le deſſein d'vne grande victoire,
De ſon euenement ie vous promets la gloire;
Et comme il paſſera vos plus dignes exploits,
Ie vous ay de ſon prix deſia promis le choix.
Ouy, mon Fils, & la foy qu'encor ie vous en donne
N'excepte de ce choix ny Sceptre ny Couronne.

Tentez cette tendreſſe où le ſang me reſout,
Oubliez vne ingrate, & me demandez tout.

LE PRINCE.

Ie ſuis vn lâche fils du plus genereux pere
Que la Terre ſoutienne, & le Soleil éclaire,
Si quoy que cet effort me dût couter le iour
Ie n'eſſaye la vengeance à cet excez d'amour:
Ouy, ie prendray, Seigneur, du tẽps & de moy-méme,
Des armes & du cœur pour ce combat extréme;
Ie n'oſe m'en promettre vn facile ſuccez,
Mais i'ay déja vaincu mes plus boüillans accez;
Et condamner ma flame, en rougir, & m'en plaindre,
Eſt déja quelque eſpoir de la pouuoir éteindre:
Mais ſi de cet amour ie puis forcer les loix,
Souuenez-vous du prix dont vous m'offrez le choix;
Ie n'abuſeray point de la preuue obligeante
D'vne force de ſang pour moy trop indulgente,
Et mon ambition n'étendra point ce prix
Au delà des reſpects d'vn ſujet, & d'vn fils.

LE ROY.

Ie ne reſerue rien, & laiſſe à ma promeſſe
Toute ſon étenduë, & toute ſa tendreſſe;
Mais pour vous dégager d'vn ſi cuiſant ſoucy,
Et meriter ce prix, n'exceptez rien auſſi;

Combattez de ce cœur qui force des murailles,
Qui vous soumet des Rois, qui gaigne des batailles,
Qui me donne en l'Europe vn si celebre rang,
Et ne laissez point voir de foiblesse en mon sang:
Ie sçay, mon Fils, qu'Elise à vos vœux fauorable,
Est vn objet charmant, & peut estre adorable:
Mais Elise craignant Dom Pedre pour Epoux,
Elise mépriſante est indigne de vous;
Et la mort d'vn Riual dont elle vous accuse,
De son ingratitude est vne indigne excuse.

SCENE III.

OCTAVE, LE ROY, Suite, LE PRINCE, THEODORE, CYNTHIE.

OCTAVE.

SIre, les Generaux au plus digne appareil
Que fut iamais triomphe éclairé du Soleil,
Sous vn ombrage épais des drapeaux de Valence,
Auec peine du peuple ont forcé l'affluence,
Pour venir, prosternez à vos pieds glorieux,
Décharger de lauriers leurs bras victorieux.

LE ROY.

Allons les receuoir; Prince, cette victoire
Sans voſtre indigne amour vous auroit deub ſa gloire.
Mais les voicy.

SCENE IV.

D. LOPE, D. FERNAND, D. SANCHE, LE ROY, LE PRINCE, THEODORE, OCTAVE, Suitte.

LE ROY.

VEnez, magnanimes Riuaux,
Aux deux bouts de la terre eſtendre vos trauaux,
Illuſtres compagnons des belles auantures,
Par qui vos noms viuront dans les races futures,
Venez meſler aux miens ces inuincibles bras,
Fameux par tant de ſang & par tant de combats.
Et vous, que ſous ce poil l'Afrique encor reuere,
A Dom Fernand. *De ce genereux Fils digne & genereux Pere:*

Dom Fernand, prenez part auec tout l'Arragon
Aux succez dont ſon bras a ſignalé ſon nom.

DOM FERNAND.

Si ſes trauaux, Grand Roy, ſont de quelque merite
Ma main de vos bienfaits par la ſienne s'acquite,
Et i'ay lieu de benir le moment fortuné,
Que pour vous le donner le Ciel me l'a donné.

LE ROY.

Comme par leur valeur le Ciel m'eſt ſi proſpere,
Pour leur fortune auſſi ie veux agir en Pere;
Et m'épuiſant pour eux, eleuer leur renon
Auſſi haut qu'ils ont mis la gloire d'Arragon.

DOM SANCHE.

Nous ne pouuions montrer vne valeur commune,
Guidez de vos Drapeaux & de voſtre Fortune.

DOM LOPE.

Elle animoit nos bras, elle adreſſoit nos coups,
C'eſt combatre aſſeuré, que combatre pour vous.

LE PRINCE bas.

De quel triomphe, Amour, m'as tu rauy la gloire?

THEODORE bas.

Qu'vn Conquerant eſt beau paré d'vne victoire?

LE ROY.

Les Caſtillans, enfin, ont ſi mal defendu
Le droict que ſur Valence Alphonſe a pretendu,
Qu'vne infidelle Mer borne encor mon Empire?

D. LOPE.

Ouy, Seigneur, ſous vos loix ſa côte encor reſpire;
Deſſous vôtre Etendard à peine déployé
De l'Hydre qui naiſſoit cent teſtes ont ployé:
D'abord Albe, Oropeſe, Alicant, Oriuelle,
N'ont point voulu tenir pour le party rebelle,
Et nous ſemblions, à voir les peuples accourir,
Viſiter vos pays, plus que les conquerir:
Nos progrez n'auoient fait aucun ſanglant ſpectacle,
Quand Alfachs de leur cours a commencé l'obſtacle,
Ou, ſans eſtre enuieux, ie ne puis oublier
Ce que la Renommée a dû vous publier,
Que Dom Sanche, Seigneur, par ſa haute entrepriſe,
Preſque ſeul, & ſans nous, à cette Iſle conquiſe,
A le premier pris terre, & pour gaigner ces bords,
S'y lançant, a couuert le champ de tant de morts,
Eſſuyé tant de traits, & de cette contree,

Auecque tant de ſang ſceu s'applauir l'entree,
Que la frayeur qu'il mit au ſein des Ennemis
Par cet vnique exploit a preſque tout ſoubmis:
Mais, & de ſon adreſſe, & de ſon grand courage,
Valence, mieux qu'Alfachs, a rendu témoignage,
Ce qu'a fait ce grand Homme en ce celebre employ
Ne peut que par les yeux s'acquerir de la foy.

D. SANCHE.

Arreſtez moins, amy, ſur des ſujets friuoles,
Et pour parler de vous, laiſſez-moy des paroles.

D. LOPE.

Je ne m'exprime pas comme vous meritez,
Mais ſans faſte & ſans art ie dy des veritez.
Victorieux d'Alfachs nous crûmes de Valence
Deuoir ſans differer attaquer l'inſolence;
A ce noble projet aucun ne balança,
Nous reſoluons le ſiege, & chacun s'auança.
Mais Guſman de Giron qui gardoit ſes murailles,
Aimant mieux hazarder le deſtin des Batailles,
Aſſemble ce qu'il a de plus fameux ſoldas,
Sort & marche vers nous pour nous couper le pas:
De ſon camp approchant les ſons nous réiouyſſent,
Les cœurs moins reſolus d'aiſe s'épanouyſſent;
Déia d'vn noble orgueil, tous s'eſtiment vainqueurs,

Les fronts pleins de fierté promettent tous des cœurs,
Et l'vn & l'autre Camp plutoſt aux mains qu'en face,
Se diſpute aſprement la victoire & la place.
Ie ne vous peindray point l'image de l'horreur
Qu'y tracerent de ſang la Mort & la Fureur,
Il ſuffit pour bien peindre vne guerre allumee
Qu'on eſtoit Eſpagnol en l'vne & l'autre armee;
Et que tantoſt pouſſans, & tantoſt repouſſez,
Aucuns rangs de long-temps ne furent enfoncez:
Enfin ne pouuant plus voir la victoire en doute,
Et d'aucuns qui ployoient craignant noſtre déroute,
Ce grand Homme inſpiré d'vn genereux auis
Change auec vn ſoldat, & d'armes, & d'habis,
Et prenant cent des ſiens pour marcher à ſa ſuite
Dans le Camp ennemy feint vne laſche fuite;
Couure d'vne infamie vne haute vertu,
Se feint comme le bras le courage abbatu,
Et demandant party coniure qu'on les rende
Aux pieds victorieux de celuy qui commande:
Arriuez à ſon char, Dom Guſman apprend d'eux
Des armes d'Arragon l'éuenement douteux,
Et que nez Caſtillans ſous vn ſort plus propice,
Ils viennent à leur Maiſtre immoler leur ſeruice:
Leur chetif equipage, & leur ſimple façon
Au ſein du general ne iette aucun ſoupçon;
Par ſon ſoin ſeulement leur bande deſarmee

Eſt miſe

Eſt miſe aux derniers rangs qui compoſent l'armee,
Où n'eſtans obſeruez d'aucuns des Ennemis;
Et tirans de longs fers cachez ſous leurs habis,
Auant qu'aucun vers eux penſe à tourner viſage,
Ils en font vn ſi prompt & ſi ſanglant carnage,
Qu'au ſpectacle des morts dont ils ionchent le champ
Vne confuſe horreur s'étend par tout le camp:
Sur les piles de corps dont ils prennent les armes,
Leurs cris iettent par tout de mortelles alarmes,
Et l'ennemy ſurpris d'vn accident ſi prompt,
Et reduit à combattre, & de queuë, & de front,
Fuit, s'écarte, s'empreſſe, & contre noſtre attente
Laiſſe choir en nos mains la victoire flottante.
Dom Sanche en ce combat toujours au premier rang,
Tout couuert de ſueur, de pouſſiere, & de ſang,
Cherche où Guſman commande, y fait paſſage, y vole,
Et luy tranche la vie auecque la parole:
Sa mort eſt la derniere, & le coup qui l'abbat
Nous laiſſe l'auantage, & le champ du combat.

LE ROY au Prince.

O Dieu! quelle des deux merite plus d'eſtime,
Ou la valeur qu'il vante, ou la voix qui l'exprime?
Comte, pour m'acquitter comme il a combatu,
A quel prix mettrons-nous cette inſigne vertu?

D. LOPE.

Quand Alfachs ſeroit ſienne, &...

D. SANCHE.

Mes ſeruices, Sire,
Ont pour objet vn prix plus grãd que vôtre Empire;
Ne bornez point celuy que vous leur deſtinez,
Que leur ſuitte plus loin n'ait vos Eſtats bornez,
Et dans ce que Dom Lope a tû par modeſtie,
Oyez de nos progrez la meilleure partie.
Valance en ce combat, dont on luy fait rapport,
De ſa rebellion n'arreſte pas l'effort;
Elle a pour elle encor l'abry d'vne muraille,
Et veut qu'on tente vn Siege apres vne bataille:
La deffenſe en effet ne luy deffailloit pas,
Et ſes murs enfermoient encor de bons ſoldats.
Les traicts qu'à noſtre abord ſa garniſon decoche,
D'vne effroyable greſle en deffendent l'approche,
Où laiſſant auancer quelques audacieux,
Les font marcher à l'ombre & leur cachent les cieux,
Quand pour vn temps enfin cet orage s'appaiſe.
(Que d'Hannibal, Seigneur, Carthage icy ſe taiſe)
Et qu'aux Siecles futurs Dom Lope ſeulement
Excite de l'eſtime & de l'eſtonnement.
Ce grãd cœur, qui peut tout, quoy qu'il oſe entreprẽdre,

A fait des veritez des fables d'Alexandre;
Et par vne action qui ternit tous nos fais,
S'eſt acquis vne gloire à ne mourir iamais.
Impatient qu'il eſt de l'eſpoir, des Rebelles
Il ordonne l'aſſaut, fait planter les eſchelles,
Et voyant quelque temps nos gens deliberer,
Au meſpris des dangers qu'il auoit à parer,
Mõte, vole aux creneaux, s'enrẽd maître, s'y plãte,
Au ſein des ennemis y iette l'épouuante;
Reçoit dans ſon écu les traicts de toutes parts,
Et des plus aſſeurez eſtonne les regards:
De ces greſles de traicts ſa ſuitte trauersée,
Des premiers eſchelons trebuche renuerſée;
Et ſeul aux yeux d'vn peuple & d'vn camp étõné,
Comme dans vn deſert il ſemble abandonné.

LE ROY.

O genereux Riuaux, qu'auec droict la fortune
Vous partage ſes vœux, & vous eſt ſi commune!

D. SANCHE.

Au point que par des cris auſſi tendres que vains
Nous l'appellions à nous & luy tendions les mains,
Les foſſez ſe comblans de mille funerailles,
Il ſe precipita dans l'enclos des murailles,
Incertain d'y perir & treuuer ſon tombeau,

Par la main d'vn ſoldat ou celle d'vn Bourreau,
Puiſque ſans vn grand heur cette cheute inouye
Vif le pouuoit liurer à la ville ennemie ;
Mais par vn heur inſigne en s'y precipitant
Il tomba ſur ſes pieds, & s'y tint combattant :
Enfin parmy cent morts dont il couurit la place,
Vn dard par vn defaut où ioignoit la cuiraſſe,
L'atteignit au coſté d'vn coup ſi violant,
Que le genoüil ployé, pâle, froid, & ſanglant,
Ne pouuant s'arracher l'arme qui le trauerſe,
Sans force, & comme mort ſa douleur le renuerſe,
Le Soldat qu'auec droit ce coup dût animer,
Raui d'vn tel ſuccez court pour le deſarmer,
Iette les armes bas, croit l'aborder ſans peine,
Et qu'en l'eſtat qu'il eſt la preuoyance eſt vaine ;
Mais ſa main oſe à peine approcher de ſon corps
Que ce Mars expirant ramaſſant ſes effors,
Pendant qu'à cet office il la ſent occupée
Au flanc qu'il treuue nud luy plante ſon épee ;
Lors d'vn lieu mal gardé ſurprenant le defaut,
Nous en gagnons l'accez par vn nouuel aſſaut ;
Et faiſant, ſans égard ny de ſexe, ny d'âge,
De la ville effrayée vn horrible carnage,
Arriuez au ſecours de ce Heros mourant,
L'enleuons de ce lieu froid, & preſque expirant :
Enfin, par le bonheur qui ſuit voſtre Couronne

Et contre noſtre eſpoir le Ciel vous le redonne,
Ne peut priuer la Cour d'vn ſi brillant éclat,
Et vous rend auec luy le repos de l'Eſtat.

LE ROY embraſſant D. Lope.

O glorieux vaſſal! quelle reconnoiſſance
Peut icy m'affranchir du deffaut d'impuiſſance?
Luy puis-je offrir vn prix à ſa vertu pareil?
Dom Sanche, ſur ce poinct i'attens voſtre conſeil.

D. SANCHE.

Sire, pour regaler ce prix à ſon merite;
Vous poſſedez trop peu, l'Eſpagne eſt trop petite;
Mais la gloire qu'on treuue à faire ſon deuoir,
Eſt le prix des trauaux qui n'en peuuent auoir.

LE ROY.

Deux cœurs d'vne valeur telle & ſi peu commune
Sont les plus chers preſens que m'ait fait la fortune;
Auec voſtre ſecours ie puis tout conquerir,
Et ne puis trop donner à qui peut tout m'offrir:
Tous deux quoy qui vous rie, & quoy que ie hazarde,
Souhaitez ſeulement, & l'effect me regarde.

D. LOPE.

I'oſe aſpirer plus loin que ie n'oſe eſperer,

Mais, Seigneur, mes ſouhais ſe pourront moderer,
Ou par d'autres effects, & par d'autres conqueſtes,
Pour ma bouche, mon bras vous fera des requeſtes.

D. SANCHE.

Et ie feray pour moy parler d'autres trauaux.

THEODORE.

Quelle gloire eut iamais de plus dignes Riuaux!

LE ROY.

Ie me doute à quel prix & l'vn & l'autre aſpire:
Princeſſe, apprenez d'eux ce qu'ils ne m'oſent dire,
Ils s'ouuriront à vous auecque moins d'effort,
Et nous en reſoudrons deſſus voſtre rapport;
Laiſſons-les, Prince; Et vous, ſouffrez leur conference
Fernand.

LE PRINCE.

Vous ne pouuez borner leur eſperance;
De tels trauaux, Seigneur, ne peuuent s'acquitter,
Et le Royaume entier ne les peut acheter.

SCENE V.

THEODORE, D. LOPE, D. SANCHE.

THEODORE.

ET bien, nobles vangeurs de l'orgueil de Caſtille,
Craindrez-vous de parler à l'aſpect d'vne Fille?
Ou la diſcretion qui tait vôtre deſſein
Oſera-elle enfin le verſer en mon ſein?
Faites-vous des deſtins que rien ne puiſſe abatre,
Et ſçachez triompher auſſi bien que combatre;
Et quoy! ſi genereux quand vous executez,
Vous n'oſez ſouhaiter meſme eſtans inuitez?

D. SANCHE.

Dom Lope a plus de droit aux fruis de la victoire.

D. LOPE.

Dom Sanche y peut pretendre auecque plus de gloire.

D. SANCHE.

Tout le ſuccez du ſiege à ſon courage eſt dû.

D. LOPE.

Et ſans luy du combat le champ eſtoit perdu.

D. SANCHE.

Son ſang y fut verſé.

D. LOPE.

Le ſien preſt à repandre.

D. SANCHE.

Je crain de trop oſer.

D. LOPE.

Je crain de trop pretendre.

D. SANCHE.

L'Eſtat n'a point pour vous de prix trop ſignalé.

D. LOPE.

Je pourray m'expliquer quand vous aurez parlé.

THEODORE.

Quoy! Comtes, vous tremblez, & i'impoſe ſilence
Aux deux Cids d'Arragon, aux vainqueurs de
Valance!

D. SANHCE s'en allant, & ſaluant D. Lope.

Seul, ie viendray vous dire à quel heur ie pretends.

D. LOPE s'en allant.

I'en vſeray de meſme, & prendray mieux montẽps.

THEODORE ſeule.

J'apprends trop quel deſſein l'vn & l'autre reſpire,
Ils m'én diſent aſſez en ne m'oſant rien dire:
Méme valeur, méme heur, & méme ẽploy les ioint.
Mais vn cœur engagé ne ſe partage point.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. SANCHE seul derriere les murs du Palais, tenant deux épées, vne nuë, & l'autre au fourreau.

TIRAN, ie t'obeïs, & i'attens pour te plaire
Dessus le champ d'honneur mon aimable Auersaire,
Conseiller inhumain, Monarque sans pitié,
Amour, autheur de haine, ennemy d'amitié,
Qui ne peux t'assouuir de sang & d'homicides,
Et qui veux seul regner aux lieux où tu presides;
Et bien, il faut chercher par ton decret fatal,
Au sein de mon amy le sang de mon Riual.
Le voici; quel combat en ce malheur extréme
Auãt qu'en estre aux mains ie rens cõtre moy-méme!
Et qu'on s'excite mal sans haine & sans couroux!

SCENE II.

D. LOPE, D. SANCHE.

D. LOPE.

LE Ciel vous fauorise.

D. SANCHE.

Et le sort vous soit doux.

D. LOPE.

Me rends-je assez à temps où vostre ordre m'appelle?

D. SANCHE.

Trop tost, pour me couter vne douleur mortelle,
Dont ce trouble vous doit estre vn signe apparent.

D. LOPE.

D'où procede ce trouble? auons-nous different?

D. SANCHE.

Ouy, Comte, nous l'auons.

D. LOPE.

De quoy?

D. SANCHE.

De jalouſie.

D. LOPE.

C'eſt vn grãd mal, Seigneur, quãd l'ame en eſt ſaiſie,
Et vous n'en venez point à cette extremité,
Sans vn ferme deſſein, & long-temps concerté.

D. SANCHE.

Aſſez, pour n'en point perdre en de vaines paroles.

D. LOPE.

N'examinõs donc point, puis qu'elles ſont friuoles,
Le ſuiet qui nous met les armes à la main.

D. SANCHE luy donnant vne eſpee nuë.

Ce fer vous l'apprendra s'il peut m'ouurir le ſein.
Le reconnoiſſez-vous?

D. LOPE regardant l'eſpee.

Ouy, Comte, cette eſpée
Touſiours auec ſuccez par ce bras occupée,

Où ie l'ay fait briller a ſceu ietter l'effroy;
Elle a donné des rangs & des tiltres au Roy;
Elle m'a fait vn nom aſſez conſiderable,
Et ſans la voſtre enfin ſeroit peu comparable:
Vn malheur m'en priuoit, vous la reconnoiſſez,
Elle m'inſtruit pour vous, & vous explique aſſez,
Elle vient à propos m'apprenant mon offence
Vous en faire raiſon, & prendre ma deffence.

DOM SANCHE.

Tout bleſſé que i'en ſuis i'en plaindrois peu le coup
Et mõ ſang vaut trop peu pour le plaindre beaucoup;
Mais elle a pretendu m'oſter plus que la vie,
Et la mienne ne peut luy ſouffrir cette enuie;
Non, que le haut credit où ce fer vous a mis
Ne me deuſt...

DOM LOPE.

Hé de grace eſpargnez vos amis;
Car enfin ce combat n'excite point ma haine,
Et de noſtre amitié ne rompra point la chaine.
Pour le moins de ma part ie vous répond d'vn cœur
Qui ne vous hayra ny vaincu ny vainqueur.

D. SANCHE.

De meſmes ſentimens ſont que ie deſeſpere
De voir ce bras armé contre vne main ſi chere.

Mais ie fuy de mon ſort l'inéuitable arreſt.

D. LOPE.

Ne conſultons donc point, vuidons-en l'intereſt.

SCENE III.

D. FERNAND, D. LOPE, D. SANCHE.

D. FERNAND au milieu d'eux.

TReve, illuſtres Guerriers, quelles loix rigoureuſes
Portent à ces diſcords vos ames genereuſes?
Quel different, cruels, ſuſcitant ce combat
Diuiſe contre ſoy les forces de l'Etat?
Rend de ſi chers amis de mortels Auerſaires?
Et des deux bras d'vn corps fait deux partis cõtraires?
Moüillerez-vous de ſang ce triomphe fameux
Qu'vn ſeul & méme employ vous aquiert à tous deux?
Quoy! Comte, quoy! mon Fils, ces fameuſes eſpees,
En méme occaſion ſi ſouuent occupées,
Dont le commun effort, & le fer rencontré
Dans vne meſme playe eſt ſi ſouuent entré,

Et que meſme valeur, & pareille fortune
En deux bras differens n'ont ſi ſouuent fait qu'vne,
Elles dont la furie, & les effors vnis
Deſertant la Grenade en ont peuplé Thunis,
Ces ramparts de l'Etat, ces mouuantes murailles,
Ces nobles inſtrumens de tant de funerailles,
Qui tant de fois ont fait de leur zele indomté
Vne fidelle preuue à l'infidelité,
L'vne à l'autre oppoſée ont rompu l'alliance
Où l'Arragon fondoit toute ſa confiance?
Et s'efforcent d'oſter par vn meſme attentat
Deux Fauoris au Prince, & deux bras à l'Etat?
Sans crime, pouuez-vous écouter la furie
Qui veut de ſes appuis priuer voſtre Patrie?
Et pour quelques raiſons qui vous puiſſent armer,
Verſer le meilleur ſang qui la puiſſe animer?
A-elle quelque part dedans voſtre querelle?
Et deuez-vous combatre, & mourir que pour elle?
Si mon ſang me promet quelque reſpect d'vn fils,
Voſtre ieuneſſe en doit, Comte, à mes cheueux gris:
Si vous refuſez donc vos iours à voſtre Prince,
A l'amour du pays, aux vœux de la Prouince,
Que par quelque reſpect i'aprenne aux moins de vous
Le ſujet de ma crainte & de voſtre courroux.
Si c'eſt vn different ou d'amour, ou de gloire,
I'en puis eſtre l'arbitre, & vous m'en deuez croire;

De cet aueugle enfant i'ay reſſenti les loix,
Et ie n'ay pas ſans fruit vieilly ſous le Harnois:
Si dedans ce combat l'honneur vous intereſſe
C'eſt moy qui vous y porte, & moy qui vous en preſſe,
Vous engageant l'eſtime où i'ay toujours vecu
D'aſſiſter le vainqueur, & plaindre le vaincu,
Et de ne point meſler les drois de la Nature
Parmy voſtre triomphe où voſtre ſepulture.

D. SANCHE.

Auant qu'armer ce bras ie me ſuis combatu
Auec tous les efforts de ma foible vertu,
Et le Ciel m'eſt témoin que pour vne conqueſte
Qui d'vn bandeau Royal deuroit orner ma teſte,
Ie n'aurois pas conceu le funeſte deſſein
Qui nous met auiourd'huy les armes à la main?
Mon Ennemi m'eſt plus qu'vn trône & qu'vn Empire,
Ie donnerois pour luy le iour que ie reſpire,
Et l'amour qui m'a fait ce noble concurrent
Pouuoit ſeul entre nous former ce different:
Si ie m'oſe expliquer, vous aurez peine à croire
A quel prix mon orgueil veut mettre ma Victoire,
Et vous condamnerez l'ambitieux projet
Que l'amour a formé dans le cœur d'vn ſuiet,
Vous tremblerez au nom de l'obiet que i'adore:
Theodore, mon pere ....

D. FERNAND.

O Dieu ! The.....

D. SANCHE.

Theodore,
Ce charme de cent Rois, ce miracle amoureux,
La parole eſt lâchée, eſt l'objet de mes vœux.
Cette preſomption a ſurpris voſtre attente!

D. FERNAND.

I'ay lieu d'eſtre ſurpris; Theodore! l'Infante !

D. SANCHE.

Si vous l'eſtes ſi fort, vous auez oublié
Ce que ſi hautement ſon pere a publié;
Qu'irrité du refus qu'Alphonſe de Caſtille
Pour gage de la paix auoit fait de ſa Fille,
Il fermeroit l'oreille aux autres Potentas,
Et prendroit alliance en ſes propres Etas:
S'il eſt ainſi, quel ſang touche plus la Couronne
Que celuy de Moncade, ou celuy de Cardone?
Quels bras meritent mieux d'en eſtre le ſoutien
Que celuy de Dom Lope, ou le voſtre & le mien?
Enfin laiſſons l'Empire, & parlons de l'Infante;
I'ay voüé tous mes ſoins à cette noble attente,

Les

Les charmes de ſes yeux bien plus chers que ſon rãg,
M'ont fait à leur pourſuitte expoſer tout mon ſang;
Et quand d'vn faux eſpoir ma vanité flattée
Ne doute plus d'attaindre où mes vœux l'ont portee,
Ie treuue par vn ſort à cet eſpoir fatal,
En mon plus cher Amy, mon plus faſcheux Riual.
Hier, apres qu'vne nuit ſans Lune & sãs Etoilles,
Eut caché le Soleil dans ſes plus ſombres voiles,
Paſſant ſous le Balcon, où cet Aſtre d'Amour
Peut dés plus noires nuits enclorre vn ſi beau iour,
Vn homme par haſard trouué ſous ſa feneſtre,
Qu'en cette obſcurité ie ne pus reconneſtre,
S'en tirant, me heurta, peut-eſtre ſans deſſein,
A l'inſtant, vn peu prompt j'eus l'eſpee à la main,
Et trop imprudemment pourſuiuant ſa retraitte,
Payay d'vn coup au bras cette ardeur indiſcrette.
Apres quelque deffenſe où ie l'auois forcé,
J'oy tomber de ſes mains le fer qui m'a bleſſé,
Et le cherchant en vain dans vne nuict ſi ſombre,
Il m'éuite, s'écarte, & s'égare dans l'ombre:
Me retirant enfin, & treuuant ſous mes pas,
Ce fer moüillé du ſang qu'il m'a tiré du bras,
Ie l'emporte, & chez moy ie reconnois l'eſpee,
Qu'en tant d'occaſions tant de ſang a trempee,
Et qui ſi glorieuſe en ſon dernier employ,
A ſi bien ſouſtenu la gloire de ſon Roy.

Enfin ne doutant plus aprés cette auanture
De ce que ie ſçauois déja par coniecture,
Et deuant vn effort à cet illuſtre Amour,
Qui m'oſtaſt vn Riual, ou qui m'oſtaſt le iour,
I'ay tenté ce combat, & crû que la victoire
En mettroit noſtre eſtime à ſa plus haute gloire,
Et que ce que nos bras ont fait de plus fameux
N'égaloit pas l'honneur de vaincre vn de nous deux.

D. LOPE.

Pour vous faire en deux mots lire au fonds de mõ ame,
Et ne rien déguiſer d'vne ſi belle flame,
Rare honneur de Moncade, & gloire d'Arragon,
Et vous digne heritier, & du ſang, & du nom,
Quoy que les yeux diuins, dont le feu me conſomme,
Soient des objets trop hauts pour les regars d'vn Hõme,
Que ce ſoit trop oſer que de deliberer,
Si ſans leur faire injure on les peut adorer,
Et que ie tremble enfin au nom de Theodore,
Innocent, ou coupable, il eſt vray, ie l'adore.
Hier, cet aueugle Amour oſant guider mes pas,
Vers l'inuincible Amant qu'ont pour moy ſes appas,
Et d'abord entendant du bruit ſous ſa feneſtre,
Car dans l'obſcurité ie ne vous pus conneſtre;
Mon reſpect m'en chaſſoit, mais ce reſpect fut vain,
Nous eûmes differant, ce fer chut de ma main,

Et la crainte de voir ma flame découuerte,
Me fit à ſa recherche en preferer la perte:
Enfin, ce meſme fer par vn deſtin fatal,
Nous ayant à chacun appris noſtre riual,
Malgré noſtre amitié que rien ne peut diſſoudre;
Nous voici ſur le champ, qu'y deuons-nous reſoudre?
Si l'on doit rien reſoudre en des lieux où l'honneur
Fait arbitres de tout l'adreſſe & le bonheur.

D. FERNAND.

Si vous auez pour but ces adorables charmes,
Vn ſi noble intereſt eſt digne de vos armes:
Mais quelle confiance oſez-vous conceuoir,
Que l'on les authoriſe & ſouffre voſtre eſpoir?
Et s'il doit eſtre vain, quelle aueugle furie
Vous fait ſans intereſt hazarder voſtre vie?
Mais peut-eſtre l'Infante, acceſſible à vos vœux
Ou ſouffre l'vn de vous, où vous ſouffre tous deux;
Pouuans, & l'vn & l'autre eſperer de luy plaire,
Pourquoy la priuez-vous du choix qu'elle doit faire?
Où déja l'vn de vous luy plaiſant en effect,
La deuez-vous priuer du choix qu'elle en a fait?
Si ce choix entre vous met quelque difference
Au plus heureux des deux ſouffrez la preference;
Ou ſi dans ſon amour ſon cœur indifferent
Vous en laiſſe entre vous vuider le different;

Alors tentez le ſort, & mettez en vſage
Tout ce que vous auez d'adreſſe & de courage.
Mon ſang, quoy que glacé, me laiſſe aſſez de cœur
Pour voir voſtre combat, & ſeruir le vainqueur,
Pour eſtre voſtre Iuge en cette ardeur commune,
Et prendre le party que tiendra la Fortune.

D. LOPE.

Ie me rẽds où Dom Sãche & l'honneur m'õt mandé,
Je ne doy prendre loy que de ſon procedé:
S'il doit quelque reſpect aux ſentimens d'vn Pere;
S'il y veut deferer, i'y ſouſcris, i'y defere,
Ou s'il faut à l'inſtant en vuider l'intereſt,
Mon cœur ſe fait effort, mais le bras eſt tout preſt,
Et mettra tout ſon art à garantir d'outrage
Vn cœur où Theodore a graué ſon image.

D. SANCHE.

Allons, mon Pere, & vous Riual trop genereux,
Voir ſur ce differend ce miracle amoureux;
Si noſtre amour doit plaire ou bien eſtre importune,
Conſultons noſtre heureuſe ou mauuaiſe fortune:
Puis que le Roy l'ordonne, allons à ſes genoux
Répandre les aueux qu'elle exige de nous;
Et ſi l'indiference où nous verrons ſes charmes,
Nous en laiſſent vuider l'intereſt par les armes,

Sans plus deliberer immolons ſans pitié
Aux droits de noſtre amour ceux de noſtre amitié.

D. FERNAND.

Lors mes empeſchemens n'y mettront plus d'obſtacle.

D. LOPE.

Allons, cher ennemy, conſulter noſtre Oracle,
Et ſçauoir quel Arreſt reglera noſtre ſort.
Mais le Prince nous cherche, euitons ſon abord.

SCENE IV.

LE PRINCE venant d'vn coſté, ELISE, LVCIE de l'autre.

ELISE.

MOn Frere a different, & Dom Sanche l'appelle!
Helas! de qui tiens-tu cette triſte nouuelle?

LVCIE.

Toute la Cour en parle, & d'vne & d'autre part
La publiant ſi haut, la ſçauez-vous ſi tard?

Voyez, ſous quels reſpects leur haine s'eſt gardee,
Mais s'ils n'ẽ ſont aux mains l'afaire en eſt vuidee;
Et ſi ce bruit encor n'eſt venu iuſqu'à vous,
C'eſt...

LE PRINCE.

Madame, où dit-on le lieu du randés vous?

ELISE.

Ie ne l'ay point appris, mais, Seigneur, cette peine
Ne vous doit point toucher, puis qu'elle ſeroit vaine:
Sans de iuſtes ſuiets & d'importans deſſeins,
Deux cœurs ſi genereux n'ẽ viẽnẽt point aux mains;
Et quelque empeſchement que vos ſoins leur deſtinẽt
Si leur querelle eſt iuſte, il faut qu'ils la terminẽt.

LE PRINCE.

Vous m'en iugez indigne, inſenſible beauté,
Vn ſeruice en mes mains pert cette qualité;
D'vn bras qui vo⁹ deplaiſt vous craignez l'aſſiſtãce,
Et quand nous hayſſons, qui nous ſert nous offence:
Vous fuyez mon ſecours pour m'en oſter l'eſpoir;
Vous refuſez mes ſoins pour ne m'en point deuoir,
Et ie voy qu'vn malheur auſſi long que ma vie,
Sera l'vnique fruict de vous auoir ſeruie.

ELISE.

Pour le faire ceſſer vous devriez m'en punir,
Et chaſſer ſon objet de voſtre ſouuenir.

LE PRINCE.

Vos charmes malgré vous conſeruent voſtre Empire,
Et toutes vos rigueurs ne le ſçauroient détruire.

ELISE.

Ie le détruis aſſez, n'en voulant point vſer.

LE PRINCE.

Par l'eſpoir d'vn plus grand vous le devriez priſer.

ELISE.

Vn ſceptre à mon égard a peu de priuilege,
Voſtre eſpoir eſt bien vain s'il n'a point d'autre piege,
Et vous deshonorez les titres abſolus
Que voſtre amour m'offrant expoſe à mes refus;
Car enfin s'il vous faut parler d'vne ame ouuerte,
Rien ne peut d'vn Amant me reparer la perte,
Et tant que durera la courſe de mes iours
Ses bleſſures au cœur me ſaigneront toûjours:
Ne vous flattez point, Prince, vne grande fortune,
Agit auec ſuccez ſur vne ame commune;

Mais, & de cet aveu profitez desormais;
La mienne est d'vne force à ne flechir iamais:
Vous vous pourriez soumettre autant de diadémes,
Qu'il est en l'Vniuers de Puissances suprémes,
Que tout ce grand pouuoir & cette authorité
Ne s'étendroient iamais dessus ma liberté,
Ne vous repaissez point de vaines esperances,
N'attendez rien du temps, rien de vos deferances,
Rien de tous les mépris que vous pouuez souffrir,
Ny rien de tous les vœux que vous pouuez m'offrir;
Theodore sort. *Ils ne vous produiroient qu'vne inutile attente,*
Et qu'vne auersion plus forte & plus constante;
Elle s'en va superbement. *Vous estes insensible, ou vous faisant raison*
Vous deuez oublier de moy iusqu'à mon nom.

SCENE V.

THEODORE, CINTHIE, LE PRINCE.

THEODORE.

CEtte Fille, mon Frere, est bien dissimulee,
Ou ie voy vostre attente encor fort reculee,

Et par

Et par ce qui paroiſt du progrez de vos vœux,
S'il eſt fort auancé vous feignez bien tous deux.

LE PRINCE.

Vous voyez de quels fruicts ma foibleſſe eſt ſuiuie,
Son extréme rigueur me couſtera la vie;
En vain tous mes penſers s'arment contre ma foy;
I'ay beau deliberer, i'ay beau promettre au Roy,
I'ay beau, ma chere Sœur, me promettre à moy-
meſme,
Plus ie la veux hayr, plus ie ſens que ie l'ayme;
Quelqu'effort que i'employe, il ne me produit rien;
Et ie ne puis dompter ny mon cœur ny le ſien.

THEODORE.

Ces tranſports ne ſont bons qu'à des ames vulgaires.

LE PRINCE.

Ie delibere aſſez, mais n'execute gueres;
Mais pendãt que l'ardeur d'vn genereux courroux
Tentera cet effort, i'en demande vn de vous:
Que ſi, comme le ſort en regarde peu d'autres,
Dom Lope oſe hauſſer les yeux iuſques aux vôtres,
Vous traittiez ſon amour de la meſme douceur
Que mes ardans tranſports ſont traittez de ſa ſœur.

THEODORE.

Quoy! Prince, vous croyez....

LE PRINCE.

Doutez-vous que vos charmes
Ne ſoient & le motif & l'objet de leurs armes?
Et le Roy dans ſa cour vous cherchant vn Epoux
Y peut-il faire choix d'vn plus digne de vous?

THEODORE.

Ie ſçay combien Dom Lope a ſeruy la Couronne;
Mais le puis-je hayr, ſi le Roy me le donne?

LE PRINCE.

Non, mais par quelques traits d'vne feinte rigueur
Luy faire auprez de vous beſoin de ma faueur,
Et feindre pour Dom Sanche vn peu plus de tendreſſe;
Voſtre ſexe en cet art ne manque pas d'adreſſe?

THEODORE.

Ie ne vous cele point que vous m'embaraſſez;
Mais vous me l'ordonnez, mon Frere, & c'eſt aſſez.

LE PRINCE s'en allant.

Ils vous cherchent, Adieu.

SCENE VI.

D. SANCHE, D. LOPE, THEODORE, CYNTHIE.

D. SANCHE.

M Adame.

D. LOPE.

Ma Princeſſe.

D. SANCHE.

Qui vous retient la voix?

D. LOPE.

Mon reſpect vous la laiſſe.

D. SANCHE.

Ce reſpect vous eſt dû s'il ſe doit obſeruer.

D. LOPE.

Vous auez commencé, c'eſt à vous d'acheuer.

D. SANCHE.

D'autres reſpects encor me forcent au ſilence.

D. LOPE.

Ils exercent ſur moy la méme violence.

D. SANCHE.

Madame, obligez-le...

D. LOPE.

Madame, ordonnez-luy.

THEODORE.

Quoy! toujours ſi vaillans vous trẽblés auiourd huy?
Portay-je dans les yeux des traits ſi redoutables,
Qu'ils iettent la frayeur en des cœurs indomptables?

D. SANCHE.

Ouy, Madame, & la guerre en ſes plꝰ grãds hazars
Eſt moins à redouter qu'vn ſeul de vos regars;
Auſſi confeſſons-nous que iamais le tonnerre
Pour vn plus haut orgueil n'a menacé la terre;
Que celuy, dont l'adueu que le Roy veut de nous,
Interdits & tremblans nous iette à vos genoux.
L'obiet de nos trauaux & de noſtre vaillance,
N'étoit, Grãde Princeſſe, Albe, Alſachs ny Valãce:
Vn bien plus noble eſpoir nous auoit animez,
C'eſtoit pour ces beaux yeux que nous eſtions armés;

C'eſtoit pour voſtre gloire, & pour voſtre conqueſte
Que ce cœur & ce bras hazardoient cette teſte;
Et pour le meſme obiet, Dom Lope a ſurpaſſé
Tout ce qu'à veu ſon Siecle, & qui l'a deuancé.
Dans la noirceur de l'ombre, hier ſous voſtre fe-
neſtre,
Noſtre commune ardeur commença de paroiſtre,
Et s'oſant diſputer vn ſi riche threſor,
Il m'en couta du ſang dont ce bras ſeigne encor.
Et ſur le point enfin d'en vuider la querelle,
Par vn tragique effet d'vne cauſe ſi belle,
Nous auons eſtimé deuoir par voſtre Arreſt
Terminer vn ſi cher & ſi noble intereſt;
Et ſuiuant les conſeils qu'apres nous devrons ſuiure,
En prendre le deſſein de mourir ou de viure.
Ah Comte à quel effort m'auez-vous obligé?

CYNTHIE.

Leur choix n'a point trompé, le Roy l'a bien iugé.

THEODORE.

Apres & l'agrément & l'aueu de mon Pere,
Celuy que ie reçoy ne me ſçauroit deplaire,
Ie puis en faire eſtat ſans bleſſer mon deuoir,
Et ne repugne point à ſouffrir voſtre eſpoir:
Mais ſans vn autre aueu mon amour n'oſe naiſtre,

Mon cœur ſe declarer, ny mon choix vous paroiſtre;
Mon empire eſtant libre eſtablira ſes loix,
Mais i'attendray du Roy la liberté du choix.
Cependant i'ay regret, Comte, qu'vne auanture
Où i'ay tant d'intereſt, vous couſte vne bleſſure.
Elle donne vne Echarpe à Dom Sanche.
Vne Echarpe eſt bien deuë au ſeruice d'vn bras,
A qui l'on a couſté du ſang & des combats.
Tenez, Dom Sanche.

D. SANCHE.

O Ciel! quel ſang, Grande Princeſſe,
Vous peut-on à ce prix donner ſans allegreſſe?

D. LOPE à part.

O faueur! ô preſent à mon eſprit fatal!
L'infidele à mes yeux obliger mon Riual!
Et m'auoir abusé d'vne ſi vaine attente!
O ſexe dangereux, & Princeſſe inconſtante!

THEODORE.

Remenez-moy, Dom Lope, adieu Comte.

D. LOPE.

O mon cœur!
Ceſſons de murmurer apres cette faueur:
Ie me ſuis plaint trop toſt, ſa main auec vſure

Du preſent qu'elle a fait me repare l'iniure. Ils ſortent.

D. SANCHE ſeul.

Ie crain qu'on ne me ioüe, & que ma vanité
De l'honneur de ſes vœux ne m'ait trop toſt flaté.
Quel biZarre deſtin peut faire qu'en meſme heure
Et preſque en meſme inſtãt vn eſpoir naiſſe & meure?
Le preſant d'vne Echarpe à tort m'a fait ſi vain,
Et l'on promet bien plus quand on donne la main.
Enfin plus ie t'écoute, ô raiſon importune,
Et moins i'oſe eſperer de ma bonne fortune.
Il faut vaincre ou mourir en vn deſſein ſi beau,
Et l'amour doit m'ouurir ſon cœur ou le tombeau.

Fin du troiſieſme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, ELISE, LVCIE.

ELISE.

NON, non, ie ne hay pas l'éclat d'vne couronne,
Mais ie ne puis ſouffrir la main qui me la donne;
Elle a mis tous mes vœux dedans le monumant,
Elle degoute encor du ſang de mon Amant;
Et tout ce que l'Europe a de pouuoirs ſuprémes,
Et toute la ſplendeur qu'en ont les diadémes,
N'auront iamais, mon Frere, aſſez d'éclat pour moy
Pour tarir ny ſecher les pleurs que ie luy doy.

D. LOPE.

D. LOPÉ.

Mais ces larmes, ma Sœur, destruisent vne attẽte
Qui m'approche du Throsne, & me promet l'Infante,
Vostre seule rigueur m'en retarde l'Arrest;
Si vous n'aimez le Prince, aimez mon interest.

ELISE.

Quelques pressans deuoirs où le sang m'interesse,
En cette occasion pardonnez ma foiblesse,
Ie ferois tout pour vous iusqu'à perdre le iour,
Hors de l'aller prier, & souffrir son amour.
Ie vous verrois sans ioye ou regir la Prouince,
Ou jouyr des douceurs que vous tiendriés du Prince.
Ce redoutable bras dont vous auez seruy
Ce cœur, depuis trois ans à l'Infante asseruy,
Et ce sang tant de fois versé pour sa querelle,
N'ont-ils rien fait pour vous, ayant tant fait pour elle?
Et si le Roy luy cherche vn Epoux dans sa Cour,
Peut-il ietter les yeux que dessus vostre amour?
Ie sçay qu'auec plaisir l'Infante vous escoute,
Qu'entre vous & Dom Sanche, elle n'est point en doute;
Et que l'eslection qu'ont faite ses appas,
Differe à s'expliquer, mais ne balance pas.

Complaisante à son Frere, elle vous le fait craindre,
Mais croyez qu'en son ame elle a peine de feindre,
Qu'il fait contre ses vœux des efforts superflus,
Et ne m'obligez point à vous en dire plus.

D. LOPE.

Vous auez peu de cœur, & i'en voy peu de preuue,
Si dedans vostre sein le Prince ne le treuue;
Et si vous ne mettez dedans vostre maison
Par vn si grand hymen le Sceptre d'Arragon.

ELISE.

Ie prouue mieux mon cœur en desdaignant vn Prince,
Que vous ne l'auez fait gaignant vne Prouince:
Ne mettez point en nous tant d'inegalité,
Et ne disputons point de generosité.
Ce vous est de mon cœur vne assez digne preuue,
Que iamais dans mon sein le Prince ne le treuue,
Et ne contracte point dedans nostre maison
Vn hymen que i'abhorre auec trop de raison.

D. LOPE.

O Fille, indigne sang des glorieux Ancestres
Dont la race à l'Espagne a tant donné de Maistres!

ELISE.

La Guerre & ſes fureurs vous ont elles appris
A traitter vne Sœur auec tant de meſpris?

D. LOPE.

La Cour & ſes douceurs vous ont elles inſtruitte
A d'ingrattes rigueurs d'vne ſi longue ſuitte?

ELISE.

Comte, inſenſiblement i'aigry voſtre courroux;
Adieu, c'eſt trop combatre vn guerrier tel que vous,
Qui tout boüillant encor d'vne grande victoire,
A combatre vne Sœur doit treuuer peu de gloire. Elle ſort auec Lucie.

D. LOPE ſeul.

De qui peux-tu, ma flame, implorer la faueur?
Si ie tente ſans fruict le ſecours d'vne Sœur,
Et ſi d'vne reſponſe & ſi nuë & ſi franche,
Elle peut reietter.... Mais que me veut Dom Sanche?
Le front n'en marque pas vn eſprit ſatisfait.

SCENE II.

D. SANCHE, D. LOPE.

D. SANCHE.

AVez-vous biẽ receu l'accueil qu'on nous a fait?
Comte, ce terme pris pour nous ouurir ſon ame
Eſt-il bien compatible auecque voſtre flame?
Et pouuons-nous treuuer dedans ce traittement
A nos communs deſirs quelque éclairciſſement?

D. LOPE.

C'eſt beaucoup, cher Amy, que d'vn objet ſi rare
En faueur de nos vœux la bonté ſe declare,
Et laiſſe du bonheur qu'obtiendra l'vn de Nous
Tous les Roys de l'Europe enuieux ou ialoux:
Mais dans ſon cœur encor mon Amour ne voit
goute,
Son accueil partagé partage encor mon doute,
Et ie ne puis aſſeoir de iugement certain
Sur le don d'vne Echarpe ou celuy de ſa main.
La Raiſon de ce choix deuant eſtre l'arbitre,

Vous en seriez l'obiet à bien plus iuste tiltre:
L'Infante de vos vœux ne pourroit s'excuser,
Mais l'Amour est aueugle & se peut abuser.

D. SANCHE.

Il vous prefereroit, s'il vous faisoit justice;
Mais comme il ne voit goute, il fait tout par ca-
price,
Et dans l'obscurité qu'il laisse à nostre espoir,
Sur ce doute commun ie reuenois vous voir:
C'est la condition, Comte, de nostre tréve,
Que ce doute restant nostre combat s'acheue.
Le cœur de Theodore encor indiferent,
Nous laisse en liberté vuider ce different:
Il faut pour cet hymen vne grande victime,
Et nous ne pouuons mieux meriter son estime,
Ny moins douteusement nous asseurer son cœur,
Que si de l'vn de nous l'autre reste vainqueur.

D. LOPE.

L'attente est importune, & méme ardeur me presse.

D. SANCHE.

Voyons donc.

DOM LOPE.

Mais du Roy la deffence est expresse.

Et daignant pour ſa fille authoriſer nos vœux,
Et nous laiſſer l'eſpoir qu'il nous ſouffre à tous deux,
Vous ſçauez...

D SANCHE.

Ouy, ie ſçay qu'il a proſcrit la teſte,
Qui commettroit au bras l'heur de cette conqueſte;
Il remet à l'Infante à vuider ce debat,
Et d'vn empire exprez nous deffend le combat.
Mais...,

D. LOPE.

Mais ignorons nous en ce boüillant caprice
Auec quelle rigueur procede ſa juſtice?
Qui marchant touſiours droitte, touſiours égalemẽt,
N'a iamais menacé, ny promis vainement?
Deuõs-nous, quelque ardeur dont l'amour nº cõuie,
Expoſer noſtre amour auecque noſtre vie?
Quel ſera le ſuccez que noſtre amour pretend,
Si du champ du combat l'Echaffaut nous attend?
Sa deffence...

D. SANCHE.

Où l'Honneur & l'Amour s'intereſſẽt
Toutes loix, tous reſpects, toutes deffences ceſſent.
Quand la fureur du Roy ſeroit à redouter,

Ce que nous poursuiuons nous peut-il trop coûter ?
Et ne vaut-il pas mieux que nostre amour s'exprime
Par vn si beau peril, & par vn si beau crime,
Qui de nos sentimens marque toute l'ardeur
Que par vn mol respect qui sente sa froideur ?
Mais ce que font les Rois pour imprimer des craintes,
Ces deffenses souuent veulent bien estre enfraintes,
Et par raison d'Etat contre de tels combas
Ils ordonnent souuent ce qu'ils n'approuuent pas.
Quand cent Raisons enfin feroient à sa iustice,
De cet excez d'amour resoudre le suplice,
Ses propres interests forceroient son courroux ;
La Princesse, l'Etat, tout parleroit pour nous ;
De trop recents trauaux laissent en sa memoire
Vostre dernier trophee, & ma derniere gloire,
Pour laisser immoler aux rigueurs de ses loix
Vn sang pour son seruice exposé tant de fois:
Il en sçait les ardeurs, il en connoit la flame ;
Et s'il vous faut enfin ouurir toute mon ame,
La main, qu'en me laissant on vous donne à mes yeux,
A rendu mon amour assez capricieux
Pour ne pouuoir languir entre son esperance,
Et la crainte qu'il a de vostre preference:
I'ay fait ce que i'ay pû pour me guerir d'vn mal
De qui la gueriſon vous ostast vn Riual ;
Mais plus ie le combas & plus il me possede,

Cet aimable tourment s'accroiſt par ſon remede,
Et ie connois qu'il faut aprés ces vains combas,
Malgré moy le ſouffrir pour ne l'accroiſtre pas.

D. LOPE.

Si trois ans de langueurs, d'amoureux ſacrifices,
De perils, de trauaux, de reſpects, de ſeruices,
Et d'vn deſſein ſi haut, & ſi bien eſtably
Pouuoient de ſa beauté me permettre l'oubly;
Déja noſtre amitié m'auroit oſté l'idée,
Que d'vn ſi cher objet i'ay ſi long-temps gardée:
Mais à ce ſeul penſer mon courage abbatu,
Se trouble, ſe confond, ſans faillir de vertu;
Et ſolliciteroit ma main contre moy-meſme,
Auant que de paſſer à cet effort extréme:
De la voſtre, Dom Sanche, éprouuons donc l'effort,
Elle ne peut tuer que d'vne belle mort;
Elle s'eſt fait priſer dedans tant d'auantures
Que les coups m'en ſeront d'honorables bleſſures.

D. SANCHE.

Par le ſang que déia la voſtre m'a tiré
Vn ſuccez tout contraire en doit eſtre auguré;
Mais le ſort & l'Amour en regleront l'iſſuë;
Le Prince vient, ſortons, éuitons-en la veuë;

Allons

Allons faire à sa Sœur connoistre son pouuoir,
Et d'vn noble peril tirer vn noble espoir.

SCENE III.

LE PRINCE, OCTAVE.

LE PRINCE.

TV vois, aux mouuemens dont mon amour extréme,
Presse mon desespoir d'agir contre moy-mesme,
Que tout secours m'est vain, & qu'il n'est plus saison
D'accorder mon esprit auecque ma raison;
Qu'il faut estre d'amour la funeste victime,
Et subir des Destins l'Arrest illegitime:
Voy qu'insensiblement sans espoir d'aucun fruit,
Ie me laisse trainer où mon feu me conduit.
Voila sa porte, frappe, & fay sortir Lucie.

OCTAVE bas.

Quelle erreur, s'il pretend voir Elise adoucie!
Mais ne tesmoignons rien qui me rende suspect.

LE PRINCE.

Frappe auec moins de bruit.

OCTAVE.

O le laſche reſpect!

SCENE IV.

LVCIE, LE PRINCE, OCTAVE.

LVCIE.

QV'eſt-ce, Seigneur? ô Ciel! quelle eſt voſtre foibleſſe?

LE PRINCE.

Procure moy, Lucie, vn mot de ta Maiſtreſſe.

LVCIE.

Vous connoiſſez l'ingrate, & vous ſçauez...

LE PRINCE.

Va toſt,

Ne t'en excuſe point, ie ne luy veux qu'vn mot. Lucie rentre.
Quelle ſtupide crainte à ſa porte m'attache!
Il le faut auoüer, vn Amant eſt bien laſche!
Il faut pour bien aymer vn cœur bien abbatu!
J'exerce en ce reſpect vne folle vertu!
Et...

LVCIE reuenant.

I'en preuoyois bien cette ingratte réponce,
Auecque déplaiſir, Seigneur, ie vous l'anonce:
L'inſenſible, d'vn air vain & plain de fierté.
S'excuſe de vous voir ſur vn mal de coſté,
Qui, ſi i'en puis iuger, ne l'incommode guiere.

LE PRINCE.

L'intereſt qui m'ameine eſt celuy de ſon Frere;
Lucie, encor vn coup au nom de cet Amour,
Dont la fatale ardeur me couſtera le iour,
Fay que tant de rigueur pour vn moment s'appaiſe,
Ie ne l'entretiendray de rien qui luy deſplaiſe;
Ie luy veux ſeulement offrir prés de ma Seur
Pour l'intereſt du Comte & mes ſoins & mon cœur.

LVCIE rentrant.

Ie retourne tenter cette humeur indocile,
Mais ie n'eſpere pas de la voir plus facile.

LE PRINCE.

Iuſtes reſſentimens, tous preſts de m'emporter,
Mouuemens, qui preſſez ma fureur d'éclatter,
Tentons auparauant tout le reſpect poſſible,
Et ſouffrons iuſqu'au bout de cette ame inuincible.
Lucie reuient. *Tel effort, dont parfois on ne s'eſt rien promis,*
A des ſuccez heureux, & vainc des ennemis.
Et bien?

LVCIE reuenant.

Entreprenez vne roche, vne ſouche,
Pluſtoſt que d'eſperer vn bon mot de ſa bouche;
Pour toute courtoiſie elle m'a reparty
Qu'elle eſt incommodee, & Dom Lope ſorty:
C'eſt vn eſprit étrange, & vous eſtes à plaindre.

LE PRINCE.

Ah! c'eſt trop de foibleſſe, & c'eſt trop me cõtraindre!
Meſpriſons cette ingratte apres tant de meſpris:
Et reſſens-toy, mon ſang, du ſein où ie t'ay pris.

SCENE V.

ELISE sur sa porte, LE PRINCE, LVCIE.

LE PRINCE.

ET bien, superbe, & bien, il faut reprendre vne Ame,
Sur qui vous exerciez vn empire de flame,
Que vous deuiez au sort plus qu'à vostre beauté,
Et qui n'estoit à vous que par ma lascheté;
Il faut rentrer au rang où le Ciel m'a fait naistre,
De vostre Esclaue il faut deuenir vostre Maistre,
Et n'obeyssant plus qu'aux loix de la raison,
Du mal que vous feignez tirer ma gueriſon.
I'ay, contre l'Ascendant sous qui vous estes née,
Voulu preſter la main à vostre deſtinée,
Et pour vous esleuer en vn rang glorieux
Essayé de forcer l'influence des Cieux;
Mais ie voy bien qu'en vain tout noſtre effort s'obſtine,
A corrompre l'inſtinct où la naiſſance incline,
Sa force nous entraine, on ne peut la dompter;
Né pour ramper par terre, on repugne à monter.

Faites vn grand trophée, & rendez-vous insigne
Par le mépris des vœux dont vous n'estes pas dignes;
On portera bien haut ce mespris effronté,
Et vous aurez grand lieu d'en faire vanité!
Vos yeux vous soumettrõt assez d'autres Prouinces,
Tous les iours à vos pieds ils abbatrõt des Princes,
Des Roys & des Estats sont leurs moindres butins,
Et de toute l'Europe ils feront les Destins!
O ridicule orgueil, & vanité friuole!
On est souuent de soy l'Idolatre & l'Idole,
Et tels s'osent flatter de l'espoir d'vn grand bien,
Et conçoiuent beaucoup qui ne produisent rien.

ELISE.

Vous joüez vn indigne & lasche personnage,
Prince, à quoy tant de bruit? suiuez vostre courage.
Dans ce iuste courroux treuuez vostre repos,
Et ne perdez point tant d'inutiles propos.

Elle rentre, fermant la porte de violẽce.

LVCIE s'en allant.

Dieu!

LE PRINCE.

Ie ne les perds pas, s'ils peuuẽt vous deplaire,
La raison me les dicte & non pas la colere,
Et toutes vos faueurs ne rapprocheroient pas,
Ce cœur qui se derobe à vos foibles appas.

I'ay fait des laſchetez, vous en auez fait gloire,
Vous m'auez deffendu iuſqu'à voſtre memoire;
Ie n'ay plus de deuoirs à vous ſacrifier,
Ie vous obeyray iuſqu'à vous oublier;
Iuſqu'à ne vous ſouffrir ny vous, ny voſtre Frere,
Que pour le deſſeruir, & vous eſtre contraire,
Que pour vous deteſter, & de tout mon effort
Mettre vos iours en butte à tous les traits du ſort.
Dom Lope eſt ſeulement ce que ie l'ay fait eſtre,
Les moyens s'offriront, où ie les feray naiſtre,
De le mettre auſſi bas que i'ay ſceu l'eſleuer,
Et deſtruire vn Deſtin que i'allois acheuer.

OCTAVE.

I'ay bien peine à vous croire, & l'Amãt qui menace
Tout en iniuriant eſt preſt à faire grace;
Le temps....

LE PRINCE.

Ne me croy pas ſorty du ſang du Roy,
Si tu me vois iamais rengager ſous ſa loy.

OCTAVE.

Vous vous affranchiriez d'vne triſte auanture.

LE PRINCE.

I'en tiendray le ſerment iuſqu'à la ſepulture,

Et ſi ie n'accomply ce que ie te promets;
Si dans mon ſouuenir Eliſe entre iamais;
Si ie voy plus Eliſe, & ſi iamais Eliſe
Auec tout ſon orgueil a droit ſur ma franchiſe,
Apres tant de meſpris indignement ſoufferts,
Puiſſe vne infame main m'affranchir de ſes fers,
Et ſur vn Echaffaut faiſant tomber ma teſte;
A ſa preſomption derober ma conqueſte.
Si l'on veut m'obliger, que dans tout l'Arragon
On ſupprime d'Eliſe & l'idée & le nom;
Qu'aucun ne me la nomme, & ſur tout ne s'auiſe
De me tenir au rang des Pretendans d'Eliſe:
Eliſe, cet objet autrefois mon vainqueur,
Me bleſſe autant les yeux qu'elle bleſſoit mon cœur,
I'abhorrerois Eliſe à tous mes vœux ſoumiſe;
Le Ciel par ſa bonté me preſerue d'Eliſe!

OCTAVE.

Quoy! tant nommer Eliſe, & deteſter ſa loy!

LE PRINCE.

Ie mets par ce moyen toute Eliſe hors de moy:
La chaſſe d'vne place iniuſtement acquiſe,
Et de mon ſouuenir efface toute Eliſe:
Ie renonce aux Eſtats dont ie dois heriter,
S'il m'en ſouuient iamais que pour la deteſter.

OCTAVE.

Sois beny, iuſte Ciel, dequoy cette Prouince,
Dans le Fils de ſon Roy retrouue enfin ſon Prince!
Cette ingrate en effet a-t'elle des appas,
A meriter qu'vn Prince...

LE PRINCE.

Attends, n'acheue pas.
Quoy que des qualitez ſi dignes de ma haine
Me faſſent auec droict hayr cette inhumaine,
Et que trop de raiſon m'oblige à m'en vanger,
Ie reſerue à moy ſeul le droict de l'outrager;
Et ne doy, ny ne puis dedans toute autre bouche
Souffrir ſans laſcheté d'iniure qui la touche.

SCENE VI.

THEODORE, CYNTHIE, LE PRINCE, OCTAVE.

THEODORE.

ET bien, ſur cet amour qui vous trauailloit tant,
Monfrere, auez-vo⁹ fait vn progrez important?
Et viendrez-vous à bout ou de vous ou d'Eliſe?

LE PRINCE.

Ie vay vous témoigner combien ie la meſpriſe,
Puis que le prix, ma Sœur, que ie pretends du Roy,
Pour cet heureux combat que ie gagne ſur moy,
Eſt le banniſſement d'Eliſe & de ſon Frere.

THEODORE.

Ciel!

LE PRINCE.

Et tout à l'inſtant, s'il me veut ſatisfaire.
Vous en eſtes en peine! en voila le progrez.

THEODORE.

Souuent qui preſſe trop ſe produit des regrets,
Conſultez-vous vn peu.

LE PRINCE s'en allant.

L'affaire en eſt concluë.

SCENE VII.

THEODORE, CYNTHIE.

THEODORE.

ET ma mort donc, Cynthie, eſt auſſi reſolue.

CYNTHIE.

Comment?

THEODORE.

Si l'on bannit Dom Lope de la Cour,
N'eſt-ce pas m'oter l'ame, & me bannir du iour?
Helas!

CYNTHIE.

I'ay bien en vous reconnu quelque eſtime,
Et quelques agrémens pour ce cœur magnanime;
Mais d'auoir crû qu'Amour vous tint en ces liens...

THEODORE.

Et qu'eſt-ce donc qu'Amour dãs le rang que ie tiẽs?
Par quels termes veux tu que noſtre cœur s'exprime,
Que par ceux d'agrémens, de loüange & d'eſtime?

Veux-tu que par des vœux & des abaiſſemens
Une fille de Roy s'explique à ſes Amans?
Dans mon ſexe & mon rang oſe-t'on dire i'ayme?
Et la bouche & le cœur y parlent-ils de méme?
Ah! que depuis trois ans qu'à ce cœur genereux
Ma veritable ardeur ſouffre vn eſpoir douteux.
Ce feu que ie nourris, & que ie diſſimule
Pour eſtre trop couuert ſenſiblement me bruſle!
Ouy, ie l'ayme, Cynthie, ouy ie l'ayme, & ma foy
N'a demandé du temps pour s'expliquer au Roy,
Qu'à deſſein de ſeruir mon Frere aupres d'Eliſe,
Et que pour deſtourner d'vne ſeconde priſe
Ces cœurs impatiens, ces Riuaux genereux,
Encore tous boüillans de l'eſpoir de mes vœux:
Car tu ſçais que le Roy, craignãt que leur querelle...

SCENE VIII.

D. LOPE en deſordre, THEODORE, CYNTHIE.

DOM LOPE.

DOm Sanche eſt mort, Madame.

THEODORE.

O funeſte nouuelle!

Dom Sanche eſt mort, cruel! & ſans reſſentiment
Tu m'oſes annoncer la perte d'vn Amant!
Et ce coup en ces lieux peut ſouffrir ta preſence!

D. LOPE.

Ie ne vous en ay pû derober la vengeance,
Et puis que voſtre choix paroiſt par ce regret,
Ce fer...

Tirant ſon eſpée.

THEODORE.

Attend, cruel, tu prends mal mon ſecret.
Cet Amant que ie plains par ce regret extréme;
Cet Amant que ie perds, barbare, c'eſt toy-méme.
Sçais-tu pas...

D. LOPE.

Ouy, ie ſçay la deffence du Roy,
Qu'vn mot eſt en ſa bouche vne immuable loy;
Et qu'à l'auoir enfrainte il y va de ma teſte:
Mais ie meurs trop heureux apres voſtre conquéte.
Quelque euident peril que ie coure en ces lieux,
Ie ne puis trop payer cet aueu glorieux.

THEODORE.

Pourquoy remettre au ſort de ce combat funeſte
La conqueſte d'vn cœur qu'en vain on te conteſte?

Combien depuis trois ans mes yeux & mes soupirs
Ont-ils dû clairement t'expliquer mes desirs?
Mais il n'est pas saison que ie t'en entretienne;
Va-t'en, sauue ma vie en conseruant la tienne!
Va, ne t'expose pas aux premiers mouuemens
Que le Roy peut permettre à ses ressentimens.
En ses plus fauoris il veut que sa puissance
Rencontre du respect & de l'obeyssance:
Ta teste aupres de luy n'est pas en seureté.
Ie connoy sa justice & sa seuerité,
Attends que sa fureur soit vn peu dissipée.
Va, le temps & mes pleurs...

SCENE IX.

LE ROY, GARDES, D. LOPE, THEODORE.

LE ROY.

COmte, rendez l'espee.

D. LOPE.

J'obeis.

THEODORE.

O combat funeste à mes souhais!

LE ROY.

Gardes, conduisez-le dans la Tour du Palais.

D. LOPE.

I'ay vainement, Grand Roy, combatu la licence
Qui nous a fait armer contre voſtre deffence,
Mon reſpect a tenté des efforts ſuperflus;
Dom Sanche abſolument...

LE ROY.

Ie ne vous entends plus.
Allez, & ſeulement diſpoſez voſtre teſte
A l'exemple qu'en vous ma iuſtice s'appreſte.

THEODORE.

Seigneur...

LE ROY.

Et vous, pour qui cent Roys ont ſouſpiré,
Faites choix d'vn Amant dont ie ſois reueré,
Et tenez-en l'amour & la foy pour ſuſpecte,
S'il ne ſçait m'obeyr, & s'il ne me reſpecte. Il s'en va.

THEODORE ſeule.

Helas! ſi de ce choix on fruſtre mon deſir,
Je n'ay plus ny d'amour ny d'Amant à choiſir.

Fin du quatrieſme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. LOPE, ELISE.

D. LOPE en la chambre où il eſt arreſté.

AVREZ-vous plainement ſatisfait voſtre enuie,
Quand vous aurez deſtruit ma fortune & ma vie?
L'vne & l'autre, ma Sœur, ſont preſtes d'expirer,
Je n'eſperois qu'en vous, ie n'ay plus qu'eſperer;
Elles ne valent pas vn mot, vne priere,
Vous feriez violence à voſtre humeur altiere,
Et pour vous obliger à ce ſenſible effort,
Il vous faut vn ſubiet plus preſſant que ma mort.

ELISE

ELISE.

Quād vous me reprochez, que du ſang qui m'anime
Ie reſſens trop la force, & ſouſtiens trop l'eſtime,
Ie ne vous conçoy plus dans cet illuſtre rang,
Où vous portiez ſi haut l'honneur du méme ſang:
Et vous treuuāt vous-méme à vous-méme cōtraire,
En mon Frere auiourd'huy ne connoy plus mon Frere.
Vn ſi vaillant Guerrier que vous l'auez eſté,
Peut-il rien ſouhaitter par vne laſcheté?
Vn ſi genereux Frere, & du ſang de Cardone,
Peut-il rien accepter que l'honneur ne luy donne?
Et vous voulez tenir & l'Infante & le iour
D'vne laſche foibleſſe & d'vn honteux amour?
Vous m'appellez ingrate, orgueilleuſe, inhumaine,
Si ie ne me ſoumets à l'obiet de ma haine,
Et n'immole à ſes vœux tout le reſſentiment
Que me laiſſent l'amour & la mort d'vn Amant.
I'embraſſerois la mort auec plus d'allegreſſe
Que ie ne commettrois cette indigne foibleſſe.
Ie doy tout & puis tout pour le nœud qui nō ioint,
Mais pour des laſchetez ne m'en demandez point.
On n'execute pas touſiours comme on menace,
On condamne parfois afin de faire grace:
Vos ſeruices du Roy fléchiront le couroux;
Les rebelles vaincus luy parleront pour vous.

Il vous doit conſeruer s'il ne veut ſe deſtruire ;
Ou d'vne rude atteinte ébranler ſon Empire.
Si le Prince me tient pour vn obiet d'horreur,
S'il me hayt en effet, i'aigrirois ſa fureur ;
S'il m'ayme, il doit pouruoir où cet amour l'inuite,
Et s'employer pour vous ſans qu'on l'en ſollicite.
Ainſi ie ne ferois que perdre vn laſche ſoin,
Puis que ie le prierois ſans fruit ou ſans beſoin.

D. LOPE.

Bien, laiſſez-moy mourir, croyez voſtre courage.

ELISE.

Mourant, ie vous ſuiuray, ie ne puis dauantage.
Celuy, dont ſur mon cœur l'amour fut impuiſſant,
Et que ie n'ay pû voir ſoumis ny languiſſant,
Sans vne auerſion pour luy ſi violente
Ne me verra iamais à ſes pieds ſuppliante :
Et ie conſerueray cette noble fierté,
Qui ne luy pût ſur moy ſouffrir d'authorité :
Forcez cette foibleſſe, elle vous ſeroit vaine.

SCENE II.

LE ROY, GARDES, D. LOPE, ELISE.

DOM LOPE.

Quelle bonté, Seigneur, en ce lieu vous amene?
Vous, voir vn criminel! Vous, dedãs ma priſon!

LE ROY.

Ie plains voſtre malheur, Comte, & i'en ay raiſon,
A voſtre ſeul renom toute l'Europe tremble,
Il fait plus pour l'Eſtat que tout l'Eſtat enſemble.
Par vo' l'Eſpagne eſt calme, & le More auiourd'hui
Reſpecte vn Souuerain dont vous eſtes l'appuy:
La preuue de valeur que vous auez renduë,
A reduit vne Ville à dementir ſa veuë:
Pour ce qu'a fait ce bras en ce celebre employ,
La plus credule oreille à peine a de la foy;
Vous me rendez Valance, & par cette conqueſte
Ma Couronne ébranlée eſt encor ſur ma teſte;
Ie vous en doy le prix, vous l'auez demandé:
C'eſt mon ſang, c'eſt ma Fille, il vous eſt accordé;
Ouy, Theodore eſt voſtre, & ma reconnoiſſance
N'a contre cet hymen excuſe ny deffence,
Et ie veux qu'à l'inſtãt vous vous dõniés les mains.

D. LOPE.

Moy, Seigneur!

ELISE.

O Monarque, honneur des Souuerains!

LE ROY.

Ouy, vous, mais de ce prix payant voſtre conquéte,
A ma juſtice auſſi vous deuez voſtre teſte.
Et vous n'auez pas dû perdre le ſouuenir,
Qu'auſſi bien qu'à payer ie ſuis iuſte à punir.
Vous ſçauiez mon ſerment; vos deſobeyſſances
Ont ſans le reſpecter violé mes deffences;
Les ſoins & les deuoirs rendus à mes Eſtats,
Du reſpect de mes loix ne vous diſpenſent pas.
Je ſçay que voſtre cheute eſbranle ma Couronne;
I'en perds en vous perdant la plus ferme colomne,
Je me priue d'vn Gendre, & perds en luy l'eſpoir
De voir, où l'on m'ignore, eſtendre mon pouuoir:
I'ay plus de part que vous dedans voſtre ſuplice;
Mais contre ſon ſang propre vn Roy doit la juſtice.
Quand l'Infante deuoit regler voſtre debat,
Contre mon ordre exprez vous rendez vn combat;
Vous croyez qu'il ſuffit pour meſpriſer ſon Prince
D'auoir accru ſa gloire & ſauué ſa Prouince:
Non, non ie ſuis Roy, Comte, & ce combat fatal
Attaquoit mon pouuoir plus que voſtre Riual.

Ie ne puis balancer au chaſtiment d'vn crime
Où mon authorité voit bleſſer ſon eſtime;
Et mon regne eſt iniuſte, & i'y doy renoncer
Si ie ne ſçay punir comme recompenſer:
Dom Sanche, comme au crime auroit part au ſuplice,
Si ſa mort ne l'auoit ſouſtrait à ma iuſtice;
Ainſi de mon arreſt euitant la rigueur
La défaite eſt plus douce au vaincu qu'au vainqueur.

D. LOPE.

Si les loix de l'honneur, Sire, en cette occurrence
Sur celles de l'Eſtat n'ont point de preference,
Si l'appel de Dom Sanche, & ſes empreſſemens,
Enfin ſi de ialoux & nobles mouuemens
Pour le plus digne objet que l'Vniuers eſtime;
Ne ſont dignes de grace, & n'excuſent mon crime,
I'attens auec reſpect l'arreſt que vous rendrez,
Et porteray ma teſte où vous l'ordonnerez.

LE ROY.

Deſſus vn eſchaffaut, Comte, on vous le prepare.

ELISE.

O ſeuere iuſtice, & vertu trop barbare!
Des iours ſi glorieux que vous voulez rauir
Refroidiront, Seigneur, l'ardeur de vous ſeruir:

Quoy! le iour d'vn hymen, le iour qu'à ſa victoire
On doit des Echaffaux de triomphe & de gloire,
Tous brillans de la pompe où l'éleue le ſort,
Vn Bourreau parvoſtre ordre en dreſſe vn pour ſa mort!
Et doit de ſon vangeur priuer voſtre Prouince!

LE ROY.

Ie n'ay point condamné vos rigueurs pour le Prince;
I'ay crû que vous pouuiez au meurtrier d'vn Amant
Faire ſans iniuſtice vn ſi dur traitement!
Souffrez-moy l'equité que i'ayme où ie la treuue;
Et que contre mon ſang en vous-meſme i'appreuue;
Qui preſant, & ſi cher ne m'a pas reſpecté,
Et ne defere pas à mon authorité,
Eloigné de ma veuë a dedans ſa victoire;
Plus que mon intereſt conſideré ſa gloire;
Qui ſujet ſeulement m'a pû deſobeyr
Gendre vn iour, ſe pourroit reſoudre à me trahir;
Et par ce rang illuſtre acquis dans ma Famille
Aſpirer à mon thrône auſſi bien qu'à ma Fille;
Ie protege l'Eſtat contre ſon Deffenſeur,
Et dedans ſon appuy ie crain ſon rauiſſeur.

D. LOPE.

Si de cet attentat mon Roy me croit capable
Qu'on me meine à la mort, Gardes, ie ſuis coupable;

Ie garde trop long-temps le ſang que ie luy doy,
Vn bon ſujet doit tout au repos de ſon Roy,
Ie dois à ce ſoupçon ma teſte en ſacrifice:
Mon propre bras, grand Prince, en fera-t'il l'office?
Fera-il choir aux pieds de voſtre Majeſté
Cette victime duë à voſtre ſeureté?
Par vn frequent vſage où ſes emplois l'inſtruiſent,
Il ſçait bien mettre à bas les teſtes qui vous nuiſent;
Vous n'auez rien hay qu'il n'ait bien ſceu ranger,
Il ne pardonne point quand il faut vous vanger.

SCENE III.

THEODORE, LE ROY, Gardes, D. LOPE. ELISE. CYNTHIE, LVCIE.

D. LOPE continuë à Theodore.

A Dieu, de mon deſtin trop digne ſouueraine,
De ma temerité ie vay porter la peine;
On ne l'a pû ſouffrir, Madame, & mon orgueil
Me fait moins meriter voſtre lit qu'vn cercueil;
Pour me perdre, il eſt vain de chercher d'autre crime,
Quand mon ambition rend ma mort legitime;
Et ie fus criminel ſi toſt que ie vous vis,
Car mes iours à l'inſtant vous furent aſſeruis;

Dés ce fatal moment ie ceday ſans deffenſe
Au beau feu qui me bruſle, & qui fait mon offenſe;
Je conceus des penſers que ie deuois bannir,
Et ſans autre pretexte, on euſt pû m'en punir:
I'approuue que mon ſang de ce crime me laue,
Mais au moins ſouffrés moy de mourir voſtre eſclaue;
Cent Rois pourroient pretendre à cette qualité,
Mais nul n'aura pour vous tant de fidelité;
Et iamais paſſion auec tant de ſilence
N'exerça tant d'empire & tant de violence.

THEODORE.

Iuſqu'ici ce grand cœur qui ſort de voſtre ſang
A ſatisfait mon ſexe, & ſouſtenu mon rang,
Et contre les deuoirs que l'amour en exige
A fait tous les efforts où l'vn & l'autre oblige;
Non qu'il fut inſenſible, helas! il a bruſlé,
Il a conceu des vœux, mais il n'a point parlé,
Et par vn noble orgueil a trop long-temps remiſe
La declaration que vous m'auez permiſe:
Mais auiourd'huy, Seigneur, auiourd'huy que ie voy
Que la mort eſt le prix de qui combat pour moy,
Cet orgueil me ſied mal, & ie ſuis vne ingrate
Si mon cœur ne s'explique, & mon amour n'éclate;
Ie le puis auoüer, vous me l'auez permis,
Dom Lope m'a vaincuë auec vos ennemis,

Par le ſang qu'il verſoit il allumoit ma flame,
Chacun de ſes progrez l'auançoit en mon ame;
Mon eſtime en ſecret couronnoit ſes combas,
Il accroiſſoit mes vœux accroiſſant vos Eſtats;
Et ſon dernier triomphe acheuant ma conqueſte,
A la main d'vn Bourreau vous deſtinez ſa teſte.
Quelle equité, Seigneur, doit à voſtre couroux
Le iour de mon hymen immoler mon Epoux?
Pour quel crime faut-il, & par quelle iuſtice
Que le iour d'vn triomphe vn Conquerant periſſe?
Il n'examina pas à l'appel d'vn Riual
D'vn reſpect violé l'éuenement fatal:
Il n'a pû d'vn combat obſeruer la deffence;
Et tout ce qu'il a fait perir par cette offence:
Ah! que ce coup, Seigneur, bleſſera vos Eſtats!
Que ſa teſte tombant fera tomber de bras!
Que ſa mort ſeignera dans les plus grandes ames!
Et que de vous ſeruir elle étaindra les flames,
Si l'ardeur n'en produit qu'vn eſpoir ſi douteux!
Et l'ombre d'vne offence vn treſpas ſi honteux!

LE ROY.

Ie diſpenſe où ie dois & le prix & la peine; (taine,
L'vn n'eſt iamais douteux, l'autre eſt touſiours cer-
Le ſupréme art des Rois & des Gouuernemens
Doit rouler ſans gauchir ſur ces deux fondemens,
Ie marche en tous les deux d'vne eſgale juſtice,

Et pour faire au loyer preceder le ſeruice,
Et payer les deuoirs rendus à mes Eſtats,
Ie veux que voſtre hymen precede ſon treſpas;
Mais qu'au moment auſſi de ce triſte hymenée,
Le glaiue qui l'attend tranche ſa Deſtinée.
Receuez-en la main, & par vn noble effort...

THEODORE luy prenant la main.

Ouy, ie la receuray pour le ſuiure à la mort,
Pour eſpouſer en luy quelque ſort qui luy vienne,
Pour porter au Bourreau ma teſte auec la ſienne,
Pour joindre vne innocente à ce cher criminel,
Et pour faire au tombeau noſtre hymen eternel.
Ouy, ie la reçoy, Sire, & ſi voſtre juſtice...

SCENE IV.

D. FERNAND, D. LOPE, LE ROY, THEODORE, ELISE, CYNTHIE, LYCIE, GARDES.

D. FERNAND.

DE Dom Lope, Grand Roy, differez le ſuplice,
Mon Fils percé de coups aux abois de la mort
Pour le juſtifier fait vn dernier effort;
Et ne ſçauroit mourir auecque l'infamie
De laiſſer choir ſans crime vne teſte ennemie.

D. LOPE.

L'Etat luy doit vengeance, & pert par ſon trépas
Sa plus illuſtre épee, & ſon plus digne bras.

LE ROY.

Fatale authorité par tous deux violée,
Qu'auant leur crime, helas! ne t'ay-je dépoüillee?
L'éclat, & l'equité que tu dois conſeruer
De deux ſi chers appuis ſe doiuent-ils priuer?
Ou pour les conſeruer, s'ils ne t'ont épargnée
Auec impunité ſeras-tu dédaignee?

D. FERNAND.

Faites grace, grand Prince, à d'inuincibles bras
Que des ſiecles entiers ne vous produiront pas:
Si leur irreuerence a vos loix offenſees
Ils les maintiendront plus qu'ils ne les ont bleſſees,
Si ie ſouhaite encor quelques iours à mon Fils,
C'eſt pour le voir mourir parmy vos ennemis,
Et de ces meſmes loix ſouſtenant la deffenſe
Par vne belle mort reparer ſon offenſe.

LE ROY.

Demeure inébranlable, ô conſtante equité
Par qui mon nom eſt cher autant que redouté,
Ne ſouffre point de tache, & laiſſe à mes Prouinces
De ſi profonds reſpects aux ordres de leurs Princes,
Que tant que leur puiſſance eſtablira des loix,
L'exemple d'auiourd'huy n'arriue qu'vne fois.

SCENE DERNIERE.

LE PRINCE, OCTAVE, LE ROY, GARDES, THEODORE, ELISE, D. LOPE, D. FERNAND, LVCIE, CYNTHIE.

LVCIE voyant venir le Prince.

AH! Madame, le Prince en ſa iuſte colere
Vient demãder au Roy la mort de voſtre Frere,
Et ſe pouuant ſur luy vanger auec eclat....

LE PRINCE.

Enfin ie ſors vainqueur d'vn ſi rude combat:
Sire, vn illuſtre effort qui me rend ma franchiſe
A deſtruit en mon cœur tout l'empire d'Eliſe;
D'vn genereux dedain i'ay vaincu ſes meſpris;
I'ay de ſa tyrannie affranchy mes eſpris,
Et viens ſolliciter la foy qui vous engage:
A la fin que i'obtiens d'vn ſi laſche ſeruage;
Vous m'en deuez le prix, vous me l'auez promis.

LE ROY.

Les Roys doiuent la foy méme à leurs ennemis;
Ouy, ie vous l'a doy, Prince, & ma propre couronne
Ne ſe diſpenſe pas du choix qu'elle vous donne;
De mes vieux ans encor i'immolerois le cours,
Pour vn repos ſi cher que celuy de vos iours.

LE PRINCE.

Mon ſouhait eſt plus iuſte, & ne veut pour ſalaire

De l'oubly de la Sœur que la teſte du Frere.

LE ROY.

Ouy, ſon treſpas eſt iuſte, ouy, Gardes de ce pas...

LE PRINCE.

Ie demande ſa teſte, & non pas ſon treſpas,
Je demande, Seigneur, ſa teſte triomphante
Sous vn heureux hymen des baiſers de l'Infante,
En qui voſtre Couronne ayt vn illuſtre appuy,
Et voſtre grace enfin pour Dom Sanche & pour luy.

D. LOPE.

O generoſité qui n'eut iamais d'exemple!

D. FERNAND.

O du cœur d'vn grãd Prince epreuue la plus ample!

LE ROY.

Relaſche, ma Vertu, d'vn pouuoir rigoureux
A la faueur d'vn Fils, & d'vn Fils genereux.
Le rang des criminels t'eſt vne douce amorce,
Trop ſeuere Equité ſuſpens icy ta force,
Et laiſſe ta balance incliner vne fois
Plus deuers la douceur que la rigueur des loix.
Ouy, Prince, ie fais grace à deux cœurs inuincibles,

Que ie ne puis m'oſter ſans des douleurs ſenſibles,
Et confirme l'arreſt du lien eternel,
Qui met dans ma famille vn ſi cher criminel ;
Vous aidez ma clemence, & malgré ma menace
Je ſuis rauy, mon Fils, de vous deuoir leur grace,
Et vers ce cher pardon n'oſant ſe relâcher
Mon cœur auec plaiſir ſe le voit arracher:
Puis qu'vn ſi doux ſuccez finit ces auantures
Qu'on veille ſur Dõ Sanche, & ſoigne à ſes bleſſures,
De ſa valeur, Fernand, conſeruez-moy l'appuy,
Et mes ſoins veilleront, & pour vous, & pour luy.

D. FERNAND.

Si d'vn peril ſi grand ſon bonheur le deliure,
C'eſt pour mourir pour vous qu'il tâchera de viure,
Et pour payer d'vn bras qu'vn ſeul Lope a dompté
La grace que i'obtiens de voſtre Majeſté.

LE PRINCE à Eliſe.

Et bien, inexorable, eſtes-vous ſatisfaite
De l'importunité dont ie vous ay defaite ?
Et le barbare effort que i'ay fait ſur mon cœur
A-il quelque rapport auec voſtre rigueur?
Ouy, par là ſeulement ce cœur vous pouuoit plaire,
Vous voyez auec ioye vne perte ſi chere;
Mais exerçant ſur moy cet effort rigoureux,

J'ay renoncé, barbare, à bien plus qu'à vos vœux,
D'vn ſuccez malheureux mon tranſport me deliure,
Mais ie n'ay pas promis de me taire & de viure,
Mais ie n'ay pas promis de ſuruiure vn amour,
Sans qui ie hay l'éclat & du trône, & du iour:
Pour vous prouuer, ingratte, vne ſi belle flame,
Ie voudrois perdre plus que du ſang, & qu'vne ame:
Quelque ferme deſſein que i'en aye pû former
Rien ne peut m'obliger à viure ſans l'aimer.

ELISE.

Ceſſe, vieil ſouuenir qu'vne iniure me laiſſe,
Ombre de Dom Louis, pardonne à ma foibleſſe,
Laiſſe paſſer vn cœur trop conſtant & trop fier
Du tombeau qui t'enferme au ſein de ton meurtrier:
I'ay tenu trop long-temps contre vn amour ſi rare,
Contre tant de bonté la conſtance eſt barbare;
Viuez Prince, viuez ſous vn deſtin plus doux,
Ne mourés point pour moy qui veux viure pour vo⁹:
Si le Roy, ſi l'Etat à vos vœux n'eſt contraire,
Vous acquerez la ſœur en conſeruant le Frere,
Et vous gaignez vn cœur que voſtre authorité
Auec tout ſon éclat n'auroit iamais dompté.

LE PRINCE.

Vous, ma Princeſſe, vous, à mes vœux exorable!
La fortune à ce poinct m'eſt-elle fauorable?

Au Roy. *De Dom Lope en mon ſang expiez le forfait,*
Ie ne puis plus, Seigneur, mourir que ſatisfait.

LE ROY.

Non, non, Prince, viués, vôtre amour a des charmes
Qui forcent tout obſtacle & m'arrachent les armes.
Ie conſens à vos vœux le prix qui leur eſt dû,
Et ſouſcris à l'Arreſt que vous auez rendu.
Perdre vn ſi noble ſang que celuy de Cardone,
Seroit auec douleur affoiblir ma Couronne.
Theodore eſt à vous, donnez-moy des Neueux
A Dom Lope. *Dignes & d'vn Hymen & d'vn iour ſi fameux.*

D. LOPE.

A quels perils, Grand Roy, puis je expoſer ma vie
Où l'heur que ie reçoy ne ſoit digne d'enuie?
Et vous, Prince, quel ſang apres tant de bontés,
Peut...

LE PRINCE.

I'ay moins fait pour vous que vous ne merités.

LE ROY.

O Ciel! dont les Decrets reglent nos Deſtinees,
Donne d'heureux ſuccez à ces deux Hymenées.

Fin du dernier Acte.

FLORIMONDE COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLEANTE. FLORIMONDE.

FLORIMONDE. ſuiuant Cleante.

POrtant les yeux ailleurs, arreſte au moins tes pas,
Souffre que ie te parle, & ne m'écoute pas,
Ne ſoit point acceſsible au mal qui me tourmente,
Meſpriſe conſtamment vne importune Amante,

Mais accorde (cruel) ce bien à mes douleurs,
Que ie voye vn moment le ſujet de mes pleurs,
Ie ne deſire plus forcer ton iniuſtice,
Ie ne demande pas, que tu me ſois propice,
Ces bois ont deuant moy la faueur que ie veux,
Et ta preſence, ingrat, ſatisfera mes vœux,

CLEANTE.

Ha! voilà profaner d'vne amour trop conſtante,
Ce qui de tant de monde eſt l'eſpoir & l'attente,
Madame, pour moy ſeul ne deſeſperez pas,
Mille eſprits amoureux de vos rares appas;
Ne conſiderez point vn objet inſenſible,
Vn homme indifferent de glace, inacceſsible,
Indigne de vos vœux, qui n'a rien merité,
Et qui n'a rien de cher apres ſa liberté;

FLORIMONDE.

Par quelle deſtinée, & par quelle auanture,
Ai-je pour vn ingrat vne amitié ſi pure;
Rien ne le peut toucher, & ma fidelité,
Peut tenir ſi long-temps, contre ſa cruauté.
Le Ciel, barbare eſprit eſcoute tout le monde,
Et ce qu'il eſt à tout, il l'eſt à Florimonde,
Il ſera plus ſenſible à ma ferme amitié,
Si ie te prie en vain, j'obtiendray ſa pitié,

Apres tant de refus, tu pouſſeras des plaintes,
D'vne paſle couleur ſes roſes ſeront teintes,
Tu perdras le courage ainſi que ie le perds,
Celle que tu ſuiuras meſpriſera tes fers,
Et quand tu ſouffriras pour cette ame inhumaine,
Ie ſeray ſatisfaite, & beniray ta peine;

CLEANTE.

Alors, n'eſpargnés point cét ingrat, ce cruel,
Qui nie à voſtre enuie vn deſir mutuel;
Dites, ie ſuis vangée, & voila ce barbare,
Qui refuſoit l'honneur d'vne amitié ſi rare;
Voilà ce doux charmeur qui prit ma liberté,
De qui j'eſtois eſclaue, & qu'on a rebuté;

FLORIMONDE.

Ce Dieu, dont tant de Dieux ont ſenty la colere,
Et qui porta ſes traits iuſques au ſein de ſa mere,
Ce Monarque commun des Dieux & des mortels
Affranchit peu de cœurs du droict de ſes autels;
Il faut que tout defere à ſon pouuoir ſupréme,
Ce droit eſt appuyé ſur ſon exemple meſme,
De ſoy-meſme on l'a veu luy-meſme triomphant,
Et Pſiché fut l'objet des vœux de cét enfant,

CLEANTE.

Voyez comme l'amour apprend de belles choſes;
Vous auez leu cela dans les Metamorphoſes;
Mais ce ſiecle n'eſt plus;

FLORIMONDE.

Traiſtre, ry de mes pleurs,
Ioins la confuſion à mes autres douleurs;
Porte plus loin encore les efforts de ta haine,
Et m'arrache ce cœur, de la main qui l'enchaiſne;
De ma mort ſeulement recompenſe mes ſoins,
En m'eſtant plus cruel, tu me le ſeras moins;
La priſe de mon cœur ſatisfait mon enuie,
Quand tu ne le prendras, qu'aux deſpens de ma vie.

CLEANTE.

Blaſmez moins de froideur, que de ſtupidité,
Cét indigne vainqueur de voſtre liberté;
I'ignore par quel ſort ma raiſon a des forces
Qui ne cedent, Madame, à vos moindres amorces;
I'ay de ma propre main taſché de me bleſſer,
I'ay voulu ſur mon cœur voſtre image tracer,
I'ay cent fois medité ſur voſtre amour extréme,
Et j'ay fait des efforts, pour m'affoiblir moy-meſme.

Mais inutilement, & ce cœur glorieux
Et de vous, & de moy, reſte victorieux.
Mais qui ſuis-je, Madame, & fuſſais-ie eſtimable
En ne vous aimant point, vous ſuis-ie encore aimable
Et pouuez-vous priſer le moindre des mortels,
Qu'Amour, comme trop vil bannit de ſes Autels;
Euitez mes regards, adieu ma propre honte
Nous ſepare, & vous rend mon abſence plus prompte;

SCENE II.

FLORIMONDE.

VA criminel autheur des ennuys que ie ſens,
Ne ſois point fauorable à des vœux ſi preſſans,
Vn genereux effort peut reſtablir encore
Sur mes ſens reuoltez cét eſprit qui t'adore,
Ie puis ne t'aymer plus, & tes charmans appas
Preſſent bien ma raiſon, mais ne l'eſtouffe pas.
Hors d'eſpoir du ſecours qu'vn ingrat me denie,
Ceſſez, lâches teſmoins, d'vne lâche manie,
Larmes, plaintes, ſouſpirs, ennemis de ma paix,
Vous n'auez plus de part au deſſein que ie faits;
I'armeray ma raiſon contre de ſi doux charmes,

Ie me feray des ieux du ſujet de mes larmes,
Mes penſers chaque iour, d'vn ſoin induſtrieux
Me feront de Cleante vn portraict odieux;
I'oublieray les vertus dont ſon ame eſt pourueuë,
Et deſſus ſes deffauts i'arreſteray ma veuë,
Ma reſolution briſera tous ſes traits,
Par le plus grand effort, qu'vn eſprit fiſt iamais,
Deſia, ſi ie me ſens, ma paſsion s'altere,
Mes liens ſont rompus, la liberté m'eſt chere,
Et deſia ie rougis d'auoir ſi laſchement
Souſpiré tant de fois, pour vn indigne Amant.

SCENE III.

THEASTE. FLORIMONDE.

THEASTE,

CHacun s'offenſe enfin des meſpris de Cleante,
Il deut voir d'vn autre œil voſtre ardeur violente:
Voſtre veuë autresfois enchantoit nos eſprits,
Aux plus dous entretiens, vous remportiez le prix;
Au lieu que maintenant penſiue & ſolitaire,
Vous vous eſtes preſcrit vn exil volontaire,

Et n'entretenez plus que des fleurs & des bois,
Depuis que cét ingrat vous range ſous ſes Loix,

FLORIMONDE.

Ce cœur brize ſes fers ; vn effort neceſſaire
Va rauir à l'amour ce laſche tributaire ;
Trop de honte eſtoit iointe à ma ferme amitié,
Et ie n'implore plus que ma ſeule pitié.

THEASTE.

I'aprouue cette fin de voſtre inquietude,
Trop d'iniuſtice eſt ioint à ſon ingratitude,
On murmuroit par tout d'vn ſi dur traitement,
Et qu'vn ſi beau ſujet aymaſt ſi laſchement
Souſpirer ſans eſpoir, & ſouffrir ſans relaſche,
Eſtoit honteuſement rendre la Beauté laſche,
Les Dames de ces lieux s'offençoient de vos pleurs,
Et ne pouuoient ſans honte excuſer vos douleurs.
Mais qu'aucun ne fuſt plus capable de vous plaire,
Seroit d'vn mal honteux, paſſer en vn contraire;
Ne vous emportez point à cette extremité,
Et ſoyez ſans orgueil, comme ſans laſcheté.

FLORIMONDE.

Non, non, en le perdant, ie perds auſſi l'enuie,
De reconnoiſtre plus vn Tyran de ma vie,

Vn Dieu qui n'a point d'yeux, & que l'aueuglement,
Rend vn indigne autheur du bien & du tourment.
I'aymeray cét émail, dont la viue peinture,
Fait par tant de couleurs eſtimer la Nature,
Ie preſteray l'oreille à ces Chantres des airs,
Dont la Nature ſeule accorde les concerts;
I'aymeray de reſuer aux bords de ces fontaines,
Que frizent les Zephires de leur fraiſches haleines;
I'aymeray l'entretien, le cours, le ſon des Luts,
Enfin, i'aymeray tout, quand ie n'ameray plus,

THEASTE.

On reſout ayſément; mais que l'effet eſt rare,
En vn objet ſi doux, d'vn deſſein ſi barbare;
Et qu'il eſt mal-aiſé qu'auec tant d'appas,
Vous faſſiez tant d'Amans, & que vous n'aymiez pas,

FLORIMONDE.

Le nombre eſt bien petit des eſprits que ie bleſſe,
I'ay trop à mes deſpens reconneu ma foibleſſe,
Et ne preſume pas de vaincre ſans deſſein,
En ayant vn ſi fort, où mon trauail eſt vain,
Ie n'ay rien de commun auec vos inhumines,
Ie ne prépare point ny de prix, ny de peines,
I'ay de ce que ie vaux vn trop ſain ſentiment;
Eſcoutez toutesfois cét aduertiſſement.

Qu'aucun

Qu'aucun ne me teſmoigne vne ardeur violente,
S'il n'eſt preſt à ſouffrir des fautes de Cleante,
Il n'eſt meſpris égal au deſdain rigoureux,
Dont ie me vangerois deſſus ce mal-heureux,
Alors ie me plairois à ſignaler mes forces,
Pour accroiſtre ſes maux, i'accroiſtrois mes amorces,
Et plus ie luy verrois teſmoigner de ſoucy,
Plus ie teſmoignerois de cruautez auſsi.

THEASTE à genoux.

Exercez donc ſûr moy ces rigueurs infinies,
Qu'en moy, de cét ingrat les froideurs ſoient punies;
Ie ſuis ce mal-heureux entre tous les eſprits
Pour qui vous preparez tant d'iniuſtes meſpris.
C'eſt moy qui vous faits voir cette ardeur violente,
C'eſt moy moy, qui dois ſouffrir, des fautes de Cleante;
C'eſt moy qui vous adore, & ſuis le mal-heureux,
Qui doit eſtre l'objet d'vn meſpris rigoureux.

FLORIMONDE.

Non non, ie ſeray l'obiet dont voſtre ame eſt atteinte;
Vn autre, peut tenter cette inutile feinte;
Mais Cleonie eſt telle, & ſes fers ſi charmans,
Qu'ils ne laiſſent iamais échapper ſes Amants.

THEASTE.

Qu'à vos yeux, de ce corps mon ame ſoit bannie,
Si i'auois ny penſées, ny vœux pour Cleonie;
Ie trouuue en ces Soleils des charmes trop puiſſants,
Et i'ay touſiours ſeruy ces doux Roys de mes ſens;
Au point de vous parler, mon deſir, & ma crainte,
M'ont touſiours combattu d'vne égale contrainte;
Et ſortant pour vous voir, touſiours au premier pas,
Vn timide reſpect m'a dit ne le fay pas.
Cette meſme beauté nous chaſſe, & nous attire,
Elle bleſſe, & deffend qu'on plaigne ſon martyre;
Meſme ſçachant l'ardeur dont ce cœur fut eſpris,
Ie d'eſperay bien de toucher vos eſprits;
Ie reſtraignis mes vœux, à l'eſpoir de la veuë
Des celeſtes attraits dont vous eſtes pourueuë.
Et fus à Cleonie offrir ma liberté
Mais pour voir plus ſouuent voſtre rare beauté;
Car faiſant ce deſſein, i'appris que cette belle,
Eſtoit de tous vos pas la compagne fidelle;
Depuis, quoy qu'on ayt creu que i'aymois ſes appas,
Ie ne cherchois que vous, quand ie ſuiuois ſes pas;
Et quand ie l'appellois inſenſible, inhumaine,
Voſtre ſeule beauté faiſoit naiſtre ma peine:
O Ciel qui connois tout, & qui vois mon amour,
Prouue ce que ie dis, ou me priue du iour.

FLORIMONDE.

L'agreable discours; adore, simple, adore,
Celle, qui veut punir vn sexe qu'elle abhorre:
Sois l'object que ie cherche à mon ressentiment,
D'vn superbe vainqueur porte le chastiment:
Mes dédains à tes cris fermeront mes oreilles,
Et ie rendray iustice à toutes mes pareilles.

THEASTE.

Pour la punition d'vn qui ne vous veut pas,
Perdrez-vous vn butin de vos rares appas;
Acheuez toutefois, beau miracle du monde,
Perdez vn mal-heureux, & vangez Florimonde.
I'attends le coup fatal, qui doit borner mes iours,
Et bien-tost vos rigueurs en finiront le cours;

FLORIMONDE.

I'ayme cét entretien, gemy, pleure, souspire,
Puisque ma volupté s'accroist par ton martyre;
Au hazard de tes iours, prouue ton amitié,
Mais n'espere iamais, ny faueur, ny pitié.

Elle s'en veut aller.

THEASTE la retenant.

N'imaginez-vous point ma peine sans seconde?

Dieux ! comme il eſt aysé de tromper Florimonde !
Que vous eſtes credule, & que la vanité
Se rencontre ſouuent auecques la beauté !
Mon cœur paſſoit deſia pour voſtre, en voſtre eſtime,
Et vous diſiez deſia, ie tiens vne victime ;
Eſtes-vous ſi facile, & ne ſçauez-vous pas,
Que la beauté que i'ayme a de ſi doux appas :
Sur vn autre (Madame) exercez la vengeance,
Qui doit à vos ennuys donner tant d'allegeance ;
Ie n'accuſe pour vous, ny le Ciel, ny le ſort,
Et ne vous feray point coupable de ma mort.

FLORIMONDE.

Ie ne commence pas auiourd'huy, de connoiſtre,
Où l'artifice regne, & combien l'homme eſt traiſtre :
Mais ie ne me plains point de cette trahiſon,
Ie t'ayme en cét eſtat, conſerue ta raiſon ;
Adore Cleonie, & m'eſpargne le crime
De faire trop ſouffrir vn homme que i'eſtime.
Adieu : ne doute point du deſſein que ie fais,
Et qui s'aymera bien, qu'il ne m'ayme iamais.

Elle s'en va.

SCENE IV.

THEASTE seul.

Saisi, charmé, confus, amour, par quelle plainte
Prouueray-ie l'ennuy dont mon ame est atteinte:
Mes vœux sont mespriſez, tout espoir m'est osté,
Elle rit de ma peine, & de ma vanité,
Et ie conserue encore cette flamme importune
Qui trouble mon repos, & destruit ma fortune;
Mes desirs sont payez d'vn aueugle refus,
L'ingrate me rebute, & ie n'espere plus;
O vanité friuole! orgueil insuportable!
Dont j'ay voulu couurir vne ardeur veritable!
Le temps qui change tout, eust changé ses mespris,
Et ma perseuerance eust touché ses esprits.
Mais mon cœur est esclaue, & mon humeur est vaine,
Vn mal-heureux captif veut deguiser sa peine,
I'oblige cette belle à me desobliger,
I'irrite sa rigueur, & i'ayde à m'affliger;
Que resoudray-ie enfin: quel aduis dois ie suiure,
Ce mal-heur infiny, me permet-il de viure.
Luy dois-ie vne autre fois parler de mon tourment!
Et la dois-ie reuoir, en qualité d'Amant.

SCENE V.

CLEONIE. THEASTE.

CLEONIE le surprenant.

N'Y songez plus resueur

THEASTE.

Par ma peine infinie,
Iugez de vos attraits, aymable Cleonie;
Ie songeois au moment que ce bel œil me prit;
Cette vnique pensée occupoit mon esprit.

CLEONIE.

O tu n'as point d'ardeur qui te nuise de sorte,
Que tu ne souffres bien l'ennuy qu'elle t'apporte;
I'en ay bien pour Theaste, il le faut confesser,
Mais ie n'en ay point tant qu'elle ne pûst cesser.
Vn peu plus de froideur, vn peu moins de caresses
Alentiroient beaucoup l'ardeur dont tu me presses;
Et ie comparerois auec quelque raison,
La liberté d'vn autre auecques ma prison.

THEASTE reſuant.

Comment

CLEONIE.

N'y penſe plus, de quelle reſuerie
Te viens-ie de tirer, dy-le ſans flaterie;
Quel ennuy ſi profond ſur ce viſage eſt peint,
Quelle palleur ſe meſle aux roſes de ton teint;
Ton cœur eſt-il épris de quelque ardeur nouuelle,
Dy; ie l'aprouueray ſi la cauſe en eſt belle.

THEASTE reſuant.

Qu'eſt-ce; que dites-vous d'vne nouuelle amour;
O Dieux! de quelle humeur ie me trouue à ce iour.

CLEONIE.

Confeſſe le ſuiet de ta melancholie;
Parle

THEASTE.

Ie n'en ſçay point, que le nœud qui nous lie.
Voſtre abord me confond, & les rayons naiſſans,
De ces Aſtres jumeaux éblouyſſent mes ſens.

CLEONIE.

Encore que l'amour ne nous tourmente gueres,
On reçoit pour raiſons ces deffaites vulgaires;
Ton excuſe ſuffit, ie n'en demande plus,
Mais pour qui pouſſes-tu ces ſouſpirs ſuperflus.

THEASTE reſuant encore.

Quoy?

CLEONIE.

Tu reſues encore,

THEASTE.

Pardonnez Florimonde;
(Dieux! faut-il que touſiours mon diſcours ſe cõfonde?)
Cleonie excuſez.

CLEONIE.

Non, non, il n'eſt plus temps,
De déguiſer l'ardeur de tes feux inconſtans;
Cette diuine fille à ton ame rauie;
Mais ie voy, cher Amy, ſon bon-heur ſans enuie;
Que la peur de ma plainte, & de mon deſeſpoir,
Ne te deſtourne point du plaiſir de la voir;
Cette iniure me plaiſt, qui m'arriue pour elle,

Et

Et l'infidelité ne fut iamais si belle.
Quoy tu trembles Theaſte, au point de me quitter,
Ton frere en m'oubliant t'apprit à l'imiter:
Quoy tu crains de le ſuiure, & frere d'vn perfide,
Tu peut en ce chemin marcher d'vn pied timide.

THEASTE.

Ha! ne ſoupçonnez point de cette laſcheté
Vn qui ne veut mourir, que pour voſtre beauté,
I'atteſte de ma foy, qui n'a point de ſeconde,
C'eſt eſtre ſouuerain qui regit tout le monde,
Qu'vn infame renom à ma perte ſoit ioint,
Que ie ſois aux neueux.

CLEONIE.

Atten, n'acheue point;
Souuent ces faux ſoubaits traiſnent leur repentance,
Et ie crains ton mal-heur plus que ton inconſtance.

THEASTE.

Que la cruauté meſme inuente des tourmens;

CLEONIE.

Ie te croiray pluſtoſt, eſpargne tes ſermens.
Mais d'où procede donc la hayne illegitime,
Dont vn ieune eſtranger veut noircir ton eſtime;

Theaſte, (m'a-t'il dit) auec mille dédains,
Eſt vn homme leger entre tous les humains,
Et l'infidelité n'a iamais fait paroiſtre
De telles laſchetez qu'en l'eſprit de ce traiſtre;
Le Ciel ſouffre à regret ce monſtre des mortels,
Et les ſiecles paſſez n'en ont point veu de tels:

THEASTE.

Faites mes yeux teſmoins de ſon extrauagance;

CLEONIE.

Te dis-ie pas hier, qu'il fuyoit ta preſence,
Que j'ignore ſon nom, & que depuis deux iours,
Il habite en ces lieux, & me tient ces diſcours.

THEASTE.

Sçauez-vous ſon logis?

CLEONIE.

Que veux-tu que ie die;
Il ne me veut parler que de ta perfidie:
Il me cele ſon nom, ſon logis, ſes parens,
Et ta ſeule inconſtance eſt ce que j'en apprends.

THEASTE.

Adieu, ſi ie le voy, ma vengeance, & ſa peine,

Rendront à vos beautez, mon ardeur plus certaine;
Il desauoüera tout, au point de son trespas,

CLEONIE s'en allant.

Quand il auroit dit vray, ie n'en pleurerois pas.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

THEASTE. EVANDRE.

THEASTE.

IE ſçay la vaine attente où mon amour s'obſtine,
Ie creuſe mon tombeau, ie cherche ma ruine;
Mon deſeſpoir ſuiura cét inutile effort,
Et j'adore en ſes yeux, la cauſe de ma mort:
Mais que m'oppoſes-tu, ſouffre que j'obeyſſe
Aux loix de mon mal-heur, & que ie me trahiſſe;
Au penſer ſeulement de rompre ma priſon,
Tous mes ſens reuoltez combattent ma raiſon;
Et mon mal m'eſt plus doux, que la moindre penſée
De chaſſer de mon cœur cette ardeur inſensée.

EVANDRE.

Pareil à ces enfans, que la peur de mourir
Touche moins, que l'aſpect, de qui les peut guerir;
Qui ſans preuoir l'effect du mal qui les poſſede,
Ne peuuent ſupporter Medecin, ny remede;
Tel voſtre laſche cœur tremble au ſimple conſeil,
De mettre ſur ſa playe vn premier appareil;
Ainſi tous les Amans s'obſtinent à leur perte,
Quelque ayde qu'õ leur cherche, & qui leur ſoit offerte;
Ainſi ſe trauailler pour ſon allegement,
C'eſt faillir, & ſe faire ennemy d'vn Amant.

THEASTE.

I'auouëray tes diſcours, ſi tu ſouffres que j'ayme,
I'ay des titres communs auec mon Maiſtre meſme,
Ie crains aueuglement l'aduis que ie reçoy,
Mais mon Maiſtre eſt enfant, & ſans yeux, cõme moy.

EVANDRE.

Adiouſtez à ces noms le titre d'infidelle,
Que fera Felicie? & vous ſouuient-il d'elle?
Ne ſouſpirez-vous plus, pour vn objet ſi doux,
Et peut-on retirer la foy qu'elle a de vous?

THEASTE.

Peux-tu (cruel Amy,) m'affliger de la ſorte?

EVANDRE.

Comment?

THEASTE.

Ne ſçais-tu pas que Felicie eſt morte?
Mon frere m'a mandé ce mal-heur ſans pareil,
Et vid perdre le iour à ce ieune Soleil.

EVANDRE.

Vous ne m'en dites rien.

THEASTE.

Le Ciel ouyt mes plaintes,
Ne renouuelle point ces ſenſibles atteintes;
Ie meurs à ce penſer.

EVANDRE.

Mais Cleonie au moins,
A poſſedé depuis voſtre eſpoir & vos ſoins.

THEASTE.

Tu reſſens comme moy l'amour qu'elle a fait naiſtre;

Ie ſeray (ſi tu veux) laſche, perfide, traiſtre,
Mes ſouſpirs eſtoient feints, mes ſermens eſtoient faux,
Ie confeſſeray tout, j'auoüeray mes deffauts;
I'adorois Florimonde, & l'œil de Cleonie,
Ne contribuoit point à ma peine infinie;
Elle peut agréer ou Madame n'eſt pas,
Mais cét aymable objet diſsipe ſes appas;
Elle eſt à ſes coſtez, & ſans luſtre, & ſans grace,
Comme auprés du Soleil, vne Eſtoille s'efface,
Et ie ne la ſuiuois, qu'auec deſſein de voir,
Celle qui ſur mes ſens exerce ſon pouuoir.

EVANDRE.

Tu peux ne l'aymer plus, mais cette meſdiſance,
Dont tu veux laſchement couurir ton inconſtance,
Eſt honteuſe, & deſtruit ton premier ſentiment,
Auec trop d'iniuſtice, & trop ingratement.
De tes laſches meſpris, mon iugement s'irrite,
Et ie dois cette preuue à ſon rare merite,
Elle a des qualitez dignes de tes deſirs,
Et ton affection eſt deuë à ſes ſouſpirs.

THEASTE.

Si tu veux (inhumain) m'affliger de la ſorte;
Briſons, ſorts d'intereſt en tout ce qui m'importe:
Laiſſe-moy le ſoucy de gouuerner mes vœux,

Et ne t'obſtine point contre ce que ie veux:
Voila cette beauté dont toute ame eſt charmée;
De combien de rayons eſt la tienne enflammée?
La faut-il aborder? ô reſpects ſuperflus,
Plains toy laſche-captif, ne delibere plus.

SCENE II.

FLORIMONDE. THEASTRE. EVANDRE.

EVANDRE tout bas.

THEASTE à genoux.

TRoublé, confus, ſaiſi d'vn repentir extréme,
C'eſt tout ce que ie puis, que dire, ie vous ayme,
Et que d'offrir vn cœur à vos rares beautez,
Qui s'eſtoit rebellé contre vos cruautez.

EVANDRE en riant, dit à Florimonde.

Qui ne plaindroit ſon mal à voir comme il ſouſpire,
Et qui ne iugeroit, qu'il ſouffre vn vray martyre;

Theaſte.

THEASTE.

Peux-tu, cruel Amy, douter de mon tourment;
Et t'oppoſer toy-meſme à mon allegement?

FLORIMONDE.

La feinte deſormais n'eſt plus aſſez ſubtile,
Faites vos paſſe-temps d'vn eſprit plus facile;
Ie n'aurois pas ſuiet de trop de vanité,
Quand j'aurois du pouuoir ſur voſtre liberté.

THEASTE.

Vous doutez iuſtement, combien ie vous reſpecte,
Ma propre vanité rend ma flamme ſuſpecte;
Et vous m'auez fait voir des meſpris ſi puiſſans,
Que j'ay deſauoüé cette ardeur que ie ſents;
Mais cette vaine humeur cede enfin à ma peine,
Ie ne déguiſe plus vne amour ſi certaine,
Et quelques longs meſpris, dont ie ſois menacé,
Ie reconnois les traits, dont mon cœur fut bleſſé:
Que iamais vos beaux yeux ne me rendent iuſtice,
Que du crime d'autruy ie porte le ſupplice;
N'épargnez ny froideurs, ny dédains, ny refus,
Ce ſuperbe captif ne ſe reuolte plus;
Ie rendray ſans rougir ce tribut à vos charmes,
Et j'auouëray par tout, le ſujet de mes larmes.

EVANDRE à Florimonde.

Il feint ſubtilement, il le faut confeſſer,
Mais il bruſle d'vn feu, qui ne ſçauroit ceſſer;

THEASTE.

Eſt-ce ainſi que tu ſerts vne douleur ſi forte?
Eſt-ce l'allegement que ta pitié m'apporte:
Iniurieux Amy, me niant du ſecours,
Laiſſe à ma paſſion au moins vn libre cours:
Adieu, laiſſe-moy ſeul;

FLORIMONDE.

Non non, ſa compagnie
N'augmente, ny decroiſt ma froideur infinie;
Ie croy ce qui vous plaiſt, vous m'aymez en effet,
Mais ne ſçauez-vous pas le deſſein que i'ay fait?
Et ſi vous ne doutez de mon indifference,
Eſtes-vous ſatisfait d'aymer ſans eſperance:

EVANDRE.

Madame, eſt il quelqu'vn qui ne ſçache en ces lieux,
Qu'il ayme Cleonie à l'égal de ſes yeux?
Et n'admirez vous point, auec combien d'adreſſe,
Il veut perſuader, qu'vn autre obiet le bleſſe.

THEASTE tirant ſon eſpée.

Traiſtre, c'eſt trop ſouffrir ce diſcours inſolent,
Par qui, tu rends ſuſpect vn feu ſi violent.
Lâche, qu'vn prompt départ de ces lieux te retire,
Où ton ſang répandu prouuera mon martyre;

EVANDRE.

Voyez à la paleur, dont ſon viſage eſt peint,
S'il peut auec plus d'art témoigner ce qu'il feint.

THEASTE à Florimonde qui le tient.

Souffrez,

EVANDRE en riant.

Qui ne croiroit que ſon eſprit s'altere?
Et qui ne diroit pas, Theaſte eſt en colere?

THEASTE que Florimonde tient.

Traiſtre, indigne ſuiet de mon affection;
Madame, conſentez à ſa punition.

EVANDRE.

O Dieux! qu'il eſt adroit! & par quel artifice,
D'vn ſimple paſſe-temps, il fait vn vray ſupplice;

Qui d'vn mal ſi bien feint n'auroit quelque ſoupçon;
Ne le croyez pourtant, que de bonne façon:
Adieu;

Il s'en va en riant.

SCENE III.

THEASTE. FLORIMONDE.

THEASTE.

TV fuis en vain, laſche obiet de ma haine,
D'vne heure ſeulement tu differe ta peine,
Et ny ſoin, ny faueur, ou du Ciel, ou du ſort,
Ne diuertiroient pas le moment de ta mort;

FLORIMONDE.

Ainſi, continuant l'honneur que vous me faites,
Vne ardeur inutile en rompt de ſi parfaites;
Vous m'aymez, ie le croy, mais ne ſçauez-vous pas,
Que ie hay ce mot ſeul, autant que le trépas;
Ne m'eſperez iamais, ny douce, ny traitable,
Quand i'ay fait vn deſſein, il eſt irreuocable;
L'amour rend à mon cœur ſes titres abſolus,
Auec condition de ne me l'oſter plus.

THEASTE.

Augmentez vos rigueurs, & s'il se peut Madame,
Que vostre cruauté soit égale à ma flamme,
Ie ne m'obstine point contre vn ferme propos,
Et n'ay point de dessein contre vostre repos.
Mais exempte d'amour souffrez d'estre adorée,
Ie preuoy mon mal heur, ma perte est asseurée;
Mais la necessité de mourir de vos coups,
Me fait hayr ailleurs vn traitement plus doux;
Et vous me plaisez plus, insensible & cruelle,
Qu'vne qui me rendroit vne ardeur mutuelle;

FLORIMONDE.

Et bien souffrez, Monsieur, sans espoir de secours,
Tant que de vos ennuys le Ciel borne le cours;
Puis qu'en vous, cõme ailleurs ma froideur sans secõde,
Laïsse vne liberté commune à tout le monde;
I'ouure l'œil sans dessein, i'ignore son effet,
Et ne puis reformer ce que Nature a fait.

THEASTE.

Cleante vient.

Mais le temps a changé des froideurs sans pareilles,

FLORIMONDE.

Vous acheuerez seul, adieu, contez merueilles, Elle s'en va.

SCENE IV.

CLEANTE. THEASTE.

CLEANTE.

THeaſte auouëras-tu ce que ie veux ſçauoir ;

THEASTE.

Ie confeſſeray tout, s'il eſt en mon pouuoir ;

CLEANTE.

Aymes-tu Florimonde ?

THEASTE.

Helas ! de quelle enuie,
Ie voy (fidelle Amy) le bon-heur de ta vie !
Qu'vn Aſtre fauorable en deſtourne tes pas !
Et que le ſort eſt doux à qui ne l'ayme pas !

CLEANTE.

Quoy, tu te plains deſia ? cette preſomptueuſe
Ne ſçait pas eſtimer ton ardeur vertueuſe :

Le meſpris luy ſied mal, apres tant de refus
Qu'on a faits ſi long-temps à ſes vœux ſuperflus.
Veut-elle, ayant ſouffert vne ſi longue peine,
Changer de qualité ? trancher de l'inhumaine :
Et briguer vne place au rang de ces beautez,
Dont on voit tous les iours, tant d'Amans rebutez.

THEASTE.

Quelle (cruel Amy) dans ce rang redoutable,
A raiſon de pretendre vn lieu plus équitable;
As-tu porté les yeux ſur les lys de ſon ſein,
Sans conceuoir au moins vn amoureux deſſein.
As-tu veu, ſans amour, l'or de ſes treſſes blondes,
Deſſus vn front ſi blanc ſe diuiſer en ondes ?
Et le Ciel deuoit-il, qu'à ſes diuines mains,
Commettre à gouuerner le deſtin des humains ?

CLEANTE.

O Dieux ! Theaſte en tient : le beau ſujet de rire !
Encore vn iour, ou deux, & nous verrons bien pire;
Theaſte, pauure Amant, helas ! que ta raiſon
Touche deſia de prés ſa derniere ſaiſon :
Es-tu de ces eſprits, qui feconds en chimeres,
Se font d'obiects mortels, des Dieux imaginaires ?
As-tu ces meſmes yeux :

THEASTE.

Adieu, telle qu'elle eſt,
Souffre que ie l'adore, & dy ce qui te plaiſt.

Il s'en va.

SCENE V.

CLEANTE ſeul.

IL eſt vray que iamais rigueur plus obſtinée,
D'vne chaſte beauté n'a l'ardeur terminée;
Que ſes vœux innocens deuoient m'eſtre plus chers,
Et qu'elle a des bontez à fendre des Rochers:
I'ay ry de ſes ſouſpirs, i'ay meſprisé ſes charmes,
Et j'ay veu d'vn œil ſec, ſes yeux moüillez de larmes;
Mille Amants plus parfaits ſoûpirent ſous ſa Loy,
Et ce qu'ils ſont pour elle, elle l'a fait pour moy;
Ie l'ay veu à mes pieds, paſle, triſte, malade,
Me prier de l'entendre, implorer vne œillade;
Ie voyois de ſes pleurs ſon beau ſein arrousé,
Et ie luy reprochois, ce que j'auois causé;
Ie condamnois l'ardeur qu'elle faiſoit paroiſtre,
Et ne pouuois ſouffrir, ce que ie faiſois naiſtre;

O rigueur

O rigueur criminelle ! indigne cruauté !
Contre vne ſi charmante , & parfaite beauté !
Mais que cét entretien eſt contraire à l'enuie ,
Que j'ay de conſeruer le repos de ma vie !
Si franc de paſſion ie raiſonne en Amant ,
Et ſonge auec plaiſir à cét objet charmant.
Ceſſez triſtes diſcours , loin friuoles pensées ,
Meſſagers importuns de flammes inſensées ;
Qui domptez la raiſon , & diſpoſez les cœurs ,
A dépendre d'amour , & ſouffrir des vainqueurs ;
Ne me figurez plus cét objet adorable ,
Et ſouffrez que Cleante ayt vn repos durable.

SCENE VI.

CLEONIE. TYRSIS. CLEANTE.

CLEONIE monſtrant Cleante à Tyrſis.

VOila ce beau Rocher , qui reſpire le iour ,
Cét eſprit inſenſible aux attraits de l'Amour ;
Ce cœur inacceſſible à ſes diuines flammes ,
Et ce fier dedaigneux des libertez des Dames ;

Cleante eſt-il pas vray?

CLEANTE.

Quoy?

CLEONIE.

Que iamais les Cieux
Ne furent plus ſerains, ny plus beaux à nos yeux;
Et qu'on n'auoit point veu tant de beautez écloſes,
Depuis que l'œil du iour r'anime toutes choſes.

CLEANTE.

Ce iour eſt ſans pareil.

CLEONIE.

Ces deux Chantres de l'air
Font ouyr en ces lieux leur amour ſans parler.
Voy, qu'au bord de ces eaux, Zephyre baiſe Flore,
Toute parée encore des perles de l'Aurore.
Ces arbres iuſqu'au cœur ſe ſentent embrazer,
Voy leurs feüillages verds, émeus, pour ſe baizer;
Et voy que doucement l'eau baiſe ce riuage,
Qui l'a tient embraſſée, & cauſe ſon ſeruage;
Es-tu ſeul inſenſible aux amoureux appas?
Ces obiects innocens ne t'émeuuent-ils pas!

Florimonde vaut tant.

CLEANTE.

Cette fille importune
Vous fait-elle embraſſer le ſoin de ſa fortune,
Ne ſe rend-elle point à de ſi longs refus,
Et n'ayant rien acquis, croit-elle obtenir plus?

CLEONIE.

Non non, cette beauté dont toute ame eſt charmee,
Fait naiſtre de la flamme, & n'eſt plus enflammee;
Elle ne cherche plus de ſecours à ſon mal,
Ses trauaux ſont finis par vn ordre fatal,
Cette puiſſante main qui ſouſtient tout le monde
Eſtablit le repos au ſein de Florimonde;
Vn genereux effort dégage ſes eſprits,
Et d'vne laſche amour, fait vn iuſte meſpris.

CLEANTE.

Sa reſolution eſt digne de loüange,
Et ie l'eſtime plus, pour cét effet eſtrange,
Que pour auoir ſouffert vn ſi cruel tourment;
Adieu, que ſon meſpris dure eternellement.

Il s'en va.

SCENE VII.

CLEONIE & TYRSIS seuls.

CLEONIE.

Dieux ce barbare esprit, de la mesme constance,
Qu'il a veu son amour, voit son indifference.

TYRSIS.

I'approuue qu'il conserue vn cœur indifferent,
Et ne condamne point ce mespris apparent;
Mais l'oubly ce me semble, est digne de tonnerre,
Ce crime dûst armer le Ciel contre la Terre;
Et son iuste courroux n'éclatte iamais tant,
Qu'en la punition d'vn esprit inconstant.

CLEONIE.

Il est vray que ce vice est vn deffaut extréme.

TYRSIS.

Et vous souffrez vn traistre, & l'inconstance mesme;

Vn perfide eſt ſouffert au nombre des mortels,
Et l'Amour le reçoit encore à ſes Autels;

CLEONIE.

Vous parlez de Theaſte?

TYRSIS s'enfuyant.

Adieu, ie voy ce traiſtre;

SCENE VIII.

CLEONIE. THEASTE.

CLEONIE.

LAs tu veux me quitter, quand il t'a veu paroiſtre,

THEASTE.

Qui?

CLEONIE.

Ce ieune Eſtranger, dont l'eſprit violent,
Ne ſçauroit contenir ſon mépris inſolent;

Qui te porte vne haine à nulle autre ſeconde,
Et te peint ſi leger aux yeux de tout le monde.

THEASTE.

Quel ſentier a-t'il pris : courons ;

CLEONIE.

Ie ne crois pas,
Que ta courſe à preſent puiſſe atteindre ſes pas ;
Ie crains vn triſte effet du courroux qui le preſſe ;
Theaſte reuient. *Theaſte, le voicy, reuien ; Quelle viteſſe ?*
O Dieux ! iamais cheureil n'a d'vn pas ſi preſſé,
Euité les aſſauts dont il eſt menacé ;

THEASTE.

Fay que ce laſche cœur ſe preſente à ma veuë ;
Où l'as-tu veu cruelle.

CLEONIE.

Ha ſimple, tu m'as creuë ?
Tu ne tiens rien Theaſte, il eſt bien loin d'icy,
Son treſpas me ſeroit vn trop cuiſant ſoucy,
Si ie l'auois causé ;

THEASTE.

Ta remiſe inutile

Luy feroit dans le Ciel chercher vn vain azyle;
Ie ſçauray ſon deſſein.

CLEONIE.

Reconduy-moy chez nous,
Apres, ſuy les accez de ſon iuſte courroux;
Mais ta ciuilité ſouffre dans ta colere,
Et tu dois tout ſoûmettre au deſſein de me plaire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

FLORIMONDE. EVANDRE.

FLORIMONDE.

QVE ie m'entretenois d'vn eſpoir inutile !
Qu'en nos ieunes eſprits la conſtance eſt fragile,
Et quelques genereux qu'ayent eſté mes efforts,
Combien les traits d'amour ſont encore plus forts ;
Que ie ſens vn effect contraire à mon attente,
Ma flamme chaque iour deuient plus vehemente ;
Elle eſt plus ſupportable, alors qu'elle paroiſt,
Et le deſſein que j'ay de la cacher, l'accroiſt.
I'ayme, j'ayme Cleante, & cét eſprit barbare,
Me paroiſt chaque iour, plus charmant, & plus rare ;
Il condamne mes pleurs, il rit de mes ſoûpirs,

Mais

Mais ſon ingratitude augmente mes deſirs,
Et mon affection s'accroiſt par ma diſgrace,
Comme chez luy mes feux produiſent de la glace.
I'ay deſſein toutefois de ne m'expoſer plus,
A la confuſion de ſouffrir ſes refus;
I'éuite de ſes yeux l'agreable lumiere,
Le trouuant ſur mes pas, ie m'enfuy la premiere;
Ie deſtourne les yeux de ſes charmans appas,
Mais à quoy ces froideurs, s'il ne les reſſent pas?

EVANDRE.

La Loy d'amour, Madame, eſt vne Loy fatale,
On voit des changemens d'vne importance égale;
Ce vieillard affamé, qui mange ſes enfans,
Quelquesfois des vainqueurs a fait des triomphans;
Cleante à ſes deſpens vous peut rendre iuſtice,
Et d'vn meſpris iniuſte, éprouuer le ſupplice.

FLORIMONDE.

Quel homme ſi barbare a iamais veu le iour,
Et qui iamais a dit, Cleante a de l'amour.
O le friuole eſpoir!

EVANDRE.

Dedans ces ames lentes,
Ces ardeurs à la fin naiſſent plus violentes;

Il peut en vos ennuys prendre vne égale part,
Et beaucoup ayment plus, pour auoir aymé tard:
Vſez d'autres moyens, ſur cette ame inhumaine,
Employez le meſpris, ou la careſſe eſt vaine;
Parez d'attraits nouueaux, & de nouuelles fleurs,
Ce teint ſi dénué de ſes viues couleurs;
Et (ſi vous le voulez éprouuer dauantage;)
Il faut ſouffrir Theaſte, agréez ſon ſeruage;
Feignez de l'eſtimer, qu'on en ſeme le bruit;
Et ce faux changement peut-eſtre aura ſon fruict.
Il peut ſe repentir de ſon ingratitude,
Et prendre part enfin, en voſtre inquietude;

FLORIMONDE.

Ie ſuiuray ton aduis; certaine émotion
Me promet quelque effet de cette inuention.
Voy de ce pas Theaſte, & luy conte merueille,
Dy-luy, qu'il peut enfin poſſeder mon oreille;
Tendons à ſon amour cét appas deceuant,
Pour vn ſolide bien, n'épargnons point du vent;
En l'attendant chez nous, ie vais auec ma glace,
Conſulter du retour de ma premiere grace;
Oppoſer ma conſtance aux ruiſſeaux de mes pleurs,
Et compoſer de treſue, auecques mes douleurs;

EVANDRE.

Feignez bien ſeulement, adieu, ie voy Cleante;

Elle s'en va.

SCENE II.

EVANDRE. CLEANTE.

CLEANTE.

SVis-ie ſi dangereuſe? mon abord l'épouuante?
O Dieux! quel changement!

EVANDRE.

Que voſtre ſort eſt doux!
Qui l'approche d'vn autre, & l'eſloigne de vous;
Gouſtez vn long repos, chaſſez de vos penſées,
Cét objet importun de vos plaintes paſſées!
Elle ne pouſſe plus de ſouſpirs ſi preſſans,
Son cœur eſt dégagé de l'empire des ſens;
Vn nouueau feu ſuccede à ſa flamme ancienne,
Et le Ciel reſtablit voſtre paix & la ſienne;

CLEANTE.

Connois-ie point l'autheur de ce brazier naiſſant?

EVANDRE.

Theaſte, eſt le ſuiet des ardeurs qu'elle ſent.

CLEANTE.

Theaſte vaut beaucoup.

EVANDRE.

Il languit, il ſouſpire,
Et par des ſignes vrays prouue vn ſi vray martyre,
Que certes Florimonde euſt eſté ſans pitié,
Demeurant inſenſible à ſa ferme amitié;
Ie m'en vais arreſter cét heureux mariage,
Qui ſous vn meſme joug, leurs deux ames engage;

CLEANTE.

Le Ciel ſoit fauorable à leur affection,
Et faſſe reüſſir voſtre commiſſion;

EVANDRE.

Quand deux cœurs sõt d'acord, cher Cleante il me sẽble,
Qu'il n'eſt pas mal-aiſé de les vnir enſemble.

SCENE III.

CLEANTE. seul.

HOmme le plus ingrat qui respire le iour,
Indigne obiet de tant d'amour?
Cette rare beauté ne t'est plus importune;
Elle ne languit plus sous le ioug de tes Loix,
Vn autre a bien receu l'amour que tu deuois,
Moins à son iugement, qu'à ta bonne fortune:

A d'autres yeux qu'aux tiens, ses yeux ont esté chers,
Et tous cœurs ne sont pas Rochers:
Vn autre est glorieux de ce que tu rejettes,
En toy seul elle treuue vn barbare meurtrier,
Et l'amour n'eut iamais vn rebelle si fier,
Comme il n'a iamais eu de si belles sujetes:

Tu n'es plus cét objet si doux à ses desirs,
Tu ne causes plus ses soûpirs,
Vn iuste coup du Ciel change sa destinee,
Tu ne seras plus sourd à ces vœux superflus,

Elle a ſeiché ſes pleurs, & tu ne verras plus,
Cette chaſte Venus à tes pieds enchaiſnee:

Attribuë, inſolent, au pouuoir de ſes traits,
La conqueſte de ſes attraits;
Monſtre par tout les fers d'vne eſclaue ſi belle;
Vante toy, que ton cœur n'eſt qu'vn Rocher viuant,
Gouſte ces faux plaiſirs, repais-toy de ce vent,
Cependant qu'à ta honte vn autre jouyt d'elle:

Tandis que ton orgueil enrichit ton riual,
D'vn treſor qui n'a point d'egal,
Du prix d'vne beauté qui n'a point de ſeconde;
Tu peux, ſans eſtre vain, exalter ton pouuoir;
Et dire, ils n'ont qu'vn bien que ie pouuois auoir,
Cette gloire eſt pour toy, mais ils ont Florimonde.

Il continuë.

Inutiles penſers, honteuſes reſueries,
Qui portez mon eſprit à d'aueugles furies,
Quelle Loy vous diſpenſe à troubler mon repos?
Et qu'auancerez-vous contre vn ferme propos?
Portez triſtes penſers, vos conſeils inutiles,
A ces cœurs abbatus, à ces ames ſeruiles,
Foibles joüets des vents, qui ſans ceſſe agitez,
Entre mille deſſeins, n'en ont point d'arreſtez.

Mais ô foible diſcours, qui flatte ma penſée,
Dans le nouueau tourment, dont mon ame eſt bleſſée;
Tu ne peux empeſcher l'étreinte de mes fers,
Et ne reſtablis point le repos que ie perds;
Vn captif orgueilleux ſe flate en ſon ſeruage,
Ie veux paroiſtre libre, alors que ie m'engage;
Vn orgueil raiſonnable, à mon mal ſeroit joint,
S'il m'eſtoit moins ſenſible, en ne l'auoüant point.
Mais j'ayme ces charmeurs de tant de belles ames,
Ces yeux qui forcent tout, qui cauſent tant de flammes,
Mon ſort eſt gouuerné par ces Aſtres d'amour,
Et ces jeunes Soleils me couſteront le iour.
Quelle nouuelle ardeur fait dans ce ſein barbare,
D'vn ſi laſche meſpris, vne amitie ſi rare;
Et me peint aujourd'huy, ſi doux, ſi plein d'appas,
Le meſme obiet qu'hier mes yeux ne ſouffroient pas?
Sa beauté me déplaiſt, quand elle m'eſt offerte,
Et j'en ſuis idolatre au moment de ſa perte:
Eſt-ce que la raiſon m'a deſſillé les yeux,
Pour me faire eſtimer ce chef-d'œuure des Cieux;
Pour bannir de mon cœur cette froideur extréme,
Et pour me faire enfin perdre la raiſon meſme?
Enfin, que reſoudray-ie en cette extremité?
Mais que puis-ie reſoudre eſtant ſans liberté?
Soûmettons à ſes Loix le cours de nos années,
Et ſuiuons ſans deſſein celuy des deſtinées;

Ou va ſeul & penſif ce glorieux Amant?
Rétraignons à ſes yeux vn feu ſi vehement.

SCENE IV.

CLEANTE. THEASTE.

CLEANTE.

ENfin elle eſt à vous ? ſon cœur eſt ſans deffenſe!
Et ce rebelle enfin eſt voſtre recompenſe ?
Il partage les feux dont vous eſtes épris ?
Le merite & l'amour toſt ou tard ont leur prix.

THEASTE.

L'amour ſans le merite a d'inutiles armes,
Et ce mal-heur produit le ſuiet de mes larmes;
Mais riez de me voir en l'eſtat où ie ſuis,
Joignez ce déplaiſir à mes autres ennuys.
Vn ſuperbe vainqueur, vn charmeur inſenſible,
En qui l'amour rencontre vn cœur inacceſſible;
Qui rebute l'obiet, dont ie ſuis rebuté,
Merite qu'on luy ſouffre vn peu de vanité.

Cleante.

CLEANTE.

Elle ſera bien-toſt le butin de vos forces,
Quelle Dame en ces lieux éuite vos amorces;
Ne vous a-t'on pas veu ſignaler vos meſpris,
Aux deſpens de Cleon, d'Orante, & de Cloris:

THEASTE.

Il vous eſt bien-aysé de railler de la ſorte,
Mais ſoyez ſatisfait de ce qui vous importe;
Chacun rencontre aſſez dequoy s'entretenir,
En ſes propres deffauts, s'il s'en veut ſouuenir:

CLEANTE. riant

Quelque heureuſe pourtant, que ſoit voſtre memoire,
Vous ne treuuez en vous, que des ſuiets de gloire;
Seul vous eſtes l'obiet des plus ardens deſirs,
Seul vous entretenez l'vſage des ſoûpirs:

THEASTE.

Voſtre éloquence eſt rare;

CLEANTE.

Adieu, que cette belle,
Faſſe durer long-temps voſtre ardeur mutuelle,
Car ſi vous ne ioignez vos faueurs à vos coups,

Florimonde n'eſt plus, & nous la perdons tous.
Adieu, conſeruez-là.

Il s'en va.

SCENE V.

THEASTE.

Dieux ! de quelle impudence,
Par ce ris indiſcret, ce ſuperbe m'offence;
Et qui rend ſon meſpris, & ſon auerſion,
Si long-temps ſupportable à ma diſcretion?

THEASTE continuë, voyant Tyrſis paſſer le nez dans ſon manteau, ſans s'arreſter.

Mais quel ieune Eſtranger, inconnu dans ces plaines,
Paſſe reſuant & triſte, aux bords de ces fontaines:
C'eſt ainſi qu'on m'a peint ce ieune audacieux,
Qui me rend ſi ſuſpect, aux beautez de ces lieux;
Il faut ſuiure ſes pas. Mais vn plus grand outrage
Euandre rirant sõ ée. *Contre cét autre encore anime mon courage;*
Traiſtre, lâche ennemy des beaux feux que ie ſents,
A ce coup fay raiſon à mes vœux innocens.

SCENE VI.

EVANDRE. THEASTE.

EVANDRE ſans s'émouuoir.

MAis toy, reprime vn peu cette inſolente enuie,
Qui menace de mort, qui t'apporte la vie;
Rétrain d'vn nœuf plus fort, noſtre longue amitié,
Et le genoüil en terre, implore ma pitié:

THEASTE.

Non, non, la fourbe eſt vaine, & de quelque artifice,
Que tu veilles, ingrat, differer ton ſupplice;
Tu cherches au beſoin d'inutiles efforts,
Et ton eſprit icy, ne peut ſauuer ton corps:

EVANDRE.

Des iniures enfin, vous paſſez à l'outrage,
Aſſez d'occaſions ont prouué mon courage;
Mais ce bras eſt lié par mon affection,
Qui m'oblige à ſouffrir voſtre indiſcretion:

En quoy voſtre valeur eſt-elle incomparable?
Quels ſi rares exploicts la rendent memorable:
Eſtes-vous de ces preux, dont on craignoit l'abord,
Et qui peuploient iadis les palais de la mort.
Eſtimez-vous mon cœur remply de tant de glaces,
Qu'il tremble, & qu'il s'effraye à ces fieres menaces?
Souuent ces vifs accez ſe changent en vapeur,
Et tel qui parle tant à ſa part de la peur.

THEASTE.

Traiſtre, par quelle humeur à mon repos contraire,
Me rendois-tu ſuſpect à ma belle aduerſaire?
Quel enuieux deſſein, quelle deſloyauté,
Te faiſoit conſpirer auec ſa cruauté:

EVANDRE.

Le Ciel, (ingrat Amy) connoiſt de quelle enuie,
Ie tâche à reſtablir le repos de ta vie;
Il eſt vray, qu'eſperant d'arreſter ton deſſein,
Et d'eſteindre le feu qui t'embraſe le ſein;
I'ay combattu long-temps, cette flamme naiſſante,
Et choqué tes deſirs d'vne force innocente;
Mais quand j'ay reconnu ton eſprit obſtiné,
Contre quelque mal-heur, qui luy fuſt deſtiné;
Cherir aueuglement, cette belle inhumaine,
I'ay ſouffert ton amour, j'ay partagé ta peine;

Et ſi bien trauaillé pour ton aduancement,
Mais te dois-ie annoncer cét heureux changement?

THEASTE.

Que peux-tu procurer au mal qui me tourmente,
Euandre, as-tu flechy cette inſenſible Amante?
Son cœur incline-t'il au deſſein que ie veux;
Et l'as-tu diſposee à receuoir mes vœux?

EVANDRE.

I'ayme, qu'vn orgueilleux parle de cette ſorte,
I'ayme à voir reprimer l'ardeur qui le tranſporte;
Ne reclame que moy, pour ton ſoulagement,
Mais que ton repentir obtiendra ſeulement.

THEASTE remettant ſon eſpée.

Pardonne (cher Euandre) vne aueugle manie;
Et donne vn peu de trefue à ma peine infinie;
Baiſeray-ie tes pas, & veux-tu qu'à genoux,
I'entende le recit d'vn changement ſi doux?
Mais que l'eſpoir eſt faux dont mon amour ſe flate,
Et que j'eſpere en vain de toucher cette ingrate?

EVANDRE.

Florimonde eſt à toy, cette chaſte Cypris,
Eſt ſenſible à tes maux, & prepare leur prix.

Le deſſein d'éprouuer vne amitié ſi ſainte,
A cauſé (cher Amy) la rigueur qu'elle a feinte;
Cleonie s'écoute. *Mais quand elle a connu ces tranſports furieux,*
Son cœur, qu'elle cachoit, s'eſt ouuert à mes yeux:
Dy-luy, (m'a-t'elle dit,) que j'ayme ſon ſeruage,
Qu'vne iuſte pitié deſarme mon courage:
Et qu'il vienne ce ſoir entendre de ma voix,
Combien l'honneur m'eſt cher de viure ſous ſes Loix.
Charmé de ce diſcours, j'ay quité cette belle,
Pour venir t'annoncer cette heureuſe nouuelle.

THEASTE. l'embraſſant.

Euandre, cher Autheur d'vn bien ſi precieux,
Incomparable Amy, rare honneur de ces lieux,
Quelles ſoûmiſſions, & quelle obeyſſance,
M'exempteront de blaſme & de méconnoiſſance.
Partage également auec cette beauté,
Le droit qu'elle pretend deſſus ma volonté,
Diuiſe auec ſes yeux l'empire de mon ame;
Mais courons, & voyons ces autheurs de ma flamme;

SCENE VII.

CLEONIE. THEASTE. EVANDRE.

CLEONIE. l'arreſtant.

ARreſte vn peu Theaſte; où s'adreſſent tes pas?
Ie n'ay rien entendu, ſimple, n'en rougy pas:

THEASTE feignant de chercher Tyrſis.

Où le puis-ie treuuer, quel aueugle caprice,
Le porte à me traiter auec tant d'iniuſtice?
Si vous m'aymez encore, vous deuez partager
L'affront que ie reçoy de ce ieune Eſtranger;
Courons ie l'ateindray, quelque effort que ſa fuite,
Faſſe pour le ſauuer de ma longue pourſuite.

CLEONIE.

O le plus traiſtre eſprit qui ſoit en l'Vniuers!
L'Eſtranger que tu veux, t'attend les bras ouuerts,
Et ton cœur déguiſé deſſous ce front ſeuere,
Te cherche, plus bruſlant d'amour, que de colere:
Que ie n'empeſche point l'effect de tes deſirs,

Cours, pouſſer en ſes bras mille amoureux ſouſpirs,
Et vante inſolemment le pouuoir de tes charmes,
Si ta perte m'afflige, & me couſte des larmes;

THEASTE.

Le faut-il auoüer? Vn autre objet que toy
Attire mes deſirs, & poſſede ma foy:
Ce n'eſt pas ta beauté qui cauſe mon martyre,
Et ie te veux du bien aſſez pour te le dire;
C'eſt encore beaucoup, que ie t'ayme à ce point,
De te deſabuſer, & ne te ioüer point.

Il s'en va auec Euandre.

CLEONIE.

Serts, infidelle, ſerts, quelque obiet qui t'agrée,
Eſtably ton pouuoir ſur toute la contrée,
Le regret de ta perte eſt vn mal ſi leger,
Qu'il ne faut ny diſcours, ny temps pour l'alleger;
D'vn ſi honteux regret mon ame eſt incapable,
Ie t'obligerois trop, te traitant en coupable;
Ie te puis oublier, ſi tu m'as pû trahir,
Et ie t'aymois trop peu, pour t'en pouuoir hayr.

Scene

SCENE VIII.

TYRSIS. CLEONIE.

TYRSIS la surprend.

VOus pensiez à Theaste;

CLEONIE.

Ouy, comme en vn volage,
Qui de ses premiers fers pour mon bien se dégage:
Il rend à ma raison l'empire de mes sens,
Florimonde est l'obiet de ses desirs naissans,
Et vain imitateur d'vn frere aussi perfide,
Auec sa trahison, croit faire vn homicide:

TYRSIS.

Dieux! oubliant en vous vn obiet qui plaist tant,
Sur quoy peut s'excuser cét esprit inconstant;
Depuis que les saisons ont esté diuisées,
Que le Ciel voit ourdir nos fatales fusées;
Et qu'amour à du droit dessus la liberté,
Vn plus perfide Amant a-t'il veu la clarté;

CLEONIE.

C'eſt vn volage eſprit ; mais enfin , quelle iniure,
Vous fait obſtinément meſpriſer ce pariure ;
Qui vous fait obſeruer ces reſpects ſuperflus ?
Dequoy l'accuſez-vous ? ne me le celez plus ?

TYRSIS.

Enfin , c'eſt trop long-temps prolonger voſtre attente,
La complaiſance icy , veut que ie vous contente ;
Maintenant que luy-meſme il m'offre la ſaiſon ,
Où ie dois de ſon ſang , lauer ſa trahiſon ;
Tandis qu'vn nœud commun vniſſoit vos deux ames,
Ie n'ay pû me reſoudre à ruiner vos flammes ;
I'éuitois ſon abord , j'en deſtournoi mes pas ,
Et luy laiſſois le iour , pour ne vous l'oſter pas ;
Mais puis qu'à ſon mal-heur cét eſprit infidelle ,
Pour vn nouuel objet , ſent vne ardeur nouuelle ;
Rien ne peut plus ſauuer ce deſloyal Amant ,
Ny diuertir l'effet de mon reſſentiment.
Deux mots vous l'aprenant ; noſtre iniure, & ſon crime
Vous feront auoüer mon courroux legitime ?

CLEONIE.

Ie ſçay bien qu'il eſt traiſtre , & ſans comparaiſon ,

TYRSIS.

Lyon eſt mon pays, & Tyrſis eſt mon nom;
En ce lieu, mes parens, chargez d'ans & de gloire,
Ont laiſſé de leur vie vne heureuſe memoire;
Et des biens ſuffiſans d'ayder vn ſucceſſeur,
A qui le Ciel par eux n'a donné qu'vne ſœur:
Felicie eſt ſon nom, & cette ieune fille,
Eſt la gloire, & l'amour de toute ſa famille;
Son viſage eſt pourueu d'aſſez doux ornemens,
Et ſi j'oze le dire, elle a fait des Amants;
Mais elle a refuſé deux ans vne franchiſe,
A des eſprits conſtans, qu'vn infidelle a priſe.
Sejournant à Lyon, Theaſte vint la voir,
Vn de ſes alliez nous le fiſt receuoir;
Elle plût à ſes yeux, en eut mille viſites,
Et ſe ſentit portée à cherir ſes merites;
Le temps accreut enfin leurs naiſſantes ardeurs,
Ils bannirent d'entre eux, & ſoupçons, & froideurs,
Ils offrirent leurs bras à des chaiſnes communes,
Et voulurent vnir leurs iours, & leurs fortunes;
Ma ſœur m'ayant forcé d'approuuer ſon amour,
Eſloigna mille Amants qui luy faiſoient la cour;
Et reſpondit aux vœux de ce cœur infidelle,
Qui feignoit laſchement, s'il ne bruſloit pour elle;
Il preſſa cét hymen, & nous de noſtre part,

Eſperant ſon retour, preſſaſmes ſon départ;
Il alloit (diſoit-il), ſolliciter ſon pere,
De ſon conſentement pour cette heureuſe affaire;
Mais ſon frere, qui vint toſt apres, nous apprit,
Le refroidiſſement de ce volage eſprit.
Nous dit qu'vn autre obiet occupoit ſa pensée,
Et que par d'autres yeux ſon ame eſtoit bleſſée;
Iugez de noſtre affront, enfin ce Meſſager,
S'offrit à ſon deffaut, nous croyant obliger;
Mais ma ſœur, conſeruant vne iuſte colere,
Reſolut de hayr, & l'vn & l'autre frere,
Et traita le dernier auec tant de meſpris,
Qu'il eſteignit les feux dont il eſtoit épris.
I'ay long-temps eſſayé d'oublier cette iniure,
Et le iuſte deſſein de perdre le pariure;
Mais inutilement, l'honneur & la raiſon,
M'ont rendu trop ſenſible à cette trahiſon:
Et ie ſuis en forets pour punir ce perfide,
Sur qui ſi làchement l'inconſtance preſide.

CLEONIE.

O Dieux! que dites-vous?

TYRSIS.

Qui vous afflige tant?

CLEONIE.

Thymante ſon aiſné, ce vain, cét inconſtant,
En moy, deuant ce temps a treuué quelques charmes,
Et me nommoit alors le ſujet de ſes larmes;
Ie l'aymois, (ie l'auouë) & mon ſeul deſeſpoir,
M'a fait ſouffrir ſon frere, afin de l'émouuoir;
Quand ie vis refroidir ſon ardeur violente:
Et tous les deux enfin ont trompé mon attente;

TYRSIS.

Madame, de tous deux ce bras vous peut vanger,
Et la douleur décroit, ſe pouuant partager;
Souffrez que ie le cherche, & deſſus mon courage,
Repoſez-vous du ſoin de punir cét outrage;
Il ne vantera plus, ſa force, & voſtre amour,
Et demain, s'il n'eſt mort, j'auray perdu le iour.

ACTE IV.

SCENE I.

CLEANTE. seul.

Enfin cede Cleante à d'inuincibles charmes,
Renonce à ta raiſon, mets bas ſes vaines armes;
Et les chaiſnes aux mains, & les genoux à bas,
Prie ce meſme objet, que tu n'y ſouffrois pas;
Honte, confuſion, inutile penſée,
Importun ſouuenir de ma gloire paſſée;
Preſomption, meſpris, conſtance, vanité,
Que mon eſprit vous perde auec ſa liberté.
Laiſſez-moy le deſſein d'adorer Florimonde,
Et faire qu'à mes vœux ſa belle ame reſponde;
Portez enfin mes bras, les fers qu'elle a portez,
Vous eſtes des ingrats, ſi vous ne l'imitez;

Cœur, ſource de ſes pleurs, & de mon iniuſtice,
Conſeruant ta froideur, tu conſerues vn vice;
Et pouuant t'exempter de l'aymer à ton tour,
Tu nourris vn meſpris, plus aueugle qu'amour.
Vien donc, chaſte beauté, ſi chere à ma memoire,
Seul eſpoir de mes vœux, ſeul comble de ma gloire,
Adreſſe icy tes pas; vien Deeſſe en ces lieux,
Voir reſpandre des pleurs, à ces ſuperbes yeux;
Voir les fers que tu veux, deſſus ces mains captiues,
Me voir baiſer tes pas, imprimez ſur ces riues;
Voir de ma vanité triompher ta vertu,
Et ce barbare orgueil à tes pieds abbatu;
Vien voir ce cœur ingrat ſouffrir ſans recompenſe,
Et qui fut tout eſpoir, t'aymer ſans eſperance;
Si ma foibleſſe enfin ſuccombe à mes douleurs,
Ie mouray ſatisfait, j'auray payé tes pleurs,
Ta pitié pour le moins, plaindra mon aduanture,
Tu feras quelques vœux deſſus ma ſepulture;
Et diras, (te loüant du pouuoir de tes traits,)
Voila dans le tombeau, qui m'en a mis ſi pres;
Ce marbre tient enclos, ſans vigueur, & ſans vie,
Cleante, cét ingrat, qui me l'auoit rauie;
Mais ie voy cette belle; auançons dans ce bois, Il ſe cache dans le bois.
D'où ſans eſtre apperceu ie puiſſe ouyr ſa voix.

SCENE II.

FLORIMONDE. CLEONIE.

CLEONIE.

DOnc, Theaſte eſt à vous, & cét eſprit volage,
De ſes premiers vainqueurs, laſchement ſe dégage;

FLORIMONDE.

I'ay ſans aucun deſſein engagé ſes eſprits,
Mais ie veux conſeruer enfin ce que j'ay pris.

CLEONIE. riant.

Vſurpant deſſus moy cét empire, Madame,
Vous deuiez m'enuoyer ou le fer, ou la flamme;

FLORIMONDE.

Le fer eſt le recours des eſprits inſenſez,
Pour la flamme, l'aymant, vous en auez aſſez;

Cleonie

CLEONIE.

Voyez combien de pleurs teſmoignent mon martyre,
Quelles plaintes ie faits, & comme ie ſoûpire!

FLORIMONDE.

Les ſoûpirs, les regrets, les plaintes, & les pleurs,
Ne ſont que les effects des communes douleurs?

CLEONIE.

Au moins ne doutant point du mal qui me tourmente,
Que ne conſoliez-vous ſa mal-heureuſe Amante;

FLORIMONDE.

C'eſt que ie n'ay pas creu, que voſtre affliction,
Fuſt capable ſi-toſt de conſolation.

CLEONIE. en riant.

Aymez chere compagne, aymez cette infidelle,
Reſpondez conſtamment à ſon ardeur nouuelle;
Ie ne troubleray point voſtre contentement,
Et ie voy ſans regret vn ſi doux changement.
Ie ne reſſentois point vne amitié ſi forte,
Que ce mal-heur ayt pû m'affliger de la ſorte;
Que ſa perte m'oblige à ces triſtes propos,
Et me doiue couſter celle de mon repos.

Mon eſpoir n'eſt point faux, & j'eſtois preſte à rendre,
Le droit que ſur ſon cœur Theaſte m'a fait prendre;
Ie l'eus ſans inſolence, & le perds ſans ennuy,
Comme vn preſent du ſort aueugle comme luy;
Ie preuoyois ſa perte, & j'appris de ſon frere,
A ne me rendre pas ſon amour neceſſaire;
Thimante m'a ſeruie:

FLORIMONDE.

O Dieux.

CLEONIE.

Mais vn inſtant;
Et ie ne tenois pas Theaſte plus conſtant.

FLORIMONDE.

Pour moy, qui ſous les Loix d'vn tyrannique Empire,
Ay plaint ſi vainement vn ſi honteux martyre;
Ce changement du ſort, qui finit mes douleurs,
Qui modere mes feux, & qui tarit mes pleurs;
Par qui ie ne voy plus qu'vn inſolent me braue,
Qui m'oſte ce tyran, & me donne vn eſclaue;
Cét heureux changement me fait treuuer ſi doux,
L'honneur de voir languir Theaſte à mes genoux;
Que vaine de me voir ſous ſes Loix aſſeruie,
I'eſtime également mon ſeruage, & ma vie;

Et rougis tous les iours des maux que j'ay ſoufferts,
Pour ce preſomptueux qui mépriſoit mes fers:

SCENE III.

CLEANTE. FLORIMONDE. CLEONIE.

CLEANTE. retenant Florimonde.

CE diſcours eſt pour moy;

FLORIMONDE. s'en voulant aller.

L'on m'attend chez mon pere;

CLEANTE.

Quoy tant d'amour, auec tant de colere,
Au moins, pour obtenir l'honneur de vous parler:
Que ie vous accompagne, ou vous voulez aller;

FLORIMONDE. taſchant à ſe tirer de ſes mains.

Importun, laiſſez-moy.

CLEANTE. la tenant.

L'agreable careſſe;

FLORIMONDE.

Pourquoy m'arreſtez-vous, adieu, l'heure me preſſe;

CLEANTE.

M'ayant pour m'exprimer voſtre amoureux ſoucy,
Arreſté ſi ſouuent, me traitez-vous ainſi;

FLORIMONDE.

Le mal eſt bien cruel qui n'a iamais de ceſſe,
Et ce qui fut n'eſt plus; paſſez, ou ie vous laiſſe;

CLEANTE.

Quoy? vous auez vn cœur capable de changer?
Et l'inconſtant qu'il eſt me vouloit engager?

FLORIMONDE.

Ou iuſtement, ou non, il me plaiſt de le faire,
Et ie renonce enfin au deſſein de vous plaire;

CLEANTE.

Mais ſi i'eſtois ſenſible à voſtre affection,
Et que i'euſſe caché mon inclination?

FLORIMONDE.

S'agiſſant du repos, c'eſt mal fait que de feindre;
Et tel ſe rit d'amour, qui peut apres s'en plaindre;

CLEANTE.

Si deteſtant enfin mes iniuſtes meſpris,
Vn iuſte repentir, engageoit mes eſprits;

FLORIMONDE.

Ie verrois de bon œil voſtre attente trompée,
Apres l'occaſion qui vous eſt échappée;

CLEANTE.

Peut-eſtre que mes pleurs obtiendroient mon pardon?
Et que voſtre pitié m'accorderoit ce don?

FLORIMONDE.

Vos pleurs pourroient plutoſt échauffer de la glace,
Vous reuenez trop tard, vn autre a pris la place.

CLEONIE.

O Dieux! quel changement.

CLEANTE. à genoux.

Adorable beauté,

Serf, & charmant obiet de ma fidelité;
Ce rigoureux mespris m'est vn iuste supplice,
Ie ne murmure point contre vostre iustice;
Et viens plus asseuré des peines, que du prix,
Liurer vn criminel aux beaux yeux qui l'ont pris.
Punissez Florimonde, vn ingrat, vn barbare,
Qui refusoit l'honneur d'vne amitié si rare;
A qui le Ciel, touché de vos longues douleurs,
Auec vsure enfin fait payer vos mal heurs;
L'amour a treuué place en cette ame inhumaine,
Et ma confusion est ma premiere peine;
Ce fier, ce dédaigneux, cét ennemy d'amour,
Ayme plus que mortel, qui respire le iour;
Ie doute de quel trait est mon ame blessée,
Et quel aueuglement occupoit ma pensée;
Quel destin est le mien qu'vne heure, qu'vn moment,
Ayt fait de ma froideur vn sensible tourment;

FLORIMONDE.

O Dieux! qu'vn doux effet succede à mon enuie,
Si dessous mes desirs vostre ame est asseruie;
Et que ie vais punir d'vn mespris rigoureux,
Cét inuincible esprit, ce cœur si genereux;
Quoy ce ferme propos de mespriser mes flammes,
Ce refus orgueilleux des libertez des ames;

Ce dédain qui rendit tant de vœux superflus,
Et cette indifference, enfin ne dure plus?

CLEANTE.

I'ignore ayant paru si long-temps indomptable,
Comment ie puis sentir vn trait si redoutable;
La Loy de mon mal-heur m'ordonnoit ces mespris,
Ny prieres, ny vœux, ne touchoient mes esprits;
Et ce cœur insensible, en sa froideur extréme,
Auroit veu sans pitié, soûpirer l'amour mesme;
Mais que deux iours ont fait vn triste changement,
Que de clarté succede à cét aueuglement;
Qu'vn different estat, déçoit mon esperance,
Et que de passion suit cette indifference;
Ie iure à vos genoux, l'agreable clarté,
De ces charmans autheurs de ma captiuité;
Que tous les traits d'amour ont mon ame blessee,
Que vostre seul objet occupe ma pensée;
Que ie sçay seul aymer, & que tous les Amants,
Ont à comparaison souffert de doux tourments;

FLORIMONDE.

Et moy, pour ce tyran de mes ieunes années,
Sous qui ie vois enfin mes peines terminées;
Ie iure de vous voir auec tant de desdain,
Que ie puis croire seule vn mespris si soudain;

Ie iure de fermer, & l'oreille, & la bouche,
A tous vos intereſts, à tout ce qui vous touche;
Adieu, ne doutez point du deſſein que ie faits,
Et pour voſtre repos, ne me voyez iamais.

Elle s'en va auec Cleonie.

SCENE IV.

CLEANTE. ſeul & tout ſaiſi.

IE ne puis accuſer cette belle inhumaine,
Vn meſpris raiſonnable a fait ceſſer ſa peine;
Et moy-meſme inſenſible à ſes chaſtes appas,
Ie l'ay miſe en ce point, ou ie ne la veux pas:
Vn mal-heur ſi ſenſible eſt conjoint à mon crime,
Que ie me ſuis rendu la plainte illegitime;
Tyſis entre, & l'écoute. *Que la raiſon preſide à l'arreſt de ma mort,*
Que ie reçoy iuſtice, & me plaindrois à tort:
Au moins, en ce mal-heur, vne iniuſte vengeance,
D'vn iuſte chaſtiment, ſera mon allegeance;
Theaſte, quelle eſtime, & qui vit ſous ſa Loy,
Cét heureux poſſeſſeur du bien qui fut à moy;
Doit au prix de ma vie acquerir ſa maiſtreſſe,
Et ſeruira d'obiet au courroux qui me preſſe;

SCENE

SCENE V.

TYRSIS. CLEANTE.

TYRSIS.

IE deffendray ſon droit, & mon affection,
S'offre à iuſtifier ſa plus noire action;

CLEANTE.

Son mal-heur, non le tien, l'expoſent à ma haine;
Adieu, ſois ſatisfait, ſi ta raiſon eſt ſaine;

TYRSIS.

Luy nuire & m'offencer n'eſt qu'vn meſme deſſein;
Ne delibere plus, ſi ton courage eſt ſain;

CLEANTE.

Laiſſe à qui m'a faſché reparer ſon offence;
Et que pour ſoy, chacun embraſſe ſa deffence;

TYRSIS.

Lors qu'à ces actions on eſt ſollicité,

Chercher tant de raiſons eſt vne laſcheté;
Quel ſujet plus preſſant peut aigrir ton courage,
Theaſte eſt honneſte homme, & qui le hayt m'outrage;
Theaſte eſt de ces lieux, & la gloire, & l'amour,
Et qui ne l'ayme pas eſt indigne du iour;

CLEANTE.

Enfin ce bras ſenſible, à cette violence,
Punira ſon orgueil, moins que ton inſolence;
D'autres occaſions ont jadis exercez,
Cette lame, & ce bras fatal aux inſenſez;
Voy couper de ce coup la chaiſne qui vous lie,
Et reçoy le loyer digne de ta folie;

Ils ſe battent.

SCENE VI.

THEASTE. TYRSIS. CLEANTE.

THEASTE. l'eſpée à la main pour les ſeparer.

QVel ſpectacle d'horreur ſe preſente à mes yeux?
Approchons, ſeparons ces eſprits furieux;
Arreſtez;

TYRSIS.

Le voila cét esprit infidelle,
Pren ta deffence, ingrat, & soustien ta querelle;

Elle dit tout bas.

Ton plus grand ennemy t'a daigné secourir,
Mais ie t'ay deffendu, pour te faire perir;
Car ma perte fatale auroit suiuy la tienne,
Si la main de Cleante eut preuenu la mienne;

CLEANTE. à Theaste.

C'est trop deliberer.

THEASTE.

O Dieux que vois-ie icy?

CLEANTE.

Deux mets termineront ta doute, & ton soucy;
Ma raison, si long-temps d'amour solicitée,
Se rend à la beauté qu'elle a tant rebutée;
Mais Madame à son tour a refusé ma foy,
Et son esprit changé n'a des vœux que pour toy;
Sensible à ces mespris, ie parlois en ces plaines,
Du dessein de finir, & ta vie, & mes peines;
Quand ce ieune inconnu, vain & debile appuy;

M'a dit que t'attaquer, eſt s'attaquer à luy;
Il deffendoit ta cauſe, & ta ſeule venuë,
A ſon ame inſensée, en ſon corps retenuë;
Donnons, & ſans chercher de diſcours ſuperflus,
Deffaits-toy de Cleante, où Theaſte n'eſt plus;

THEASTE.

Pour la poſſeſſion de cét objet aymable,
Ie ne refuſe point ce combat honnorable;
La peur ne peut loger qu'au ſein de tes pareils,
Et voicy de ta mort les triſtes appareils;
Ne deliberons point, & reçoy le ſalaire,
Que demande à ce bras, ton aueugle colere;

SCENE VII.

EVANDRE. THEASTE. CLEANTE.

EVANDRE. courant les ſeparer.

Dieux! qu'vn heureux deſtin m'a conduit en ces lieux!
Courons les ſeparer.

CLEANTE.

O ſort iniurieux!
Que ton ſoin m'eſt contraire, & combien ton enuie,
S'obſtine aueuglement à conſeruer ma vie;

THEASTE.

Ha ſouffre cher Amy.

EVANDRE.

Non ces efforts ſont vains;

THEASTE.

Que ta crainte m'outrage:

CLEANTE.

O deſtins inhumains:
Traiſtre, diuertiſſant ſon treſpas équitable,
L'innocent perira pour ſauuer le coupable;
Importun, laiſſe-nous:

EVANDRE.

Attaque-moy cruel,
Et ma vie acheuée, acheue ce duel;
Mais tandis que ce corps poſſedera ſon ame,
I'oppoſeray mes ſoins à l'ardeur qui t'enflamme;

CLEANTE.

Iniurieux Amy qui me viens ſecourir,
Quand mon ſecours dépend du deſſein de mourir;
Conſents à ce combat, ton importune peine,
Ne fait que differer ſon iſſue incertaine,
Et tes ſoins, toſt ou tard, ne diuertiront pas,
Mon mal-heur ou le ſien, ſa perte, ou mon trépas:

THEASTE.

En ces empeſchemens tel qui tremble s'obſtine,

CLEANTE. reuenant aux mains.

Traiſtre, ce dernier mot auance ta ruine,
Et ny ſoins, ny reſpect ne diuertiront plus;

EVANDRE.

Reprime (cher Amy) ces efforts ſuperflus;
Ou qu'auant ce combat, ſur moy ce fer eſſaye,
S'il ſçait faire au beſoin vne mortelle playe;
Frappe, tu tardes trop:

CLEANTE.

Adieu, l'arreſt du ſort
Veut prolonger ma peine, en differant ſa mort;
Mais ie perdray le iour, plutoſt que la colere,

Qui doit faire ceſſer ſa vie, & ma miſere,
Plutoſt que ie renonce au ſoin de me vanger;

SCENE VIII.

THEASTE. EVANDRE.

THEASTE.

TEl qui ſe vante tant, a bien part au danger;
Tout ne ſuccede pas à ces ames hautaines,
Et le Ciel rend ſouuent ces entrepriſes vaines:

EVANDRE.

Quelle iniure a cauſé ce combat hazardeux,
Quel ſujet ſi puiſſant vous animoit tous deux;

THEASTE.

Deux mots te l'apprendront, il ayme Florimonde;

EVANDRE.

O Dieux que me dis-tu?

THEASTE.

D'vne amour ſans ſeconde:
Et la rage de voir que ie vis ſous ſes Lois,
Portoit ce furieux au deſſein que tu vois.

EVANDRE.

O merueilleux effet d'amour, & de iuſtice!
Qui de tant de meſpris ordonnent le ſupplice;
Et qu'on reconnoiſt bien en ſa punition,
Qu'vn aueugle peut faire vne iuſte action.
Elle rit de ſes vœux?

THEASTE.

Le chaſſe, le meſpriſe,
Et paroiſt (cher Amy) ſi vaine de ma priſe;
Qu'il n'eſt bon-heur égal à ma felicité,
Ny ſeruage ſi doux, que ma captiuité;
En vn mot cette amour, m'excite cette haine,
Ce riual me cherchoit au long de cette plaine;
Et parlant du deſſein qu'il a de m'outrager,
A treuué ſur ſes pas vn certain Eſtranger;
Qui l'oyant diſcourir, auec trop d'inſolence,
Auant mon arriuée, embraſſoit ma deffence;

Euandre.

EVANDRE.

Quel eſt cét Eſtranger?

THEASTE.

Son nom m'eſt inconnu;
Il s'eſt ſouſtrait d'icy, quand j'y ſuis ſuruenu:
Ie ne l'ay veu qu'à peine, & ie bruſle d'enuie,
De voir à qui ie dois, tant de ſoin de ma vie:
Vn autre, (tout de meſme) inconnu dans ces lieux,
M'offence, m'a-ton dit, de mots iniurieux;
Et ie doute quel ſoin me preſſe dauantage,
De voir celuy qui m'ayme, ou celuy qui m'outrage;
Cherchons-les de ce pas; I'ay le prix de tous deux,
Pour le dernier des coups, & pour l'autre des vœux.

ACTE V.

SCENE I.

FLORIMONDE. CLEANTE.

CLEANTE.

INſenſible ſujet du tourment qui me preſſe,
D'vn ſeuere meſpris, ſeuere vangereſſe;
Qui du mal que j'ay fait, faites mon chaſtiment,
Et qui pour me punir, m'imitez ſeulement;
Forcez, reconnoiſſant ma peine, & mon ſeruage,
D'vne extreme bonté, cét extreme courage;
Ie n'excuſeray point ces meſpris inſolens,
Dont j'ay moy-meſme éteint des feux ſi violens.
Ie ne murmure point, ma peine eſt legitime,

Et mon ſupplice encore eſt moindre que mon crime;
Mais que n'obtiennent pas des ſoûpirs ſi preſſans,
Que ne peuuent toucher les ennuys que ie ſents;
Et qu'eſt-ce que forçant les plus iuſtes deffenſes,
Ne font ſur vn grand cœur de grandes repentances;
Ie me ſents conſommé des feux que i'ay nourris,
Mes pleurs ne coulent plus, & mes yeux ſont taris;
A peine en ma douleur qui n'a point de ſeconde,
Puis-ie que proferer le nom de Florimonde;
Ce beau nom eſt tout ſeul l'entretien de ma voix,
Ces bois & ces rochers l'ont ouy mille fois;
Ils m'ont veu ſoûpirer, & s'ils le pouuoient dire,
Ils rendroient voſtre cœur ſenſible à mon martyre;

FLORIMONDE.

Me ſuiurez-vous long-tẽps? quel eſt ce vain tourmẽt?
Quoy l'amour peut ſur vous regner ſi lâchement:
N'eſtes-vous pas, Monſieur, cét obiet inſenſible,
Ce cœur indifferent, de glace, inacceſſible,
Indigne de nos vœux, qui n'a rien merité,
Et qui n'a rien de cher apres ſa liberté;
Ingrat, ainſi le Ciel a changé ma fortune,
Ainſi ie dois reſpondre à ta plainte importune;
En vain tu pretendrois vn plus doux traitement,
Adieu, pleure, languy, ſoûpire librement:

CLEANTE. à genoux l'arreſtant.

Par ces yeux que j'adore, ouurez belle meurtriere,
Encore vn ſeul moment l'oreille à ma priere:
Ie ſuis donc vn coupable indigne de pardon,
Et tant de criminels ont obtenu ce don;
Vn obſtiné meſpris, vne inſolente audace,
Et la trahiſon meſme a par fois eu ſa grace;
Ne portez point cruelle aux extrémes effects,
Le plus humble captif, que vous euſtes iamais:
Ma mort vous déplaira, quand vous l'aurez ſoufferte,
Qui m'aura meſpriſé regretera ma perte;
Et tels à qui les pleurs ont fait de vains efforts,
Ont bien eſté pleurez, quand on les a creus morts;

FLORIMONDE.

Voyez comme l'amour apprend de belles choſes,
Vous auez leu cela dans les metamorphoſes;
Mais ce ſiecle n'eſt plus:

CLEANTE.

Riez de mes amours,
Combattez mes propos, par vos propres diſcours;
Par les ris que j'ay faits, mocquez-vous de mes larmes,
Imitez ma froideur, vangez-vous de mes armes;
Ie ſouffre ſans reproche, & ne murmure point,

Si voſtre auerſion adiouſte encore vn point;
Si me voulant ſouſtraire à voſtre humeur farouche,
I'en ay l'arreſt au moins, par cette belle bouche;
Ie haïray les iours, que vous auez haïs,
Et mourray ſans regret, ſi ie vous obeys.

FLORIMONDE.

Voila de nos tranſis, les plaintes ordinaires,
Ils reclament touſiours ces morts imaginaires;
Ne m'ayant pas touſiours adreſſé ces propos,
Le temps peut reſtablir encore voſtre repos:
Viuons indifferens, & mettez plus de peine,
A chaſſer voſtre amour, qu'à combattre ma haine;

CLEANTE.

Pour ſouffrir cette haine, & perdre mon amour,
Il faut cruelle, il faut que ie perde le iour;
Donc n'atten point Cleante, vne ſaiſon meilleure,
Commence mal-heureux à mourir de bonne heure;
N'offre plus à ce corps le fatal aliment,
Qui le faiſant durer, fait durer ſon tourment:
Ingrat, treuue de pleurs vne nouuelle ſource,
Que ton ame ſe noye, & ſe perde en leur courſe;
Repare criminel, ta faute, aux yeux de tous,
Arrache tes cheueux, meurtry ton ſein de coups;
Priue tes yeux ingrats du bien de la lumiere,

Que de ce lâche cœur ta main ſoit meurtriere;
Oublie pour mourir auec moins de plaiſir,
Que Madame y conſent, & que c'eſt ſon deſir.

FLORIMONDE. pleurant.

Dieux ! que le repentir à d'inuincibles charmes,
Mais il me voit pleurer; ceſſez honteuſes larmes;

CLEANTE.

Ha ! c'eſt trop conſulter, & puis qu'il faut perir,
Ne tarde plus Cleante, il eſt temps de mourir:
Adieu;

FLORIMONDE.

Non non, viuez, ie ſuis trop genereuſe,
Pour punir de la ſorte vne faute amoureuſe;
Ie me contenteray d'vn ſupplice plus doux,
Et voſtre eſloignement ſatisfait mon courroux;
Eſteignez ſeulement cette importune flamme,
Theaſte entre. *Puiſque Theaſte enfin eſt maiſtre de mon ame;*
Puiſque nous ſommes joints par vn meſme lien;
Le voila, prenez part en ce doux entretien.

SCENE II.

THEASTE. FLORIMONDE. CLEANTE.

FLORIMONDE. allant embrasser Theaste.

AGreable sujet de mon ardeur naissante,
Combien tu fais languir mon amoureuse atente:

THEASTE. la baisant.

Ie vous cherche par tout, depuis vne heure, ou plus,

CLEANTE.

O de leur passion, signes trop superflus,
Ie souffre ce riual? cette belle farouche,
D'ayse laisse égarer son ame sur sa bouche,
Et mon bras engourdy languit sans mouuement?

FLORIMONDE. l'ayant baisé.

T'ay-ie pas bien puny de ce retardement?

THEASTE.

A quoy puis-ie égaler ces faueurs immortelles?

Et quels ſeront les prix, ſi les peines ſont telles.

CLEANTE.

Traiſtre, ſois ſatisfait du prix de tes amours,
Et n'en eſpere plus qu'aux deſpens de mes iours;
Mon reſpect cede enfin à l'ardeur qui m'enflamme,
I'irois t'aſſaſſiner dans les bras de Madame;
Tout obſtacle forcé, j'irois aueuglement,
Y terminer ta vie, & ton contentement:

THEASTE.

Tu m'affligerois fort.

CLEANTE.

Ny la Terre, ny l'Onde,
Ne diuertiroient pas ma fureur ſans ſeconde;
Le Ciel voudroit en vain détourner ton trépas;
Tu ris laſche?

THEASTE.

Ie ris, & qui ne riroit pas?
Quel de ces pretendans qu'eut iadis Angelique,
Parut ſi furieux, ſi vain, ſi frenetique;
Tu ne m'attaques point ſans ta part du danger,
Et tu peux Rodomont, rencontrer ton Roger.

FLORIMONDE. à Cleante.

Dieux quel aſtre conduit ma fortune amoureuſe,
Qu'aymant, & n'aymant plus, ie ſois ſi mal-heureuſe?
Que chacun à ſon gré diſpoſe de ſes vœux,
Aymez ce qui vous plaiſt, & moy ce que ie veux.
Cleante, où ſongez-vous?

THEASTE.

Contentez ſon enuie;
Ie ſuis preſt à l'effort, où ſon bras me conuie,
Ce fer eſt neceſſaire à ſon allegement,
Et vous deliurera d'vn importun Amant.

CLEANTE. luy portant vn coup.

Ha traiſtre,

FLORIMONDE. le retenant.

Quoy Cleante? ô Dieux? quelle inſolence,
Vous fait à mes yeux meſme enfraindre ma deffence;
M'aymez-vous en effet?

CLEANTE.

O diſcours ſuperflus!
Et plus vrais, qu'il n'eſt vray, que vous ne m'aymez
Helas, ouy ie vous ayme, aymable Florimonde, (plus;

Et comme vos beautez ma peine eſt ſans ſeconde.

FLORIMONDE.

Mais ſi vous m'aymez tant, deuez-vous refuſer,
Quelque ſeuere Loy qu'on vous puiſſe impoſer;
Et receurez-vous pas vn arreſt de ma bouche,
Si j'ay droit d'ordonner de tout ce qui vous touche;

CLEANTE.

I'ay tremblé mille fois à voſtre ſeul aſpect,
Mais perdant tout eſpoir, j'ay perdu tout reſpect;
Et mon mal infiny treuue quelque remede,
A ne pas endurer qu'vn autre vous poſſede;

FLORIMONDE.

Quoy voſtre obeyſſance a des termes preſcrits,

CLEANTE.

Le deſeſpoir, Madame, aueugle les eſprits;

FLORIMONDE.

Forcez ces mouuemens de colere, & de rage,
Et deſſous mes deſirs rangez voſtre courage;
Qu'vn peu de retenuë à voſtre amour ſoit joint,
Et croyez ſeulement que ie ne vous hay point.
Tous deux, ſi mon pouuoir de vos ames diſpoſe,

Promettez d'obſeruer quelque Loy que i'impoſe;
Theaſte, comme luy, ne conſentez-vous pas,
Qu'vn arreſt de ma voix finiſſe vos debats:

THEASTE.

Libre de tous ſoupçons, exempt de défiance,
I'attends ce doux arreſt auec impatience;
Reſolu d'obeyr aux plus ſeueres Loix,
S'il m'en pouuoit venir, de cette belle voix.

FLORIMONDE.

Et vous, quoy que i'ordonne enfin à voſtre offence,
Ne promettez-vous pas d'accomplir ma ſentence;

CLEANTE. ayant long-temps reſué.

Ouy, ie dois receuoir cét arreſt inhumain,
Qui m'a lié le cœur, me peut lier la main;
Ne differez donc plus quelque Loy qui m'importe,
Quelque ſoit mon tourment, mon amour eſt plus forte;
Ce cœur deſeſperé ne ſe reuolte plus,
Et ſe ſoûmet enfin à ſouffrir vos refus.

FLORIMONDE. au milieu d'eux.

Ne reuoquez donc point cét arreſt équitable,
Que vous rend par ma voix vn tyran redoutable;

I'ay bruſlé pour Cleante, & les Dieux ſont teſmoins,
Combien il m'a couſté de ſoucis & de ſoins;
Sur ce teint languiſſant mes douleurs eſtoient peintes,
Et i'ay treuué ſon cœur inſenſible à mes plaintes;
Sur ce cœur orgueilleux i'ay fait par mes ſoûpirs,
Moins que ſur vn Rocher, l'haleine des Zephirs;
Enfin, long-temps apres, laſſé de tant de peines,
I'ay ſecoüé le ioug de ſes Loix inhumaines;
I'ay dégagé mon cœur de ſes charmans appas,
Et i'ay repris enfin ce qu'il ne vouloit pas;
Theaſte plus ſenſible a bruſlé de ma flamme,
Il ſoûmet à mes Loix l'empire de ſon ame;
Et par tant de ſoûpirs prouue ſa paſſion,
Que ie dois vn loyer à ſon affection;
Par les diuines Loix d'amour, & de iuſtice,
Ie dois à l'vn le prix, à l'autre le ſupplice:
Donc, puis qu'au chaſtiment Cleante eſt diſposé,
I'ordonne qu'il prendra ce qu'il a refusé;
Ce corps, qui ſi long-temps fut l'obiet de ſa haine,
Touſiours à ſes coſtez, luy ſeruira de peine;
Le Ciel luy deſtinoit vn obiet plus charmant,
Mais ma poſſeſſion ſera ſon chaſtiment;

CLEANTE.

Saiſi d'étonnement, ſurpris, l'ame égarée,
En ce comble parfait de ioye ineſperée;

Pareil aux criminels qu'on ſauue du trépas,
Par vne grace iniuſte, & qu'ils n'attendoient pas;
Tel ie me vois confus à l'arreſt de ma vie,
Au point que i'attendois qu'elle me fuſt rauie;

THEASTE.

Ne iuge point ſi-toſt contre mon intereſt,
Madame s'eſt meſprise, en ce fatal arreſt,
Et ces charmans regards que ſon bel œil m'enuoye,
M'aſſeurent ſa conqueſte, & condamnent ta joye;
Madame, iugez-nous en termes plus exprés,
Et m'ordonnez enfin, le myrthe, ou le cyprés;

FLORIMONDE.

Pour toy qui m'as aymee, & qui m'aymes encore,
Iuge par cét arreſt à quel point ie t'honore;
T'aymant comme ie faits, pour ton bien ie te perds,
Ie te rends ta franchiſe, & ie briſe tes fers;
Entretenir tes feux ſeroit trop d'iniuſtice,
Ton repos m'eſt trop cher, pour que ie le rauiſſe,
Adieu, ſçaches-moy gré de ce bien ſans égal,
Et voy de quel mal-heur s'afflige ton riual;

THEASTE.

Tu ris de mes tourmens; laſche, aueugle, traiſtreſſe,
Barbare, indigne objet de l'ardeur qui me preſſe;

Quel reſpect me deffend d'aſſouuir mon courroux?
Et d'immoler ta vie à mon eſprit jaloux;
Eſt-ce de ce loyer, eſprit plain d'artifices,
Que ta fidelité reconnoiſt mes ſeruices?

FLORIMONDE.

Quoy vous pretendiez donc, que cét heureux arreſt
Fuſt tel qu'il vous deuſt plaire, & non tel qu'il me plaiſt;
D'où releuent mes iours, ſous quel droit ſuis-ie née?
Par quelle Loy du ſort vous ſuis-ie deſtinée?
Quelle fatalité me fait deuoir mes vœux,
A qui me veut, plutoſt qu'à celuy que ie veux?
Eſperez-vous mon cœur pour prix de voſtre audace:
Et que ie donne plus, à qui plus me menace?
Ayant ſçeu le premier ce que i'ay propoſé,
De ne conſiderer quoy que i'euſſe cauſé;
Mais de punir quelqu'vn de l'offence d'vn autre,
Voſtre mal heur eſt moins mon deſir, que le voſtre;
I'auois en menaçant deſſein d'executer,
Et tout homme prudent l'auroit deu redouter;

SCENE III.

CLEONIE. THEASTE. FLORIMONDE. CLEANTE.

FLORIMONDE. continuë voyant Cleonie.

CLeonie a receu vos premiers ſacrifices,
Elle fut autreſois voſtre ame, & vos delices;
Qu'elle la ſoit encore, & que le repentir,
A vos vœux renaiſſans la faſſe conſentir;
La voila, voulez-vous que ma priere meſme,
Ayde à vous r'approcher, car ie ſçay qu'elle m'ayme;

CLEONIE.

Quoy Theaſte, tout rit, ſinon vous ſeulement!
Quel accident eſtrange a fait ce changement?

THEASTE.

Plûſt au Ciel, qui touſiours s'oppoſe à mon enuie,
Que i'euſſe eſté ſans yeux, ſans amour, & ſans vie;
Ou que le premier trait dont me bleſſa l'amour,
Auec la liberté, m'euſt fait perdre le iour:

CLEONIE.

O Dieux ! quel changement :

FLORIMONDE.

Admirez Cleonie,
De ce preſomptueux l'aueugle tyrannie ;
Il veut que malgré moy ie bruſle de ſes feux,
Il veut la force en main s'attribuer mes vœux :
Que ie ſois en effet, ce qu'il m'a veu paroiſtre,
Enfin eſtre vainqueur, parce qu'il a creu l'eſtre ;
I'ay fait mentir mes yeux, il eſt vray que i'ay feint,
Mais ie l'en aduertis auant qu'il fuſt atteint ;
Ie n'ay pû rebuter ſon ardeur violente,
Il s'offrit à payer les meſpris de Cleante ;
Et s'eſtant fait tromper, enfin mal ſatisfait,
Me veut faire paſſer de la feinte à l'effet ;
Son riual s'abaiſſant à ma fureur changée,
Le deuois-ie punir, puiſque j'eſtois vangée ;
Et n'eſtre point ſenſible aux vœux que i'ay receus,
C'eſt noſtre different, iugez-nous là deſſus ;

CLEONIE.

Theaſte ſouffrira pour vn commun exemple,
Par ma bouche l'amour le bannit de ſon Temple ;

Et deſire

Et deſire qu'il ſoit d'vne commune voix,
Tenu pour vn eſclaue indigne de ſes Loix;

THEASTE.

O le notable arreſt, il faut crier miracle,
La Sybille Meſſieurs, a rendu ſon oracle;
La belle occaſion qu'elle a priſe aux cheueux,
De punir le meſpris que j'ay fait de ſes vœux:

CLEONIE.

Ouy, j'ay fort reſſenty le pouuoir de tes charmes?
Peut-eſtre tu m'as veuë à tes pieds fondre en larmes;
N'as-tu point eſté vain de ma ferme amitié,
Et n'ay-ie point ſouuent imploré ta pitié?
Comme en ſon ſentiment tout le monde ſe flatte,
Tu veux paroiſtre ingrat, & moy paroiſtre ingrate;
Connoiſſant ma froideur tu fais l'indifferent,
Eſcoute, & que ce mot regle ce different;
Croy que ſi mon amour n'a ton ame enflammee,
Ie t'aymois moins encore, que ie n'eſtois aymee;
Ton frere, en m'oubliant m'auoit aſſez appris,
A ne me fier pas en vos foibles eſprits;
Theaſte, il eſt certain que j'aymay ce volage,
Et pour ne l'aymer plus, j'ay trop peu de courage;
Qu'il vante, qu'il ſoit vain de cette paſſion,
Ie ne rougiray point de ma confeſſion;

Ie conſerue vne ardeur, que ny ſa perfidie,
Ny ſon eſloignement n'ont iamais refroidie;
I'aymois ton entretien, comme de ſon parent,
Et j'ay promis beaucoup à ton mal apparent;
Mais ce fut ſeulement pour montrer à Thymante,
Que ie pouuois chaſſer l'ennuy qui me tourmente;
Ie ne flatois d'eſpoir tes deſirs ſuperflus,
Que pour luy teſmoigner que ie ne l'aymois plus;

THEASTE.

Que ton humeur eſt feinte!

CLEONIE.

Et la tienne legere;
Ne te ſouuient-il point de certaine Eſtrangere,
Dont on t'a veu trahir la chaſte affection?
Et ie t'aurois aymé ſçachant cette action?
Connois-tu Felicie?

THEASTE.

Si ta voix inhumaine,
Icy, cruellement renouuelle ma peine;
Plûſt au Ciel Cleonie, (& ne me croy iamais,
Si tu tiens pour ſuſpect le ſouhait que ie faits)
Plûſt au Ciel que ma mort euſt conſerué ſa vie,
Ou que ne le pouuant, ie l'euſſe au moins ſuiuie;

Que cét heureux trépas m'euſt épargné de pleurs,
Et que j'euſſe euité de ſenſibles douleurs;

CLEONIE.

Quoy Felicie eſt morte!

THEASTE.

Helas! le puis-ie dire?
Et n'eſt-ce point aſſez de voir que ie ſouſpire?
Ses beaux iours ſont rauis.

CLEONIE.

O menſonge effronté,
Dont tu couures ingrat, ton infidelité!
Son frere iuſtement ſenſible à ſon iniure,
Sçaura prouuer ſa vie, & punir le pariure;
C'eſt luy qui t'a traité de mots iniurieux,
Et que ta ſeule offence a conduit en ces lieux;

THEASTE.

I'ay trop ſçeu Cleonie, & de mon frere meſme,
Qu'elle a d'vn triſte ſort franchy la Loy ſupréme;
Mais obtien que ie parle à ce ieune Eſtranger;

CLEONIE.

Le voila qui te cherche, & preſt à ſe vanger;

SCENE IV.

CLEANTE. FLORIMONDE. CLEONIE. THEASTE. TYRSIS.

TYRSIS. l'eſpée à la main, à Theaſte.

ENfin l'occaſion ſeconde mon enuie,
Traiſtre l'eſpée au poing, ſi tu ne hays ta vie;

THEASTE.

Vous m'apprendrez au moins;

TYRSIS.

Donnons, c'eſt trop tarder;

SCENE V.

EVANDRE. accourant pour les ſeparer.

Sçachons ce differend, s'il ſe peut accorder.

THEASTE. demeure ſurpris, regardant Tyrſis qui eſt retenu par Euandre & Cleante.

EVANDRE. à Tyrſis.

Monſieur vn mot;

TYRSIS.

O Dieux! ô ſeuere contrainte!
Le traiſtre ſçait aſſez le ſujet de ma plainte;
Laiſſez contre ſon crime agir ma paſſion,
Et ne deffendez point vne iuſte action.

CLEANTE. le retenant.

O Dieux! de quel tranſport eſt voſtre ame agitee?
Vous le voyez la veuë, & la main arreſtee;
Ne pouuoir auancer, ny faire meſme vn pas,

Et vous attaqueriez qui ne ſe deffend pas?

THEASTE.

Cleante, ce guerrier ſçait par vn long vſage,
Meſpriſer ma deffence, & forcer mon courage;
Ne me guarenty point d'vn ennemy ſi dous,
Et que j'aye l'honneur de mourir de ſes coups;

Il jette ſon eſpée, & ſe met à genoux.

O diuine rencontre! ô celeſte merueille:
Que mon bon-heur eſt grand, s'il eſt vray que ie veille?
Perdez, perdez Theaſte, agreable vainqueur,
Vous ſçauez le chemin qui conduit à ſon cœur;
Que vos mains, de vos yeux acheuent les conqueſtes,
Et ne differez point des victoires ſi preſtes;

FLORIMONDE.

O fatal accident?

TYRSIS.

Dieux! que de laſcheté?
Que tu joins, infidelle, à ta legereté!
Sous quel teint, de quel front ozerois-tu paroiſtre;

Elle dit à Euandre, qui la tient.

O l'aueugle deffence, épargnez-vous vn traiſtre?

Souffrez que par l'effet d'vn combat glorieux,
De ce perfide eſprit, ie deliure ces lieux?

THEASTE.

Ie voy ce beau ſuiet des tourmens que i'endure,
Ie reuoy Felicie! ô diuine aduanture!
Vous viuiez ma Deeſſe, & ces chaſtes appas,
Ne ſont donc point ſuiets à la Loy du trépas?
Portez le coup fatal, ô diuine aduerſaire,
Et vangez-vous ſur moy des menſonges d'vn frere;
Qui m'eſcriuit ma perte, en la fin de vos iours:
O Ciel voy ſi mon cœur s'accorde à mes diſcours;
Puny ma trahiſon d'vn treſpas legitime,
Si tu m'as veu iamais capable de ce crime?
Quel deſſein criminel, ô frere iniurieux,
Peut obliger ta main à démentir tes yeux?
Vous viuez Felicie, ailleurs qu'en ma memoire?
Vous reſpirez le iour?

TYRSIS.

O Dieux le dois ie croire)
Vn iuſte fondement tient mes ſens ébays,
Et Thymante en effet nous peut auoir trahis;
Car il m'aymalong-temps, mais cette amour fut vaine;

Là Thymãte, frere de Theaſte, paroiſt ſans manteau, eſpée, ny chapeau, & les voyãt ſe cache dãs le bois pour les écouter.

THEASTE.

Elle ne le fut pas, elle cauſa ma peine,
Et ce laſche impoſteur me mandant voſtre mort,
Creut faire pour ſon bien vn neceſſaire effort !

CLEONIE.

O le perfide eſprit.

TYRSIS.

Tu blaſmes ſon offence,
Et par luy toutefois i'appris ton inconſtance;
Il me diſt qu'vne Dame engageoit tes eſprits,
Qui rompoit ma priſon, & cauſoit tes meſpris.

THEASTE.

Ie mourus mille fois, lors que ie vous creus morte,
Le temps n'eſteignit point vne flamme ſi forte;
Et ma ſeule raiſon, apres ce vain tourment,
Enfin m'a fait chercher du diuertiſſement;
I'ay forcé ma douleur, & i'ay reueu les Dames,
Que ie hantay long tẽps, ſans bruſler de leurs flammes;
Mais Florimonde enfin me faiſoit depuis peu,
Il le faut auoüer, bruſler d'vn ſecond feu:
Ie feignis pour la voir de ſeruir Cleonie,
Parce que cette belle aymoit ſa compagnie;

Mais

Mais puiſque ie reuoy vos aimables appas,
Leurs plus douces faueurs ne me toucheroient pas;

CLEONIE.

Vous nous obligez fort.

SCENE VI. ET DERNIERE.

CLEANTE. THYMANTE, FLORIMONDE. THEASTE. EVANDRE. TYRSIS. CLEONIE.

THYMANTE. ſe montrant preſque tout nud.

VOila ce deteſtable,
Qui trahit ſi long-temps voſtre ardeur indomptable.
Voyez en quel eſtat ſon mal-heur l'a reduit,
Et preuenez les coups du Ciel qui le pourſuit.

CLEANTE.

O celeſte aduanture!

FLORIMONDE.

O diuine iournée,
Par qui de tant d'Amans la peine eſt terminée ;
Thymante eſt de retour ?

THEASTE.

Tu parois à mes yeux,
M'ayant voulu rauir ce treſor precieux :
Frere cent fois ingrat ;

THYMANTE. regardant Cleonie.

Quand ma belle geoliere
N'aura point reietté ma timide priere ;
Ie vous conteray tout, & par quel attentat,
Ie parois en ces lieux, en ce honteux eſtat.

Il ſe jette à genoux deuant Cleonie.

Criminel, mais ſaiſi d'vn repentir extréme,
Ie ne veux ny teſmoin, ny iuge que vous-meſme ;
I'ay rompu mes liens, il eſt vray, ie l'ay fait,
Et ie ne puis treuuer d'excuſe à mon forfait ;
Mais le temps qui me rend mes premieres pensées,
A dans mon ſouuenir vos graces retracées ;
Et j'oze à vos genoux implorer la pitié,
Que me peut accorder voſtre rare amitié ;

Ainſi que mon forfait, cette faueur eſt grande,
Mais le courage eſt grand, à qui ie la demande;
I'oze encore eſperer, & ne me leue point,
Que voſtre affection ne m'accorde ce point.

CLEONIE.

Ie ſouffre ta preſence, apres ta perfidie!
Traiſtre, tu m'as charmée, il faut que ie le die;
Gouuerne mes deſſeins, diſpoſe de mes vœux,
Et pren comme il te plaiſt, le pardon que tu veux;
Tu ſçais trop ton pouuoir, & ta moindre priere,
Suffit à deſarmer ma plus iuſte colere;

CLEANTE.

O rare affection!

FLORIMONDE.

O veritable amour;

THYMANTE. ſe leuant.

Ie doute, ſi ie vis, & ſi ie voy le iour;
Vous m'aymez Cleonie, ô bonté ſans ſeconde,
Et dont le ſeul recit étonnera le monde?
Oyez en peu de mots, vne confeſſion,
Que rien n'excuſeroit, que voſtre affection:
Vous ſçauez que ie fus, ſur certaine nouuelle;

A Lyon, où mon frere auoit veu cette belle;
Il m'auoit eſtimé cette rare beauté,
Et ſa veuë en effet ſurprit ma liberté;
Ma raiſon fut troublée, & d'vn ferme courage,
Ses yeux, & voſtre abſence en firent vn volage;
I'oubliay Cleonie, & Felicie enfin,
D'vn Empire abſolu gouuerna mon deſtin;

A Felicie.

Quoy que ie vous treuuaſſe à mon deſſein contraire,
I'eſperay m'aduancer aux deſpens de mon frere;
Et ie vous dis, Madame, (infigne trahiſon!)
Qu'vne autre depuis peu, captiuoit ſa raiſon.
Luy s'appreſtant d'ailleurs, à partir de Florence,
Receut de voſtre mort vne fauſſe aſſeurance;
Mon amour fut autheur de cette fauſſeté,
Et j'ay par ce moyen ſon voyage arreſté;
Mais qu'auançay-ie enfin ſur la conſtance meſme?
Et qu'auez vous promis à mon amour extréme?
Que j'eus en vos bontez vne legere part,
Et que ie fus troublé ſçachant voſtre départ;
Ie me doutay bien-toſt de ce deſſein eſtrange,
Et ſents preſque auſſi-toſt que mon amour ſe change;
I'approuuay le deſſein, que mon frere a preſſé,
Et ie me repentis de l'auoir trauersé;
Cleonie en ce temps reuint en ma memoire,

Il me ſouuint alors de ma premiere gloire,
Et ie rougis de voir que ce diuin eſprit,
Sans vn mot de ma part, m'euſt ſi ſouuent écrit.
Là deſſus toutefois, la peur cede à l'audace,
Ie partis de Lyon, ſous eſpoir de ma grace;
Et deſſus le chemin, quatre inſignes voleurs,
Ont joint vn dernier mal à mes autres mal-heurs;
Ils m'ont mis en l'eſtat, où ie meurs de paroiſtre,
Mais où pour mes forfaits, i'auois merité d'eſtre;

FLORIMONDE.

Dieux! l'étrange accident!

THEASTE. à Felicie ſous le nom de Tyrſis.

Vertueuſe beauté,
Enfin qu'ordonnez-vous à ma fidelité;
Mais en puis-ie vouloir vn plus digne ſalaire,
Que voſtre propre doute, & que voſtre colere;
Puis-ie ſans eſtre vain, & ſans confuſion,
Voir Felicie armée à mon occaſion?

FELICIE.

Iugez de mon amour, & ſçachez de Cleante,
Combien pour ton ſuiet ma flamme eſt violente;
Ie prenois ta deffenſe, & l'ozay prouoquer,
Sur le ſimple deſſein qu'il eut de t'attaquer;

Mais que ne peut l'amour dessus de ieunes ames,
N'accusons, ny loüons que ses diuines flammes;
Que nos plaisirs presens, effacent nos trauaux,
Et d'vn commun dessein pardonnons tous nos maux;

THEASTE. à Cleonie.

Donc, Madame, imitez sa bonté sans pareille;

A FLORIMONDE.

Et vous que j'accusois, agreable merueille,
Auec ce beau riual, gouſtez tous les plaisirs,
Qu'Hymen peut accorder à vos ieunes desirs;

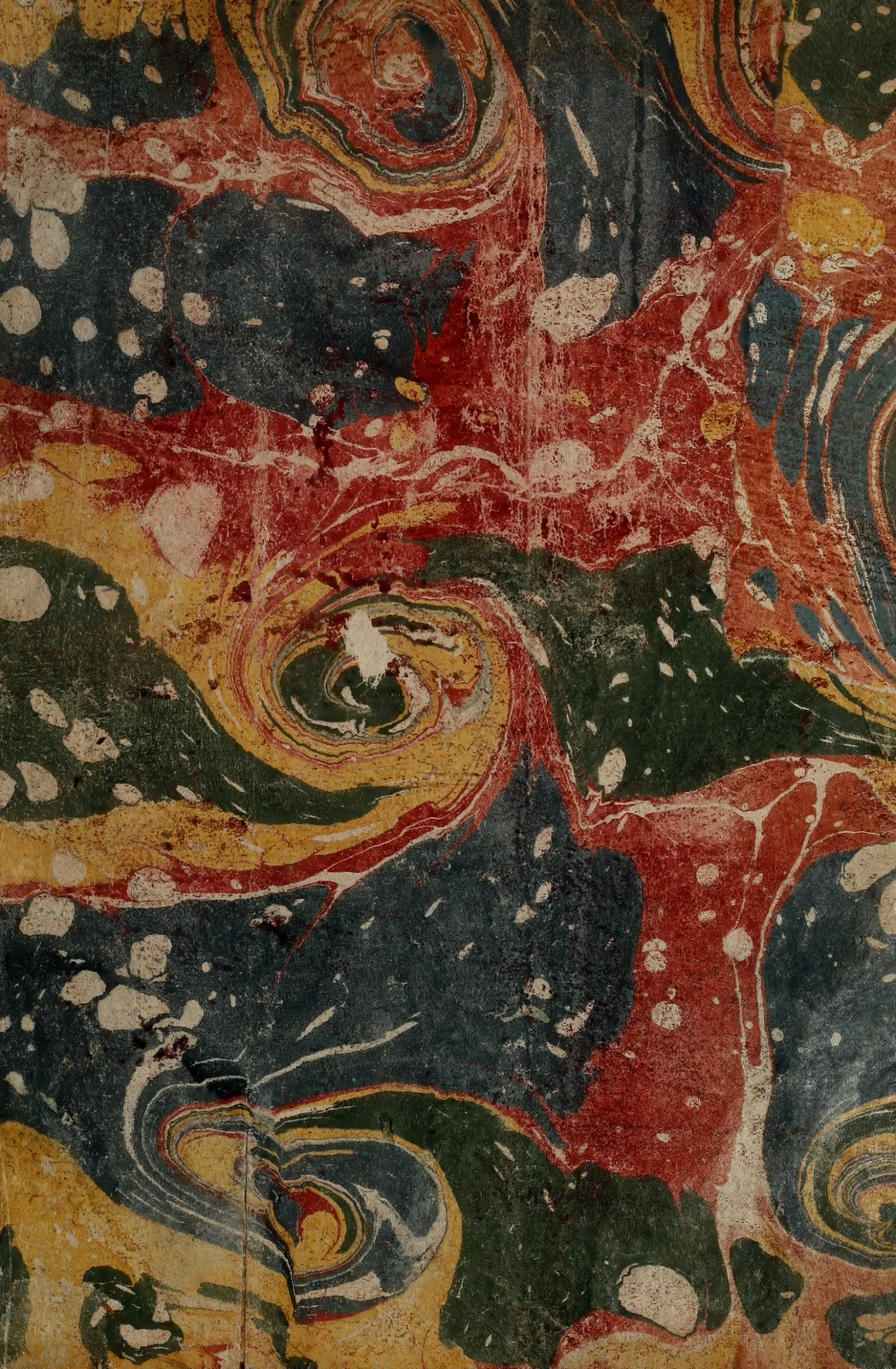
CLEANTE.

Oublions pour iamais nos communes querelles,
Honorons l'inconstant, & loüons les fidelles;
C'eſt trop nourrir d'ennuys, c'eſt trop verſer de pleurs,
Apres tant de soucis recueillons d'autres fleurs;
Et que pour ſouuenir de ce triple hymenée,
On celebre à iamais, cette heureuſe iournée.

FIN.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAR Grace & Priuilege du Roy, en datte du 27. Septembre 1649. signées Par le Roy en son Conseil EON. Il est permis à ANTOINE DE SOMMAVILLE, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer, vendre & debiter FLORIMONDE COMEDIE *de Monsieur de* ROTROV, & ce pendant l'espace de cinq ans, à compter du iour qu'elle sera acheuée d'imprimer, & deffenses sont faites à tous autres de l'imprimer, sur peine d'amande, & de confiscation des Exemplaires, ainsi qu'il est plus amplement porté par lesdites Lettres de Priuilege.

Acheué d'imprimer le dix-septiesme Mars mil six cens cinquante-quatre.

Les Exemplaires ont esté fournis.